Christos
Tsiolkas

Jesus Man

roman

belfond

DU MÊME AUTEUR

La Gifle, Belfond, 2011 ; 10/18, 2012

CHRISTOS TSIOLKAS

JESUS MAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Jean-Luc Piningre

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Ma confiance à Shane Laing et Jessica Migotto
Ma gratitude et mon amour à Wayne van der Stelt

MOI QUI SUIS ATHÉE, j'ai eu un jour ce qu'on appelle une vision. Je me promenais le long des mornes plages désertes de l'extrême pointe sud de l'Australie, avec mon frère Dominic, sa femme Eva et leurs enfants. En plein été, la mer écumait sous un vent cinglant. Depuis les buissons, nous avons aperçu une bande de corbeaux qui picoraient dans le sable. Nous approchant, nous avons vu l'un d'eux déchiqueter un objet noir, et il n'a pas bougé quand nos ombres l'ont recouvert. Ma nièce Lisa a compris ce qu'il mangeait.

— Va-t'en, vilain oiseau !

Elle a lâché ma main, couru vers eux, et s'est arrêtée brusquement.

Un cœur, trop gros pour être celui d'un homme. Tout au long du rivage, les corbeaux bouffaient des viscères – ici un foie, là un estomac, des poumons… Chacun jouait sa partie en solitaire, à distance respectueuse du suivant. Confronté à l'ordre affolant de la nature, j'ai ressenti une terreur indicible. Un Dieu hurlant nous jetait à la figure la clé de son mystère. En observant l'océan agité, nous avons remarqué une surface brillante, huileuse : une nappe de pétrole qui ondulait, tremblotait, s'élevait avec les vagues ; un ovule élastique qui retenait prisonniers de grands oiseaux gris. Certains, encore vivants, poussaient de faibles cris. Par bonheur, je ne devais plus jamais entendre des gémissements désespérés de cette sorte, la marque d'une volonté trahie par l'épuisement.

Qu'est-ce qui nous a fait peur ? La symétrie malade, mathématique, de ce que nous regardions. La colonie bien alignée de ces corbeaux gorgés de chair et de sang. Je comprends pourquoi cet animal incarne si souvent le messager de la mort dans les mythes populaires. Ils étaient là *voraces*, déterminés et meurtriers, à fouailler dans la viande.

Ce livre concerne ma famille, que le mythe du corbeau poursuit depuis des générations. C'est une superstition qui, comme toutes les autres, fera

rire les athées et les sceptiques. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de croire aveuglément ce que je vais vous raconter.

Dominic s'est rué vers sa fille et l'a prise dans ses gros bras. Chut, tais-toi, Lisa. Il a balancé des coups de pied aux corbeaux, qui sont partis tournoyer dans le ciel. Rentrons, a-t-il dit, ne pensant qu'aux enfants. J'avais un peu envie de rester, d'affronter ma peur, de la saisir, l'analyser. Dominic a une force étonnante, que j'aimerais également avoir. Le don de se soustraire aux choses. Quoi qu'elle puisse signifier, il déteste cette bestiole et lui tourne le dos. C'est un courage que je n'ai pas. Nous avons rebroussé chemin en file indienne, Dom avec sa fille dans les bras, Eva avec le bébé, et moi derrière. Me retournant, j'ai vu les corbeaux revenir se goinfrer. J'ai entendu la plainte des grands oiseaux gris mourant dans leur prison visqueuse.

Le soir, autour du feu, alors que les enfants dormaient sous la tente, j'ai interrogé Dominic. Cela voulait dire quoi, ce corbeau ? Nous avait-il suivis toute notre vie ? Mes questions l'exaspéraient. Tout en fumant son joint, Eva intervenait de temps à autre.

— C'est un mythe, Louie, m'a-t-il dit. Tu comprends ? Ça fait partie de la famille, de ce que nous sommes. Il a toujours été là, non ?

— Mais les mythes ne sont pas la vérité.

Dom a remis du bois en riant.

— C'est parce que tu es allé à la fac, a-t-il répondu, moqueur. Tu veux toujours couper les cheveux en quatre.

— Alors, les mythes disent vrai ?

— Certains.

Il caressait le genou de sa femme, qui m'a souri.

— Qu'est-ce que tu en penses, Eva ?

Nous l'observions tous deux. Elle m'a tendu le joint.

— Je ne sais pas. C'est votre famille, ce que je pense n'a pas d'importance.

— Mais toi aussi, tu es de la famille. Nous sommes mari et femme, non ?

— Je suis seulement ta femme, Dom, lui a-t-elle dit doucement.

Elle s'est levée en essuyant la poussière et les brindilles collées à son pantalon.

— Je vais me coucher.

Eva nous a souhaité bonne nuit, et je l'ai regardée embrasser mon frère. Il a fermé les yeux quand leurs lèvres se sont touchées, et j'ai éprouvé de la jalousie. C'est un mec solide, Dom. Sur la plage, il a aussitôt foncé sur Lisa. Je suis sûr qu'il était terrorisé comme moi, qu'il déteste autant ces sales bêtes. Mais il a réagi tout de suite, pour sa fille. J'ai posé rapidement une main sur son genou.

— Quoi ?

— Rien.

Il m'a ébouriffé les cheveux, et s'est mis à chanter avant de rouler un autre pétard.

— *Louie, Louie*… Ne t'occupe pas de ces trucs qui n'ont pas de sens, qu'on ne peut pas comprendre. Cherche plutôt dans le réel, dans ce que tu peux toucher, sentir.

— Mais c'est une obsession chez nous, hein ?

Je griffonnais par terre avec un bâton. Il ne m'a pas répondu, je l'attristais.

— Il n'y a pas de corbeau, Lou, OK ? Cela n'aide en rien à nous comprendre.

Il s'est levé, m'a passé le joint et, lorsqu'il a rouvert la bouche, il avait de nouveau sa voix ferme de grand frère.

— Je vais au pieu. Fais gaffe que le feu soit bien éteint quand tu auras fini, OK ?

C'était entendu. J'ai regardé les flammes lentement diminuer. Les enfants ronflaient légèrement, les parents remuaient dans leur tente. Une famille qui dort. J'ai pensé à la nôtre en regardant le feu mourant.

Dominic m'a appris à me décalotter pour me laver le gland. Je ne sais pas qui lui a montré, il ne l'a jamais dit, et papa, qui est circoncis, n'en a jamais parlé. Cet aspect particulier de l'hygiène intime n'est peut-être pas le même pour lui. Dès la naissance de Dom, maman a insisté pour que les trois garçons gardent leur prépuce – contre les arguments du médecin et les vagues objections de mon père. Je me demande si elle pensait nous lier ainsi à son pays, à son histoire : l'ascendant grec, maternel, plutôt qu'australien et paternel.

J’avais douze ans quand Dominic s’est marié. Nous étions partis à une boutique de Prahran, qui louait des costumes et des smoks. Je devais être le plus jeune des garçons d’honneur, et je commençais à en avoir assez, car j’ai horreur d’acheter des fringues. Maman n’arrêtait pas de tripoter la jambe de mon pantalon, reprenait les mesures, plantait des épingles. Dom était sorti fumer une cigarette, dans son smoking au beau milieu de High Street.

— Ça ira très bien, disais-je, mécontent.

— Mais oui, a renchéri Dom à la porte.

— Trop court, maintenait ma mère.

Lorsqu’elle a quelque chose dans la tête… Dom s’est agenouillé près d’elle pour vérifier. C’est bon, a-t-il répété. Maman s’est relevée à contrecœur.

Ensuite, à la maison, Dominic est entré dans la chambre que je partageais avec Tommy, qui lisait *Mad* sur son lit. Dom lui a demandé de sortir.

— Mon cul.

Dom, l’aîné, donnait les ordres et n’en recevait pas.

— Dehors !

Tommy a pris la porte en râlant.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Depuis un mois, on ne parlait que de ce mariage et Dominic était stressé. Sans me regarder, il s’est assis sur mon lit.

— Louie, tu ne sais pas te laver à fond ?

On ne se dérobe pas à ce genre de question. J’ai compris avec le recul qu’à l’âge de douze ans j’étais un gosse timide, nerveux, qui se vexait facilement. Dom me parlait gentiment, mais le sang battait dans mes tempes. Ses mots, comme étouffés, semblaient provenir de très loin.

— Tu as déjà tiré la peau au bout de ta queue ?

Enfin il me regardait. J’ai fait signe que oui et je mentais.

— Bien, alors quand tu prends ta douche, tu la remontes et tu laves en dessous.

Soulagé d’en avoir fini, il a respiré un bon coup, puis m’a pris dans ses bras. J’étais rouge de honte. Il est reparti sans dire pourquoi il avait soudain décidé d’aborder le sujet. Mais c’était inutile, je savais. Agenouillé devant moi, à la boutique, il avait reniflé l’odeur de mon entrejambe. La crasse

accumulée. Plus humiliant encore, j'ai compris que maman l'avait sentie aussi, cette odeur.

Il s'est passé deux choses ce soir-là. En me douchant, j'ai lentement retroussé mon prépuce, ce qui m'a fait très mal, car il était étroit. Mais j'ai insisté, et je me suis savonné pendant cinq bonnes minutes jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre trace d'écume blanche. Et la deuxième ? Plus tard, au lit, pendant que Tommy regardait la télé au salon, je me suis masturbé par un mouvement de va-et-vient, alors que, jusque-là, je roulais simplement ma queue entre mes paumes. C'était différent, moins agréable, mais cela paraissait plus normal. Dom s'y prenait de cette façon, c'était comme ça pour les garçons.

Selon un code établi très tôt entre nous, Tommy et moi n'avons jamais parlé de ces choses. Je ne pense pas qu'il en parlait non plus avec Dominic. Ils n'étaient pas très proches. C'était comme s'il y avait moi, le bébé, puis Dom, qui était déjà un homme, et Tommy quelque part au milieu. Plus que tout, Tommy adorait regarder la télé, assis près de l'écran, le dos tourné au reste de la famille.

Évidemment, je me souviens de la télé, puisqu'elle était toujours allumée. Mais mes plus vieux souvenirs remontent bien plus loin, avant que le temps devienne une donnée concrète, fractionnée par l'horloge. Ils me ramènent au jeune enfant que j'étais, attentif aux mots des adultes, rivaux de ceux du petit écran. Je me rappelle toujours un soir en particulier, alors qu'assis sur les genoux de mon père j'écoutais maman et Yiota parler de la vie en Grèce. Ma mère répétait à loisir qu'on peut faire confiance à l'Église, mais surtout pas aux prêtres. Sa tante Yanoula avait pendant des années entretenu une liaison avec le père Vassili. Ce jour-là, Yiota parlait de celui de son village, qui préférait les garçons aux filles et s'envoyait le gamin qui gardait les chèvres dans la montagne. Un soir qu'elle était allée chercher du bois, la femme du pope a découvert en rentrant le jeune berger en train de baiser son mari, plié en deux sans sa soutane. Elle les a pourchassés en poussant des cris. Yiota, qui était petite, les a vus dévaler la colline vers la vallée où elle cueillait des légumes verts avec sa mère. Le père Yianni n'avait que son maillot de corps sur lui. Et tu sais la meilleure ? rigolait-elle : pendant qu'il courait, la grande croix qu'il portait au cou se balançait en rythme avec sa bite.

Toute la famille est partie d'un rire hystérique. Mon père pleurait littéralement de rire, je le revois encore aujourd'hui. On était vraiment pliés,

maman, Dom, Tommy, Spiro, Yiota, papa et moi.

Je veux présenter une histoire de ma famille. Bien sûr, je dispose des dates – naissances, mariages, divorces et décès. Je me baserai sur des faits établis, transmis d'une génération à l'autre. Rappelez-vous, s'il vous plaît, que c'est aussi mon propre récit, composé avec mes propres mots. Je vais essayer d'être honnête, de dire ce que je sais, mais cela restera une interprétation. Il faut partir des commencements, et je n'étais pas là, au commencement. Il pourra donc y avoir des âneries, des hypothèses, des mensonges, des inventions dont je ne suis pas l'auteur. Des mythes qu'il serait ridicule de rejeter dans ce contexte. Comme la fiction, la mémoire et le mythe ne se conçoivent pas sans cataclysmes, catharsis, tragédies ni douleurs. Avant tout, je tenais à insister sur une chose : nous aimons beaucoup rire aussi.

Première partie
Dominic Stefano

« Les fantômes ne sont pas la résurrection, mais l'insurrection des morts. »

Fiodor DOSTOÏEVSKI

DOMINIC REGARDAIT L'HORLOGE cheminer péniblement vers la fin du cours, puis les cheveux noirs et brillants de Lynette, assise devant lui. De la main droite, il enfonçait la pointe de son stylo dans le bois de la table. De l'autre, il se massait la queue par-dessus le pantalon, en écoutant vaguement la prof, un bourdonnement dépourvu de sens mais non de rythme. Lynette portait un jean serré sur son gros cul. Dom grattait les quatre mêmes lettres : *fuck*.

J'aurais dû sécher, pensait-il. L'école, ce savoir organisé et rabâché, tout cela l'ennuyait. Il avait derrière lui une carte de l'Australie et le portrait sous verre de la reine Elizabeth. Couverte de poussière, elle ressemblait à un fantôme. Les élèves avaient rapporté une peau de serpent d'une journée d'excursion, qu'ils avaient collée sur le tour du cadre. En bâillant, Dominic releva sa main droite et jeta un nouveau coup d'œil à la pendule. Le mouvement lent et lancinant des aiguilles.

Des bruits retentirent dans le couloir. Quelqu'un pleurait, puis on frappa. Sans prêter attention à la classe, M. Clifford entra et, se dirigeant droit vers Mlle Ahrn, lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle parut surprise. Quelques élèves ricanèrent en apercevant la mince silhouette de Mlle Lunerman qui, derrière la porte ouverte, était en larmes.

— Il y a un mort, murmura Lynette à Olga, son impassible voisine. Je me demande qui c'est.

Dominic vit Mlle Ahrn, les yeux écarquillés, empoigner le rebord de son bureau. M. Clifford la soutint d'un bras qu'elle repoussa. Elle se racla la gorge et, d'une voix mal assurée, s'adressa à la classe. Obéissants, les adolescents se levèrent. Derrière son masque d'ennui, Dom était en fait impatient de savoir.

— Je vais vous lâcher plus tôt. La radio vient d'annoncer la nouvelle.

S'interrompant, elle serra son bureau plus fort.

— Ces salopards ont démis le Premier ministre.

Des cris, des hurlements dans le préfabriqué. Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Les parois tremblaient, ajoutant au chahut monstre qui s'emparait de l'établissement. Mlle Ahrn et M. Clifford regardaient silencieusement la salle.

— Les cons ! Les cons ! Les cons ! scandait Spiro Matheopolous, écœuré.

Seul Dominic restait tranquillement assis. Maman va être furieuse, pensa-t-il.

Se levant d'un bond, il saisit son gros livre d'histoire qu'il projeta contre la carte du pays sur le mur derrière lui. Le bouquin percuta la digne figure de la reine. La peau de serpent desséchée s'effrita entièrement, le verre du cadre se brisa et tomba en pluie. Le silence revint. Dom se retourna, ravi de son effet. Mlle Ahrn souriait et M. Clifford contenait une toux nerveuse.

— Stefano, va nettoyer ce que tu as fait. Les autres, sortez, on avance la pause.

Dominic ne bougea pas pendant que ses camarades gagnaient la cour à la queue leu leu. M. Clifford regarda un instant le jeune garçon, puis le professeur silencieux, et sortit lui aussi. Mlle Ahrn et Dominic s'observaient, debout l'un devant l'autre. Elle se mit en marche la première.

— Je vais t'aider.

Penchée, elle commença à rassembler les tessons à l'aide d'un livre d'exercices. Accroupi, Dom étudia ses gestes lents, les longs cheveux qui encadraient son visage, ses joues mouillées par les larmes. Son chandail étroit mettait ses petits seins en valeur. Le garçon, maladroit, entreprit de ramasser le verre à la main.

— Non, la pelle et le petit balai.

Dom les rapporta et les lui tendit en se rasseyant près d'elle. Mlle Ahrn avait de grandes mains, des doigts fins, sans vernis sur les ongles. Elle termina et lui rendit la pelle en souriant.

— Va la vider.

Il effleura sa peau.

— Et ça ?

Il souleva le portrait de la reine, détaché du cadre. Sans un mot, Mlle Ahrn le lui prit des mains et le déchira en morceaux. Un bruit inattendu, plaisant. Dom s'esclaffa, et ils rirent tous deux.

On formait des camps dans la cour. Dominic rejoignit trois élèves assis sur la clôture, le dos à la route, et prit place auprès d'eux.

— Tu en penses quoi, Dom ?

— De quoi ?

— Que veux-tu que ce soit, ducon ? De Whitlam, évidemment.

— C'est dégueulasse.

— Ça devait arriver, dit Zalate. Un crétin pareil.

— Pourquoi crétin ?

Zalate ne répondit pas.

— Bizarre qu'ils l'aient viré aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Eh bien, Gallipoli.

— Oh, et merde, dit Harry en jetant un coup d'œil rapide autour de lui.

Il sortit un paquet de Winfield de sa poche de chemise et en offrit aux autres. Dominic s'aperçut que M. Zeidars les regardait. Le prof se retourna et Dom alluma sa clope.

— Eh, le Croate, c'est pas l'anniversaire de Gallipoli, aujourd'hui. C'est l'Armistice, patate !

Zalate haussa les épaules.

— Mais tu sais ce que je veux dire, la minute de silence pour tous les Australiens massacrés par les Turcs.

Harry s'esclaffa.

— Les Turcs avaient pas tort.

Les garçons se turent alors qu'une jeune fille maigre et pâle se glissait vers eux.

— Je peux te parler, Dom ?

Il hocha la tête. Feignant l'indifférence, les autres s'éloignèrent tandis qu'elle s'installait près de lui sur la clôture.

— Tu as pensé à ce que je t'ai dit ?

— Ils ont viré Whitlam.

Cheryl ne le regardait pas.

— Je ne suis pas au courant.

Elle se tourna vers lui, lui prit sa cigarette, tira une taffe et la lui redonna.

— D'ailleurs j'en ai rien à foutre. Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

C'était la première nana que Dominic avait sautée. Une chambre, une fête, debout, *The Song Remains the Same*[1] en fond sonore. L'affaire de quelques minutes. Elle lui tenait les fesses, il avait son jean sur les chevilles. Il avait eu mal en la pénétrant, comme s'il déchirait son prépuce, mais ensuite, alors que Cheryl, haletante, grimaçait sans plaisir, la sensation avait été brûlante et merveilleuse. Il avait joui et pleuré en même temps, et ils avaient recommencé plusieurs fois, bêtement, sans penser aux conséquences. Mais il s'en foutait bien, des conséquences. Il ne pensait qu'à retrouver cette sensation de chaleur. Quand sa mère parlait de Dieu et du paradis, elle affirmait que seul le premier existait. Seulement, Dieu et le paradis étaient là tous les deux dans un vagin.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Le garder ?

Elle ne savait pas et elle lui posait la question. Menue, Cheryl avait de petits seins, des taches de rousseur et les cheveux blond sale. Son ventre était plat. Depuis que Dom la savait enceinte, la jouissance et l'euphorie qui la liaient à lui avaient disparu. Le bébé à leur place avait supprimé tout désir, même celui d'être simplement avec elle.

— On peut pas.

On ? Qui « on » ? Toi, moi, le bébé ? Dieu ?

— Je l'ai dit à ma mère.

— Oh, bordel !

Il jeta sa cigarette sur elle ; elle baissa la tête ; les garçons, plus loin, les regardèrent et se détournèrent aussitôt.

— Tu lui as dit que c'était moi ?

— Pas besoin de demander, rétorqua Cheryl, furieuse. Je sors avec personne d'autre.

Elle le laissa faire quand il prit sa main. Les professeurs appelaient leurs élèves pour qu'ils se regroupent. M. Zeidars approcha.

— Rejoignez les rangs.

Il prit le paquet de Winfield dans la poche de Harry.

— Que je vous y reprenne…

Il laissa la menace suspendue.

Les garçons se mirent en branle, Zeidars derrière eux, et Dom lâcha la main de Cheryl.

Elle murmura à son oreille : Maman dit qu'il faudra que tu paies, et elle fila en vitesse.

On les renvoya tôt dans l'après-midi. Évitant Cheryl, Dominic partit à la recherche de son frère, qu'il trouva à la bibliothèque en train de jouer aux échecs avec ce crétin de Glenn. Il balaya les pièces d'un revers de la main.

— On y va.

Glenn râla, mais ne tenta pas de s'interposer. Mécontent, Tommy se leva, un rapide au revoir et il suivit Dominic.

L'éviction du Premier ministre était sur toutes les bouches, à la radio, dans les rues, dans le milk-bar où Dom s'arrêta pour acheter des clopes. Sur le chemin de la maison, balisé par les usines, des ouvriers en bleu de travail et uniforme clair échangeaient des propos animés. Jurons et obscénités. Pensant à Cheryl, Dom devançait Tommy de quelques pas.

— Pourquoi ils l'ont viré ?

Se retournant, Dom vit son frère, immobile, braquer sur lui un œil respectueux.

— Parce que c'était un mec valable. C'est ce qu'on fait aux gens bien.

Leur mère, déjà rentrée, portait encore sa blouse bleu clair.

— Va chercher le petit chez Yiota, ordonna-t-elle à Tommy, qui obéit en ronchonnant.

Dominic s'assit pendant que Maria – une boule de nerfs – tournait en rond dans la cuisine en tirant goulûment sur une cigarette. Elle ne protesta pas quand il en prit une dans son paquet.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, ton père ?

— Il est peut-être encore au boulot ? fit-il doucement.

— Il devrait être en grève, ouais.

— Ou alors il est au pub.

Se figeant, Maria étudia sévèrement son fils.

— Ces putains d'Australiens, je parie qu'ils sont tous là, au pub, à picoler. À parler au lieu d'agir, dit-elle en haussant le ton.

Elle se mit à jurer en grec et Dom regarda par la fenêtre.

Elle avait placé dans sa chambre d'adolescent une Vierge à l'Enfant décolorée, plaquée sur un vieux panneau de bois, près de laquelle brûlait parfois une mèche dans une soucoupe d'huile. À côté était accroché un portrait de Whitlam. Maria laissait volontairement Dieu dans le flou, mais elle parlait souvent de la *Panagia* – sainte Marie – et du Premier ministre.

Dom l'entendit qui, déchaînée, maudissait le sort en brandissant les poings. Cette rage brutale l'effrayait.

Tommy revint avec Lou et Yiota qui débordait d'inquiétude. Les deux femmes s'élancèrent l'une vers l'autre, s'écriant et pleurant en grec. Un débit rapide et ininterrompu auquel Dominic ne comprenait rien. Il prit le petit qui se débattit dans ses bras, pendant que Tommy, affolé, se réfugiait dans le salon.

Maria et Yiota se calmèrent en entendant soudain la télévision, et se précipitèrent dans la pièce voisine. Dom resta à la cuisine où il joua avec Lou, le soulevant à bout de bras, le recueillant sur ses genoux, et ainsi de suite. Le bébé gazouillait en souriant. Dom perçut le clic des touches, le changement de chaîne, Tommy qui se plaignait.

— Viens vite, Dom, vite ! appela sa mère.

Il y avait à l'écran un gros plan de Whitlam devant une foule.

— Regarde comme il est grand, un géant ! fit Maria, élogieuse.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Yiota.

Maria traduisit : seul Dieu peut encore sauver cette ordure de John Kerr, l'esclave de la pute, car le peuple va le pendre, cet animal.

Jamais elle ne désignait Elizabeth Windsor par son titre de reine. Elle était simplement pour elle la *poutana*.

Yiota hochait la tête.

— Ça va être la guerre.

— Il *faut* que ça soit la guerre. La révolution.

L'excitation perçait sous les larmes. Maria ajouta :

— Encore un coup d'État, une junte !

Yiota se signa.

Dominic observait Gough Whitlam, une montagne de force.

Lorsqu'il sonna, Maria se rua vers le téléphone et revint, les sourcils froncés.

— C'est Cheryl. Dépêche-toi.

La jeune fille pleurait à l'autre bout du fil.

— Dom, qu'est-ce qu'on va faire ?

Espérant gagner l'abri sûr de sa chambre, il tira sur le cordon. Maria et Tommy n'écoutaient que la télévision. Il chuchota :

— Il faut le faire sauter.

Ses propres mots le choquèrent. Il se tourna vers l'icône de la Vierge. Cheryl sanglotait sans un mot.

— J’irai avec toi.

— Maman dit qu’on ne peut pas aller à l’hôpital, fit-elle entre deux sanglots. Elle ne veut pas qu’on pose de questions. Mais elle connaît un docteur.

Un cri en arrière-fond.

— Putain, Dom, elle menace de te dénoncer aux flics.

Il se racla la gorge. Garder son calme. À l’écran, la tête d’un journaliste en train de courir venait de remplacer Whitlam.

— Ça coûtera combien ?

— Trois cents dollars.

— Merde, grogna Dom.

— M’man dit que c’est à toi de payer.

Un temps. Il pensa que c’était juste.

— Quand ?

— Vite.

Silence embarrassé.

— Je t’aime, Dom.

Il ne répondit pas. L’entendit renifler au bout du fil.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je regarde Whitlam à la télé.

— C’qu’on en a à foutre, de Whitlam ? jeta Cheryl.

Il lui raccrocha au nez.

— Qu’est-ce qu’elle voulait ?

— Rien.

— Je n’aime pas beaucoup cette fille.

Il se concentra sur le reportage.

— Méfie-toi des Australiennes, dit Maria en montrant l’écran noir et blanc. Regarde ce qu’ils font aux gens qui soutiennent les ritals, dans ce pays. Ce qu’ils ont fait à Whitlam parce qu’il se soucie de nous, les immigrés. On ne peut pas faire confiance aux Australiens.

— Je *suis* australien ! cria-t-il et le bébé se mit à pleurer.

Sa mère le lui reprit des mains puis, d’un air méprisant, étudia son fils vexé.

— Non, affirma-t-elle en grec. Le jour où on ne te traitera plus de métèque[2], peut-être.

Le ton était haineux, Dom ulcéré qu’elle se moque de lui. Elle avait fini sa phrase en anglais.

— Pas vrai, mon petit métèque ? C'est pas comme ça qu'elle t'appelle dans ton dos, ta Cheryl ?

— Ta gueule !

Maria se détourna.

— T'es peut-être australien, tout compte fait. « Ta gueule, ta gueule », ça fait des années qu'ils me disent ça.

La tristesse de Maria lui fit l'effet d'une gifle.

La chatte s'étira sous sa main et il caressa son gros ventre. De l'autre côté de la rue, les machines de l'usine claquaient et vrombissaient. Le ronronnement de la chatte était la seule douceur.

Maria ne voulait pas la voir dans la maison, c'est pourquoi elle nichait dans le soubassement. L'animal ne faisait confiance qu'à Dominic, lui mangeait dans la main. En la caressant, il sentit la peau épaisse des vergetures.

— Dis, minette, murmura-t-il, t'es pas enceinte, toi aussi ?

Plusieurs fois par an, on l'envoyait au fleuve noyer une nouvelle portée.

— Eh Dom, c'est la Troisième Guerre mondiale ici ?

La chatte fila comme du vif-argent au son de la voix d'Artie, qui fit mine de lui donner un coup de pied.

— Maman est vachement en colère.

— On pouvait s'en douter.

Il posa son sac, s'assit près de son aîné et lui offrit une cigarette. Artie, en sueur, avait les mains noires de graisse.

— Sales nouvelles.

Dom ne répondit pas.

— On n'aura plus de gouvernement travailliste pendant vingt ans.

Artie donna un coup de coude à son fils.

— N'écoute pas ta mère, c'est une vraie communiste. Elle ne comprend rien à l'Australie, et je me demande parfois si elle y arrivera un jour. Les gens ici n'aiment pas précipiter les choses et redoutent le changement.

— Où étais-tu ?

Maria apparut derrière la moustiquaire et croisa les bras. Artie ne se retourna pas.

— Où veux-tu que je sois ? Au boulot.

— Ou au pub, par exemple ?

— Oh, Maria, fiche-nous la paix.

Elle ouvrit la porte et se dressa devant eux.

— Je fais grève.

Cette fois, son mari se retourna.

— Ils ont lancé une grève générale ?

— Ils vont le faire.

Dominic regardait, de l'autre côté de la rue, une chienne qui pissait, accroupie, dans l'allée de l'usine.

— Pas que je sache, en tout cas.

— C'est un coup d'État, Arto.

Dom se leva.

— Je vais au parc.

Maria hocha la tête.

— Tu restes à la maison, ce soir.

— Laisse-le tranquille. Que veux-tu qu'il fasse ? Qu'il t'écoute rouspéter toute la nuit ?

— Tu as pas les boules, toi ? demanda Dominic à son père.

Artie lui ébouriffa les cheveux en se redressant.

— Si. Mais Whitlam, c'est fini, lança-t-il à sa femme. On pourra gueuler tant qu'on veut, ça ne changera rien.

De nombreux visiteurs arrivèrent dans la soirée : oncle Peter et tante Elizabeth ; les Kyriakou qui habitaient la même rue ; Colin McCabe, un collègue d'Artie, qui avait un net penchant pour la bouteille. À la cuisine, dans un nuage de fumée de cigarettes, Yiota aida Maria à préparer plats et boissons. Pendant que Tommy surveillait le bébé au salon, Dominic s'assit avec les adultes. On le laissa pour une fois fumer devant les parents. La discussion tournait autour des événements, chacun donnant libre cours à sa colère. Quand se présenta la jeune Yougoslave, employée à la fabrique de biscuits, Dom fut captivé par son beau visage rond. Elle parlait peu et avec douceur. Les poils fins de ses bras le fascinaient.

L'oncle Joe téléphona depuis la côte ouest. Maria prit l'appel et revint, la mine sombre.

— C'est pour toi, dit-elle à son mari, hautaine. Il y en a qui ont l'air de fêter ça, là-bas.

Le silence se fit dans la pièce. Tout le monde s'efforçait d'entendre la conversation dans l'entrée, sauf Dominic. La Yougoslave portait une robe imprimée orange à motifs de feuilles blanches. Elle éveillait un désir d'une

grande douceur. Il s'imagina en train de la sauter, une vive chaleur lui gagna le visage et les cuisses.

Il n'y eut pas cours le lendemain matin. Réticent au début, Artie finit par céder et suivit femme et enfants à la manif. Quelques mètres devant eux, Dominic se tenait à distance et évitait de se retourner. Poussant fièrement son landau, Maria se glissa dans la foule immense rassemblée devant la mairie. Effrayé par le bruit, craignant d'être englouti, Tommy vint se cramponner à la chemise de son frère. Armé de mégaphones, de pancartes, de banderoles, le cortège appelait à engager la lutte. La police était partout ; une longue ligne bleue d'uniformes à l'affût. Les manifestants scandaient des slogans, et, se prenant au jeu, Dominic les imita. Au fil des rues, il sentit les cris lui échauffer le sang, exalter la passion, la haine. Lorsqu'un flic blond, très mince, le croisa, il cracha par terre. Immobiles le long des trottoirs, des inconnus observaient le défilé. Leur réserve lui semblait incompréhensible car, au milieu de la foule, il trouvait une voix doublée d'une grande force. Il crachait son venin et les mots s'élevaient par-dessus Cheryl, par-dessus l'enfant qu'elle portait, par-dessus la tentation de sa chair. À l'abri dans la masse, Dom avait soif de meurtre.

Il n'écouta pas les discours. Les hommes aux mégaphones étaient trop loin pour que leurs propos revêtent un sens. Il leva les yeux vers l'escalier monumental du Parlement, puis vers le boulevard qui s'ouvrait en dessous. La vaste foule l'entourait de toutes parts ; sa mère pleurait à ses côtés ; son père, maussade, fumait une cigarette.

Grève. Le mot se forma lentement, sinua dans le cortège. Enflammée, Maria le répétait déjà. Grève, grève, grève. Mains qui claquent et talons au sol, telle une batterie de tambour. Les mouvements de la foule, ridiculisant le cordon de police affolé devant les marches. Frappant dans ses mains, Dominic happa le mot, le renvoya autour de lui. Le monde parlait d'une seule voix. Grève.

Après un instant de silence, un nouvel homme apparut sur le podium, exhortant l'assistance à la patience et à la modération ; la foule se rabaissa à accepter la paix. Le cordon de police tenait bon devant le grand escalier. Quelques applaudissements, le repli, et c'en était fini.

De retour à la maison, pendant que Tommy allumait la télévision, que sa mère préparait le café, Dom se rendit compte que ses forces du matin l'avaient quitté. Cheryl revint hanter ses pensées comme une obscénité.

— Je sors, cria-t-il, avant de filer aussitôt.

Le parc abritait des serpents-tigres. À ce qu'on disait, une fillette s'était fait mordre l'été dernier, et elle en était morte. Dominic marcha à pas lourds pour annoncer sa présence.

Les grands jardins autour du fleuve étaient déserts. Il suivit la berge en fouettant l'herbe. Des traces de jaune se détachaient du feuillage vert foncé. Il se dirigea vers la prison. Le silence régnait sur le chantier de la nouvelle autoroute – amas de terre et monceaux de pierres. L'avenir, avait dit Artie, le doigt pointé vers une maison sous le soleil levant.

La grisaille impénétrable de ces murs. Dom posa une main sur le granit. Il y avait au-delà un terrain vague, couvert d'herbes ; puis, d'un côté, l'hôpital, cerné par une clôture métallique ; de l'autre, un quartier de la ville. Une petite ville en soi. Assis par terre, Dominic alluma une cigarette, en étudiant les cimes, les tours, l'horizon.

Un vieil homme promenait un labrador noir. Tous deux, âgés, avançaient lentement. Dom reconnut un de ces visages parmi lesquels il avait grandi, aperçus au milk-bar ou sortant du pub. Un inconnu familier. Il portait une chemise blanche à manches longues sur un jean délavé, trop grand, aux plis flottant sur ses jambes grêles. Le chien aboya une fois, Dominic leur fit signe.

Un de ces chiens lécheurs, qu'il repoussa, les joues mouillées.

— Rex, ici ! jeta l'homme d'une voix criarde.

— Pas grave, mec, il m'embête pas.

Dom se releva et ils regardèrent la ville.

— Pas classe, aujourd'hui ?

— Non, je suis allé à la manif, fit Dom, nerveux.

Le vieil homme hocha la tête. D'un regard tendre, triste, il le dévisagea. Dominic, intimidé, n'avait pas envie de parler et il continua de fumer. Mais le regard était insistant.

— Tu es grec ?

— Italien.

Il allait continuer, expliquer, puis se ravisa. La question le déconcertait. Elle n'avait pas de réponse.

— Pro-Whitlam ?

Du désir, une appétence dans les yeux du vieil homme. Il tendit la main pour la poser sur le bras du garçon, mais la laissa tomber sur le dos du chien.

— Il faut que j'y aille.

Dom tourna les talons et partit en courant.

— Enchanté ! lança l'homme dans son dos.

Dom redoubla de vitesse, traversa le stade, bondit par-dessus le ruisseau et ne s'arrêta qu'à la maison.

Il ne retourna pas en classe la semaine suivante, menaça Tommy de le frapper s'il cafardait, et surtout il évitait Cheryl. Elle appelait, mais il avait dit à Maria de répondre qu'il n'était pas là. Elle ne se fit pas prier.

— Ils vont te virer, mec.

— Et alors ?

Le samedi soir, il vidait des canettes de bière avec Victor dans les vieux hangars de la station de Victoria Park.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Un apprentissage. De menuisier, peut-être. Papa essaie de me dégoter une place.

— Tu as envie de ça ?

Le soleil se couchait.

— Ouais, pourquoi pas.

Victor, plus malin, irait à la fac. Enfin, sans doute. Maria l'aimait bien, elle et lui s'intéressaient aux mêmes choses. Whitlam. C'est grâce à Gough que les études étaient gratuites, et il fallait qu'ils se plaignent dans ce pays de cons, disait-elle. Oui, répondait Artie, mais tout le reste coûte deux fois plus cher, maintenant. Alors elle hurlait, pense à tes enfants, et c'était reparti.

— Tina raconte que Cheryl est enceinte.

Dominic se tut.

— Eh, c'est vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tuer le môme. La tuer. Et moi avec.

Victor s'esclaffa et finit sa bière.

— Elle va avorter. Sa bigote de mère… sûr qu'elle supportera pas, cette tarée. Elle a quinze ans, Cheryl. Que vont dire les voisins, hein ?

Il n'y avait sur le quai qu'un jeune Grec ivre, en veste et cravate, qui attendait son train pour le centre-ville.

— Eh, Vic, tu connais le vieil Aussie de Ramsden Street, avec le labrador ?

Victor renifla.

— Celui qui habite près de chez nous ?

— Ah ouais, où ça ?

Vic lança sa canette vide contre le mur tatoué de graffitis.

— À deux pas de la station. Le bruit que ça doit faire, chez lui… Pourquoi ?

— Il m'a abordé, l'autre jour.

— Zoron dit que c'est un pervers.

Le soleil avait disparu et le vent commençait à être froid. Dominic croisa les bras sur sa poitrine.

— Il raconte n'importe quoi, Zoron.

— Ouais, je sais, le roi du bobard. Il dit aussi que le vieux pédé lui a filé dix dollars pour qu'il lui montre sa queue.

Victor regarda son ami.

Pas de réponse.

Vic haussa les épaules – dix dollars facilement gagnés.

Dom se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Comme si on avait le choix.

— À plus, alors ?

— À plus.

Les garçons escaladèrent le mur et rentrèrent chez eux.

Il frappa deux fois et faillit aussitôt s'enfuir. Pas de bruit à l'intérieur, sinon le chien. Dom frappa à nouveau. Des pas traînants, d'autres aboiements. Le clic du loquet et la porte s'entrouvrit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Trois cents dollars.

— Bonjour, monsieur, on s'est croisés l'autre jour au parc. Je m'appelle Dominic Stefano, j'habite un peu plus bas.

— Ouais ? Et qu'est-ce que tu veux ?

Trois cents dollars.

— Je peux entrer ?

Le chien flairait par la porte entrebâillée. Dominic le laissa lui lécher les doigts. Le vieil homme hésita, puis ouvrit franchement.

— Eh bien, entre.

Jamais Dom ne serait plus joli garçon qu'à quinze ans, avec ses fines boucles brunes, ses yeux olive bordés de longs cils. Il était solide, élancé. La pilosité qui commençait à lui couvrir le corps l'embarrassait au point de refuser qu'on le voie torse nu. Il était lui-même choqué de se transformer si vite. Ce sont pourtant les poils bouclés qu'apercevait le vieil homme qui attisèrent sa convoitise. Il avait envie de toucher ce cou, cette toison, puis d'embrasser Dom et vite le quitter.

La maison était un fouillis de souvenirs. Photos, livres, un vieux compas de marine. L'homme repartit lentement à la cuisine.

— Tu veux du thé ?

— Non.

— Un soda ? Une bière ?

— Une bière, oui.

Un type en uniforme militaire, debout, fringant, et, assise près de lui, une jolie femme toute vêtue de blanc. On reconnaissait à peine le vieil homme au teint cireux dans les yeux fiers du jeune soldat sur la photo.

— C'est vous ? lui demanda Dom lorsqu'il revint avec le verre.

— Oui. Moi et ma femme.

Dominic regarda autour de lui.

— Excusez-moi. Elle dort, peut-être ?

— Elle est morte.

Dom caressa la tête du chien, qui remuait la queue et donnait des coups de patte.

— Ça date de mon retour de Malaisie. J'ai fait la guerre.

— Elle est très belle.

Vrai. Cette femme était mince, jolie, élégante.

L'homme s'éclaircit la voix et, s'asseyant sur le canapé, tendit sa main.

— Je m'appelle Bill.

— Moi, Dominic.

— Tu l'as déjà dit. Que puis-je faire pour toi, Dominic ?

Me filer trois cents dollars, tapette de merde. La pensée lui fit honte. Le bonhomme était vieux, frêle. Il serait facile de le blesser, de le tuer.

— Prends ton temps.

Dominic s'esclaffa.

— Je n'en ai pas beaucoup.

— Mon cul !

Le ton était presque furieux. Bill étudia l'adolescent, cligna et ferma les paupières. L'insolence d'un corps si jeune.

— Tu habites Roseneath Street ?

Dom hocha la tête. L'homme lui resservit un verre.

— Ma copine est enceinte.

Il remarqua le crucifix au mur. Et continua :

— J'ai besoin d'argent.

— Comme tout le monde.

— Trois cents dollars.

Puis, dans un souffle, je ne veux pas de cet enfant, on n'a pas les moyens, nous sommes trop jeunes, et il se mit à pleurer, haletant de honte, je peux pas le dire à mes parents, ils me tueraient d'avoir été si con.

Il s'arrêta aussi sec.

— Pardon, je ne voulais pas être grossier.

Le vieil homme rit.

— Pas grave, mon gars.

Le garçon s'essuya les yeux, renifla, cessa de pleurer.

— Et que viens-tu chercher ?

Dom fixa un point droit devant lui ; une fois encore, Bill capitulait devant ce regard noir et arrogant.

— De l'argent. Il paraît que vous payez.

— Je ne vais pas te payer pour rien.

Sans quitter Dominic des yeux, le vieil homme fit signe au chien.

En contemplant les fleurs rouges qui servaient de motif au tapis, le garçon pensait qu'un meurtre serait probablement plus simple à accomplir.

— Il paraît que… comment dire ça ? Baisez-moi si vous voulez, m'sieur. J'ai besoin de fric et je ne répéterai rien à personne.

Il se redressa, soutint le regard défiant de son hôte. Sans un mot, celui-ci se leva et quitta la pièce, suivi par le labrador.

Dom but une grande gorgée de bière.

L'homme revint cette fois avec deux verres d'un liquide ambré. Il en tendit un à Dom, qui le renifla avec méfiance ; il n'aimait pas le whisky, mais avala une bonne goulée, puis fit la grimace.

— Merci, m'sieur.

L'homme se rassit.

— D’abord, je ne sais pas ce qu’on raconte, ni quel petit merdeux se permet de balancer des conneries à mon sujet, mais sache que je ne baise pas les mecs. Je ne suis pas une tante, pas comme ça. Je n’ai pas envie de te baiser. Baiser, et on dirait que tu es au courant, ça se fait avec une femme. C’est comme ça que c’est prévu, et c’est comme ça que c’est le mieux.

Il hésita. Il parle comme un prof, pensa Dominic, je me demande si c’en est pas un ?

— Excusez-moi, m’sieur.

— Fais attention aux pédés, mon gars, parce qu’ils vont te pourrir.

Il finit son whisky et ajouta :

— Trois cents dollars ?

Dom baissa la tête.

— Et travailler, tu y as pensé ?

Le garçon fit signe que oui.

— Il faudrait que je donne mon salaire à mon père.

— Tu pourrais peut-être lui expliquer.

— Il me tuerait.

— Je n’ai pas trois cents dollars pour toi.

Dom se leva sans terminer son whisky.

— Navré de vous avoir dérangé, m’sieur.

— Attends, dit l’homme en montrant le verre. Bois.

Il flatta le chien du plat de la main, sans plus regarder Dominic – perdu dans le monde de souvenirs rassemblés dans la pièce.

— Je peux t’en donner un peu.

Jubilant presque, Dom se raviva. Ah ouais ?

— Oui, mais pas pour rien.

Un train grinçait sur ses rails, les murs frémirent, tremblèrent, le bruit couvrant le souffle du labrador. Puis, aussi vite, un coup de sifflet et le train était parti.

— Que dois-je faire ?

L’homme toussa, rougit, toujours sans regarder Dom.

— Me remonter le moral. Tu auras vingt dollars chaque fois que tu seras agréable.

De quelle façon ? Dominic constata, humilié, qu’il avait un début d’érection sous le doux coton de son slip. L’homme lui versa un deuxième whisky et murmura un ordre.

— Quoi ?

— Viens là.

Dom, tremblant, se rapprocha de son hôte qui le considéra en reposant son verre.

— N'aie pas peur, je ne vais pas te faire de mal. Loin de moi cette intention.

Dominic ne dit rien et le type fit un sourire gêné. D'une main, il commença à lui palper l'entrejambe.

Du début jusqu'à la fin, Dom regarda le chien. Le vieux, embarrassé, retira son dentier qu'il posa à côté du verre vide. Pardon, pardon.

— Pas de problème, dit le garçon.

Bill avait la bouche très sèche. Il lui lécha la queue et les couilles, contrairement à Cheryl qui suçait comme une mécanique. Le garçon ferma les yeux. La barbe le piquait. Il les rouvrit une fois et vit l'homme à ses pieds branler un sexe long et mince. Les fermant à nouveau, il s'immergea dans un espace sans rêves, noir et solitaire, sans autre horizon que les sifflements du labrador, l'odeur aigre du whisky, et il jouit finalement dans un trou.

Le tenant par les fesses et le poussant vers lui, Bill avala tout jusqu'à la dernière goutte. Une fois terminé, il s'assit, ferma les yeux et maudit son âge. Puis il ramassa son dentier, marmonna une excuse et quitta la pièce en tenant sa ceinture pour ne pas se prendre les pieds dans son pantalon. Le chien se redressa et, déçu, se rendormit.

Dominic regarda ses cuisses nues et retroussa son prépuce. Sa queue était rouge et mouillée. Il s'essuya avec un mouchoir, remonta son slip et sa braguette. Ses yeux se posèrent sur la photo de la jolie femme en dentelle blanche. Une montre en or était posée près d'un livre épais, relié de cuir. Dom l'empocha. Le chien ne bougea pas. Le bruit de la chasse d'eau, et le type revint enfin.

Pour briser le silence, il resservit deux verres. Dom but le sien, sans grimacer cette fois, et se demanda s'il était soûl.

— Merci, dit l'homme.

— De rien.

Dominic se retint de rire. De grosses veines roses, affreuses, saillaient sur le visage blanc et ridé du vieux. Dom le regarda dans les yeux, se fit violence pour ne pas se détourner.

— Ne dis rien à personne, je te prie.

— Non, non.

Je ne vais pas le crier sur les toits.

L'homme contemplait à présent son verre.

— Il ne faut pas recommencer trop souvent.

— Non, non.

Le garçon se racla la gorge, but une nouvelle lampée. L'alcool l'enhardissait.

— Je ne suis pas comme vous, j'aime les femmes, dit-il.

— Moi aussi.

Une voix comme un borborygme, comme un lointain coup de tonnerre.

Tu as toujours été comme ça ?

Devinant ses pensées, l'homme répondit :

— J'ai été marié trente ans, fidèle trente ans.

Dom en avait marre. Il avait besoin de la nuit, du vent.

— Jamais je n'ai trompé Cynthia.

— Vous deviez être amoureux.

Elle savait pas que tu étais un gros pédé ?

— Nous l'étions. Puis elle est morte et je me suis retrouvé seul.

Le type regardait ailleurs. Il est bourré, pensa Dom, il a oublié. Merde, paie, paie, donne-moi mon fric !

— Ne fais pas ça souvent.

— Non, non.

— J'ai deux fils. Je n'aimerais pas qu'ils tombent là-dedans.

La montre en or glissait au fond du pantalon.

Soupirant, le vieil homme sortit quelques billets de sa poche, qu'il jeta au garçon.

— Voilà.

Dom ramassa l'argent. Il y avait cent dollars, qu'il serra dans sa main, un grand sourire aux lèvres.

— Je peux te faire confiance ?

Dominic hocha la tête.

— Je t'en donnerai encore deux cents. Tu reviendras dix fois, OK ? Dix soirées agréables.

Dominic hésita. Et à qui tu le diras, connard, si je prends le fric et que je me barre ? Le vieux le coinçait du regard.

— Marché conclu.

Ils se serrèrent la main.

— Désolé, m'sieur, faut que j'y aille.

La pièce, le bonhomme, tout disparaissait. Dom souriait, impatient de ficher le camp. Sans un mot, Bill se leva et le raccompagna à la porte. La danse des étoiles dans le ciel. Dominic bondit dans la nuit, inspirant l'espace et l'infini.

— Tu repasses dimanche ? Dimanche après-midi ?

— Ouais. Merci.

Et il le pensait, l'argent dans la poche, par-dessus la montre. Il n'avait pas eu mal, rien eu à faire que rester debout. Le vieux ne l'avait pas baisé, et donc il restait propre. Il répéta merci et courut dans la rue.

Maria discutait au salon avec Yiota, pendant qu'à la cuisine Artie jouait aux cartes avec ses potes. Tout le monde fumait partout.

— Tu étais où ?

— Dehors.

Dom embrassa sa mère et Yiota.

— Cheryl a appelé.

Les hommes étaient ivres, les bouteilles de bière alignées sur la table. Dom mangea la moussaka froide en les regardant jouer.

— Tu t'es amusé ? demanda son père.

Dominic hocha la tête.

Il se brossa lentement les dents, à grand renfort de dentifrice, comme pour se laver de cette soirée. Tommy lisait au lit. Dom ne garda que son slip et sauta dans le sien.

— Tu étais avec Victor ?

— Ouais.

Il regarda la Vierge sur le mur en face, voilée, noire, la peau desséchée par le temps. Le vieux Bill prit le visage du petit Jésus. Tommy était un jour sorti en hurlant de la chambre, hystérique et en larmes, parce que Jésus, se tournant vers lui, lui avait fait signe de se rapprocher. Tommy devenait fou, parfois.

— Éteins la lumière.

— J'ai envie de lire un peu.

— Je te dis d'éteindre, merde !

Le jeune frère obéit.

Dominic l'entendit prier. Tommy priait tout le temps, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un murmure inintelligible, contenu et

régulier.

— Papa et maman se sont disputés.

— À quel sujet ?

— Maman aimerait retourner en Grèce, elle veut qu'on l'accompagne.

Dom s'esclaffa.

— Ben voyons. Évidemment, elle parle grec, elle. On fera quoi, nous ?

— C'est ce que papa lui a dit.

— On n'ira jamais. Elle a les boules à cause de Whitlam, c'est tout.

Dominic étudia de nouveau l'icône au-dessus du lit de son frère. Le Premier ministre souriait à côté de la Vierge.

Tommy suivit son regard.

— Il faudrait l'enlever. C'est du blasphème.

— Arrête tes bondieuseries. La photo reste là.

Tommy se tut.

Allongé sans dormir, Dom écouta le bruit étouffé de la radio dans la cuisine, ponctué de quelques coups de gueule. Maria mit un disque grec. Tommy recommença à prier.

Dom attendit qu'il ronfle. Les gémissements du sommeil, qui finirent par s'imposer. Alors il baissa son slip, ferma les yeux et fantasma sur quelques femmes, s'engouffrant dans la vaste poitrine de Yiota, léchant le con de Cheryl, appelant à la rescousse les stars du ciné et de la pop. Il se branla et Tommy disparut, la maison disparut, le fric et le vieux Bill disparurent. Il jouit en pensant au gros cul de Lynette, il lui baisait le cou, mordait ses longs cheveux.

Il se rua le lendemain matin chez Cheryl, dont les parents étaient à l'église. Les yeux ensommeillés, elle ouvrit dans son peignoir blanc.

— J'ai l'argent. Enfin, la moitié. Le reste ensuite.

Elle le laissa entrer. Assis sur le canapé, ils regardèrent le sport à la télé.

— Je vais peut-être le garder.

Il eut envie de gifler sa jolie petite gueule. Mais il lui prit la main.

— On peut pas.

— Pourquoi ?

— On est trop jeunes.

Je ne t'aime pas, je ne veux pas de toi. Un goût de liberté dans la bouche, et sa jeunesse revenait.

Cheryl se mit à pleurer. Ils firent l'amour sur le canapé. À peine l'avait-il pénétrée qu'il ne voulait plus jamais se retirer. Il jouit en bafouillant et la

sensation s'imposa de nouveau : se hâter de partir.

— Dis à ta mère de s'en occuper dès que possible.

Il retourna au lycée le lundi. L'ordre était rétabli, la reine avait retrouvé sa place dans un cadre tout neuf, mais pas la peau de serpent. Les cours terminés, Dom revendit la montre. Tout ce qui brille n'est pas de l'or, il n'en tira que dix dollars. Dominic rendit visite à Bill deux fois par semaine pendant un mois et purgea sa dette. Ce qui se passait chez le vieil homme appartenait à un autre monde. Ils discutaient un peu ; Dom était « agréable » ; ils buvaient un verre, puis Bill racontait une de ses histoires. Le rapport sexuel terminé, Dominic oubliait tout. Une corvée effacée de sa mémoire.

Une fois seulement, les deux mondes fusionnèrent. Dans la chambre, il avait ordonné à Tommy de refermer son livre et d'éteindre la lumière.

— Dom ?

— Dors.

— Dom, Bruno dit qu'il t'a vu frapper chez le vieux de Ramsden Street.

Dominic retint son souffle. Tommy attendit en silence.

— Dom ?

— Ton pote Bruno, c'est un enculé de sa mère.

— Mais c'est vrai ?

— Quoi ?

— Que tu es allé chez le vieux ?

— Ouais.

— Pour quoi faire ?

Prendre du fric.

— Récupérer le ballon de foot que Vic avait paumé dans son jardin.

Tommy se rallongea, les yeux fermés. Il aurait bien posé d'autres questions, mais il avait peur. La voix de son frère signalait un danger.

Malgré cette conversation, Dominic revint à Ramsden Street et honora sa dette. Mais seulement le soir, une fois la rue déserte. Il repartait par l'arrière, disparaissait le long de la voie ferrée.

Le jour de l'avortement, l'Australie répudia Gough Whitlam et son gouvernement social-démocrate. Dominic rejoignit Cheryl le lendemain matin. En larmes, pâle et souffrante, elle osait à peine le regarder.

— Tout ça est ta faute, espèce de sale métèque ! jeta sa mère au jeune homme.

Le père semblait indifférent à sa fille et accueillit le garçon avec un grand sourire.

Silencieux, Dom garda un instant dans la sienne la main de Cheryl.

— Whitlam a perdu.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

Rien d'autre ne fut dit.

À la maison Maria pleurait, furieuse, inconsolable. Artie s'était réfugié dans le jardin et Tommy lisait dans la chambre. Dom prit deux cigarettes dans le paquet de sa mère, puis gagna le fleuve en courant. Il alla s'asseoir sur une petite colline qui dominait les fines silhouettes des immeubles gris au lointain. Le soleil, haut dans le ciel, ne brûlait pas. Un corbeau vint danser au-dessus de sa tête. Voilà mon enfant, pensa Dom, cédant un court instant à la tristesse. Puis l'oiseau s'évanouit, c'était une chaude journée à la fin de l'année, le monde venait de changer malgré l'air immobile, et Dom était tiré d'affaire. Fumant sa cigarette, il remercia brièvement le Seigneur en étudiant la ville indolente.

1- Led Zeppelin.

2- *Wog(s)* : terme souvent péjoratif utilisé par les Australiens blancs pour désigner les immigrés à dominante méditerranéenne (Libanais, Grecs, Yougoslaves, Italiens, etc.). *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Deuxième partie
Thomas Stefano

« Que sais-tu de mes chagrins, et moi des tiens, lorsque tu me regardes ? Et si, me jetant en pleurs à tes pieds, je te les révélais, en saurais-tu plus long sur moi que sur l'enfer, qu'on dit aussi brûlant qu'épouvantable ? Voilà pourquoi nous autres humains devons nous témoigner autant de respect, d'amour et de discernement que nous le ferions aux portes de l'enfer. »

Franz KAFKA, *Lettre à Oskar Pollak,*
8 novembre 1903

1
Marie la blonde

ON ENTENDAIT LA TÉLÉ. Les femmes mettaient le couvert, les hommes étaient groupés autour du barbecue. Seul au salon, Tommy regardait l'écran. La naissance du Christ. Avec une Marie blonde, nymphe hollywoodienne, et un Joseph de soap-opéra, jeune, lisse, beau gosse.

En sirotant sa bière, il pensait que leur Marie était minable, une chienne lubrique, américaine. On dansait à Jérusalem, elle venait d'apercevoir le chouette Joseph. Champ, contrechamp, encore et encore, entre la blonde aux faux seins et l'athlétique barbu. Leurs regards se croisèrent. Coupure publicitaire.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— *L'Histoire de Noël*.

Sans aucun doute, Lou serait joli garçon. Des yeux noirs, une peau encore impeccable en pleine adolescence, un corps bien entretenu à la piscine. Et il était grand. Tommy se tapota le bide et reposa sa bière.

— Comment ça va ?

— Bien.

Tommy faisait une fixette sur la télé.

Leurs échanges étaient toujours guindés, succincts. C'était fort différent entre Lou et Dom. Tout simplement, Dom, qui chouchoutait son petit frère, n'avait jamais rien passé à Tommy. Parfois, se dit celui-ci – en regardant la Vierge répondre d'un air lascif aux avances de Joseph –, un monde sans frères, ça serait mieux.

Tape fort et tape vite. Dominic avait une sacrée droite.

Lou se leva.

— Ç'a l'air chiant.

— Va aider ton père.

— Non, vas-y toi.

À la cuisine, Maria et les tantes préparaient des feuilletés aux épinards, à la feta, aux aubergines. Tante Sophia était venue de la côte ouest avec son mari Duke, aussi gras qu'ennuyeux. Elle essayait de donner un coup de main.

Tommy avait prévu d'emmener Soo-Ling, de la présenter à tout le monde, mais il y avait renoncé au dernier moment. Trop de regards, de jugements, de tensions à affronter.

Dom lui avait dit un jour que les Chinoises ont la fente horizontale, pas verticale. Et que le con des négresses sent la mangue.

Moi, j'ai une copine asiatique.

— Lève-toi, Tom, va aider ton père.

Maria avait toujours une trace d'accent méditerranéen. Les voyelles appuyées, les consonnes aériennes. Tommy gardait les yeux rivés sur l'écran. Torse nu, Joseph tirait de l'eau au puits. Marie avait des seins siliconés qui ne suivaient pas les mouvements de son corps.

Il alla aux toilettes, répandit de l'urine sur le sol, qu'il fallut nettoyer. Il lui arrivait parfois de pisser un double jet, comme s'il avait deux trous au bout de la queue. Il essuya le carrelage avec du papier cul. Devant le miroir, il remonta sa chemise pour regarder son ventre. Les fins poils noirs, le bourrelet de graisse qu'il agrippa, secoua, regrettant de ne pouvoir l'arracher. Tom déroula sa chemise et se lava les mains.

Dehors, Artie lui tendit la fourchette. Surveille-moi ça. La viande, encore rouge, suait le sang. Tommy retourna les côtelettes. Son frère, retombé en enfance, jouait tout seul au foot dans le jardin. Il envoya le ballon vers Tom et faillit renverser le barbecue.

— Fais gaffe, merde !

Dom grossissait lui aussi. Jambes épaisses, le T-shirt bien tendu sur le ventre et la poitrine. Mais il avait toujours fière allure, il jouait toujours au foot, travaillait dur. De longs bras forts, des bras de menuisier. Des cheveux autrefois presque noirs, cuivrés par de nombreux étés, roussis par le soleil.

Jeune, Dominic avait eu les poils pubiens roux clair. Une toison de feu qui avait choqué Tommy, la première fois qu'il l'avait vue.

La viande crépitait au-dessus du charbon. Déjà soûl, l'oncle Duke bafouillait en fumant ses clopes. À l'intérieur, penchée au-dessus de l'évier, Maria avait les lèvres serrées, la bouche tordue. Tommy l'étudia depuis le

jardin. Elle détestait sa belle-famille. Contrairement aux immigrées de son âge, elle gardait les cheveux longs et les faisait teindre. Elle était encore très belle. Tommy se détourna.

— Ça marche, le boulot ?

Dom décapsula une bière, s'assit sur une chaise en plastique, essuya son front en sueur.

— Ça va.

— Ils pensent toujours à licencier ?

— Oh, licencier, ça leur plaît.

Putain, non, pensa Tommy, je n'ai pas envie de parler de travail.

— Et toi, ça va ?

— Bien, bien. Les affaires sont bonnes, répondit Dominic, et ils s'enfoncèrent dans un silence inconfortable.

Au premier abord, peu de gens se doutaient qu'ils étaient frères. Ils avaient le teint mat, la bouche délicate de leur mère, mais ça s'arrêtait là.

Dom retira son T-shirt. Son torse et son ventre bronzés étaient une explosion de poils blonds. Il n'est pas gros, pensa son frère, simplement costaud, et de nouveau il eut envie de s'ouvrir la peau, de s'arracher la chair, la graisse en trop. Tout enlever et repartir à zéro.

— Rhabille-toi ! lança sèchement Eva.

Dominic rit en se tapant sur l'estomac.

— Tu n'es plus fière de ton mari ?

Eva, grande, mince et que Tommy, jaloux de son frère, trouvait raffinée.

Prenant place sans répondre sur la chaise que lui offrait Duke, elle ébouriffa les cheveux de Tommy.

— Ça boume ?

— Mais oui, sourit-il, c'est Noël.

Chez les Stefano, tous les hommes adoraient Eva.

— Et Soo-Ling, où est-elle ?

— Chez des amis.

— Quand est-ce qu'on la voit ? fit Dom en se redressant.

— Bientôt.

— D'accord, mais quand ? reprit Artie, qui leva les yeux, les paupières mi-closes à cause de la fumée.

Il devenait chauve, et le reste grisonnait.

Tommy ne dit rien. Eva changea vite de sujet.

— Dom, va jeter un coup d'œil sur Lisa.

— Vas-y toi, répondit-il.

— Non, s'il te plaît, insista Eva sans regarder Dominic. Je voudrais parler à Tommy.

Il rentra voir si le bébé allait bien.

La table était dressée dehors, sous la treille, avec de la bière et du vin à profusion. Yiota, qui arriva avec son échalas de Spiro, apportait de la salade de poulpe et du pain frais. Leur fille Ourania, adorable petite brune, traversa le jardin en courant pour sauter dans les bras d'Artie. Bonjour, oncle Thanassi, lui souffla-t-elle à l'oreille. Yiota rejoignit Maria à la cuisine.

Le repas était délicieux, tout le monde mangeait vite avec un appétit féroce. Maria resservait sans cesse du vin, Artie de la bière, et Yiota remplissait les assiettes.

— Assieds-toi, lui ordonna Maria. En grec.

— Elle restera debout tant qu'on n'aura pas fini, dit Spiro.

C'est vrai, pensa Tommy, il faut toujours qu'elle s'agite. Il lui sourit, elle se plaça derrière sa chaise et le prit dans ses bras. Thomaki, murmura-t-elle, mon petit Thomas.

Lorsque, avec son mari, elle avait quitté la maison où ils vivaient autrefois ensemble, Tommy, inconsolable, avait pleuré toute la nuit.

La conversation tournait sagement autour de la famille et du travail. Lou, silencieux, se contenta de manger jusqu'à ce que Dom, adressant un clin d'œil à ses deux frères, change de sujet. Le mot était lancé : politique, et Maria réagit au quart de tour.

Son discours était simple : l'État est responsable envers les travailleurs et ceux qui ne parviennent pas à trouver un emploi. Un discours socialiste. Duke et Sophia pensaient que les Australiens comptaient trop sur les services sociaux. Artie, sans rien dire, s'occupait de son assiette ; Lou n'intervint pas non plus ; Dom paraissait s'en foutre complètement.

— Cette bande d'assistés, je les emmènerais bien à la ferme, pour leur montrer ce que c'est de bosser. Ils n'ont pas idée.

— Ils foutent pas grand-chose dans leurs fermes, en Australie.

Duke jeta un regard mauvais à Maria. La bouche pleine, il avait failli s'étrangler.

— Je me lève à quatre heures et demie le matin, fulmina-t-il.

— Et tu es soûl à midi. Il faut aller à l'usine pour voir les gens travailler.

Dom et sa mère échangèrent un sourire.

Tommy, employé de bureau, se sentit visé.

— Les agriculteurs travaillent aussi, maman.

Elle se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu en sais ? fit-elle, furieuse qu'il prenne parti contre elle.

Il évita son regard, et Artie répondit.

— Il en sait autant que toi, Maria. Maintenant tais-toi.

Méprisante, elle se leva et fila à la cuisine, allumant la stéréo en passant. Une chanson grecque retentit, qu'ils l'entendirent fredonner. Elle revint un instant plus tard, souriante, munie d'une corbeille de fruits.

Tommy était toujours blessé. Il comprenait si peu ses parents qu'il en était effrayé. Toute son enfance, il avait entendu leurs disputes, leurs cris, leurs chamailleries, mais aussi leurs amours enflammées derrière les murs en papier à cigarette de la maison de Clifton Hill. Au point que ç'avait été pour lui un soulagement de recevoir la chambre du fond quand la famille avait déménagé en banlieue.

Sa mère le trouvait mou parce qu'il n'avait foi en rien, son père parce qu'il n'entretenait pas son corps, qu'il travaillait en dilettante, et Dom parce que c'était le sentiment de tout le monde – excepté Lou, peut-être, qui jamais ne lui dit un mot de travers. Assis près de l'arbre de Noël, Lou procédait à la distribution des cadeaux. Ce n'était plus un enfant et il semblait trop grand pour endosser le rôle traditionnellement dévolu au petit dernier. D'ici un an ou deux, Lisa, le bébé qui dormait à côté, le ferait à sa place. Tommy se demandait quelle sorte d'homme son jeune frère allait devenir.

Lou lui tendit le premier cadeau.

— Pour toi, mon vieux.

Sophia et Duke lui offraient une serviette de bain. Eva et Dominic un assortiment de chez Body Shop. Artie et Maria une cravate, ainsi que cinquante dollars dans une enveloppe. Enfin Lou un CD.

— C'est quoi ?

— Du rap.

— Ah.

Pas sa tasse de thé.

— C'est super, insista son jeune frère. Il faut que tu l'écoutes.

EPMD. Strictly Business. Quel était le nom du groupe, quel était le titre de l'album ?

— Ça craint, le rap, jeta Dominic.

Lou lui avait offert un disque également, à lui et à Eva : la bande originale de *Bagdad Café*.

Eva, ravie, embrassa vivement le jeune garçon.

— J'ai vraiment envie de le voir, ce film.

— Ça vaut le coup, approuva Lou, gêné par cette démonstration d'affection, mais souriant jusqu'aux oreilles. On y est allés avec maman, la semaine dernière.

— C'est le film avec la grosse ?

Il hocha la tête.

— Oui, dit Maria à Yiota – en grec. C'est bon. Elle m'a bien fait rire, cette grosse femme. Elle est très belle, d'ailleurs.

Maria avait reçu un livre, une biographie de Frida Kahlo, de la part de son plus jeune fils. Non sans effort, il avait réussi à dénicher en ville une traduction en grec. Elle l'avait serrée dans ses bras. Maria s'était exclamée devant les cadeaux de Dom et de Tommy, le foulard, le parfum, qu'elle avait cependant laissés par terre, pour ne plus s'en occuper du tout.

Tommy l'avait remarqué. Courant dans un grand magasin en sortant du travail, il avait cavalé de rayon en rayon, pensant trouver rapidement ce qu'il cherchait. Pris dans l'agitation frénétique des courses de dernière minute, il n'arrivait pas à se décider. Il avait senti des tonnes de flacons de parfum, jusqu'à en avoir le vertige et mal à la tête. Maria avait apprécié celui qu'il lui offrait, mais sans plus.

Alors il comptait les minutes et les verres qui le conduiraient au bout de cette journée. Du vin, avec les fruits. Du vin, avec le gâteau. Un whisky, avec le café. Maintenant il pouvait partir.

— Reste, le pria sa mère, tes oncles vont arriver. Tu dormiras ici.

— Non, maman.

Fiche-moi la paix, je veux m'en aller.

Intervenant, Artie posa une main sur l'épaule de sa femme.

— Laisse-le faire ce qu'il veut.

— Très bien, dit-elle, se réfugiant, haineuse, dans la cuisine.

Tommy embrassa femmes, frères et père. Avachi par terre, Lou jouait au salon à un jeu vidéo. Maria raccompagna son fils au portail, lui donna un plateau composé de restes de viande, de pain pita, ainsi qu'un sac en plastique rempli de légumes et de fruits. Il l'embrassa, la serra contre lui.

— Désolé, dit-il.

— Que vas-tu faire ?

— Des trucs. Sortir avec des amis.

— Sois prudent.

Elle resta au portail jusqu'à ce que sa voiture disparaisse au coin de la rue. Tommy la vit se signer dans le rétroviseur.

Lorsqu'il tourna ensuite, enfin seul avec lui-même, ce fut une joie suprême. Il monta le volume de la radio, prit des chemins détournés pour rentrer chez lui. De l'air. Il s'était bridé pendant des heures.

À peine arrivé, il alluma la télévision et appela Soo. Il hésita quand, à l'autre bout du fil, le répondeur se mit en marche. Salut, c'est Tommy. Joyeux Noël. Il pensa à téléphoner ensuite chez Nadia, où Soo-Ling se trouvait probablement, puis les rejoindre. Mais il raccrocha tout simplement. Le silence lui faisait du bien.

Il descendit à pied au Food Plus. Le propriétaire avait changé, c'était maintenant un Shell, et il y avait un autre employé, plus jeune, au comptoir.

Tommy parcourut la boutique à la recherche de quelque chose à grignoter. Pas de chocolat, gros lard. Il choisit des chips. Faible teneur en sel.

« Stephen » avait un badge épinglé à son uniforme orange.

— Bonjour, Stephen.

— Je ne m'appelle pas Stephen. On attend les nouveaux badges.

Le type regarda sa blouse.

— C'est moche, hein, cette couleur ?

Tommy ne répondit pas. Le gars ne dit pas son nom. Tommy ne lui demanda pas.

Deux dollars pour deux cents grammes de merde en sachet.

Mis à part quelques aboiements, et le bruit du vent, le quartier était plongé dans le silence. Tommy ralluma la télé, regarda la fin d'un film. Dans sa chambre, il fouilla sous le matelas, en ressortit un magazine. Une jeune blonde avec une queue-de-cheval, le visage dégoulinant de sperme. Une grosse bite rouge non circoncise.

Il se branla vite fait.

Une fois terminé, il bâilla, rangea le magazine sous le lit, éteignit la télévision et se brossa les dents.

Tommy repoussa la couette car il avait trop chaud. On ne voyait rien dans le noir, excepté les yeux brillants de la Vierge au-dessus du lit. Des yeux de clair de lune.

Il ferma les siens et s’endormit.

2
L’homme de Stepford

DANS *LES FEMMES DE STEPFORD*, Katherine Ross joue le rôle d’une jeune épouse qui, avec son mari et ses enfants, quitte Manhattan pour s’installer dans une lointaine banlieue chic. Elle ne s’y plaît pas, elle veut devenir photographe, et New York lui manque. La jeune femme remarque bientôt que les habitantes de Stepford – d’ailleurs sacrément belles – ne sont que des zombies. Elle finit par comprendre que les messieurs ont remplacé leurs épouses par des machines. Le dernier plan du film la montre – telle une déesse de porno soft, vêtue de blanc et le regard vide – en train de pousser son caddie dans un supermarché. Il ne reste que les yeux de son corps initial, mais toute vie y a disparu.

Tommy Stefano vit *Les Femmes de Stepford* un samedi soir en 1977. Il avait quatorze ans, la famille venait d’emménager à Blackburn, plus loin encore en banlieue. Tout le monde y avait son jardin, personne ne traînait le soir dans la rue. Il ne restait pour tout lien avec sa vie d’avant que la télévision, et Tommy s’immergea dans celle-ci. Pour rendre visite à ses amis, il fallait prendre le bus, puis le train, et donc ils ne se revirent plus. Les garçons de la nouvelle école étaient bizarres. Parmi leurs mères, rares étaient celles qui parlaient avec un accent. C’était une mer de blondeur, et Tommy devint étranger dans son propre pays. Le film l’avait hypnotisé car, épouvanté par l’écroulement subit de son univers, il n’avait qu’un désir : qu’on ne le blesse pas, qu’on ne le tourmente pas, qu’on ne l’accuse pas. Il avait décidé de devenir un zombie.

Sur le quai, la foule impatiente s'énervait déjà. Le train n'arrivait pas. Avec celui de 8:53, Tommy savait qu'il serait en retard. Pointer à neuf heures et demie devenait incorrect, on le regarderait de travers. Si seulement le temps pouvait s'arrêter, pensa-t-il, *maintenant*. Je me promènerais entre les statues.

Un de ses vieux fantasmes, qui remontait à sa plus tendre enfance. Une fois le temps arrêté – pour les autres, pas pour lui – il parcourait le monde et faisait ce qui lui plaisait. Puis, par fatigue ou par ennui, il claquait dans ses doigts et les choses revenaient à la normale. Dans la nouvelle maison, il avait commencé à s'enfermer dans sa chambre, à se branler, à regarder sa petite télé noir et blanc. Il stoppait les aiguilles et, dans cette courte éternité, il était qui il voulait.

— Tu pourrais te remuer, lui disait son père. Te dépenser, brûler un peu de graisse.

Tommy préférait se masturber.

Dominic avait réussi à s'évader de la banlieue. Dans les boîtes de nuit, à la plage, et il avait eu une voiture, synonyme de liberté. Il n'était venu à Blackburn – selon lui « le trou du cul du monde » – qu'à contrecœur, cédant aux cris et aux supplications de Maria. Mais il passait les week-ends en ville avec ses potes et il draguait les filles le soir. La semaine, il se levait tôt, fumait un pétard après l'autre au retour du travail, et se couchait tôt également. Ou alors il ne rentrait pas, je dors chez Harry, ouais sa mère dit bonjour. Pour Dom, la maison se limitait à un lit et un frigo. Elle lui apportait une sécurité, et le reste du monde était à sa disposition. Maria le lui reprochait, mais il tenait bon.

— C'est trop cool de danser, de faire des mamours aux jolies *gomines*.

Ce mot grec, à la fois cru et charmant, que Tommy avait du mal à prononcer correctement – que voulait-il dire au juste ? Les copines ? Maria souriait à chaque fois, c'était une expression de Thimio, se rappelait-elle.

— Il te ressemble. Un jour, on ira le voir en Grèce.

Quoi qu'il fasse, elle finissait toujours par pardonner à l'aîné. Tu es un vaurien, mais tu es si beau, mon fils, et elle nettoyait derrière lui.

Jamais on n'y est allés, dans leur putain de Grèce, et jamais ce dégonflé de Dom n'a ramené une des filles qu'il ramassait en boîte.

Le train avait cinq minutes de retard, quelques personnes allumèrent une cigarette, un monsieur particulièrement bien habillé ronchonnait en faisant la grimace. Un costume européen, pensa Tommy. Cette nana, aux

longues jambes, avec la jupe courte à la mode, je me l'enverrais bien. Elle lisait un magazine en surveillant le bout du quai. Tommy devina qu'elle aussi arriverait en retard. Remonter cette jupe, écarter les jambes. Les poils, le cul, la baiser.

Clignant des yeux, il reporta son attention sur les rails.

Le travail était devenu pénible depuis qu'on avait revendu les coursiers à un sous-traitant. Tommy répondait maintenant à deux supérieurs au lieu d'un, le vieux M. Crankshaw, plutôt complaisant. Les deux nouveaux, Somers et Pathis, étaient bien plus regardants et astucieux.

— On passe au régime minceur. Trop d'erreurs dans la gestion. Mais ça peut être gratifiant, pour certains.

Les écoutant, Tommy avait pensé que Pathis faisait plutôt jeune pour être patron. Patron. Il avait peur et ne savait comment réagir. Le job n'était plus le même et ses compétences ne suffisaient plus. Il aurait fallu qu'il prenne des initiatives.

Pour quoi faire, merde, mes tirages sont toujours bons.

Tommy ne tirait aucun orgueil de son travail, ne se plaçait pas au-dessus des autres. Il avait cependant une conviction : tant qu'il s'acquitterait correctement de sa tâche, ils n'auraient rien à dire.

Le train entra dans la gare de Flagstaff à 9:27. Même en traversant le parc en courant, il était sûr d'être en retard. Autant ralentir et profiter de la verdure.

Il se demanda comment Somers avait fait pour revenir aussi bronzé d'une semaine de congé, entre Noël et le nouvel an. Tommy avait pris le soleil sur le visage, sur les mains, mais sous la blouse de labo, la chemise et le pantalon, il était blanc comme un cachet d'aspirine. C'était trop compliqué d'aller à la plage, et les fêtes avaient passé vite. Qu'avait-il fait ? Rêvasser, allongé sur son pieu, sans penser à rien de précis.

— Ça va, Tom ?

— Oui, merci, Kevin.

— Les derniers bromures sont sortis un peu sombres.

— Ceux du magasin d'électroménager, seulement. Il faut toujours qu'ils râlent, mais ils choisissent un papier de mauvaise qualité.

— Fais au mieux, Tom, OK ?

Les deux hommes n'échangeraient sans doute pas un mot de plus jusqu'à la fin de la journée.

C’était une petite imprimerie dans un entrepôt de briques rouges. La vue, depuis le toit, était fabuleuse. D’un côté, la banlieue ouest, une vaste étendue plate, géométrique, industrielle ; de l’autre, la cité d’acier, de verre et de lumière.

À onze heures, Tommy monta sur le toit boire un café. Il tapa une clope à John, pendant que Sue alignait la couture de ses bas.

— Tommy, c’est quoi, un analyste systèmes ?

Gêné, il baissa la tête. John l’étudiait, les sourcils froncés. Nadia releva les yeux.

— Un mec comme Pathis, sans doute, qui débarque et cherche à savoir comment améliorer ce que tu fais.

Pas convaincu, Tommy s’interrompit, puis conclut :

— Un mec qui pense au rendement, à l’efficacité.

Sue alluma sa cigarette.

— Un connard, ce Pathis.

— Je croyais que vous le trouviez mignon, là-haut.

Nadia ignora la remarque de John.

— Il nous piste tous les trois en ce moment, pour savoir lequel il gardera, lui dit-elle avec un regard assassin. Il n’est pas si mignon. Ça se voit dans ses yeux qu’il est faux cul.

Elle se détourna pour contempler l’immeuble qui se dressait dans le ciel, de l’autre côté de la rue.

— Je cherche du boulot, n’importe où, mais je serais désolée de quitter le centre-ville.

— Tu cherches une autre place ?

Tommy aimait bien Sue qui, depuis le départ, avait été cool avec lui.

— Faut bien. C’est Mayal qui restera, puisqu’elle a des gosses. Ça m’emmerde de bosser pour ce con, de toute façon. Il ne me gardera pas, et je ne vais pas lui faire du charme. Pas comme lui, fit-elle, tendant un doigt accusateur vers John.

— Je ne fais de charme à personne.

Tommy écrasa sa cigarette sans la terminer. Ces aigreurs le navraient.

Pathis l’avait pris à part le premier jour.

— Vous êtes grec ?

— Moitié grec, moitié italien.

Il avait demandé en grec si Tommy parlait la langue.

— Pas du tout, désolé.

Depuis lors, leurs échanges se limitaient à de brefs hochements de tête.

John, oui, léchait le cul de Pathis. Leurs pères étaient originaires de villages voisins.

— Faut y aller, dit Tommy en consultant sa montre.

11:14.

L'imprimerie, et la messagerie à l'étage où travaillaient les filles, avaient toutes les deux pour client un vaste magasin du centre, construit à la grande époque des orpailleurs. La journée serait consacrée au catalogue de sa nouvelle collection d'été. Tommy étudia l'iconographie fournie. Lamentable : les polices bavaient, les illustrations étaient bâclées.

— L'informatique, lança John. Voilà l'avenir, mec. Tous ces allers et retours à la photocompo, c'est ridicule. Du temps perdu. Vu la merde qu'ils nous donnent, je me demande pourquoi ils veulent de l'impression haut de gamme, dit-il en jetant les pages sur la table. Cette boîte est complètement dépassée.

Tommy n'avait jamais touché un ordinateur.

Soo-Ling lui répétait à longueur de temps qu'il devrait reprendre des études, faire un stage d'informatique.

Il y pensait, râlait constamment sans rien dire, ne voulait pas en entendre parler.

Pour déjeuner, il acheta un sandwich bœuf-salade, prit en passant le journal qu'il alla lire dans le parc. C'était une belle journée. Un type avait tué cinq gosses et blessé une trentaine d'autres à Stockton, une ville de Californie. À croire qu'ils devenaient vraiment dingues, là-bas. Un nouvel article traitait du divorce de Madonna et de Sean Penn. Il y avait une bonne photo de Gabriela Sabatini. Tommy adorait le tennis. On voyait bien ses jambes.

Allongé au soleil, il ferma les yeux. Ces jambes le faisaient bander. Il se retourna sur le ventre. Regarda les deux employées qui bavardaient plus haut sur la colline. S'il était discret, personne ne verrait rien. Il se frotta contre le sol, un lent mouvement de va-et-vient.

En un clin d'œil, il était une heure et demie et il retourna au travail.

Deux choses se passèrent cet après-midi-là. Une lampe de la flasheuse rendit l'âme, et John n'en avait pas de rechange. Il fallut se rabaisser à consulter Somers qui, contrarié, signa le bon de sortie de caisse.

— Navré, monsieur, s'excusa John.

Arrête de lui lécher le cul, espèce de sous-merde.

Tommy ne dit rien au patron.

Le second incident jeta la panique dans tout l'immeuble. Le gamin qui distribuait le courrier interne du grand magasin tomba brusquement dans les pommes. Il revint à lui en tremblant et, manifestement, il ne pourrait pas terminer sa journée.

Somers et Pathis s'assurèrent qu'il était en état de rentrer chez lui, et ils s'éloignaient quand Sue les arrêta.

— Qui va faire la distribution ?

Pathis, maussade, pivota sur ses talons. Ses yeux se posèrent sur le vieux Stan Rodgers qui donnait l'impression d'être là depuis toujours.

— Il peut pas le faire ? demanda Pathis à Somers.

— Si. C'est déjà trié.

Pathis repartit vers son bureau et cria, sans même se retourner : Rodgers, c'est vous qui y allez, aujourd'hui. Merci.

Sue s'interposa.

— Quoi encore ?

Pathis commençait à s'énerver.

Elle chuchota :

— Il n'a plus la force de faire ça.

C'était à peine un murmure, cependant le vieil homme rougit comme une écrevisse.

Tommy se racla la gorge.

— Je m'en charge.

Pathis le dévisagea, et on aurait vraiment cru qu'il allait hurler. Mais il se contint, sourit et ordonna simplement à tout le monde de reprendre le boulot.

— Très bien. Ça te va, Somers ?

Les deux hommes réintégrèrent leurs bureaux. Le jeune coursier était reparti chez lui. Rodgers s'assit dans un coin. Tommy se dirigea vers la porte avec le chariot. Dehors, le soleil plombait, la lumière était vive et le trottoir brûlant. Il retira sa cravate, la noua sur un bras de l'engin, effaça Pathis et son sourire.

Pathis le prenait pour un faible.

Il avait envie de lui faire mal, très mal.

Tommy passa l'après-midi à naviguer dans les rouages de l'organisation, circulant parmi les clients distraits, les services affairés, traversant des couloirs et des pièces dont il n'aurait pas soupçonné

l'existence. Il avait un plan des lieux. Les commerciaux, de jeunes types en costume de marque et des nanas en tailleur, ne le regardèrent même pas. Il donna leurs enveloppes à de jeunes secrétaires, en s'efforçant de mémoriser leur visage. Des têtes à jouir dessus, à embrasser, à gifler. Il était le petit coursier.

3:55. Il gara le chariot dans les toilettes. Pissa. Cracha.

4:20. Un gros lard avec une chemise ridicule lui ordonna d'apporter un paquet à l'autre bout du magasin.

— Mais j'en viens.

— Tu fais ce qu'on te dit, c'est tout.

Comme à Stockton, le mec déboule dans le couloir, défouraille dans tous les sens. Descendre ce gros con adipeux qui baigne dans sa sueur. La blondasse qui se la pète au service achats, la niquer, le canon dans la gueule, tirer.

5:15. Les vendeurs, les vendeuses anticipaient la fin de la journée. Tommy voyait leurs visages agités, les coups d'œil à la montre, à la pendule. Courant d'un rayon à l'autre, les clients s'affolaient avant la fermeture. Il repartit à l'entrepôt avec son chariot. Être invisible pendant quelques heures, ce n'était pas si mal.

— Terminé ? demanda Pathis.

Il hocha la tête.

— Ça t'a plu ?

— Ça va.

Il attendait un remerciement.

— Vraiment du temps perdu, dit Pathis à la place.

Un vrai job de con. Pathis souriait encore.

Tommy consulta le cadran blanc aux chiffres noirs. Il fallait attendre 6:00. Merde, il partirait une demi-heure plus tôt, tant pis si on le remarquait, si on faisait un commentaire. Il garda le nez pointé sur l'horloge pour ne pas voir Pathis. S'il le regardait… Déjà il avait la colère au ventre, le sang chaud.

Il continua de l'ignorer.

*

Le train était express de Flagstaff à Richmond, Camberwell et Box Hill, puis s'arrêtait à toutes les gares.

Une jeune femme en robe bleue monta à Richmond. Pendant tout le trajet, Tommy garda les yeux baissés sur ses gros seins bronzés.

Épuisé lorsqu'il descendit à Laburnum, il avait besoin de pisser.

— Bonne journée ?

— Ça va.

Le téléphone sous la mâchoire, il alluma la télévision. Les nouvelles.

— Et toi ?

Soo-Ling se mit à cancaner.

— On se voit ce soir ?

— Je suis un peu fatigué.

— Moi aussi.

— Demain ?

— Ouais, demain.

Ils se dirent au revoir. Tommy laissa le téléphone décroché.

À sept heures et demie, il eut faim. Éteignit toutes les lumières, mais laissa la télé. Sauta dans sa voiture, direction McDonald's.

— Deux Royal Cheese, une grande frite, un Coca.

Il se sentait gros derrière son volant. Demain, je m'en occupe. Demain.

Derrière son guichet, la fille avait à peine quinze ans. Il lui sourit. Pas elle.

Salope.

Il se gara pour manger sur le parking d'une station-service. Quatre ados qui faisaient les cons avec leurs deux-roues le regardèrent et se détournèrent aussitôt. Il avait sur les lèvres le goût du sel, de l'huile. La voiture sentait le gras.

Un des gamins dit quelque chose. En italien. Merde.

La vitre baissée, Tommy traîna dans la banlieue, à la fraîche, en écoutant la radio. Une chanson d'amour, triste, et au bout de Middleborough Road il tourna vers Box Hill. Les seules enseignes étaient celles des restaurants chinois. À l'exception du vidéoclub. Tommy trouva une place dans une rue latérale. Deux filles sortaient d'un établissement local, en riant, leurs livres serrés sur la poitrine. Il bloqua l'antivol sur le volant et descendit. Un jeune Vietnamien, employé dans une cuisine, fumait une cigarette dehors. Les deux hommes s'ignorèrent. Tommy traversa le parking et emprunta la ruelle pour entrer dans la boutique par la porte du fond.

Club X. Le garçon le regardait-il ? Tommy ressentait de la gêne, pas de la honte. N'ayant aucun ami vietnamien, il ne risquait pas d'être reconnu.

Un type maigre lisait un magazine au comptoir du magasin désert. Ils se saluèrent d'un signe de tête.

Longeant lentement les étagères, Tommy étudia les vidéos. Une Noire se faisait mettre par un Noir, tout en suçant un Blanc, vieux, grisonnant, avec du bide. Le Noir était jeune et gros. La fille avait le con rasé. Trente-neuf dollars et quatre-vingt-quinze cents.

Au dos d'une revue, une Blanche se faisait pisser dessus. Une autre image la montrait accroupie, en train d'uriner.

Un jeune homme brun poussa la porte et se dirigea au fond, vers le coin pédés. Tommy tourna la tête vers la grande affiche d'un mec avec une queue énorme qui lui arrivait aux genoux. Il se demanda quel effet ça faisait d'avoir un truc comme ça dans la main. Il fallait les deux pour arriver à se branler.

Il choisit une autre vidéo, *Thai Sex Excursions*. Se massa l'entrejambe. L'autre homme avait lui aussi fait son choix.

Ils se rejoignirent à la caisse. Le jeune homo voulait réserver une cabine.

— C'est occupé, vous pouvez attendre vingt minutes ?

Hochement de tête embarrassé. Le type posa sa cassette sur le comptoir. Je reviens. Couinement aigu.

— Trente dollars, m'sieur.

Tommy lui tendit l'argent. Pauvre con, espèce de con. Mets du fric de côté, conseillait Artie. Économise, disait Soo-Ling. Épargne. Épargne. Il se promettait sans cesse qu'un jour il le ferait.

Trois cent cinquante-sept dollars à la banque, le loyer à payer la semaine prochaine. Dieu merci, il avait ce job de merde.

Il se rendit compte en sortant qu'il portait l'odeur du McDo sur ses vêtements et sur ses lèvres. Le jeune type faisait les cent pas dans la rue en fumant une cigarette. Ils se regardèrent un instant. Tommy ne sourit pas. Ils se détournèrent.

Quand il ralluma les lumières en rentrant chez lui, le salon bourdonnait. La télé recouvrait un lourd silence. Sa vidéo sous le bras dans l'emballage marron, Tommy parcourut toutes les pièces. C'était une superstition, l'impression qu'on le regardait, impossible de s'en débarrasser.

Toujours habillé, il inséra la cassette dans le magnétoscope.

Nue dans une chambre de motel, une Thaïlandaise ouvre grand les cuisses devant la caméra.

Tommy se débraguette. Il ne bande pas vraiment. Il s'aide.

La fille s'agenouille, se fourre un doigt dans le cul, se retourne, se lèche les seins.

Tommy s'active.

Elle se masturbe, gémit, fort. Tommy pense aux voisins et baisse le volume.

Il ralentit, lâche son sexe. Pas trop vite. Son gland est mouillé. Il s'assoit sur les mains.

La fille jouit.

On frappe à la porte. Deux Américains, blancs, entrent dans la chambre. L'un blond, la trentaine, l'autre plus jeune, brun.

Tommy presse sur la touche avance rapide.

Il se caresse les bourses, remet sur lecture.

La Thaïlandaise suce un mec, puis les deux.

Tommy appuie sur pause et se lève, en quête d'une cigarette.

Elles sont cachées dans une vieille casserole au fond d'un placard de la cuisine. Il n'y en a plus qu'une. Une seule clope, merde.

Sur l'écran, la bouche de la fille est ouverte pour l'éternité, elle bave, les yeux plissés, autour des deux gros membres. Tommy allume sa cigarette. Le sien s'est ramolli.

Ça continue.

La Thaïlandaise suce le brun pendant que l'autre la prend. Tommy fume en se branlant. Le blond retourne la fille pour la sodomiser.

Sur le point d'éjaculer, Tommy ralentit, regarde, fait défiler la bande. Le blond continue pendant que son acolyte tient la tête de la fille entre ses mains. Il râle. Tommy monte le volume.

— Je vais jouir, je jouis.

Doublé, à l'évidence, et mal doublé.

Le brun éclabousse les joues de la Thaïlandaise, qui ferme les yeux avec une grimace. Il promène sa queue sur ses joues, et le sperme coule le long du cou.

Tommy jouit en aspergeant sa chemise, son bras.

Il regarde l'écran.

Dégoûté.

Le bruit : les voisins du dessous entendent-ils ? Lorsqu'il coupe le magnétoscope, la télé prend le relais avec *La Loi de Los Angeles* à fond la caisse. Tommy éteint tout.

Il retire sa chemise, se nettoie. L'apparence et l'odeur du sperme lui donnent la nausée, il déteste ça.

Retirant la cassette de l'appareil, il la range précipitamment dans son étui, attrape une clé, va dans sa chambre, ouvre la malle sans regarder l'intérieur, jette la cassette, referme le couvercle et le verrouille.

À la salle de bains, il se lave les mains, essuie sa poitrine et son ventre avec une serviette. Son gros bide, bourrelets flasques, chair obscène.

Les poils mouillés sur son torse.

Il se lave encore les mains, frotte, rince, frotte, rince.

Tommy rallume la télé au salon. La fillette qui a disparu en sortant de l'école, il y a trois semaines, n'est toujours pas retrouvée. La police craint qu'elle ait été assassinée.

Il se couche sans se déshabiller, regarde la Vierge à l'Enfant au-dessus de son lit. Tommy joint les mains pour prier, demande pardon.

Il tente de s'endormir.

Prend un Valium.

Pense à l'écolière de onze ans.

Comment s'y prendrait-il pour en kidnapper une ?

Il se ferait passer pour un représentant de commerce, louerait un break, circulerait dans les rues où peut-être une gamine, toute seule, rentrerait de l'école. Il se garerait près d'elle et lui demanderait son chemin. Déplierait sa carte routière pour qu'elle veuille bien la regarder avec lui. Il l'endormirait avec de l'éther, comme à la télé, et il l'emmènerait chez lui. Là, il lui nouerait un bandeau sur les yeux et l'enfermerait dans une pièce, juste quelques jours. Il la prierait gentiment de le sucer, la giflerait en cas de refus, la baiserait juste une fois ou deux. Juste pour voir comment c'est, un con de gamine, lisse, glabre, étroit.

Une giclée de sperme translucide atterrit sur ses cuisses et ses jambes.

Tommy ferma les yeux si fort qu'ils lui firent mal. Il voyait des points rouges, un millier de lueurs violentes explosaient dans son crâne.

Immobile, il n'osait pas rouvrir les yeux, affronter l'obscurité. Au mur, Marie et Jésus le regardaient.

Quand il s’essuya l’entrejambe, l’odeur de son sperme l’agressa.
Les paupières closes, il recommença à prier.
Très, très lentement, l’oubli le gagna.

3
Les Chinoises sont pas des salopes

SOO-LING ÉTAIT NÉE À BALLARAT, une ville fondée dans la violence pendant la ruée vers l'or. Elle n'était pas la seule Chinoise de son école – quelques autres, comme elle, descendaient en ligne directe des orpailleurs d'autrefois. Elle grandit cependant bien consciente des limites que lui imposaient ses yeux bridés. Sa mère tenait la caisse à l'épicerie que possédait son père, Kevin Kwok, au dire de tous un homme sage et conciliant. Lui-même était né dans le bush, pourtant il avait le débit haché de son propre père, un accent qui trahissait ses origines étrangères.

— La Malaisie est un beau pays, expliquait-il à Soo, mais la vie y est très dure.

Il ajoutait toujours :

— N'oublie pas que tu es chinoise, pas malaise.

Que veux-tu que j'aille foutre en Malaisie, de toute façon ?

C'était le pays de sa mère, la timide et discrète An, qui jamais n'élevait la voix. Elle ne parlait pas, elle chuchotait. Le mariage avait été convenu dans une chambre de Kuala Lumpur. Le grand-père Kwok et le grand-père Lee avaient déterminé eux-mêmes l'avenir de leurs enfants.

— Et tu n'as rien dit ?

An lisait un roman chinois. Sa fille, treize ans, rentrait de l'école.

— Je n'avais rien à dire.

— Comment ça ?

— Soo-Ling, il fallait que j'écoute ton grand-père.

La petite remit son sac à l'épaule et, d'un pas vif, ressortit de la boutique.

Kevin était doux et gentil avec elle, mais ne plaisantait pas sur les horaires. S'inquiétait si elle n'était pas revenue de l'école à quatre heures.

— Où étais-tu ?

— Dehors. Avec Sharon.

— Ce n'est pas une fille bien.

— Pourquoi ?

— À cause de sa famille. Ils boivent.

Soo-Ling se tenait à carreau.

Soo-Ling ne pouvait pas aller aux fêtes, ni aux anniversaires.

— Les Australiens se comportent mal. Trop de drogues, trop d'alcool.

Les drogues la terrorisaient.

— Ce n'est pas grave, maman, je ne boirai pas.

— Non, coupait Kevin, et c'était fini.

Quand Soo-Ling tentait de le contrer, une profonde déception se lisait sur son visage.

— J'ai dit non !

An posait une main sur la manche de sa fille.

— Sage, murmurait-elle.

Pour un Chinois, il n'était pas si mal, Kwok. À ce qu'on disait dans le quartier.

Soo partageait l'amour de Dieu avec d'autres élèves. Sharon, Karen, Sally. Elles buvaient ensemble un milk-shake après la messe. Le martyre, la passion la fascinaient. Cet homme au corps féminin, supplicié, mort sur la croix. Chaque soir avant de dormir, elle implorait le Christ de la sortir de Ballarat.

Jamais, avant le 20 novembre 1979, Kevin Kwok ne frappa sa fille.

Elle avait appelé An.

— M'man, je suis avec Sharon, je reviens vite. Mme Corrs m'a invitée à dîner.

Elle raccrocha sans attendre de réponse.

À neuf heures et demie, Soo-Ling n'était pas rentrée.

— Téléphone ! jeta Kevin à sa femme.

Elle composa le numéro.

— Bonsoir, madame Corrs, c'est An Kwok. Est-ce que Soo-Ling est là ?

— Comment allez-vous, An ? Et Kev ?

— S'il vous plaît, pourrais-je parler à ma fille ?

— Désolée, ma chère, elles sont sorties. Je ne les ai pas vues de la soirée.

— Merci.

An raccrocha en tremblant.

Kevin trouva Soo-Ling à l'arrière d'une camionnette, sous les cheveux rouges, les joues rouges et le cul rouge de Steven Jacobs. Un spectacle qui le hanterait jusqu'à la fin de sa vie. Ces fesses, ces bourses qui dansaient dans un halo de rousseur. La vision fugace, horrible, du pubis noir et dru de sa fille. Un choc.

— Sale garce ! Tu me déshonores, maintenant ! hurla-t-il, réveillant oiseaux et marsupiaux qui, dans la nuit du bush, se lancèrent dans une cacophonie de piaillements et grognements. Les Chinoises sont pas des salopes, figure-toi !

Il ouvrit les portières, empoigna le garçon, le projeta dans les buissons, entreprit de rosser sa fille et lui cassa le nez. Le jeune Steven, tout nu, s'interposa et réussit à écarter le père qui, écœuré, humilié, pleurait à chaudes larmes sur Soo, toute recroquevillée. Elle recula d'un bond, couvrant son sexe et ses seins, puis, grelottante, se blottit dans la veste en jean de Steven.

Kevin étudia le jeune homme effrayé, son long pénis, son gland épais. La honte l'oppressa de nouveau. Un mec avait baisé sa gosse.

— Rhabille-toi ! fit-il d'une voix brisée, et il se détourna.

Sans ouvrir la bouche, sans même se regarder, Soo-Ling et Steven se revêtirent en vitesse, puis la jeune fille se plaça à côté de son père.

— Demain, tu pars à Melbourne.

Le sang coulait de ses joues, sa chemise en était imbibée.

An poussa des hurlements lorsqu'elle la vit. Son mari lui ordonna de se taire. Tj-Shin, surnommé Jack, se précipita vers sa sœur en pleurant.

— Ne la touche pas, l'arrêta Kevin. Va dans ta chambre.

Soo-Ling tressaillit.

Le garçon hésitait.

— File !

Jack obéit.

Le père ne dit plus un mot à sa fille. An lui lava le visage, fit ses valises et, dans ses mains tremblantes, glissa cinq billets neufs de cinquante dollars, ainsi qu'une masse d'autres, froissés, de cinq, dix et vingt. Puis elle donna une adresse à son enfant.

— On t'aidera à trouver une chambre et un travail, dit-elle en lui caressant la joue.

Soo-Ling sanglotait.

— Tu ne peux pas rester ici, ma petite, c'est impossible. Il faut que tu disparaisses.

Elle entama une prière en malais.

Soo-Ling la regarda, écouta ces mots vers Dieu dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Maman est si belle, si fragile, pensa-t-elle en reniflant. Pas moi.

Elle arriva à Melbourne, gelée, après une nuit blanche. On lui dénicha aussitôt un job de femme de ménage. Elle habitait chez les Chin ; la nuit, les odeurs qui imprégnaient le restaurant l'emportaient dans ses rêves ; Soo faisait à rebours le voyage des huiles, des épices, des condiments. Hormis la patience de sa mère, les grands espaces du bush, rien à Ballarat ne lui manquait. Son nez guérit, mais il resta légèrement tordu – on ne s'en rendait pas compte, mais elle le savait. Elle s'aperçut honteusement que son jeune frère ne lui manquait pas non plus. C'était un soulagement de ne plus avoir à s'occuper de lui. Quant à son père, elle l'effaça complètement ; sa haine, sa véhémence étaient une humiliation. Parfois elle pensait aux baisers de Steve, à sa bouche, dure et tendre à la fois.

Maria la regardait. Boudeur, Tommy repoussa son assiette.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, maman. Je n'ai pas faim.

— Mange, espèce d'âne.

Tapotant sur son ventre épais, Dominic se servit une autre côtelette.

— Fais attention, gros lard, le tança Eva en souriant à Soo-Ling. Les garçons ont la vie trop belle dans cette famille, dit-elle avec un rapide coup d'œil à Maria. Il leur faudrait une sœur. Ou deux.

Maria se leva.

— Encore du vin ?

— Assieds-toi, grogna Artie. Tu n'as rien avalé.

Elle ne manque pas de charme, la maman de Tommy, pensa Soo. Dans un genre différent d'An, sans être aussi mince, ni vraiment ronde non plus. Son style s'inspirait des grandes stars des années 50 et 60, version méditerranéenne – Sophia Loren, Gina Lollobrigida –, et des beautés fatales

du cinéma américain. Ava Gardner. Une cascade de cheveux noirs, certainement teints, sur les épaules. Une robe fine avec un décolleté, de bon goût sans être onéreuse, qui lui allait très bien.

— Vous avez une jolie robe, madame Stefano.

Maria sourit.

— Tu as encore faim, ma chérie ?

La jeune femme fit signe que non.

Maria dit quelque chose en grec. Tommy eut un geste d'exaspération et Dominic s'esclaffa. Relevant la tête, perplexe, Artie étudia rapidement Soo-Ling.

— Ta gueule, m'man.

Choquée par l'invective, Soo-Ling regarda Tommy et posa une main alarmée sur son bras. Il était furibard.

Sa mère répliqua en grec. Baissant les yeux, Soo se réjouit d'avoir Eva à ses côtés. Tommy, furieux, répondit dans son grec approximatif.

— Soo-Ling, cela n'a rien de méchant, je te le promets, affirma Maria en souriant.

— Qu'as-tu dit ?

La jeune femme aimait bien le père aussi, qui, patiemment, dévisageait son épouse.

— J'ai dit que les Chinoises sont très belles, qu'elles ont de jolies silhouettes, mais qu'elles manquent d'appétit.

— C'est presque ça, jeta Lou en rivant son regard sur Soo-Ling. Elle a dit que les Chinoises sont super parce qu'elles coûtent pas très cher à table.

Soo-Ling éclata de rire, aussitôt imitée par Lou.

— Tais-toi, Louie ! tonna sa mère en rougissant.

Tommy ne pensait qu'à une chose, fracasser le crâne de son frère contre le mur. Entendre l'os craquer.

Le déjeuner fini, il restait une montagne de nourriture. Un amas de viande grillée, qui dégoulinait de graisse. Deux saladiers à moitié pleins de coleslaw, de tomates à la feta. Maria laissa Soo débarrasser, mais s'opposa à ce qu'elle fasse la vaisselle. Eva l'essuya.

Dehors, Artie et Dom grattaient le barbecue. Depuis la véranda, Tommy les regardait, regardait sa nièce jouer.

— Ça va, le boulot, Soo-Ling ?

— Oui, ça me plaît.

En fait, il y était indifférente. Il fallait bosser, elle bossait, voilà.

— Et Tommy ? Il est content ?

— Oui.

La jeune femme avait paru hésiter, suffisamment pour Maria qui s'engouffra dans la brèche.

— C'est devenu vraiment difficile pour tout le monde. Il n'y a pas assez de travail, dit-elle en touchant du bois. Je voudrais tant que mes enfants aient des emplois stables. Et de bonnes épouses.

— Pardonnez-moi, où sont les toilettes ?

Il y avait une foule de choses dans cette maison, plus petite que celle dans laquelle Soo-Ling avait grandi. Les murs étaient couverts de photos et de tapisseries. Les toilettes sentaient le désodorisant – au pin – et le gel W.-C. était simplement posé à côté de la balayette. Une peinture sur verre représentait une villa avec un escalier de marbre et un jardin au bord de l'océan, d'un bleu profond. Une vision de comédie musicale américaine.

Dehors, devant la porte, était accroché un portrait de la famille, quelques jours après l'emménagement. Lou était encore un bambin. Angélique. Tommy souriait de toutes ses dents, riait presque. Artie et Maria avaient belle allure. Mais leurs vêtements étaient ridicules – pantalons à pattes d'éléphant, vestes à rayures, cols de chemise pelle à tarte. Soo-Ling s'esclaffa. Elle perçut dans le couloir quelques notes sourdes d'un genre qu'elle ne connaissait pas.

Elle alla frapper à la porte d'où semblait provenir la musique.

Lou était assis au milieu de la pièce, contre son lit. La télévision diffusait les images d'un match de foot, sans le son – et la radio un morceau de danse électro que Soo-Ling n'avait jamais entendu. Sur le bureau encombré trônait un ordinateur.

Lou sourit.

— Bienvenue dans mon petit chez-moi.

Elle prit place sur le lit. La fenêtre donnait sur le jardin. On distinguait seulement les silhouettes d'Artie et des frères derrière les épais rideaux de dentelle. Au-dessus du bureau étaient épinglées des photos nues de Madonna, dont la double page de *Playboy*.

Soo-Ling tendit l'index.

— Elle en pense quoi, Maria ?

— Elle s'en fout. C'est plutôt ça qui la rend folle.

Il indiqua le mur derrière lui.

La jeune femme se retourna. Des affiches, d'autres photos. C'est qui, ça, Sonic Youth ? se demanda-t-elle. Alors elle aperçut l'objet du délit. Détachée d'un magazine, une mise en garde contre le sida : deux garçons en train de s'embrasser.

— Elle supporte pas.

— Et la chanson à la radio ?

Lou haussa les épaules.

— De l'acid house.

Les yeux plissés, il regarda le poste. Non. Il hésita, puis hocha la tête. Si, je crois que c'est ça.

— Quelle radio ?

— Triple R. Une station non commerciale. Tu connais pas ?

— Non. Je dois être un peu arriérée.

— Tommy non plus ?

— Je ne pense pas.

Lou se retourna vers la télé.

— À l'époque, il l'écoutait tout le temps. C'est lui qui m'a branché dessus.

Parler de Tommy lui rappela le caractère intime de la situation. Les longues jambes fines de cette femme. Il fixa en rougissant l'écran de la télé. Le match était fini, place à la pub.

— Tu as une équipe préférée ?

Soo-Ling fit signe que non.

— Vous êtes pas trop foot, vous les Chinois, hein ? J'ai un copain, Vinnie, c'est pareil. Il a horreur de ça. Mais il est vietnamien, pas chinois.

— C'est peut-être pas un truc de filles.

— Me raconte pas d'histoires, se marra Lou. Des tas de nanas adorent le foot.

Sa gêne avait disparu.

Une manifestation d'étudiants. Lou suivit le regard de Soo-Ling. Retour au présentateur.

— Tian'anmen ? Tu dois suivre tout ça de près ?

Elle sourit et se leva.

— Je suis pas au courant de ces conneries. À plus.

Une forme cachée sous le lit surgit et bondit sur les genoux de Lou. Un petit chat noir et blanc, adulte, tendit le cou vers le garçon. Il baissa la tête et leurs nez se touchèrent. Soo-Ling pouffa.

Un doigt sur la bouche, Lou la regarda.

— Ne dis rien à personne, il n'est pas censé rentrer.

Le chat ronronnait en se cramponnant à ses cuisses.

— Surtout à maman. Elle est malade rien qu'à l'idée d'avoir un animal à la maison.

— Je ne dirai rien, promit Soo.

Elle refoula en partant l'envie subite d'ébouriffer les cheveux du jeune garçon.

Maria préparait le café à la cuisine.

— Tu en veux un ? Un grec ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai jamais essayé.

On lui confia la mission de servir quatre cafés grecs, et deux australiens, sur un plateau noir et brillant à bords dorés, représentant l'Acropole.

— Lou en prend un ?

Maria lui posa la question en grec, hurlant assez fort pour qu'il l'entende à l'autre bout de la maison.

— Non ! hurla-t-il en retour.

Les hommes étaient toujours assis sur la véranda, où il faisait frais. Soo-Ling servit et repartit à l'intérieur enfiler son gilet.

Tommy but une gorgée, son café manquait de lait. Il évitait de regarder Eva qui donnait le sein à la petite.

Dominic chuchota – en grec – quoique bien distinctement :

— Eva, tu as besoin de faire ça là ?

Elle lui fit un doigt d'honneur.

— Tu as oublié que je ne parle pas grec ?

— Ça ne dérange personne, Dom, rigola Artie. J'aime bien reluquer les seins de ta femme.

Tommy se dit que son père était un sale con.

Les ignorant, Eva s'occupa de son enfant. Soo-Ling vint s'asseoir près d'elle.

— Elle est toute mimi.

— Super, ouais, admit fièrement Eva. On a de la chance, elle ne pleure pratiquement jamais.

Artie buvait lentement son café.

— Tu aimes le tien ? demanda-t-il à Soo.

Le goût était âpre, la mouture lui faisait une moustache.

— Ça va.

Il rit encore.

— J'ai jamais pu boire cette horreur.

— Ça suffit.

En grec. Maria hochait la tête.

— Les Australiens n'y connaissent rien, fit-elle, méprisante.

— Je suis à moitié grec, dit Artie, avec un clin d'œil à ses fils.

— C'est ça, répondit sa femme, hilare. Tu es cent pour cent *kangarootha*.

Tommy étudiait Soo, si jolie, espérant que tout le monde l'avait remarqué.

— Ça va, le boulot, Tommy ?

— Ça va, papa.

— Ils parlent toujours de revendre la boîte ?

— Ouaip.

Tommy évita le regard de sa copine.

— Tu ferais bien de voir si tu peux trouver autre chose.

— Ce n'est pas si facile.

— Je n'ai jamais eu de problème, moi. Le max que ça m'a pris pour changer de boulot, c'est deux jours. J'allais faire le tour des usines. Tu as fait la fac, toi. Faut te remuer le cul.

Soo-Ling eut envie de hurler que c'était fini, ce temps-là. Sans s'en rendre compte, elle déplia ses mains et les tendit vers Tommy. Maria l'observa.

— Arto, ne sois pas bête. C'est la crise, *malaka*[1]. Le marché du travail n'est plus ce qu'on a connu.

Tommy était content que sa mère intervienne. Maintenant, tais-toi. Mais elle se tourna vers lui.

— Tu dois t'acheter quelque chose. C'est idiot de payer un loyer, tu jettes ton argent par les fenêtres.

— J'économise, dit-il en fronçant les sourcils.

— Combien as-tu mis de côté ? demanda son père.

— À peu près trois mille.

De nouveau, Tommy évita le regard de Soo.

Il avait sur son compte d'épargne neuf cent cinquante-sept dollars et vingt-cinq cents. Il venait d'être payé.

— C'est que dalle, mon vieux, lança Dom en refermant son journal. Maman a raison, reviens vivre ici. Tu n'auras pas de charges, tu en mettras

à gauche.

Ne l'écoute pas, Tommy, pria Soo-Ling.

— J'aime bien mon appart.

— Pourquoi ? demanda sa mère.

— Parce que je suis indépendant.

— Indépendant ! éclata Maria, furieuse. Qu'est-ce que c'est que ces conneries !

La ferme, connasse. Tommy se leva sans rien dire.

— Je vais aux toilettes.

Il pissa délibérément sur la lunette, arrosa le sol. Puis il détacha des feuilles de papier, nettoya tout frénétiquement, aspergea la cuvette de produit. Il avait la nausée, l'estomac gonflé, trop mangé.

On parlait maintenant politique. Maria maudissait la chute du gouvernement socialiste en Grèce. Papandréou était son héros, et elle conspuait la coalition formée par les communistes et les conservateurs.

— Des traîtres.

— Pourquoi tu t'en soucies encore, maman ? Les Grecs sont tarés, ils l'ont toujours été, et tu le dis toi-même.

Elle défia Dominic :

— Grecque, je le suis encore.

— Eh bien, pas nous.

Tommy regretta ses mots à peine sa mère eut-elle posé les yeux sur lui. Elle enrageait.

— Tu n'es rien du tout. *Tipota !*

— D'accord, on n'est rien du tout.

Elle ne le quittait pas du regard, attendait une réponse qui ne vint pas.

Dégoûtée, elle se détourna.

Soo-Ling, qui n'avait rien dit, se sentait solidaire de Tommy.

— Regarde, Tom, remarqua-t-elle, un corbeau.

Tout le monde suivit la direction indiquée par son doigt.

Dominic s'esclaffa.

— C'est toi qu'il regarde, mon petit gars.

— Ta gueule ! répondit son frère.

Soo-Ling ne comprit pas l'hilarité déclenchée par sa remarque innocente.

Eva se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— C'est un de leurs délires.

Et Maria riait le plus fort.

Soo tripotait la radio dans la voiture.

— C'est Triple R, ça ?

Tommy hocha la tête. Le compteur marquait déjà 80[2], il avait envie de matraquer le moteur. La critique désinvolte de son père l'avait blessé. Oui, il avait passé trois années à la fac, et alors ? Combien de temps allaient-ils lui ressasser ça, cette bande de ploucs ? Jaloux, cons comme des bites, voilà ce qu'ils étaient.

— J'aime bien Lou. Beaucoup, même.

— Ouais, il est cool.

C'est ça, le petit dernier. Pourri, gâté.

En attendant le feu vert au carrefour, Tommy demanda :

— Tu restes ce soir ?

Oui.

Il avait fait le ménage, la vaisselle, nettoyé la petite table de la cuisine, fourré son linge sale dans un sac en plastique qu'il avait glissé sous le lit. Cassettes et bouquins de cul étaient planqués dans la malle, sous une vieille couverture et des piles de draps.

Tommy alluma la télévision en entrant, pendant que Soo-Ling filait aux toilettes. C'était une petite pièce froide et nue. Brosses à dents, savon, déodorant, rasoir et crème, rien d'autre.

La télé diffusait un documentaire. Un animal, en Afrique.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— J'attends le début de *Sixty Minutes*[3].

Soo se prépara un thé, s'assit près de son amant devant le poste. Coupure publicitaire.

— Lou dit que tu aimais beaucoup la musique, avant.

— Toujours.

Sans quitter l'écran des yeux, il désigna d'un geste les deux étagères garnies de CD à côté de la stéréo.

— Tu ne mets pas souvent de disques. Tu as encore tes vinyles ?

Se demandant à quoi ça rimait, il se tourna vers elle. C'était le passé, elle n'avait rien à y faire.

— Non, je ne les ai plus.

Il s'adossa au canapé, but une gorgée de bière, enlaça la jeune femme. L'amour, le bien-être naissaient alors chez elle. Elle appréciait la fermeté de son bras sur son épaule.

Un journaliste interrogeait des étudiants chinois protestataires. Soo les observa, écouta attentivement, sans comprendre quoi que ce soit. La Chine, son histoire, ses dimensions, tout cela la dépassait, la consternait même. Elle ne fuyait pas délibérément les problèmes, mais l'idée en soi d'un engagement lui paraissait impossible. Soo-Ling avait été élevée avec la conviction, simple mais écrasante, que dans ce pays trop grand l'individu seul était incapable de faire avancer quoi que ce soit. Lorsqu'elle votait, c'était selon l'humeur du moment.

— Qu'en penses-tu ? demanda Tommy en indiquant l'écran. Ils arriveront peut-être à changer des choses.

L'épouvantail chinois. Tout le monde en avait peur.

Tommy se détendit et la serra contre lui. Il était ravi qu'elle s'intéresse si peu à la politique.

Et tu t'en fous ? hurlait parfois sa mère. Mais ouvre les yeux ! Regarde ce qui se passe !

Non, je m'en fous. Fiche-moi la paix.

Coupure publicitaire.

Malgré son estomac gonflé, il avait besoin de bouffer. Une soif de sensations. Il frappa doucement son ventre, ses bourrelets comprimés par sa ceinture.

— Ça va ? dit Soo en se blottissant contre lui.

— Tu as faim ?

— Non, sourit-elle. J'ai tellement mangé aujourd'hui…

Salope. Il retira son bras, alla à la cuisine, grignota un biscuit, se servit un Coca.

Viol collectif à Central Park. Six ados noirs, la victime sérieusement amochée, à peine si elle respirait quand on l'avait retrouvée. Depuis l'encadrement de la porte, Tommy suivit le reportage. Ils auraient mieux fait de l'achever.

— C'est horrible, pleurait Soo, atterrée.

— Bah, c'est vite vu.

— Quoi ?

— Faut être conne pour faire un jogging en pleine nuit à Central Park. Une Blanche, en plus. Mais qu'est-ce qu'elles s'imaginent ?

Pas ça.

— C'est la faute des femmes si elles se font violer ?

Contrariée, Soo croisa les bras.

Ce que tu es jolie. Il sourit. Des Noirs bourrés, voilà ce que je voulais dire. Survoltés, fous de colère, les gamins sont capables de n'importe quoi. Tu ne savais pas ?

— Suzie, je suis fatigué. Pas la peine de se disputer.

Se rasseyant près d'elle, il prit la télécommande et changea de chaîne. Une comédie. Américaine. Il ajouta :

— Tout fout le camp, c'est pas neuf.

— Non. Tu ne veux jamais discuter de rien.

Elle quitta la pièce pour la salle de bains, où elle se brossa les cheveux en se demandant ce qu'elle porterait le lendemain pour travailler. Elle ne revint pas avant la prochaine pub.

Polices d'assurances.

— Comment ça va au boulot, Tommy ?

Atterrissage forcé, il ferma les yeux. Il aurait hurlé.

— Ça va.

Elle ne le croyait pas.

Ils regardèrent le long métrage, pratiquement sans rien dire. Elle resta collée contre lui, et ils fumèrent un joint. Il partit à la boutique acheter des chips et du chocolat. Soo s'était endormie avant la fin du film.

Engourdie, elle se dirigea vers le lit, se glissa sous les draps dans l'odeur de Tommy, présente dans le moindre pli. Quand il se dévêtit à la lumière, elle était déjà nue. Il s'allongea près d'elle, la serra, elle frissonna, s'accrocha à lui, le recueillit sur elle, s'abandonna à sa chaleur. Ses doigts glissèrent sur son torse, jouant avec ses poils bouclés, tandis qu'il l'embrassait.

Presque chaque fois, la conscience de son poids le gênait, et il rentrait le ventre. Son sexe épais se dressait contre les cuisses de Soo-Ling. Il la regarda, baisa son visage, ses yeux, puis lui écarta doucement les jambes et la pénétra.

Un sursaut, elle se cambra, se referma sur lui. Les paupières closes, elle colla sa bouche à la sienne.

Il la travailla lentement, sans la quitter des yeux, s'imprégnant de son odeur.

Soo fantasmait sur les trois frères. Lou le tendre, les muscles de Dominic. Elle les rejeta.

Tommy pensait à six énormes queues noires, l'une à la suite de l'autre dans un con blanc. Ses coups de reins se firent pressants, profonds.

Elle tenta de suivre le rythme, de plus en plus rapide, à la recherche de l'orgasme.

Il éjacula en criant dans son oreille. Queue de nègre sur visage blanc en sang. Il jouit, trembla, exécrant ses fantasmes.

Soo respirait doucement sous lui, ses mains allaient et venaient sur son dos, ses hanches velues, palpant ses rondeurs, appréciant sa solidité, son érection prolongée. Elle changea de position et il tressaillit. Tommy se retira.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

Aussitôt elle se précipita sur son vagin, s'activant pour jouir à son tour. Au mur, la Vierge l'observait. Un bruit ; Tommy était à la porte.

Il ralluma la lumière. Son membre était encore épais.

— N'arrête pas, dit-il.

Elle ferma les yeux et poursuivit lentement, sensible à l'odeur âcre de sa sueur.

— Écarte bien les jambes.

Elle obéit sans ouvrir les paupières.

Il s'était rapproché. Son doigt humide la caressait, s'attardant sur les grandes lèvres avant de s'introduire.

— Plus fort, murmura-t-elle.

Un, puis deux autres doigts.

— Ton con est beau, si beau, répondit-il tout bas.

Une évidence. Il poursuivit. La chambre entière respirait Soo-Ling.

Elle jouit comme un diamant sous son regard souriant. Il la prit dans ses bras, la serra. Elle ferma les yeux. Un éclat noir brilla, tel un oiseau dans le ciel.

— Alors tu as peur des corbeaux, Tom ?

Il la garda contre lui, sans répondre.

Ils s'endormirent.

Le radio-réveil se déclencha à sept heures sur les actualités. On avait retrouvé le corps de la petite fille disparue, annonça le journaliste d'une voix rêche. Violée et mutilée.

Soo-Ling appliqua son rouge à lèvres, but son café. Tommy se rasa, finit la plaque de chocolat de la veille. Dans le train, Soo indiqua les banlieues où elle aimerait bien vivre. Surrey Hills, Camberwell, Hawthorn.

Tommy regardait défiler les toits, les piscines, les jardins entretenus.

On n’a pas les moyens, ma poule.

1- Grec : branleur.

2- 80 miles, soit 130 km/heure.

3- Émission d’actualités du dimanche soir.

4
Chocolate City

PASSÉ DANS LES BRAS D'UNE PROSTITUÉE, Tommy fut convaincu d'être infecté à vie. Une bouche qui avait le goût de la vérole, un corps celui des gonocoques, et un bouillon de culture dans la chatte. Il s'était lavé et relavé en rentrant chez lui, frottant, frottant pour se décontaminer et la faire disparaître, cette pute.

Pourtant il avait adoré sa grande taille, son âge, sa beauté. La quarantaine bien sonnée, elle devait peser dans les soixante-quinze kilos. Son visage était un écheveau de rides et de sillons, mais si pâle sous le fard. Fermant les yeux, il s'était engouffré dans la violente splendeur de ses seins, avec une soif inextinguible pour son sexe. Excepté quelques branlettes extorquées à une amie réticente, il était encore vierge à dix-sept ans. Dominic l'avait engueulé, casse ta tirelire, va au bordel. Une bouteille de bourbon et un joint bien huileux plus tard, Tom s'était fait initier aux plaisirs des femmes. Il avait joui à grands coups de reins au-dessus de la fille, coincée contre la table de massage, un coude sur sa nuque, sa queue dans le con et deux doigts dans le cul. Lorsqu'il s'était déshabillé, qu'elle avait sorti son membre encore mou de sa braguette, elle avait demandé : tu es propre ? À côté de ses pompes, il avait paniqué. Mais elle lui soufflait sur la queue, alors il l'avait escaladée à pleines mains. Pendant des années, il l'avait rêvée, implorée. Des années d'attente insupportable jusqu'à cette bouche de vieille salope. Sur son sexe. En explosant, il avait rouvert les yeux et contemplé les épaules lasses et grasses. Son désir transformé en dégoût, il avait vite remonté son futal en frissonnant. Gêné, Tommy avait ramassé chemise et chaussettes, quitté précipitamment la pièce, faisant

irruption dans le hall du bordel où son frère et deux copains patientaient en se marrant. Ils se foutaient de sa gueule.

C'était en 1979 et une prostituée coûtait cinquante dollars. Tommy avait vite oublié son visage, sa peau, ses courbes. Tout, sauf les odeurs : son parfum, son sexe, et la table de massage, qui sentait le désinfectant. Si, il se souvenait de la voix, d'une douceur inattendue, dénuée de sévérité. Une voix riante, voilée, de petite fille qui perçait sous le débit heurté, les années de misère.

Dans la salle commune, presque déserte, où il terminait sa maquette, Tommy entendait la même voix à la radio. La journaliste à l'élocution étudiée n'avait pas tant de vitalité, mais l'accent était proche.

On avait retrouvé le corps de l'écolière dans un terrain broussailleux à Pakenham, mal caché sous les branches éparses et les arbustes disloqués. Son visage avait été diffusé partout, dans les journaux, à la télévision, sur les pages brillantes des magazines. Onze ans, brune, jolie ; les parents affolés, en larmes. La mère, philippine et exubérante, s'était effondrée – des hurlements de loup – lors de son passage dans *A Current Affair*[1].

« Ma fille ! Mon Dieu, je vous en prie, rendez-la-moi saine et sauve ! »

Le père, un Irlandais au cuir dur, rougeaud, avait pleuré stoïquement, cramponné à sa femme.

La fillette avait disparu quatre mois plus tôt ; les quelques références, indirectes, aux épreuves qu'elle avait subies ne faisaient qu'attiser la curiosité. L'avait-on sodomisée, morte ?

Quel calvaire inimaginable, pensa Tommy, l'œil humide. Elle avait souffert le martyre. Une réflexion perverse : il avait l'œil humide en pensant à sa queue.

Fin du reportage. Oliver North devant le tribunal. Quarante mille tonnes de pétrole brut déversées dans la baie du Prince-William, quelque part sur la côte sud de l'Alaska. Le foot et les prévisions météo, de la pluie pendant tout le week-end. Il est six heures, la température est de 21° dans le centre-ville. Un camion s'est renversé sur l'autoroute du Sud-Est, près de la sortie de Toorak. On conseille aux automobilistes d'éviter Punt Road.

Une pub pour des pneumatiques, une autre pour Pepsi, puis la promo maison. Un accord de guitare saturée, trois notes de basse hip-hop, coupées brutalement par la voix de l'annonceur : pas de rap, pas de hard-rock, rien pour déranger vos oreilles, rien que les bons vieux tubes. 3TT FM, dit-il

fièrement. On enchaîne avec *When You See A Chance*, Stevie Winwood. Tommy reposa son cutter et regarda l'horloge. 6:05.

Il fait ça pour m'emmerder, ce gros naze.

Derrière la baie vitrée, Pathis travaillait à son bureau, devant l'ordinateur, sa cravate bien nouée autour de son cou. Tommy avait desserré la sienne quand les autres employés avaient commencé à partir. C'était vendredi soir et il avait envie de fiche le camp, d'oublier le boulot. Mais il voulait aussi être le dernier à s'en aller, c'est-à-dire après Pathis, ce connard de métèque, qui s'enracinait.

Tommy avait composé une brochure minable pour la division électronique, qui soldait du matériel hi-fi. Le tirage serait fait en noir et blanc, sur du papier de seconde qualité. Il avait terminé et, à l'heure qu'il était, il n'allait pas entamer un nouveau projet. Il glissa la maquette dans une chemise en plastique et se dirigea vers le bureau.

Pathis ne releva pas les yeux lorsqu'il frappa.

— Entrez.

Tommy lui confia la chemise.

— J'ai fini.

Pathis hocha la tête. Merci. Concentré sur l'écran.

— À lundi.

Pathis le salua en grec. *Gia sou*. Tommy fit la grimace, il avait horreur de ça.

Mais il ne dit rien.

Le jour le cédait à la nuit. Employés et secrétaires se bousculaient dans le parc en direction de la gare de Flagstaff. Sous un vent léger, le crachin paraissait glacial. Tommy enfonça les mains dans les poches de son blouson de cuir. La doublure de coton rêche le piquait. À la gare, trois affiches étaient disposées devant le kiosque à journaux, qui allait fermer. La jolie tête de la petite fille morte. La nappe de pétrole sur les eaux glacées de l'Alaska. Le grand corps mince d'un footballeur. La gamine souriait gaiement, toute contente de poser en uniforme d'école. Violences sexuelles et meurtre. Tommy cracha par terre, prit l'escalier mécanique, s'immergea dans les entrailles de béton.

Le jour où ils le trouveront, pensa-t-il en remontant la bandoulière de son sac, j'espère qu'ils vont le crucifier, cet enfoiré. Il faut qu'il en chie, qu'il paie.

Il aurait cassé une bouteille pour lui défoncer le cul, la bouche, le sexe. Œil pour œil.

Il restait des places dans le wagon. Tommy se posa près d'un couple d'Indiens, aussi loin que possible des gamins bourrés au fond. L'homme avait posé le bras sur l'épaule de sa compagne. En face, un vieil ivrogne, nez rouge et joues couperosées, bavait. Devant les portières, un ouvrier en bleu de travail avait une épaisse moustache blonde et un serpent tatoué le long de son bras droit. Tommy évita son regard, celui des gamins soûls qui chahutaient, remarqua une belle femme, très brune, les lèvres couvertes d'un rouge épais. Il se retourna vers le couple. Cette fille-là était mignonne, elle aussi.

Quand les portières s'ouvrirent à Richmond, une paumée en parka et jean délavé s'écroula dans le wagon. Ni jeune, ni vieille, le visage labouré par la drogue, maigre, laide, ratatinée. Elle se releva en titubant et, quand la rame se remit en marche, s'effondra sur Tommy. Pardon, chéri. Elle avait l'haleine chargée, épouvantable, du mauvais vin. Il l'aida à se relever, puis elle s'affala près de l'ivrogne qui, grognant, se décala et posa le front contre la vitre.

— Voulez ma photo ?

L'Indienne avait observé toute la scène. Gênée, elle s'excusa en baissant les yeux. Mais la fille au parka n'allait pas en rester là.

— Qu'est-ce que vous avez à mater, comme ça ?

Plusieurs têtes se tournèrent vers elle. L'Indienne l'ignorait, maintenant.

— Hein ?

L'accent, vulgaire. Le bruit, l'insistance. Insupportables.

— Sales nègres.

Silence dans le wagon. L'Indien prit un air dur. De sa compagne transpiraient un dédain, une répulsion chaque seconde plus intenses. Cependant ils se taisaient.

— Je peux pas les blairer, ces sales nègres.

De part et d'autre, quelques vagues murmures désapprobateurs. Ferme-la, espèce de conne, mais ferme-la, priait silencieusement Tommy.

Continuant sur sa lancée, la fille entama un lent monologue halluciné, mélange d'invention et de rancœur. Sales nègres, y a plus que ça, aujourd'hui, des nègres, des niakoués. Brusquement elle cria : quelqu'un veut baiser avec moi ? L'ivrogne ouvrit les yeux, l'étudia, secoua la tête et se rendormit.

— Faudrait en vouloir ! lança un des gamins au fond.

Ses potes s'esclaffèrent bruyamment.

— Ta gueule, enculé ! hurla-t-elle.

Le ton était criard, acéré, et pourtant rieur.

Elle n'est pas bien vieille, se dit Tommy, mais qu'elle arrête, qu'elle se taise. Incapable de regarder le couple devant lui, il se plongea dans la nuit, dans la banlieue qui défilait.

Et elle en remettait une couche.

— Ça pue, les Noirs.

Tommy explosait à l'intérieur. Il entendait sa mère. Les Australiennes sont toutes des connes, des imbéciles, des salopes. Il n'y avait qu'à tendre le bras, l'attraper par les cheveux, cogner sa tronche de merde contre la vitre, jusqu'au sang, qu'elle bouffe le verre pilé. Lui casser sa sale gueule, et qu'elle crève.

— Les niakoués, les chinetoques, pareil.

Mais oui, qu'elle crève.

— Les nègres, les chinetoques, les métèques, y a plus que ça.

Elle le méritait. Il releva la tête. L'Indien avait l'œil rivé sur le lointain, au-delà de ce train, de ce monde, au-delà de tout. L'homme l'observa. Tommy lui sourit.

Est-ce vraiment ce que je pense ? Qu'une fille comme elle mérite la mort ?

Elle descendit à Box Hill, vacillant entre les portières, lâchant une dernière gerbe d'insultes. Les jeunes types la suivirent dans l'obscure gare souterraine. Tommy scruta la grisaille quand le train redémarra. Elle montait sur l'escalator, et les gars la filaient.

Violez-la. Allez-y, violez-la.

Adossé à son siège, il se détendit. Sans regarder le couple, qui prenait son silence pour une trahison, mais qu'aurait-il pu faire ?

Dire quelque chose. De nouveau, la voix de sa mère.

L'Indienne poussa un long soupir en se tournant vers lui. Hésitante, elle lui rendit son sourire.

Il rentra à pas vifs, en luttant contre le froid. La nuit était tombée, il gelait dans l'appartement. Tommy détacha sa cravate d'un geste, jeta chemise et pantalon dans un coin, enfila jogging et anorak. Il s'aperçut dans le miroir en passant les manches. Gras. Dans la solitude de sa chambre, il lâcha un cri. Faut que je me remue, je n'ai pas fait de sport de toute la semaine. Repensant au hot-dog, aux chips, qui lui avaient servi de déjeuner, il suivit le cheminement des lipides, du sel, martela du poing la mollesse répugnante de son corps. Les chiffres rouges du réveil clignotaient. 6:53. Tommy ramassa ses clés.

Silence dans les vestiaires, où un vieil homme aux cheveux blancs se rhabillait lentement, pendant qu'un jeune nageur se douchait. En short et T-shirt, Tommy monta l'escalier vers une sorte de caverne aux éclairages fluorescents, et commença ses exercices habituels.

En s'étirant, il repensa à ce monstre de vulgarité dans le train, qu'il aurait volontiers rossée pour qu'elle se taise enfin.

Il commença avec les poids, vingt tractions de vingt-cinq kilos, et se dit non, une femme, c'est impossible, on m'aurait arrêté, j'aurais fini chez les flics.

Sur le vélo, il entendit le fracas musical de la pièce voisine, les cadences sourdes de l'aérobic. Les muscles des cuisses éprouvaient la résistance des pédales. Mais non, c'était à l'Indien d'intervenir, tu parles d'une couille molle, celui-là.

Le rythme, le mouvement le calmèrent un instant, il ne s'agissait plus que de compter, de se dépenser. Six hommes dans la salle, trois femmes. Une blonde en short lycra, et le haut d'un bikini. Une autre, âgée, obèse, grognant sur sa bécane. La troisième en fauteuil roulant.

Et l'homme, là-bas, le grand avec la barbe et ces jambes de barbare, une force préhistorique.

Les minutes se succédaient dans les vibrations et l'ennui. Tommy regarda les autres. La fille dans son fauteuil avec la queue-de-cheval ne lui avait pas souri une fois. Courbée sur sa machine, le visage fermé, les bras sur la barre. Le chrono du vélo mécanique affichait 3:58. Moins d'un quart d'heure à tirer, et le monde extérieur revenait à toute vitesse. Pathis, son rictus méprisant, obscène. C'est lui qui méritait une branlée. Tommy pédala furieusement.

4:43. Il n'avait jamais baisé une handicapée. Avaient-elles des sensations dans le bas-ventre ?

5:13. La radio passait un morceau de Roberta Flack, *First Time I Ever Saw Your Face*. Sans s'en rendre compte, il ralentit la cadence, la chanson l'apaisait et le temps passa plus vite. Pathis allait tenter de se débarrasser de lui. Tommy ferma les yeux. Le loyer à payer. Il serra les paupières. Il avait besoin de gagner plus.

7:02. Soo-Ling. C'était une telle chance de l'avoir. Bon Dieu, il avait oublié de l'appeler.

8:02. Continuons un quart d'heure encore. Qu'il réduisit à dix minutes.

9:13. Encore un 13. Il le faisait exprès ?

9:28. Sa graisse tremblait tandis qu'il s'échinait sur les pédales. Flemmard, va jusqu'à quinze.

10:00. Il s'arrêta. La sueur lui coulait dans le dos, son T-shirt collait. L'odeur de l'homme. Tommy reprit son souffle, ramassa sa serviette et sortit de la salle. Depuis le balcon, il jeta un coup d'œil vers la piscine. Deux garçons frissonnaient sur le plongeoir, hilares, se défiant et se poussant l'un l'autre. Tommy gagna le rez-de-chaussée.

Il préférait en général se doucher tranquillement chez lui, tout seul, dans l'intimité de sa salle de bains. Mais ce soir les vestiaires étaient vides. Nu, il se détendit sous le jet brûlant, lui offrant sa tête, son cou, et il eut envie de pisser. Il ouvrit la bouche, ferma les yeux, comme flottant dans un océan. Rouvrant les yeux, il regarda les remous savonneux à ses pieds, les poils de son ventre et de sa poitrine, aplatis, longs et minces, sur sa peau. Se penchant soudain, il coupa d'un geste le robinet d'eau chaude. Il tressaillit, bondit. Le choc, glacial, l'arracha à sa rêverie, le ramena sauvagement dans les affres du présent.

Devant le miroir, Tommy s'essuya la tête, le torse, les épaules, l'intérieur des cuisses. Des cris provenaient de la piscine. La glace lui renvoyait l'image d'un corps rouge et chaud.

Le plus brun des trois frères, il avait hérité de Maria ses cheveux, ses lèvres et son teint mat, qui étaient aussi, sans qu'il le sache, ceux de sa grand-mère. Ses jambes, sa poitrine étaient couvertes de volutes noires. Il n'était pas laid, mais ne s'en rendait pas compte. Le miroir révélait des asymétries. Marque d'un léger embonpoint, ses seins pendaient un peu – pour lui une masse affreuse et molle. Ce ventre, lourd comme du plomb. Le long prépuce qui donnait à son sexe une forme pointue. Une seule idée en tête, trancher ce corps, le retrancher du monde, un ravissement de ne plus voir ça.

Un homme entra dans les vestiaires. Tommy aussitôt lui tourna le dos. Il enfila son slip, se rhabilla, se coiffa devant le miroir avec son peigne rouge. L'inconnu passa sous la douche et commença à se laver. Tommy jeta rapidement un coup d'œil derrière lui. Le type avait une petite queue, les bourses contractées par le froid. Soupir, soulagement, Tommy s'en alla.

Le sang circulait dans ses veines, il ne sentit pas la fraîcheur de la nuit. La faim le titillait tandis qu'il rejoignait sa voiture. Non, crétin, tu bouffes pas, il faut que tu perdes du poids. Il inséra brutalement une cassette dans l'autoradio. Aussitôt U2 explosa. L'album *War*. Il fit vrombir le moteur et se dirigea vers la maison.

Il les adorait, et depuis le début. *Gloria*. Bon Dieu, ce que ça lui plaisait. Trois ans plus tôt, trois étudiants dans le train s'étaient moqués de U2. Tommy ne travaillait pas depuis très longtemps.

Ringard.

Rasoir.

Pompeux.

Ces mecs racontaient que, pour être fan de U2, il fallait aimer le teub-rock[2].

Tommy ne savait pas qu'ils empruntaient l'expression au magazine *Rolling Stone*. Ni que ces jeunes gens, ni plus ni moins, se la jouaient snob. Un snobisme inoffensif, mais qui, comme tout snobisme, permettait de broyer par avance toute contradiction.

Au lieu, justement, de les contredire – vous vous trompez, c'est bien, U2 –, Tommy avait commis l'erreur de se ranger à leur avis. Il n'avait pas cessé d'écouter le groupe, la musique qu'il aimait, mais quelque chose changea en lui. Il douta de la justesse de ses opinions. S'il avait dominé sa honte – celle qu'il avait ressentie en se croyant pris en faute –, il aurait ri, simplement, et expliqué aux étudiants que les goûts personnels ne peuvent servir de socle à une morale ou des principes.

Ringard, peut-être. Dépend de votre milieu, de votre classe sociale.

Rasoir. Quelques trucs, oui.

Pompeux. Ça, OK, souvent.

Pour être fan de U2, il fallait absolument aimer le teub-rock ? Grotesque. Une impossibilité statistique. Un *préjugé*.

Je dois intervenir ici, car je rougis. C'est moi qui avais affirmé à Tommy que U2 donnait dans le pompeux.

U2 sur l'autoradio, il rentra chez lui.

Avant toute chose, il téléphona à Soo-Ling.

— Salut, c'est moi.

Il l'entendit fumer, crapoter. Elle paraissait lasse.

— Où étais-tu ?

— Je suis resté tard au boulot. Ensuite, je suis allé à la salle de sport.

— Que fais-tu ce soir ?

L'accent sur la dernière syllabe. Fatigué, Tommy aurait volontiers cédé à la tentation de s'affaler dans ses pénates. Mais il y avait à l'autre bout du fil le souffle audible, patient, de Soo-Ling, et il avait envie de sa douceur.

— Je pensais passer chez toi.

— Oui, j'aimerais bien.

Il devina son sourire.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle.

— Non. Je n'ai pas très faim.

— Je te préparerai un petit truc.

— Pas besoin.

— Je sais.

Elle renifla. En attendant confirmation.

— D'accord, merci. Sonja est là ?

— Non, elle est partie chez Ronnie.

Tant mieux. Il lui était souvent difficile de communiquer avec Sonja, peu sûre d'elle et soupçonneuse.

— J'arrive tout de suite.

Il raccrocha.

Il fourra dans un sac slip et T-shirt, ainsi que le vieux pot de moutarde dans lequel il mettait sa dope. Avant de verrouiller, il hésita à laisser une lumière allumée. Mais l'argent, encore l'argent.

Mon loyer à payer, pensa-t-il, exaspéré. Il éteignit tout.

D'un bout à l'autre de la soirée, ils montrèrent la photo entre les coupures publicitaires. Soo-Ling pointa la télécommande vers l'écran, et le visage de la petite clignota avant de disparaître dans le noir. Se levant d'un

bond, Soo gagna la cuisine où elle aligna ses aliments et casseroles. Le visage restait imprimé dans sa mémoire. Non qu'elle fût particulièrement choquée par le viol et le meurtre. Rien de nouveau en soi. C'était la jeunesse, la vulnérabilité de la victime qui la désemparaient. Elle détacha nettement, méthodiquement, ses filets. La violence dont le meurtrier avait fait preuve lui paraissait une absurdité, cette folie des hommes qu'elle n'ambitionnait surtout pas de comprendre.

Dieu enseignait le pardon, songea-t-elle, les doigts mouillés sur la carcasse du poulet. Il ne peut tout de même pas me demander de pardonner ça ? Elle se mit à prier silencieusement. À peine un frémissement des lèvres.

C'est une chose qu'elle avait apprise à Tommy. Parce que, même si l'on n'exauce pas nos vœux, cela aide toujours.

Elle pria pour que les parents surmontent la dévastation et l'accablement.

J'aurais mieux fait de ne pas la regarder, cette fichue télé.

Musique. Elle choisit une des compilations de Sonja, obtint l'effet attendu, se concentra sur ses préparations, la sauce, les pâtes, un peu de vaisselle. Sonja avait puisé dans des époques et des genres différents. Soo-Ling, qui connaissait les paroles de *Father and Son*, chanta en même temps que Cat Stevens. Qui lui fit penser à Tommy.

La petite. *From the moment I could talk, I was ordered to listen*[3]. Du revers de la main, elle repoussa les cheveux qui tombaient sur ses yeux et, de nouveau, s'efforça d'oublier ce visage. Dieu merci, Tommy serait bientôt là.

Baignée de lumière électrique, la cuisine semblait froide et trop grande, ce soir. À l'arrière, le jardin était plongé dans le noir. Lui tournant le dos, Soo jeta un coup d'œil à l'horloge. Cela faisait vingt minutes qu'il avait appelé.

Elle pria. Dépêche-toi, Tommy, arrive.

Elle l'avait rencontré un jour qu'il venait au bureau livrer un lot de brochures. Soo, à la réception, répondait au téléphone, et il avait patiemment attendu qu'elle ait fini – en faisant semblant de ne pas trop la regarder. Sans grand succès. Elle n'avait pas fait semblant, elle. Il n'était pas vraiment beau, mais il émanait de lui une certaine douceur, un petit garçon caché dans un jeune homme timide. Ses cheveux noirs en bataille, ses grands yeux – des yeux de chien triste, blessé. Les yeux lui avaient plu.

Ils avaient échangé des propos superficiels. Où dois-je les poser ? Ici, ça ira. Soo-Ling avait signé, il avait souri et il était parti. Tommy s'était retourné devant la porte vitrée pour la regarder encore une fois.

Elle lui avait rendu son sourire.

Elle l'avait revu un jour qu'elle déjeunait avec Nadia, une collègue de Tommy qui s'entendait bien avec Soo – elles avaient suivi ensemble les cours du TAFE[4]. Le voyant à une table plus loin, Nadia lui avait proposé de les rejoindre. Il avait accepté mais, tendu, n'avait pratiquement pas ouvert la bouche. Il n'était pas resté longtemps, leur avait dit au revoir en rougissant.

— Il est un peu bizarre. Taciturne.

— Ça ne me dérange pas, avait répondu Soo.

Les deux amies avaient découvert en partant qu'il avait payé leurs repas. Elles n'avaient pas reparlé de lui.

La troisième fois, c'était de nouveau au travail. En l'absence de Nadia, trop vive, Tommy s'était révélé plus expansif. Il avait fait rire Soo, doucement, en imitant sa patronne, guindée et susceptible, British en diable. Et Soo-Ling l'avait invité à déjeuner.

Ce qui ne lui ressemblait pas, car à l'égard des hommes elle marquait les mêmes distances que sa mère. Cette soudaine assurance, exceptionnelle, servirait de ciment à l'avenir.

— Tu aurais fait le premier pas, toi ? avait-elle demandé un an après.

— Non, avait répondu Tommy sincèrement, je n'aurais pas eu le courage.

Elle avait pensé au début que Nadia avait raison : il était bizarre. Sa timidité, qui lui plaisait, était cependant troublante. Il n'était pas à l'aise pour discuter, mais sa générosité était touchante. Il suivait ses avis, la laissait choisir les films, payait presque tout. Sa prévenance l'impressionnait et, s'il hésitait à quelque propos que ce soit, elle prenait soin de l'écouter.

C'est en faisant l'amour avec lui qu'elle comprit. Elle était amoureuse. Libéré des contraintes de la conversation, Tommy exprimait la vigueur de son attachement. Ses baisers étaient violents, il mordait, Soo-Ling se retrouvait couverte de suçons. Il la pétrissait, la baignait de sa sueur. Elle avait connu des hommes plus expérimentés, peut-être plus attentionnés, mais personne ne lui avait jamais témoigné une passion de cet ordre. S'il paraissait emprunté tout habillé, il se dégageait de lui, une fois nu, quelque

chose de grand et de viril. Son corps, à la fois doux et solide, était le premier dans lequel elle s'autorisait à disparaître – ses odeurs, son toucher, la rudesse de ses mains, l'épaisseur de son sexe dans le sien, le goût de sa bouche. Ses lèvres faisaient l'éloge de chacun de ses membres. Leurs rapports la persuadaient du bien-fondé de leur union. Son mutisme la perturbait toujours, mais elle apprit à écouter ses baisers. Tommy pleurait parfois pendant l'amour, ses larmes ruisselaient sur elle. Une chose qui, de la part d'un homme, l'impressionnait grandement.

C'était beaucoup plus simple pour lui. Tommy n'en revenait pas que Soo, la plus belle femme qu'il ait jamais vue, l'ait choisi pour compagnon. Au lit, il la vénérait littéralement.

Et là seulement il ne se trouvait pas laid. Son silence apportait la preuve, pensait-il, qu'il savait la protéger.

Il arriva avec des bouteilles de bière. Soo-Ling mit le couvert sur la table basse. Tommy alluma la télévision, qui afficha le sourire de David Letterman, relayé par satellite depuis les États-Unis. Il ouvrit une bière et commença à rouler un joint.

— Ça ne peut pas attendre, ça ?

Tu m'emmerdes.

— Si, si.

Ils mangèrent sans rien dire devant l'écran. C'est bon, commenta Tommy entre deux bouchées. Il sauça son assiette avec un morceau de pain, s'adossa au canapé et alluma le joint.

Soo-Ling tira trois petites taffes, toussa et le lui repassa. L'effet fut immédiat. Engourdie, elle se tassa contre le coussin.

— Je vais débarrasser.

Elle trébucha en se levant, se redressa sur l'accoudoir, emporta les assiettes. Tommy saisit sa main.

— Ça peut attendre ?

— Je sais. Mais tu me connais.

Il la lâcha.

Fumer leur apportait une sorte d'équilibre. Tommy, taciturne, se détendait près d'elle, s'imprégnait de son odeur. Soo se fondait dans une torpeur qui anesthésiait son besoin de communiquer.

Goûtant la chaleur de l'eau sur sa peau, elle fit la vaisselle, l'essuya, appliqua sur ses paumes une crème dont elle aimait le parfum fruité. Elle entendit Tommy qui riait.

La télé la contrariait, tel un bruit blanc, une sorte d'inconnu qui s'intercalait entre eux. De plus, elle détestait Letterman.

— Il n'y a rien d'autre ?

Elle se rassit, prit le bras de Tommy qu'elle posa sur son épaule, se colla contre lui – il sentait le savon et la sueur. Elle glissa une main sous son sweat-shirt et frotta sa paume sur son torse poilu.

Il recula imperceptiblement lorsqu'elle massa son bourrelet, son horrible graisse. Il contempla sa bière, le liquide ambré, épais, but une gorgée, se raidit. Soo-Ling s'écarta quand, relevant la tête vers l'écran, il roula un deuxième joint.

— Ça va, au boulot ?

— Il y a du travail, mais ça va.

— Moi aussi.

Soo était secrétaire dans un cabinet comptable. Vingt-quatre mille six cent vingt-huit dollars par an.

Le marrant de service chez Letterman n'était pas très drôle.

— Pourquoi tiens-tu à voir les conneries des Américains ?

Il lui tendit le joint en riant.

— On n'a pas fait ça toute notre vie ?

Le comique débitait des vannes new-yorkaises.

— Tu n'as pas envie d'y aller, en Amérique ?

Négatif.

— Ça ne m'inspire vraiment pas.

Tommy avait envie de visiter Graceland, peut-être Disneyland, de se payer une pute toute une nuit. Une Black, sexy, comme la fille de Salt N Pepa. Laquelle était-elle, d'ailleurs, Salt ou Pepa ?

— Il y a peut-être des trucs qui valent la peine.

Soo lui tendit le joint, se frotta les mains.

— On voyagera.

Je veux voir le monde tout seul, pensa-t-il. Faire ce que je veux sans personne pour me voir, personne qui n'en sache rien, personne pour raconter quoi que ce soit.

Excepté Dieu.

Mais Dieu sait tout déjà.

Il étira les bras, bâilla, embrassa Soo-Ling, perçut l'odeur de sa crème hydratante. Sentant son membre se dresser, il la regarda différemment.

L’herbe avait endormi ses mouvements, mais réveillé ses sens. Il lui caressa la cuisse.

Elle se colla au dossier, déplaça ses jambes.

Il glissa une main sous sa jupe, dessina un cercle autour de son sexe.

Elle reprit le joint.

Il inséra son pouce dans son vagin.

Elle recracha la fumée.

Il prit sa main, la plaça sur sa propre cuisse, la guida lentement vers la bosse de sa braguette.

Soo serra le tissu, puis le gland en dessous.

Sur l’écran, une pub pour l’amour au téléphone. Des blondes à gros seins.

Tommy pressa vigoureusement la main de Soo-Ling sur son pantalon, tandis qu’il baissait sa culotte pour introduire deux doigts dans son intimité. Les parois étaient sèches, mais il insista.

Elle repoussa son bras car il lui faisait mal.

Il éteignit le joint. Elle se détacha de lui.

— Excuse-moi. Plus tard. Je suis un peu fatiguée.

— Pas grave.

Le générique de fin du talk-show Letterman défilait à l’écran.

Suce-moi. Il n’avait qu’à la tirer par les cheveux, coller sa tête sur sa queue, lui prendre la bouche et la baiser à fond.

Les nouvelles. Cinq minutes d’informations. Le visage de la petite. La chasse au meurtrier.

Soo-Ling croisa les bras. Tommy se leva.

— Où vas-tu ?

— Aux toilettes.

Son sexe encore gonflé relâcha d’un jet dru la bière qu’il avait bue. Tommy sentit l’odeur de pourri monter de son prépuce, l’aigreur sale et odieuse du sperme séché. On en était au foot lorsqu’il revint.

La joie du soulagement.

Ils ne parlaient plus de la fille.

La soirée s’enfonça dans les vapeurs de la marijuana. Soo-Ling s’endormit sur le canapé, pendant que Tommy regardait les clips de *Rage*[5]. Il s’endormit aussi, et se réveilla en sursaut sur un riff de basse.

À l’écran : des Noirs, une funk énergique, des costumes criards de cosmonautes.

Il connaissait ce morceau.

Le riff, le riff de basse.

Chocolate City. Dominic avait acheté l'album de Parliament à l'époque du disco. Dom, l'aîné, star des boîtes, roi de la piste. Tommy dansait rarement, et encore moins sur du disco. C'était bon pour les métèques de Clifton Hill. Il avait adhéré au rock, au punk. Il éteignit la télé à la fin de la chanson.

Il bâilla et réveilla Soo-Ling.

— Chérie, allons nous coucher.

Elle sourit en bâillant elle aussi. Ils se brossèrent les dents en silence, vite et méchamment. Les draps étaient froids. Serrant son amie contre lui, Tommy s'enfouit dans sa chaleur. Ses bras autour des siens comme un rempart solide, elle se rendormit immédiatement.

Pas lui. Il se remit à bander. La petite fille. Il songea à se masturber, mais il entendait Soo respirer lentement, et la gêne le stoppa. Il pensa au boulot, il pensa à Pathis, il pensa au loyer. L'écolière. Le boulot, Pathis, le loyer. Il tâta avec plaisir la douce rugosité du mamelon de Soo-Ling. Elle se tortilla une seconde. Il fredonna, soupira, laissa l'herbe et l'alcool terminer leur travail. La musique dans la tête, il finit par oublier la fillette et s'endormit à son tour.

1- Émission australienne de téléréalité.

2- *Cock-rock* (rock macho).

3- Je savais à peine parler qu'on m'ordonnait de me taire.

4- *Technical and Further Education* : Enseignement supérieur technique.

5- Programme musical de la chaîne ABC (Australian Broadcasting Company).

5
Fitzroy contre Collingwood à Victoria Park

TOUS LES STEFANO ÉTAIENT FANS du Collingwood Football Club – à l'exception de Tommy, qui roulait pour Fitzroy. Une préférence qui, du plus loin qu'il s'en souvînt, l'isolait du reste de la famille. Il n'aurait su expliquer aujourd'hui les raisons de son choix. Par défi, ou peut-être parce qu'il aimait bien leurs couleurs, il avait toujours aimé Fitzroy. C'était comme ça, c'était sa différence.

— Allez, les Pies[1] !

Et il vouait à Collingwood une haine meurtrière. Tommy avait vu le jour près de Victoria Park, le quartier des Magpies, et, toute son enfance, les cris féroces des supporters lui avaient crevé les oreilles. *Collingwood, à la vie à la mort.* Cette aversion était à l'origine d'un antagonisme virulent entre lui et Dominic, leurs goûts en matière de foot nourrissant d'incessantes querelles et des rapports houleux.

— Tes Fitzroy Lions sont des gros pédés. La honte, ces mecs.

Tommy se ruait sur son frère en hurlant, pour le rouer de coups de poing. Mais Dom n'avait qu'à le repousser, hilare, et Tommy s'affalait par terre en pleurant.

— Tu vois ? Je te l'avais dit. Vous êtes tous des pédés.

Artie soulevait le gamin hystérique et le prenait dans ses bras. Ça n'est qu'un jeu, mon gars, allons. Puis il se tournait vers l'aîné. Arrête de lui chercher noise. Tu lui fous la paix.

Ces chamailleries exaspéraient Maria. Ils me fatiguent, avec leur football. Cependant il n'était pas nécessaire d'insister beaucoup avant

qu'elle reconnaisse un penchant pour les maillots noir et blanc de Collingwood.

— C'est notre quartier. Un quartier d'ouvriers, une équipe d'ouvriers.

— Non ! J'en ai rien à foutre ! gueulait Tommy.

— Susan McIntyre, notre consultante. Elle restera quelques semaines parmi nous.

Au moment où Pathis l'avait présentée, Tommy s'était rendu compte que trop de choses commençaient à lui échapper. Elle était jeune, peut-être plus que lui, blonde et intelligente. Maigre, sans un poil de graisse, McIntyre parlait un bon anglais et ne mâchait pas ses mots.

L'anorexique, la salope. Tout le monde l'appelait ainsi.

— C'est elle qui fera tomber les têtes, tu vas voir, disait Nadia, plus acharnée encore que les autres.

La société mère allait fermer l'atelier de graphisme. La décision était déjà prise, sans communication officielle. Mais la rumeur se maintenait depuis des mois, et la peur, le malaise accentuaient les divergences, les petits conflits mesquins parmi le personnel. Pendant longtemps, l'atelier et le courrier avaient été des services distincts. Chez les graphistes, les cinq hommes qui atteignaient l'âge de la retraite avaient tous la carte d'un syndicat. C'était la vieille école, des gens du métier pour qui la lutte syndicale était aussi normale qu'inévitable. Profitable également. En revanche, dans les postes administratifs et parmi les jeunes recrues du courrier – certains à peine sortis de l'école –, le syndicat, ça n'existait pas.

Tommy avait cotisé dès le jour de l'embauche. Cela tenait de l'obligation familiale.

Nadia, bien sûr, avait sa carte.

— Ces pauvres connes n'ont rien dans la tête, lança-t-elle, la cigarette au bec, à propos des autres dactylos.

Tommy regarda ses longues jambes, la chair de poule sous le nylon. Elle ne les rase pas assez souvent, pensa-t-il avant d'étudier la ville depuis le toit. Sans aucun doute il serait éjecté, et il n'avait aucune idée de ce qu'il chercherait ensuite. Rien ne le motivait.

— Que vas-tu faire ?

Il regarda les gratte-ciel sans répondre.

— Oh, je te parle !

Tommy se retourna et indiqua la cigarette qu'elle fumait. Il arrêterait de nouveau demain.

— Eh, je déteste les tapeurs, dit-elle en lui tendant une clope. À quoi tu penses ?

— Je me demande si Fitzroy l'emportera sur Collingwood, dimanche.

Nadia s'esclaffa en écrasant son mégot.

— Tu parles. Cette bande de nuls.

Depuis cinq ans que Tommy travaillait ici, c'était la première fois que personne ne s'occupait de la saison de football. Au-delà des différends et des guéguerres, le jeu des pronostics avait toujours soudé le personnel. En hâte, le vendredi soir, on mettait à jour la liste des perdants et des vainqueurs. C'était en général Sue, fervente supporter de Collingwood, qui collectait les fonds en début d'année, et organisait une fête la veille de la finale. Chips, légumes et sauces, salami, kabana[2], vin et bière. Tout le monde picolait – les secrétaires, les graphistes, les dessinateurs, les gratte-papier. Même le patron était là. Rien de tout cela cette année. Tommy et John échangeaient leurs impressions, portaient parfois les couleurs de leur équipe, le lundi, après une victoire. Mais les autres s'en fichaient.

McIntyre menait des entretiens avec le personnel. John y était déjà passé.

— Elle veut savoir quoi ?

— Des trucs.

John n'en dit guère plus. Il avait fait de son mieux pour impressionner Somers, le constipé, et ce vantard de Pathis. Avec McIntyre, il la jouait charmeur, disponible, attentif. Il garderait probablement sa place. De plus, il étudiait la PAO, à ses frais, hors des heures de boulot. John Karthidis prenait de l'avance.

— Ouais, on vit pas tous chez nos parents, avec une maman toujours là pour nous torcher les fesses, fit Nadia, sarcastique.

— Elle pose quoi, comme questions ?

— Rien, Tom, rien. Elle s'informe sur notre travail.

— Elle a parlé de moi ?

— Mais non, je te l'ai déjà dit. Te tracasse pas.

Négligeant le dépliant qu'il préparait, Tommy regardait Susan discuter derrière la cloison vitrée, assise à son bureau. Sa poitrine frissonnait. Debout en costume noir, le sourire aux lèvres, Pathis venait de la faire rire.

Connasse.

McIntyre avait posé de simples questions à John. Quels étaient ses projets, ses ambitions, quelles études poursuivait-il ? Il avait répondu avec humour, rapidement, mais elle avait été frappée par sa volonté, ses motivations, et une avidité non feinte. Elle avait également remarqué son pantalon, bien ajusté autour de son cul. De la belle étoffe.

Elle doit aimer un petit coup de temps en temps, avait pensé John, toujours souriant.

Prenant toutes dispositions utiles pour conserver sa place, Karthidis se familiarisait avec la micro – Pagemaker, Photoshop, Quark Xpress. Il s'y immergeait, préparait l'avenir, savait ce qu'il voulait.

Du fric.

Il y avait du changement dans l'air, il en était conscient. Sa mère lui repassait soigneusement chemises et futals. M'man, m'man, il y a un faux pli sur la manche. Je t'ai bien dit que rien ne leur échappe. Tu ne veux pas qu'on me foute dehors, quand même ?

En bon opportuniste, il faisait la cour à McIntyre, copinait avec Somers, flattait l'arrogant Pathis. Il s'assit devant le bureau de la dame.

Elle a même pas de seins. Ce que t'es moche, salope.

— Je suis d'accord, Susan, puis-je vous appeler Susan ?

Je te lécherai le con, je te sucerai ta queue, je vous lécherai le cul à tous, je garderai mon job, j'assurerai mon avenir.

Karthidis revint dans la salle commune. Les bras croisés devant son ordinateur en veille, Nadia lui jeta un regard furieux.

— Cire-pompes, murmura-t-elle.

John l'ignora. J'ai un boulot et j'y tiens, pétasse. Il gagna son bureau et s'assit. Tommy le rejoignit.

— Qu'est-ce qu'elle demande ?

— Rien, Tom, rien. Elle s'informe sur notre travail.

— Elle a parlé de moi ?

— Du tout, je te l'ai déjà dit. Elle a quelques questions de base à poser.

Hochant la tête, Tommy retourna à sa table à dessin, saisit son cutter et se remit au boulot. John pressa plusieurs touches sur son clavier et étudia son collègue.

Il ne parvenait pas à comprendre Tommy. Le manque d'ambition, la copine chinoise, cet attachement archaïque aux syndicats. Ses propres parents avaient cotisé, autrefois, se souvint-il, mais ils ne pouvaient faire

autrement. On ne travaillait plus de la même façon. Lui pensait en termes de *carrière*.

Tommy glissa son cutter le long de la règle en fer, découpa la page et l'appliqua sur la feuille de métal.

Tu vois, pensa Karthidis, maniant les touches de son clavier neuf. Control X, *couper*. Control V, *coller*. Tommy, mon gars Tommy, tu as deux trains de retard.

*

— J'aimerais voir *Jusqu'au bout du rêve*.

— On ira après le match.

— Je ne veux pas aller au match.

Silence touffu. Soo-Ling faisait la gueule.

— Eh bien, n'y va pas.

— Non, je n'irai pas.

Elle raccrocha. Tommy reposa le combiné.

— Qui était-ce ?

Volte-face, et il trouva McIntyre, souriante, derrière lui.

— Un de nos clients. À propos du dépliant.

Elle poursuivit sa ronde.

Soo détestait le foot, non pas le jeu en soi, mais la sensation d'être exclue d'une culture. Tommy avait réussi à l'emmener voir quelques matchs, et elle attendait patiemment la fin, immobile et navrée. Après quoi elle se dirigeait vers la sortie, pressée, déterminée, avec un visage de pierre.

Au stade, il y avait des Blancs, des Noirs, des Européens, des Méditerranéens. Des gens de toutes origines, l'Asie exceptée. Et tout le monde la regardait comme une estropiée, ou une handicapée. Insupportable.

Tommy ne s'en rendait pas compte. Il prenait cette attitude pour un manque d'intérêt, et elle lui portait sur les nerfs. Le foot devint vite un sujet que Soo-Ling refusait d'aborder, une langue qui les séparait.

Curieusement, malgré son dégoût, elle affichait une préférence pour Fitzroy.

De nouveau, Tommy composa le numéro.

— Simpsons et Jakovitch, veuillez ne pas quitter.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. À la direction, Pathis était en grande conversation avec Somers. McIntyre avait disparu.

— Navrée de vous avoir fait attendre…

— Karen, c'est Tom Stefano. Soo-Ling est là ?

— Bonjour, Tommy, un instant.

McIntyre longeait la passerelle au-dessus des presses, vers les bureaux de l'administration.

— Excuse-moi. Je n'irai pas au match ce week-end. Je te rappelle plus tard.

Il raccrocha. McIntyre passa derrière lui sans rien dire.

Dimanche, Fitzroy gagna avec dix buts d'avance sur Collingwood. Soo et Tommy allèrent voir *Jusqu'au bout du rêve*. Elle ne détesta pas, lui si. Ils fumèrent un joint en revenant à la voiture, garée sur le parking de Shoppingtown[3]. Tommy alluma l'autoradio, chercha les résultats du foot, écouta et tapa du poing sur le tableau de bord.

— Tu vois qu'on a bien fait de s'abstenir ?

— Non ! hurla-t-il et elle recula sur son siège.

Ils rentrèrent en silence. Une pluie acerbe dessinait un tatouage mouvant sur le pare-brise.

1- *Magpies* : Club de football de Collingwood.

2- Variété de saucisson.

3- Centre commercial.

6
44e anniversaire d'Hiroshima

CETTE CONVERSATION ENTRE EVA ET SOO-LING date du 8 août 1989. Les deux femmes se sont rencontrées après le travail, dans un café du centre, situé dans la partie la plus chic de Bourke Street[1]. Quittant l'usine à quinze heures trente, Eva avait passé deux heures à lécher les vitrines.

C'est elle qui avait téléphoné à Soo. Leurs relations étaient cordiales, mais l'une et l'autre s'interrogeaient sur les liens qui les unissaient. Eva, qui portait l'alliance, faisait maintenant partie intégrante de la famille Stefano. Hors des liens du mariage, et de plus asiatique, Soo-Ling n'y avait pas réellement trouvé sa place. On avait cru un moment qu'elle épouserait Tommy. Si Artie s'abstenait de tout commentaire, Maria soutenait qu'à presque trente ans son fils devait bientôt se caser. Dominic était le plus inquiet. « Il se fout complètement de l'avenir. » Depuis quelque temps, Tommy ne venait plus déjeuner le dimanche, inventait des excuses, restait au lit, ne répondait pas au téléphone. Soucieuse, Maria appelait Eva et râlait tout ce qu'elle savait.

Reprenant le travail après son congé de maternité, Eva en eut assez et, à son tour, elle téléphona à Soo-Ling.

Belle, cette fille ! Ce qu'elle pensa spontanément en la voyant pousser la porte du café. Arrivée la première, Eva ne se sentait pas très à l'aise dans cet établissement, fréquenté par des cadres, types en costard, filles bien coiffées, jeunes et nombreux. Elle se rendait compte que son style tranchait sur le leur. Eva était jolie et savait se mettre en valeur, mais sa robe, ses cheveux, sa façon de se maquiller la distinguaient des habitués. La modération n'était pas son truc. Elle portait un rouge à lèvres écarlate, et sa robe bleue, légère, soulignait généreusement son cul et ses nichons. Ma

description est crue, mais il y a chez elle quelque chose de cru qu'on pourrait qualifier de vulgaire. Voilà probablement ce que pensèrent les clients lorsqu'elle s'assit à une table. Les clientes elles aussi sans doute. Mais il est trop facile d'accuser les gens d'être vulgaires, même de les condamner pour ça. Eva était certainement la femme la plus séduisante du lot.

Soo-Ling entra et repéra la belle-sœur de Tommy. Ce qu'elle pensa, elle, spontanément, était exact : Eva respire la vie.

Elle commanda un verre de vin, Eva un bourbon-Coca. Soo avait eu une longue journée à répondre au téléphone, à envoyer des fax que ses patrons stressés lui brandissaient sous le nez à la dernière minute. Eva avait fait ses trois jours à l'usine, devant ses machines à gâteaux. Dépouillée de sa blouse et des odeurs de pâtisserie, elle paraissait toute fraîche, ses mains exceptées. La peau de ses mains disait bien autre chose que son visage radieux.

— Ça va, le boulot ?

— C'est l'horreur.

Eva alluma une cigarette, but une gorgée et poursuivit :

— J'ai hâte que Dom monte son affaire. Et ce jour-là, l'usine, bye-bye.

— Lisa ?

— Super, j'ai vraiment pas à me plaindre. Je peux l'emmener n'importe où, elle dort tranquillement ou elle s'amuse dans un coin.

Eva tira une longue bouffée.

— Fatigante, quand même. J'aimerais sortir parfois, mais impossible.

Soo s'esclaffa. Un peu fort.

— Moi aussi, moi aussi. Je n'ai pas dansé depuis des années.

Elle calcula.

— Deux ans. Mince, ça doit faire deux ans.

— Dom voudrait bien, ça, c'est sûr.

— Ça n'a pas l'air de manquer à Tommy.

— Si j'en crois Dom, ça ne l'a jamais intéressé.

Eva regarda les mains fines et lisses de Soo-Ling.

— Tommy, comment il va ?

— Il fait aller.

Soo but une gorgée de son vin.

— Je peux te prendre une cigarette ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Je croyais que tu ne fumais pas.

— Je ne fume pas.

Soo-Ling craqua une allumette, attendit une seconde, alluma la cigarette.

— Et lui, son boulot ?

Soo remarqua un homme à l'autre bout de la salle, grand, les cheveux gris, avec une veste en cuir. Un client du cabinet.

— C'est pas la joie.

Sa main tremblait à peine. Un murmure.

— Ça devient difficile pour tout le monde. Je crois qu'ils vont fermer cette usine pourrie où je bosse.

Eva finit son verre et fit signe au barman derrière le comptoir.

— Moi, je m'en fous, ça m'est égal de dégager, mais pour certains…

Elle s'interrompit.

— … ça va poser des problèmes.

— Tommy aurait dû partir il y a déjà bien longtemps.

L'homme aux cheveux gris avait relevé les yeux, esquissé un sourire, et s'était ravisé. Faisant semblant de ne pas reconnaître la jeune femme, il reprit sa lecture.

— Pour commencer, c'est des nuls dans sa boîte. Ils auraient pu lui payer une formation. Il faut qu'il reprenne des études.

— De quoi ?

— D'informatique.

Eva ne s'était jamais servie d'un ordinateur et doutait que ça lui arrive un jour. Elle en avait déjà marre d'en voir à peu près partout.

— Il trouvera autre chose. Et on ne sait jamais, peut-être qu'ils le garderont.

— Il ne croit pas. Il dit qu'ils ont engagé une nana, un « conseil », soi-disant, pour débarquer du monde.

— Conseil en quoi ?

— Conseil. Je ne sais pas.

— Je vois le genre, grogna Eva.

Repoussant la main de Soo-Ling, elle tendit au barman un billet de dix dollars.

— Ma tournée.

Elles trinquèrent. Puis rirent soudain comme des gamines.

— Je déteste ces nanas assoiffées de pouvoir. J'imagine très bien : une de ces salopes froides et brutales qui méprisent les autres femmes.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que c'est comme ça. T'inquiète, je les connais, je prends le train avec elles. Jamais il y en a une qui me regardera, je ne suis pas assez bien. Et je suis sûre qu'elle a besoin d'un bon coup de bite, ta madame conseil.

— Ah bon ? Tu crois ?

— Ouais. Elle rentre chez elle le soir avec son gros salaire et son sac haute couture, mais elle pleure dans son oreiller. Trop coincées pour baiser, avec leurs carrières, ces connes.

— Putain, Eva. C'est super-sexiste, ce que tu dis.

— Tu trouves ? Moi, je crois surtout que c'est vrai.

Ni Eva ni Soo-Ling ne se revendiquaient féministes, cependant elles condamnaient en bloc la misogynie, l'hostilité envers les femmes et la violence. Un féminisme non déclaré, paradoxal en apparence, mais qui ne l'était pas. Toutes deux intelligentes, elles ne supportaient pas l'intolérance.

Elles n'étaient pourtant pas à l'abri de certains préjugés, ni d'une jalousie qu'elles savaient exprimer crûment.

— Tu ne veux pas faire carrière, toi ?

— Je veux un autre enfant.

— Vous l'avez mis en route ?

Son verre devant la bouche, Eva pouffa. Il hésite, voudrait être sûr que son affaire tiendra. Moi, je suis prête. Sa voix n'est plus qu'un chuchotement. Je fais des trous dans les capotes.

Soo éclata d'un rire sonore qui fit se retourner quelques têtes.

— Comment ? À travers le sachet ?

— Non. Dom me demande de les lui mettre, parce qu'autrement ça manque de charme, dit-il. Alors, je bricole un peu, quoi.

Rougissant, elle s'interrompit, rit et se détourna.

— Ne fais pas cette tête, tu me comprends très bien. Bon, enfin, je m'assure qu'il y a un petit trou.

— Vous faites souvent l'amour ?

Soo posa la question sans regarder Eva. Les clients continuaient d'affluer ; le bruit, la musique, l'alcool, les conversations la submergeaient. Dans le morceau d'electro en fond sonore, la voix traînante du chanteur, très féminine, se détachait d'une basse flottante. *It's a natural thing*. Le type aux cheveux gris avait disparu derrière une bande de gros Italiens en costard européen.

— Pratiquement jamais, à cause de Lisa. On est trop crevés, tous les deux. Ou alors vite fait, de temps en temps, le samedi soir.

Soo-Ling se rendit compte qu'elle était la seule Asiatique dans la salle, ce qui l'horripila.

— Tommy ne me désire plus depuis des semaines.

Un souvenir, fugace. La première fois qu'Eva avait vu Tommy, c'était l'été et il portait un short noir. Assis en face d'elle les jambes écartées, il souriait et il avait l'air bien pourvu. Parfois, au lit avec Dominic, elle fermait les yeux et pensait à lui. Ce qu'évidemment elle ne confia jamais à personne.

— Oh, tu sais, s'il se fait du tracas… à cause du boulot et tout… Il doit être fatigué, voilà.

— Sans doute, dit doucement Soo, gênée par la foule. En général, il est porté sur la chose. Plus que moi.

— Chez les Stefano, les messieurs sont des chauds lapins. Artie est encore assez sexy pour son âge. Faut pas oublier qu'ils sont grecs.

— Je ne connais pas beaucoup de Grecs. Ils n'étaient pas nombreux à Ballarat.

— En revanche, il y en avait des tas à Lalor, tous assez obsédés, prêts à baiser n'importe qui, sinon n'importe quoi.

Soo avait été sidérée par Tommy, son torse, ses bras, ses fesses couverts de poils. Il en avait même en bas du dos, sans parler de son pubis. Puis elle avait été ravie qu'il soit si différent de Kevin, glabre, lui, des pieds à la tête.

— Tu ferais quoi à ma place ?

— Je serais patiente.

Eva renifla brusquement. Elle avait une question difficile à poser.

— Vous parlez de vous marier ?

Les Italiens s'étaient éloignés. L'homme à la veste en cuir replia son journal et, longeant le comptoir, se dirigea vers la sortie sans un regard pour Soo-Ling.

— Il évite le sujet.

— Ah ben, pour ça les mecs…

Soo rigola. Ouais, là, il n'y a plus personne…

— Dom a mis un siècle avant de me demander.

— Tu as dit oui tout de suite ?

— Absolument sans hésiter.

Eva attira l'attention du garçon.

— J’ai pensé au mariage dès que je l’ai rencontré.

Soo-Ling, aussi, voulait épouser Tommy.

— C’est une affaire de temps, Suze. Tu comprends ? Les mecs, ils se focalisent tellement sur le boulot qu’ils oublient à peu près tout le reste. Tommy est amoureux de toi.

Pourquoi il ne me le dit pas, ce con ?

Soo haussa les épaules.

— Peut-être bien.

— Mais si.

Comment veux-tu que je sache s’il t’aime ? Eva se voyait mal coucher avec un Asiatique ; une pensée qui, au fond d’elle, éveillait un vague sentiment de culpabilité. Enfin, baiser pourquoi pas, mais embrasser un Chinois, non. Elle étudia Soo-Ling. Peut-être que c’était différent pour un homme. Elle constata une fois de plus, dans le bar à présent bondé, qu’elle avait en face d’elle une femme terriblement jolie.

Soo ouvrit son sac. Eva tenta de l’arrêter, mais trop tard.

— Non, celle-là est pour moi.

Elles burent leurs verres en silence. Le vin faisait effet. Soo-Ling flottait avec la musique, le tempo lancinant. Des hommes les regardaient. Elle se sentit belle.

— Il y avait un rassemblement à City Square. Pour l’anniversaire d’Hiroshima, je crois.

— Ah ?

Soo-Ling jouait avec le pied de son verre.

— Oui.

— Ils feraient mieux de laisser tomber. Tout le monde s’en fout.

— Mais c’est affreux, non ?

Soo dévisagea Eva, dont la remarque lui paraissait triste, presque désespérée. Elle eut soudain honte de sa propre indifférence.

— Tu as raison, ils ont du mérite. Il y a tellement de gens qui se taisent.

Les haut-parleurs lâchèrent un rap cinglant, aux sonorités brutales et au tempo rapide.

Eva prit la main de Soo. Ça ira, Tommy et toi, tu verras.

— Ouais, je sais.

Arrête, arrête, criait Soo-Ling intérieurement, ne te mets pas à pleurer. Elle termina son verre avec empressement.

— Un autre ?

Eva regarda sa montre. Rien qu'un, sinon maman va me passer un savon quand je viendrai prendre Lisa.

— Elle est comment, ta mère ?

— Super. Je l'adore. Polonaise, genre balai dans le cul, et encore capable de me foutre les boules.

— Je ne connais pas de Polonais.

— Il y en a quelques-uns, ici. Juifs, pour beaucoup. Maman les déteste.

— Ah bon ?

— Elle peut pas les piffer.

Silence embarrassé.

— Ils ne me dérangent pas, moi, poursuivit Eva, tendant un autre billet de dix au serveur. C'est des gens qui ne se laissent pas aller. Qui se serrent les coudes.

— Comme tout le monde, non ?

— Qui ça, tout le monde ?

— C'est pareil chez les Chinois.

— C'est vrai. Vous avez le sens des affaires, vous aussi.

Soo encaissa sans le montrer.

— Et les Polonais ?

— Des branleurs. Ils en foutent pas une. Les juifs mis à part.

Le barman fit un clin d'œil à Eva en posant les verres, et elle lui sourit.

— Qu'est-ce que vous faites, ce soir ?

— J'aimerais aller au cinéma, mais je n'ai pas l'impression que Tommy ait très envie. Peut-être qu'on restera tranquillement à la maison.

— À picoler.

Soo-Ling pouffa. Picoler et le reste.

— Il y a un siècle qu'on n'y est pas allés, au cinoche, avec Dom. C'est bien dommage. Mais avec le bébé, ça n'est pas facile. Tu pensais voir quoi ?

— *Do The Right Thing*.

— Ah ouais ? Avec qui ?

— Je ne sais pas. Il y a de bonnes critiques. On dit que c'est intéressant.

— De quoi ça parle ?

— Une affaire de racisme dans un quartier de New York.

Eva commençait à être soûle et elle le sentait. Sa peau était rouge, tout se précipitait.

— Ça ne m'inspire pas trop, Suze. Trop sérieux pour moi. J'enverrai Dom chercher des vidéos, quelque chose de marrant. Vous voulez venir, avec Tom ? Vous êtes les bienvenus.

Pas moi. Pas encore. Situation à régulariser.

— Non, le vendredi, ça tombe mal. On est toujours trop nazes pour faire quoi que ce soit.

— Ce que c'est de bosser toutes les semaines. Pénible. Je veux avoir d'autres enfants, Suze. Il y a des femmes qui trouvent ça aberrant, je sais, qui préfèrent une vie professionnelle bien remplie, mais, sérieusement, je te le demande : à quoi bon ? dit Eva en vidant son verre d'un trait. C'est une profession, ça, l'usine ?

— C'est du travail.

— Ouais, eh ben, je le laisse aux autres. Je participerai à la réduction du chômage, comme ça.

— Eva, j'ai peur de ce qui arrivera si Tommy perd son job.

Consciente de parler sincèrement, enfin, depuis le début de cette conversation, Soo-Ling serrait son verre entre ses paumes.

Cette sincérité lui faisait peur.

Eva lui prit la main.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Il n'y a pas de honte à se faire virer. Putain, il y en a, des gens au chômage. Personne n'ira rien lui reprocher. Et il trouvera autre chose, il n'est pas con, Tommy.

Voix de Dominic : mon frangin est un con fini, il l'a toujours été.

Eva effleura la minuscule croix en or que Soo portait au cou.

— Elle est jolie.

— Ma mère me l'a donnée.

— Tu es… chrétienne ? bafouilla Eva.

— Oui.

Des journaux étaient empilés entre elles et le comptoir. Eva montra la photo d'un gros type noir sur celui du dessus.

— C'est l'Aborigène qui a été arrêté pour meurtre aux US.

Soo-Ling étudia l'image. Les yeux de cet homme, totalement vides, étaient si laids qu'elle frissonna.

— Horrible.

— Tu trouves ?

Eva ramassa le journal, parcourut rapidement le texte.

— J'aurais presque de la peine pour lui, dit-elle. Une vie épouvantable. Retiré à sa famille. Trimballé d'institution en institution. C'est d'une tristesse…

Elle reposa le journal de l'autre côté, avec la publicité pour Mazda.

Mais elle ? Cette femme qu'il a tuée ? Blonde, violée, poignardée. Comme la petite écolière. Soo pensa aux six jeunes Blacks, à la joggeuse de Central Park sévèrement amochée.

Tommy : qu'est-ce qu'elles s'imaginent ?

Un gros Aborigène aux yeux vides.

Cette musique bruyante, la basse envahissante.

Alors tant pis pour *Do The Right Thing*. Eva avait raison, assez de trucs déprimants. Mieux vaudrait aller voir quelque chose de drôle.

— Eva, qu'est-ce que c'est que ce corbeau ?

Eva retira sa main.

— Bah, une histoire. Et un gag…

Elle repoussa une mèche de Soo avant de continuer.

— En fait, c'est une obsession chez eux. Dom dit qu'il en voit toujours un s'il doit se passer un truc grave. Ça le terrifie, parfois. C'est con, non ?

— Tu y crois ?

Eva plongea son regard dans celui de Soo, qui finit par se détourner.

— Qu'est-ce qu'il en dit, Tommy ?

Tommy n'en parle pas, Tommy ne parle jamais de rien.

— Que c'est des conneries.

— Alors il a sans doute raison.

Eva leva son verre.

— Buvons au plus malin des trois garçons.

C'est Lou, le plus malin des trois. Brusquement, à sa grande honte, Soo ne put retenir ses larmes. Eva, embarrassée, se détourna à son tour. Les Italiens étaient toujours là.

Soo-Ling essuya ses yeux, finit son vin.

— Merci, Eva, il faut que j'y aille. Il se fait tard et je n'aime pas prendre le train à cette heure.

— Sûr, avec tous ces mecs bourrés.

— Comment tu rentres ?

— En tram chez maman, puis Dom nous ramènera en voiture avec la petite.

Eva termina son bourbon, saisit son sac et enlaça Soo.

— Je te promets, ma chérie, tout s'arrangera.

Soo-Ling restait crispée, l'étreinte la gênait.

Les bras raides le long du corps, elles s'habituèrent un instant à la nuit et au froid. La rue grouillait d'une foule d'ados qui s'agitaient devant une boîte de nuit, en mâchonnant frites et hamburgers.

— On se fait un barbecue, la semaine prochaine ?

Soo hocha la tête. Elles s'embrassèrent et se quittèrent.

Accrochée à la rampe de l'escalator, elle se sentait mal en descendant dans la station souterraine de Parliament. Par chance, le train arriva sans tarder, et Soo-Ling s'installa vers le milieu, loin des jeunes gens ivres qui la regardaient de travers. Tandis que la rame cahotait sur les rails, elle se mit, impatiente, à compter les stations. Richmond, Burnley, Hawthorn, Glenferrie. Cela n'en finissait pas ; une solitude noire défilait au-dehors. À côté d'elle un couple – l'homme âgé d'une trentaine d'années, sa compagne beaucoup moins – se tenait par la main. Ils l'ignoraient. La lente litanie des gares – East Camberwell, Canterbury, Cotham, Surrey Hills. Les portières claquaient dans son crâne. En atteignant Box Hill, prête à descendre, Soo se rendit compte qu'elle avait l'estomac noué, que l'alcool ne l'avait pas détendue. Elle étudia rapidement le quai en quittant la rame. Un type en blouson de cuir noir la poussa brutalement. Au-dessus d'elle, un panneau annonçait le cinquantième anniversaire de la déclaration de guerre 1939-1945, des célébrations à venir. Prudente, Soo-Ling emprunta la passerelle – personne ne contrôlait les billets – et se dirigea vers l'arrêt du bus, vers Tommy que, nerveuse, empressée, elle s'apprêtait à retrouver. Inquiète dans le froid, scrutant la banlieue déployée dans la nuit, elle comprit bientôt qu'elle avait peur. Une peur compacte, concrète, qui, si elle ne signifiait rien, la heurtait, menaçait de l'engloutir. Elle pensa à Tommy, au refuge de ses bras. Là, elle serait hors d'atteinte.

1- Un des hauts lieux touristiques de Melbourne.

7
La finale

LAÏKA FUT LE PREMIER ÊTRE VIVANT envoyé dans l'espace. Une chienne. Jamais Tommy n'avait pu oublier ces images flottantes sur l'écran noir et blanc de la télévision. Le long museau et les oreilles alertes. D'une voix monocorde, le sinistre M. Morris énumérait les grandes étapes de l'humanité, répétées machinalement par ses élèves. La Grèce antique. La naissance du Christ. Gutenberg et l'imprimerie. La découverte de l'Amérique ; la Renaissance. La révolution industrielle ; les Guerres mondiales. On a marché sur la lune. Tommy ressassait avec lui en pensant au chien.

Qui, mort de faim, tournerait éternellement sur son orbite.

À la maison, Artie buvait sa bière, Maria préparait le dîner, Dominic lisait *Mad* dans son lit. Tommy se mit à pleurer.

— Laïka, Laïka, ils l'ont abandonnée. Volontairement. C'est horrible, c'est horrible.

Il hurlait.

Et son père se marrait.

Sa mère, hochant la tête, sur le ton du reproche : tu ne vas pas t'inquiéter pour un chien, quand même.

Quittant sa lecture pour se rendre compte, Dom rit avec Artie.

— Qu'est-ce qu'il en a à foutre, de ce clébard ?

Tommy l'avait traité de con, sa mère de pauvre métèque et, avant qu'il puisse insulter son père aussi, celui-ci lui avait administré une baffe retentissante.

Alors il avait cessé de chialer et il s'était tu.

Quand Somers, en toussant, lui apprit sans le regarder qu'il était remercié, que, compte tenu des contingences économiques, la société était obligée de dégraisser les effectifs, Tommy pensa tout d'abord à Laïka, l'image grise d'un chien triste dans l'espace.

Ensuite, il voulut entrer dans une église pour prier. Puis – rien à foutre des prières – ses pensées convergèrent vers le sexe. Trouver une nana, une inconnue, la baiser sauvagement jusqu'au sang. Ou c'est lui qui saignerait. Il fallait du sang.

Somers n'arrêtait pas de tousser. À l'évidence, il était mal à l'aise, et Tommy n'était qu'un des nombreux employés qu'il allait licencier. Tommy blanc comme un linge, Somers empourpré, une masse de rougeur.

— Désolé, Tom.

— Pas de problème.

Immédiatement : mais je suis con ou quoi, de dire ça ?

Raidis par le silence, les deux hommes jetèrent un coup d'œil, par-dessus la cloison, vers l'atelier. John, qui les observait, baissa aussitôt la tête. Pathis frappa à la porte, côté couloir.

— Kevin, tu as fini ?

Tommy se redressa.

— Si ça ne dérange personne, je peux prendre le reste de ma journée ?

Pathis fit signe que non.

— Vous avez terminé la maquette du catalogue ?

Sans répondre, Tommy poursuivit à l'intention de Somers :

— Je ne peux pas ?

Une seconde, marmonna Somers en composant un numéro.

— Allô, Susan, pouvez-vous recevoir Stefano maintenant ?

Il attendit, la coupa, insista :

— Prenez un instant, je vous prie.

Il raccrocha.

— Allez voir Mme McIntyre pour régler ça. Elle désire s'entretenir avec vous.

Tommy se leva, serra la main molle de Somers et murmura en passant devant Pathis : métèque.

Ce dernier s'esclaffa, la porte se referma.

Dans l'atelier, le bruit était déstabilisant. Ignorant John qui, nerveux, l'étudiait en douce, Tommy gagna son bureau.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Il fit un tas bien propre de toutes ses affaires de travail, desserra sa cravate et retira sa blouse avant de se tourner vers son collègue.

— Je suis viré.

À quoi il n'y avait bien sûr rien à ajouter.

McIntyre était tendue. Tenant Tom pour un paresseux qui manquait de dynamisme et d'ambition, elle avait avancé qu'il serait préférable de garder Karthidis, puisqu'il acquérait de nouvelles compétences, étudiait la PAO, faisait preuve de tout le dévouement souhaitable. Stefano était taciturne, grognon ; sans doute compétent, mais pas inventif.

Elle était inquiète quand il se présenta.

— Bonjour. Asseyez-vous, je vous prie.

Visage impénétrable, empreint de sévérité.

— Navrée, cela ne sera pas très agréable.

Tommy hocha simplement la tête, une fois.

Elle ouvrit un classeur rigide.

— Tom, vous travaillez ici depuis un peu plus de quatre ans. Restructurer n'est pas une tâche facile, mais – vous le comprenez certainement – la récession actuelle, associée à l'irruption de nouvelles technologies dans votre domaine, fait que votre département va subir des changements.

Elle s'arrêta pour le dévisager. Il restait froid et impassible.

— Je doute que, dans un an, l'atelier soit toujours opérationnel, poursuivit-elle. Malheureusement, nous devrons compter sans vous.

Décision prise à dix-neuf heures, Susan avec son verre de vin, Somers et Pathis une canette de bière.

Somers : On pourrait le former.

Pathis : Il ne vaut pas l'argent que ça coûte.

McIntyre, lasse, se frottant la nuque, pressée de rentrer.

Pathis, le bellâtre, se tournant vers elle.

— Susan, qu'en pensez-vous ?

— Je ne peux qu'être d'accord. Ni ses résultats ni son attitude ne le justifieraient.

Question réglée.

— À quoi ai-je droit ?

Susan toussa.

— Une généreuse compensation. Deux semaines de salaire par année de travail, ce qui vous fait deux mois, plus les indemnités d'usage.

Elle claironna :

— Vos congés payés, et la société vous accorde une semaine supplémentaire, eu égard à votre ancienneté.

J'encule la société.

Elle referma son classeur. Tommy restait de marbre. McIntyre détestait voir les hommes pleurer. Au moindre frémissement des joues, aux premières larmes qui bordaient les paupières, elle trouvait un prétexte pour s'éclipser cinq minutes. Non que ça leur permette de se ressaisir, mais elle leur épargnait l'humiliation supplémentaire de s'être donnés en spectacle.

Susan n'était pas sadique. Bien qu'entièrement dédiée à l'efficacité, puisque c'était son job, elle ne tirait aucun plaisir à rudoyer le personnel excédentaire.

Mais Thomas Stefano, défraîchi, ne servait plus. Parfois, soûle ou bien défoncée, McIntyre assimilait son univers à un bordel. Des passes.

Elle aurait tout de même préféré une touche de vulnérabilité. L'attitude de Tommy, glacial, crispé, la tournait en ridicule.

— Je vais vous prendre un rendez-vous auprès d'une agence de placement. Vous voulez bien ?

Pas de réaction.

— Lundi prochain ?

Rien. Tommy, lentement, leva le menton. Acquiescement.

Soulagée, elle inscrivit trois mots dans son Filofax.

— D'autres questions, Tom ?

— Oui. Le congé maladie ?

— Quel congé maladie ?

— Ce n'est pas dans le package de départ ?

McIntyre fit la moue.

— Il n'est pas habituel d'ajouter un congé maladie à un licenciement. En tout cas pas ici.

— Ma mère a travaillé des années pour Repco, les pièces détachées pour voitures, et elle y a eu droit quand on l'a remerciée.

— C'est un cas isolé.

— Pas pour le syndicat.

Il assenait le mot comme une gifle, ce qu'elle comprit très bien. Sa voix douce et féminine allait maintenant devenir cassante, odieuse.

— Autre chose ?

Ouais, écarte les cuisses sur le bureau, salope frigide, tu veux que je te bourre comme la sale pute que t'es ?

— Non.

Refermant la porte, Tommy s'enfonça dans le gémissement dissonant des presses, le cliquetis pervers des claviers d'ordinateur.

Nadia le serra fort contre elle. Comme d'autres employés au courrier, elle avait été notifiée la semaine précédente. Le bureau, plein de papiers et de gestes répétitifs, d'enveloppes soigneusement glissées dans leurs cases, serait bientôt fermé. Pathis avait diffusé un mémo à la gloire de l'avenir, des technologies qui garantiraient à la compagnie l'efficacité maximale. Furieuse et provocante, Nadia avait déchiré le papelard sous le nez de son heureux patron.

— Je suis navrée, Tom. Ça va aller ?

Il aurait aimé s'immerger en elle, la respirer comme l'air. Il se dégagea.

— Oh ouais.

L'échec avait l'odeur de la sueur, quoique pas celle, euphorique, de l'effort physique. Rien d'érotique ici. Cette odeur-là rappelait la pourriture, les miasmes. Penché devant la glace, Tommy s'examina de près. Les joues grasses, l'esquisse d'un double menton. Il se passa une main dans des cheveux soudain moins épais. Il recula pour étudier le reste de son corps.

— T'es moche, dit-il au miroir.

La laideur se mêlait au remugle de l'échec.

Il remplit son cartable, enfila sa veste, marmonna deux au revoir et sortit. Reprit son souffle dehors, dans les hurlements de la circulation. Tommy résistait à l'impulsion de s'esclaffer, même carrément d'éclater de rire, de sauter à cloche-pied. Devant lui se profilaient de vastes incertitudes, mais l'instant présent était synonyme de liberté. Jamais il n'avait foncièrement souhaité sa délivrance – la liberté le terrorisait plus qu'elle ne le motivait. Mais l'instant faisait exception. Il eut soudain besoin de musique.

Cela étant, il n'avait envie de voir personne, Soo-Ling encore moins que les autres. Il traversa le parc, descendit William Street vers le centre. Derrière la ronde incessante des voitures, des avocats et leurs clients fumaient devant le tribunal. Tommy entra dans une petite cafétéria qui sentait le sucre et le gras.

Derrière le comptoir, une femme rangeait ses plateaux de victuailles. Son fond de teint masquait des rides profondes.

— Pas trop tard pour un café ?

Sans empressement, elle fit signe que non.

— Alors un café, s'il vous plaît.

Il observa la rue. Vêtue d'une longue robe noire, une fille balançait son sac à main à bout de bras. Un type en bleu de travail, fumant une cigarette, se grattait l'entrejambe. La virilité sans fard des ouvriers lui faisait toujours penser à Dom. Clignant des yeux, Tommy serra sa tasse entre ses mains. Le café insipide était beaucoup trop chaud. Il la reposa et s'enfouit en lui-même.

Pathis. Somers. McIntyre la salope. Un besoin de baiser immense, écrasant. Son érection contenue par ses vêtements, et il ne quittait pas la patronne des yeux. Mal à l'aise, elle se mit à frotter son évier.

Il se dégageait de cet homme une tristesse détestable qui ne lui inspirait aucune compassion.

Synonyme de rejet, la distance qu'elle imposait à Tommy donnait une force tangible à sa colère, et en même temps son sexe se raidissait. Il aspira bruyamment une gorgée de son café, puis ramassa un journal afin d'isoler ses pensées et de combattre son érection.

L'édition était consacrée à la finale du championnat de foot, qui aurait lieu le prochain week-end. Plusieurs pages en couleurs, un cahier détachable et un poster. Hawthorn contre Geelong. Les journalistes faisaient l'éloge de Gary Ablett, un coriace, trapu et laid comme un pou, qui avait un fameux coup de pied. Sans éprouver de sympathie particulière pour l'une ou l'autre équipe, Tommy avait un penchant pour celle de Geelong, sensiblement plus proche de la classe ouvrière.

Il ronchonna en silence. Ce dimanche, justement, il était censé se joindre avec Soo-Ling au barbecue qu'organisait Dom chez lui pour l'occasion. Un frisson lui glaça l'estomac.

Je suis viré. Par quel bout le dire, par quels mots commencer ? À nouveau, l'odeur de l'échec sur sa peau.

Un autre article, indigné, combatif, jouait la corde sensible et plaidait la clémence dans l'affaire de l'Aborigène condamné à mort aux États-Unis. La photo en noir et blanc était minuscule, floue, mal reproduite. Un homme seul. Un crime déplorable, mais Tommy ne pensait pas que le type méritait la mort. Il referma le journal.

Des coups de poing dans la gueule sèche de McIntyre. Violée, enculée par un Noir. Tommy porta la tasse brûlante à ses lèvres, aspira une gorgée

qu'il recracha aussitôt. Trop chaud, trop amer. Il posa une pièce de deux dollars sur le comptoir et s'en alla. Une journée pareille exigeait de l'alcool.

Non, le mec ne méritait pas la corde. Cette salope de blondasse, oui !

Il but. Des chopes de bière d'abord, puis du whisky. Sans glace ni rien pour adoucir le goût chaud et violent. Il but dans un pub tranquille en sous-sol, sous la ville, la ville qui bossait dur. Il s'imbiba en écoutant le barman discuter football avec le seul autre client, un vieil homme au nez rouge de poivrot. Ils comparaient les équipes – Geelong avait Ablett, mais Hawthorn comptait Dunstall, qui était grand et beau mec. Et ce pédé de Brereton ! ricana le vieux.

— Michael Tuck, rappela Tommy.

Ils s'interrompirent pour le regarder, puis reprirent simplement leur conversation.

Michael Tuck, c'est un grand, se dit Tommy tout seul.

Se voyant bien dans la mêlée, il avait autrefois tenté d'intégrer l'équipe de son lycée. La première fois que le ballon avait volé vers lui, il avait fermé les yeux, l'estomac soulevé et la chair de poule – moins d'une seconde, mais cela avait suffi. Lui sautant sur le dos, un autre l'avait intercepté.

— Stefano, que t'es con ! avait-il entendu.

Loser.

Tout s'estompa bientôt dans les brumes du whisky – l'atelier, Pathis, Somers, cet enfoiré de John, cette pute de Susan. Soo-Ling également, au loin, qu'il n'avait pas besoin de rejoindre. Son verre terminé, Tommy remonta l'escalier vers la ville. Ça va, mon gars ? demanda le barman. Voulez pas un café ?

— Non, balbutia Tommy, honteux d'avoir envie de serrer ce type-là dans ses bras. Ça ira.

La rue ne signifiait rien d'autre que l'exil. Des coursiers le dépassaient à moto, des hommes en costard hélaient des taxis, partout de grandes femmes respectables se pressaient aux carrefours. Il faisait froid, l'énergie urbaine l'épuisait. Un trou à la place du ventre, il se fraya maladroitement un chemin vers le McDo.

Là, la ville restait dehors. Avachis sur le mobilier jaune et rouge, des ados séchaient leurs cours, de vieilles dames mâchonnaient des hamburgers et bavaient sur leurs frites. Une femme en chandail noir somnolait sur une

table. Tommy se dirigea droit vers le comptoir, où il aboya sa commande à une jeune serveuse triste.

— Trois Royal Cheese, une double frite, une tarte aux pommes, un milk-shake. Et un grand Coca.

Dévoré par la faim, il tapotait sur le comptoir.

Il mangea à la vitesse de l'éclair, des fournées de sucre et de graisse qu'il expédia au fond de sa gorge. Mastiquant ses frites par poignées, il regretta de ne pas en avoir demandé plus. Il avala deux burgers, termina son cornet, puis attaqua le troisième. Émiettée sur ses dents, la tarte libéra une crème liquide. Il en trempa le dernier morceau dans le milk-shake, qu'il engloutit avant son Coca. Cela fait, il releva les yeux. Deux jeunes mamans donnaient des frites à leurs bambins. Tommy rota silencieusement et poussa son plateau. Adossé à son siège, il tâta son ventre gonflé et gémit.

Espèce de sale gros con obèse.

Il pinça brutalement un de ses bourrelets.

Les deux femmes en face de lui étaient vraiment très jeunes, des adolescentes. L'une, la plus jolie, n'avait que la peau sur les os. Sa maigreur était presque choquante. L'autre, brune, potelée, parlait de la finale. Geelong va les écraser.

— Richmond, Richmond, scanda un des gamins.

La plus mince des deux mères s'esclaffa et lui caressa la tête.

— Mais ils ne jouent pas, dimanche, mon chéri.

— Richmond, Richmond, insista le gosse.

Tommy rit et elle le regarda.

— Vous êtes pour Richmond, je suppose ? lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Non, Fitzroy.

Elle sourit.

Ce que tu es belle, tu veux pas me baiser ?

— Mon pauvre, ils en mènent pas large en ce moment.

Tommy se redressa, traversa la salle, descendit l'escalier en courant jusqu'à la rue. L'air frais soulagea sa nausée, mais pas son mal de tête. Il leva la main, un taxi s'arrêta, et il s'affaissa sur la banquette arrière.

Le fric. Le mot l'épouvantait, mais une sorte de défiance vint dissiper la peur.

Il avait envie d'en claquer une tonne. Vider son portefeuille, ses poches, son compte, sa ligne de crédit. Tout nettoyer, verre après verre. Il mourait

d'envie de fumer un joint, même de prendre des amphés – auxquelles il n'avait pas touché depuis des années.

— Où voulez-vous aller ?

Tout droit, fit Tommy d'un geste. Il serrait son portefeuille dans l'autre main.

— Footscray.

Sensible à ses propres odeurs, il s'enfonça dans la banquette. Le McDo, le whisky, la sueur qui lui couvrait le visage. Ses aisselles dégoulinaient, sa chemise collait sur son dos. Le fric, la pestilence, l'argent n'a pas d'odeur.

Le bordel occupait une maison ordinaire de Barkly Street. Sa devanture consistait en un panonceau blanc au fin lettrage noir : *Rosie's. Toutes cartes acceptées*.

Comme Tommy ne bougeait pas, le chauffeur se retourna.

— C'est là, m'sieur ?

Il ferma les yeux. Un mouvement des lèvres : il priait.

— On est arrivés ou quoi ? insista le conducteur.

Regardant par la fenêtre, Tommy hocha lentement la tête, ouvrit son portefeuille, paya sa course. L'homme prépara sa monnaie, mais Tommy l'arrêta.

— Gardez tout.

Ivre, chancelant, il bondit au-dehors, remonta l'allée et frappa à la porte.

Les terreurs liées à la prostitution n'étaient plus de mise. L'angoisse de la première fois, la nécessité de comprendre les conventions morales et économiques propres à ce type d'endroit – tout cela était relégué dans le passé. Seule persistait la honte. Entrer était une humiliation. Tommy redoutait, terrorisé, qu'on le voie : sa mère, Soo-Ling, n'importe qui. N'y aurait-il eu que Dieu, celui-ci demeurait un témoin. Mais la crainte, l'hésitation s'évanouirent rapidement, et c'était un soulagement magnifique que d'avoir franchi le seuil. Le désir n'en était que plus intense. Tommy n'était pas un client régulier. Il avait besoin d'être fracassé pour aller au bordel.

L'alcool dissipait les voix intérieures, les pulvérisait. Ne restait que l'appétit sexuel. Il offrit goulûment son fric à la fille de l'accueil. Quand l'image de Soo-Ling lui traversa l'esprit, il la repoussa au fond de sa conscience. Seule lui importait maintenant une chose : coucher avec une

inconnue. L'idée de s'immerger dans le sexe était si délicieuse qu'il frissonna en payant.

Je veux baiser.

Ne pas baiser aujourd'hui, à cette heure, cette minute, paraissait inconcevable.

Affichée dix-neuf ans, celle qu'il choisit en avait réellement vingt-deux. Mais tout le monde avait dix-neuf ans ici. Quatre filles étaient disponibles et Tommy rougit en les étudiant. Jolies, toutes les quatre, dans leurs minijupes serrées. Écartant d'office celle qui était asiatique, il fouilla leur visage, leurs jambes, leur corps, leur sourire. Il fallait se décider vite et il se sentait bête devant elles. La blonde qui fumait une cigarette sur le canapé avait de grosses cuisses et une bouche fine. Il la désigna, lui donna l'argent, elle le prit par la main.

Lumières tamisées dans la chambre rouge. Comprenant qu'il était soûl, la fille le déshabilla avant de le pousser gentiment dans la douche. Sous le jet, Tommy apprécia le ruissellement voluptueux de l'eau sur sa peau. Son hôtesse se pencha devant lui, ferma le robinet et lui tendit une serviette.

— Allez-vous mieux, jeune prince ?

Elle savait y faire. Il sortit nu, le sexe en érection, et elle s'agenouilla pour le sucer. Tommy regarda la blonde chevelure onduler sous son ventre. La fille tendit le bras pour jouer avec son téton. La repoussant brutalement, il posa une main sur sa tête pour la besogner. Elle s'arrêta.

— Doucement, murmura-t-elle avec autorité.

Il s'aperçut qu'elle lui avait mis une capote. Un truc de pro – il ne s'en était pas rendu compte – qui le dégoûta presque. Il s'assit sur le lit ridiculement cossu.

— De quoi as-tu envie, chéri ?

Il l'ignora. Prenant son silence pour un acquiescement, la fille recommença à le sucer. La sensation était exquise, il bandait, mais tant la technique que l'effet restaient mécaniques. Allongé, il jouait avec les cheveux de la prostituée, dont une main migra vers ses bourrelets. La journée refit irruption. Le boulot, Pathis. Un Aborigène qui viole une Blanche avant de la tuer.

Fermant les yeux, il s'abandonna au fantasme, s'imaginant noir et violent, faisant de cette femme à ses genoux une victime potentielle. Il serait aisé de la tuer – si jeune, si douce. Il se mit à donner des coups de reins. Les images défilaient. L'Aborigène devant le corps de la blonde. Le

visage meurtri, les lèvres tuméfiées, le con à vif, elle chiait de trouille. Lui prendre le cul, l'enfiler jusqu'au sang. En hâte :

— Je veux te baiser.

Il se leva. La prostituée s'allongea et, souriante, le regarda.

— Retourne-toi !

Le sourire se figea.

— Pas de conneries, hein ?

Elle s'exécuta et Tommy contempla ses fesses, beaucoup trop larges et pleines. Il lui écarta les jambes, gémit en découvrant ses grandes lèvres. Fermant les yeux lorsqu'il la pénétra, il sentit qu'elle vérifiait si le préservatif était toujours en place. Il s'enfonça en elle, avec force, comme pour s'engouffrer tout entier. Il la tuait, la balafrait, la baisait, la blessait. Il péta et la pièce s'emplit de l'odeur âcre de sa merde. S'activant comme une machine, il se contracta en jouissant : tremblant, ahanant, avec un mouvement de recul. Se dégageant aussitôt, la fille se retourna, retira soigneusement la capote d'un membre qui semblait ne plus servir à rien. La semence fumait dans l'enveloppe de latex. Couvert de sueur, Tommy resta un instant immobile, puis il rougit et, sans un regard pour sa partenaire, se rhabilla promptement. Sa puanteur envahissait la pièce. McDonald's, le sperme, le whisky, la merde jusqu'à l'écœurement.

Il remarqua en partant les deux blasons d'Hawthorn et de Geelong, dignement épinglés au mur au-dessus de l'accueil.

La cravate desserrée, la chemise hors du pantalon, il erra dans les rues, son ridicule cartable en main. Il ne connaissait pas Footscray, qui, à la lumière grise du jour, se révélait une banlieue fonctionnelle comme tant d'autres. Des femmes poussant des landaus sous la bruine, des hommes en bleu de travail à la pause cigarette. Tommy s'engagea dans une rue piétonne, où riaient des enfants, passa devant un sex-shop. Le X jaune de l'enseigne le figea. Quelques minutes après son départ du bordel, le dégoût était déjà remplacé par la faim. Il se remit en marche.

S'il ne cherchait pas d'église, en trouver une en chemin le combla de joie. Celle-ci était simple, protestante, mais cela n'importait pas. Il suffisait que la croix y fût. Tommy poussa la porte, qui resta fermée. Choqué, il recula, puis se résigna, sans le courage de frapper. Il pria sur le perron, scandant une sorte d'excuse.

Il avait cessé de pleuvoir. Une main sur sa peau mouillée, Tommy repensa à celle, humide, de la pute, à son énorme cul. Il aurait dû l'enculer.

Se rappelant la croix, il quitta les marches.

J'aurais dû l'enculer.

Le fric ! Angoissé, il tâta la poche de sa veste et constata, soulagé, que son portefeuille était toujours là. Il pouvait revenir, lui donner un supplément si elle acceptait. Il s'était privé de ces belles fesses, de cette invitation à la chair. Il retirerait de l'argent et s'en paierait une autre. La brune, cette fois. Il voulait ce cul, se noyer tout entier dans cette douce profondeur.

Il gémit. Mon Dieu, aidez-moi.

— Bonjour ! Puis-je vous aider ?

Volte-face. Un homme venait de longer l'église jusqu'à lui. Presque chauve, il portait des bottes de jardinier et un vieux chandail trop grand pour son maigre corps. Un personnage de dessin animé, pensa Tommy.

— Je crois que… Je voulais… entrer, bégaya-t-il en montrant la porte. Mais c'est fermé.

Sortant un trousseau de clés de sa poche, l'homme se rapprocha du porche.

— Bien. Je suis le pasteur. J'habite ici.

Il montra derrière lui une morne bâtisse en fausse brique, séparée de l'église par un petit jardin.

Tommy renonça.

— Merci, mais je ne suis pas…

Il s'interrompit.

L'homme comprit.

— Vous êtes catholique ?

Ni catholique ni orthodoxe, mais un peu des deux. Tommy connaissait Dieu en grec, en italien et en anglais.

— Oui, répondit-il.

— Si vous voulez prier, il n'y a pas de problème, fit le pasteur en riant.

Tommy le trouva antipathique, d'une normalité qui ne correspondait pas à sa fonction. Ce chandail gris, bon marché, était une absurdité. Un vague salut de la main, et il s'éloigna.

Les rationalistes et les laïques admettront communément que toute superstition est fondée sur une coïncidence. Il n'y a rien d'improbable, encore moins de miraculeux, à trouver une porte close. Mais pour Tommy, qui, soûl, voulait anesthésier ses désirs, ç'avait été un signe. Dieu non plus ne voulait pas de lui. Une pensée brutale qu'il accepta calmement.

Avant de rentrer chez lui, il repéra l'enseigne jaune et se paya une vidéo, ainsi que deux magazines, avec sa carte de crédit. Sans se soucier des coups d'œil du vendeur, il déambula entre les rayons, feuilletant les revues, soulevant et reposant les jaquettes vides des vidéos. Il ne connaissait pas cette boutique en particulier, cependant elles avaient toutes la même disposition, et il savait exactement où chercher. Un jeune pédé, sans doute à peine âgé de dix-huit ans, l'observait en douce. Sa quête était transparente, désespérée, écœurante, et Tommy ne lui octroya pas un regard, continuant de fouiller dans les piles de magazines, notamment *Kink*[1] et *Teenager*[2] qu'il aimait bien. Les revues étant assemblées par deux ou trois, il n'avait pour se décider que les premières et quatrièmes de couverture. Il hésitait. Une femme mûre, souriante, du sperme sur la joue, un gros membre posé sur son visage. Une gamine avec des tresses, deux queues dans la bouche. La même en dernière page, la pine au cul, une autre dans son énorme con. Pubis roux aux poils raréfiés. Une femme qui pisse vers l'objectif. Une Chinoise aux jambes écartées, hilare, en train de jouer avec son clito. Alléché par la semence, épaisse, Tommy choisit la femme mûre. Et la Chinoise.

Il eut plus de mal pour la vidéo, refit plusieurs fois le tour des casiers. Ici des professionnelles, américaines ; là, des courts métrages amateurs, européens, blafards. Finalement, il sélectionna *Arse Bangers*[3], cinq mecs élégants – un gros, un vieux grisonnant, un jeune bien monté, un type grassouillet et poilu, un autre très gamin – autour d'une brune aux énormes mamelons. Trois petits écrans reproduits au dos. Sodomie encore. Et du sperme.

— Ça fera soixante-quinze dollars, l'ami.

Tommy tendit sa carte de crédit.

— C'est bon, ça, dit le vendeur à propos de la vidéo.

Sans commentaire, Tommy fourra le sac en plastique dans son cartable et sortit. Trois minettes fumaient une cigarette dans la rue. L'une d'elles lui décocha une œillade dégoûtée et se détourna. Tommy, frémissant, ne vit rien, ne regarda personne, gagna le bout du trottoir à la recherche d'un taxi.

Pas de taxis. Il vérifia qu'il avait toujours son portefeuille. Il dessoûlait. La main sur la poche, il étudia le pâté de maisons. Il y avait un pub triste au coin. Tommy s'élança, et s'abreuva de nouveau jusqu'à ce que le monde retrouve un aspect accueillant. Réchauffé par l'alcool, il se demanda s'il n'allait pas rentrer en train, économiser de l'argent, mais il mesura la distance qui le séparait de son domicile. De plus, les rames seraient pleines

de travailleurs sortant du boulot, et Tommy préférait ne pas subir cette humiliation.

Il vit un corbeau voler dans le ciel. Parle-moi, le supplia-t-il, au risque de perdre la raison. L'oiseau piqua et disparut derrière une façade victorienne. Tommy leva la main, un taxi s'arrêta.

Il était impatient d'être à l'abri chez lui, de mettre la cassette dans le VHS, d'ouvrir les magazines. Boire encore, fumer un pétard, épandre sa semence sur le papier, sur son ventre, se fondre dans sa puanteur. Le chauffeur était étranger ; les petits haut-parleurs diffusaient une musique en sourdine.

Une chanson dont les interprètes frappaient dans leurs mains.

— C'est Laurie Anderson ?

— Pardon ?

Un fort accent.

— La musique.

Tommy croyait reconnaître le rythme, solide, les percussions primitives.

— La musique, sur l'autoradio, c'est Laurie Anderson ?

Le chauffeur secoua la tête.

— Désolé. Ça Pakistan, dit-il en se retournant. Comme moi, pakistanais.

— On dirait Laurie Anderson, fit Tommy en attachant sa ceinture. J'adorais Laurie Anderson, je l'écoutais tout le temps. Je l'ai même vue en concert, il y a quelques années.

Il sourit en continuant :

— J'ai vu des tas d'orchestres quand j'étais plus jeune. Je les connaissais tous.

Il se mit à fredonner.

— J'aime bien Laurie Anderson. Elle faisait des trucs vraiment bizarres, hein ?

Amusé par ce drôle d'alcoolo qu'il venait de ramasser, le conducteur se demandait quand même s'il aurait de quoi payer sa longue course jusqu'à Blackburn.

— Vous avez de l'argent, m'sieur ?

Tommy ouvrit son portefeuille. Deux billets de cinquante.

Le chauffeur sourit.

— Vous voulez que je mette plus fort ?

— Ouais, ouais, fit Tommy, laissez Laurie Anderson.

Ils passèrent sous un pont. La grosse tête de Gary Ablett était reproduite sur une publicité pour un journal.

— Qui va remporter le championnat, à votre avis ?

— Geelong.

— Je crois aussi.

Somnolent, Tommy ferma les yeux.

Le conducteur monta le volume. Il détestait le football, n'avait jamais entendu parler de Laurie Anderson et, Michael Jackson excepté, n'aimait guère la musique occidentale.

Il faisait nuit lorsqu'ils atteignirent la première ceinture de Melbourne. Le collage vert et brique des maisons défilait. La voiture s'engagea dans la rue de Tommy. Il serrait son cartable contre lui.

— Vingt-neuf dollars, réclama le chauffeur.

Tommy paya.

Il s'élança dans l'escalier, savourant par avance de se retrouver libre et seul chez lui. Devant sa porte, recroquevillée dans un gros manteau noir, Soo-Ling l'attendait. Tommy se figea, puis fléchit. Le plaisir s'évanouit. Il sentit l'odeur de sa crasse.

Soo se releva d'un bond.

— Tommy, ça va ?

Il la regarda sans rien dire, pensant à la bombe que contenait son cartable et à la nécessité de la dissimuler.

Se rapprochant de lui, Soo-Ling posa une main sur sa joue. Un geste de tendresse qui lui fit mal. Il nicha son visage dans cette main. En le caressant, Soo eut envie de lui dire je t'aime, mais elle eut peur car il semblait désespéré. L'avenir – que, toute sa vie durant, elle avait appris à respecter – ne tenait pas dans ces trois mots-là.

— Je devrais te donner les clés.

Par quoi il faisait acte de contrition, ce dont elle ne pouvait se rendre compte. Elle parut si heureuse qu'il eut peur à son tour.

— Je t'aime.

Il fondit sur elle, la tête contre sa poitrine, s'immergeant dans sa douceur et sa solidité. Les larmes qui jaillirent avaient de quoi choquer, il braillait. Mais le soulagement était si enivrant que, pour rien au monde, il ne se serait tu. Soo-Ling se raidissant, il sentait pourtant qu'il l'effrayait. Et il pleura de tout son soûl.

Une fois entrée, elle lui prépara un repas et du café, sans poser de questions. Encore ivre, il alla dans sa chambre où, d'un coup de pied, il planqua son cartable sous le lit. Devant la Vierge à l'Enfant, il murmura pardon, pardon, promit de brûler le lendemain le contenu de ses achats, et la malle avec. Demain, il recommençait à zéro.

Posant sa tasse de café, Tommy bondit subitement et partit fouiller dans une boîte. Laurie Anderson. Il sortit la cassette de son coffret poussiéreux et se planta quelques minutes devant la stéréo, à rembobiner ou l'inverse, à la recherche d'un morceau. Se demandant quelle mouche le piquait, Soo-Ling le regarda sans rien dire. Tommy trouva sa chanson et revint s'asseoir. Satisfait, il ferma les yeux.

She said.

Soo aurait voulu l'emmener, le laver, il puait la fatigue.

She said it.

Elle s'agenouilla près de lui, prit sa main. Il serra la sienne, fort.

She said it to.

Soo écouta cette musique étrange, entièrement électronique. Elle aurait préféré l'arrêter, car il s'agissait d'un passé qui n'était pas le sien.

She said it to noone.

Rouvrant les yeux, Tommy frissonna en la voyant, et les referma.

Isn't it just like a woman[4] *?*

Il perçut un effluve de son sperme, desséché sur sa peau, qui vint souiller, saboter Laurie. Il repoussa la main de Soo-Ling et prononça un mot.

— Laïka.

— Quoi, Tommy, qu'est-ce que c'est ?

Il répéta.

Elle ne comprenait rien du tout. Il ouvrit de nouveau les yeux.

Assise sur le canapé, elle l'observait, sans pleurer, sans parler. Il tourna la tête vers le minuscule voyant rouge de la chaîne stéréo. Fin de la chanson. On entendait l'aiguille se retirer du vinyle, repiqué sur cassette.

Ils regardèrent le match de la finale chez Eva et Dominic. Tommy parlait peu et repoussa les questions de sa mère quand elle tenta de lui tirer les vers du nez. Tout va bien, m'man. Ouais, au boulot aussi. Je ne peux pas lui dire, pas encore, avait-il expliqué à Soo-Ling. Une lâcheté qui lui déplaisait, mais elle tint sa langue.

Hawthorn battit Geelong de six points. Ce fut un beau match, personne ne sut prévoir la fin avant le dernier coup de sifflet. Tommy resta planté devant l'écran de vingt-huit centimètres – à distance suffisante de sa famille et de Soo. Il se sentait à l'abri, protégé par les électrons.

1- Spécial.

2- Ado.

3- Défonceurs de culs.

4- Elle a dit… Elle l'a dit… Ne l'a dit… À personne. C'est bien une femme, hein ? (*It Tango*, Laurie Anderson).

8
Que faites-vous ?

QUAND NOUS ÉTIONS ENFANTS, maman nous a appris la mythologie grecque. Des douze dieux de l'Olympe, mon préféré était Héphaïstos, le grand artiste du ciel, fils de Zeus et d'Héra. Il créa l'égide pour son père ; forgeron, il façonna la foudre, le tonnerre, l'aube et la destruction. On dit que sa mère le jeta du haut de l'Olympe car il était boiteux. Déesse entre les déesses, Héra était mortifiée d'avoir engendré un monstre. La chute d'Héphaïstos et sa descente sur terre le plaçaient à la croisée des chemins, entre les immortels et les autres. Né difforme – avec un pied bot –, il ne comprenait que trop bien les faiblesses des hommes, pour qui il éprouvait de la compassion. C'est le seul dieu qui travailla jamais, qui fabriqua des choses. Ce qui le rendait également humain, comme mon père, et ma mère.

Dans le village d'Anatolie où vécurent nos ancêtres, il se trouvait aussi un dénommé Héphaïstos, à l'époque de ma grand-mère. Sa naissance avait comblé de joie sa maman, épuisée, et le père qui débordait de fierté car, après trois filles, ils avaient enfin un fils. Faute d'arriver à en concevoir un, sa femme s'était refermée sur elle-même – une boule de honte et d'anxiété. Quant à lui, il était devenu indifférent, brutal, pointilleux. Leur bonheur fut cependant de courte durée. On se rendit compte que l'enfant était lent, son vocabulaire limité, bref qu'il était demeuré. Terrorisé et humilié – les villageois se moquaient de lui au café, les femmes gloussaient sous leur voile à l'église –, le père ne supportait pas de voir son crétin de fils, qu'il relégua à la cave, dans le froid, avec le fumier. Constamment privé de lumière, le gosse finit par croire qu'il n'existait que la nuit. Sa mère et sa sœur aînée le nourrissaient, l'habillaient, mais, si par inadvertance elles

faisaient un geste de nature à l'effrayer, il se ruait sur elles en hurlant, prêt à les mordre. De temps à autre, le père descendait à la cave pour le couvrir d'insultes, de coups de pied ou de bâton. L'enfant se tapissait dans l'obscurité chaque fois qu'il l'entendait approcher.

Héphaïstos mourut le jour où son petit frère naquit.

— De quoi est-il mort ? avait demandé Dom, qui était jeune et curieux.

Tommy avait attendu la réponse en retenant son souffle.

— On dit que son père l'a tué.

Maria s'était signée et n'avait plus rien dit. Les enfants tiraient sur sa jupe pour qu'elle leur raconte d'autres histoires. Elle les avait repoussés. Bien que l'exil fût pour elle une expérience amère et douloureuse, elle n'oubliait pas les raisons qui lui avaient fait fuir la Grèce.

Elle leur apprit ensuite ce qui s'était passé un jour où, petite fille pendant la Deuxième Guerre, elle revenait de l'école par les rues tortueuses de Néa Smýrni.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, vous autres Australezi, mes petits sang-mêlé. Les rues là-bas sont étroites et minuscules, dit-elle en joignant les paumes de ses mains. Et sous l'Occupation, il n'y avait pas d'éclairage la nuit.

Par cette fin d'après-midi sombre, elle avait eu une vision. C'était la Vierge, qui lui prit la main. Bien qu'effrayée, la petite Maria lui fit confiance et lui permit de la reconduire chez elle par le chemin le plus long, entre les coquilles vides et désolées des immeubles désertés par les gens affamés. Entendant des coups de feu répétés, Maria voulut se retourner pour regarder, mais la Vierge, resserrant son étreinte, l'en empêcha. Lorsqu'elle arriva chez sa mère, celle-ci la serra contre elle en pleurant. Des résistants s'étaient postés au sommet d'une colline pour attaquer un convoi d'Allemands qui passait par Syngrou.

Syngrou, expliqua-t-elle à ses fils, est l'une des plus grandes avenues d'Athènes.

Se rendant compte de sa chance, car la Vierge l'avait protégée, la petite fille s'était retournée pour la remercier. Mais elle avait disparu.

Dom rigolait toujours – conneries ! – quand sa mère revenait là-dessus.

Incertain, Tommy l'interrogeait : Tu es sûre ? Tu n'as pas rêvé ?

Elle faisait signe que non, se signait, jurait que c'était vrai.

— À quoi ressemblait-elle ? demanda un jour Artie.

Maria indiqua une reproduction à trois sous sur le mur de la cuisine.

— Elle avait comme elle de longs cheveux blonds, très beaux. Des yeux bleus et brillants.

Artie sourit – allez… – et embrassa sa femme.

Naturellement, comme je suis le bébé, je n'ai eu vent de cette histoire que beaucoup plus tard. J'ai récemment voulu savoir pourquoi maman avait omis Dionysos, le treizième dieu, celui du vin et de l'ivresse.

— On ne nous en a pas parlé. Tu es sûr que c'est un dieu grec ?

— Oui, je suis tombé dessus dans un bouquin, l'autre jour.

— On a eu une instruction de m…, Louie. *Skata*. Bien des choses étaient censurées. Peut-être que ça aussi. C'était dans un livre de classe ?

— Non.

Même de mon temps, au lycée, dans un autre hémisphère, nous n'avions droit qu'à douze dieux grecs.

Dionysos, l'alcool, le sexe, la fête… supprimés.

Maria appela Tommy à neuf heures du matin. Debout, il lisait le journal en préparant son café.

— Des annonces dans le journal ?

— Non, dit-il, les dents serrées.

Il répondit par monosyllabes et la conversation ne dura guère.

— Oui, je cherche, m'man.

Je sais, mon fils. Ce n'est pas ta faute s'il n'y a plus de travail. Maria se lança dans une diatribe contre les politiciens, l'économie. Et les Américains.

— Je t'en prie, maman, il faut que je raccroche.

Parcourant les offres d'emploi, il surligna en jaune les postes proposés. Il avait tout d'abord concentré ses recherches sur les ateliers de graphisme, spécialisés dans l'illustration et l'iconographie. Il s'était vite rendu compte qu'il n'y avait pas grand-chose.

John s'était moqué de lui quand il lui avait parlé d'illustrateurs.

— Ça n'existe plus, Tommy. Ou alors on les paie trois cacahuètes. Apprends l'informatique.

Il commençait à détester ce mot.

Tommy avait coché cinq annonces. Quatre pour des postes de vendeur. Une pour un contrat provisoire d'employé municipal. Quatre comportaient un numéro de téléphone. La dernière fournissait une adresse et demandait un CV.

Il composa le premier numéro.

882 34 56. Occupé.
543 23 23. Occupé.
428 40 76. Occupé.
652 67 65. Une voix de femme.
— Laser Write, à votre service.
— J'appelle au sujet du poste de vendeur mentionné dans le journal d'aujourd'hui. En quoi cela consiste ?
La fille nota son nom et son adresse avant de raccrocher abruptement.
428 40 76. Occupé.
882 34 56. Occupé.
543 23 23. Une voix de femme.
— Quickprint, que puis-je faire pour vous ?
— J'appelle au sujet de l'annonce dans…
— Navré, monsieur, coupa la fille. La place est déjà prise.
428 40 76. Occupé.
882 34 56. Une voix d'homme.
— Klein Group, bonjour.
— Bonjour, monsieur. J'appelle au sujet du poste de vendeur.
— Ouais, OK. Une seconde, que j'attrape un stylo.
Tommy eut le temps de boire une gorgée de café froid.
— Votre expérience professionnelle ?
Tommy lui dit.
— Vous savez vous servir d'un Macintosh ?
— Oui, mentit Tommy.
— De Quark ?
C'était quoi, cette merde ?
— Oui.
L'homme hésitait.
— De quoi d'autre ?
— Pagemaker.
Tommy essaya de se rappeler quels autres logiciels avait mentionnés John.
— Corel Draw.
— Marche sur IMB, ça.
— Ah, je m'excuse.
Le type lui donna une adresse. Envoyez votre CV.

Tommy alla pisser. Souffler une seconde. Puis il regarda son bloc-notes. Restaient deux numéros.

428 40 76. Occupé.

Il raccrocha et reprit le journal. Une autre fillette avait disparu en rentrant chez elle après l'école. La police passait au peigne fin le secteur de Bentleigh. On allait frapper à chaque porte, une forte récompense était offerte pour toute information relative à l'enlèvement. Il y avait, sur la une, une petite photo de la mère épouvantée, et en beaucoup plus grand, sur une demi-page de cette feuille de chou, le portrait de la gamine souriante, en uniforme d'écolière à carreaux bleus et blancs qui faisait ressortir ses taches de rousseur.

Tommy se gratta les fesses, l'entrejambe et tourna la page.

Quatorze femmes abattues dans une université canadienne, et treize autres blessées. Un étudiant avait apporté un fusil en cours, et s'était mis à tirer. Les photos d'étudiants en pleurs. L'éditorial sur la violence, contre les filles, contre les femmes. Des peines plus sévères requises pour les délinquants sexuels.

Tommy referma le journal et alluma la télévision. Noni Hazlehurst présentait *Play School*[1]. Un fantasme, la baiser dans la bouche. Il se tortilla de colère en éjaculant sur son pyjama, les yeux fermés, la petite écolière à la place d'Hazlehurst.

Il se dévêtit en hâte, fourra son pyjama au fond du panier, ignora la Vierge au mur, ouvrit les robinets de la douche. Frotter, les cuisses, le ventre. Tirant sur son prépuce, il dégagea violemment le résidu laiteux qu'il renfermait. Un caillot de sperme restait collé au gland ; impossible de le retirer.

L'annonce de son licenciement l'avait secoué, mais il s'était ressaisi. Tommy l'avait appris à sa famille, il était retourné au travail. Conscient qu'on se taisait à son approche, il feignit d'être soulagé – puisqu'il envisageait un autre avenir. Il n'adressa plus la parole à Pathis, à qui il vouait une haine violente. Il l'aurait assassiné. Ni Pathis ni Somers n'étaient venus au pot d'adieu – quelques verres au pub à midi, avant le poulet-frites. Il n'avait pas eu envie de les voir, mais leur absence l'avait froissé.

Il conserva ses horaires habituels. Il se levait tôt, à sept heures et demie, et partait acheter le journal. Puis, correctement habillé, il se rendait au Commonwealth Employment Service, à la recherche d'un autre travail. L'après-midi, il allait à la salle de sport. Perdre du poids, retrouver la ligne

devint une obsession. Ses moyens étant restreints, il se priva de cinéma et de restaurants. Soo-Ling l'imita pour ne pas l'indisposer. Elle se sentait elle aussi exposée du fait de sa situation.

Le sport structurait ses journées. Tommy se levait, consultait les journaux, téléphonait, postait son CV, puis il longeait les boutiques, traversait le parc et gagnait Box Hill. Une heure et demie d'exercices pendant lesquels, s'acharnant sur sa graisse, il transpirait violemment. Il put recommencer à se regarder dans les glaces. Pourtant il ne maigrissait pas assez vite pour en tirer satisfaction. Ses fringales ne le lâchaient pas pour autant, c'était plutôt le contraire, il continuait d'engloutir frites, pain, charcuteries et viandes.

— Tu fumes trop, lui dit Soo-Ling, tendue, le voyant rouler un joint.

Assis chez elle sur le canapé, ils regardaient le *Cosby Show* à la télévision.

Tommy se sentit écrasé.

— Je t'en prie, Soo.

Elle refusa le joint qu'il lui tendait.

Il aurait voulu la quitter. Pourtant il y avait ces nuits où il se réveillait en sueur, terrifié par ce qui se profilait au-delà du lit, et ses bras la cherchaient. Seul, il ne parvenait pas à se rendormir. Les pétards lui servaient de chloroforme. On lui avait prescrit du Serapax pour calmer ses angoisses, mais il ne trouvait vraiment la paix qu'allongé près de Soo-Ling.

Le sport lui apportait un bien-être élémentaire et, dans cette salle, il se rendit compte que ses rondeurs n'avaient rien d'obscène. Il s'aperçut que, malgré sa brioche, ses grosses cuisses, les pédés le mataient à la douche. L'intérêt qu'ils manifestaient pour son sexe l'aguichait et le répugnait en même temps. Tommy le lavait soigneusement d'un bout à l'autre, en tirant la peau du scrotum. Le gymnase était le lieu d'un plaisir narcissique, mais une fois hors de ce monde clos le doute l'assaillait de nouveau. En présence de femmes, il se comparait aux hommes moins corpulents que lui. Leurs vêtements paraissaient si amples, leur minceur fascinante. Un coup d'œil dans une glace et Tommy redevenait lourd et bouffi.

Le sex-shop était une autre forme de sanctuaire. Il y passait en revenant du sport, déambulait à loisir devant les étagères, étudiait les cassettes, les reposait, considérait les pages exposées des magazines. La journée, un jeune type blond et bouclé tenait le comptoir, lisait, fumait avec la radio allumée. Il le saluait d'un signe de tête, reprenait sa lecture et ne faisait pas

d'histoires si Tommy restait des heures. Comme il dépendait de son chômage, Tommy devait se rationner. Une revue par semaine. Pas plus de quinze dollars. Une cassette tous les quinze jours, échangée contre une autre. Mais quinze dollars encore. Une, voire deux fois par semaine, en tout cas le jeudi lorsqu'il touchait son allocation, Tommy prenait une cabine pour se masturber. Huit dollars la demi-heure.

L'agence pour l'emploi, la salle de sport, le sex-shop. La routine.

Retirant la Vierge du mur de sa chambre, il l'avait soigneusement rangée dans la malle, enveloppée dans un linge, protégée des vidéos par une bonne épaisseur de draps et de couvertures.

— On pourrait peut-être vivre ensemble ?

Soo-Ling prit la télécommande pour changer de chaîne. Ils optèrent pour un vieux *Benny Hill*.

Pourquoi ? Il ne dit rien.

— Tu es toujours ici, remarqua-t-elle avant d'ajouter aussitôt : C'est idiot que tu paies un loyer.

Tommy hocha la tête. Il restait six cent quarante-trois dollars, soixante-sept cents sur son compte bancaire. La remarque de Soo était parfaitement sensée. Il lui proposerait le mariage lorsqu'il aurait un nouvel emploi.

— Tu as raison. Reparlons-en quand mon bail arrivera à terme.

Elle acquiesça, ravie, et regarda l'écran. Un défilement d'images, absurdes et hypnotiques. Elle pensait à l'avenir, faisait des projets.

Tommy rit. Une grosse blonde étouffait dans son énorme poitrine un vieil homme édenté, au visage informe.

Soudain pris de vertige, il se raidit. L'idée de perdre son indépendance, de vivre chaque jour, chaque instant avec Soo-Ling lui donnait la nausée, des haut-le-cœur. Mais celle de la perdre également.

*

15 décembre, anniversaire de Lou.

Tommy conduisait lentement, pendant que Soo appliquait son rouge et pinçait les lèvres devant son petit miroir.

Il n'avait pas rendu visite à ses parents depuis un mois. Maria devenait hystérique au téléphone. Elle avait appelé un soir en sanglots, affligée par son indifférence.

— Je serai là, avait-il crié au bout du fil. Je viendrai pour l'anniversaire.

— Tu es mon fils, j'ai besoin de te voir, pleurait-elle.

Pas moi.

Il fantasmait régulièrement sur sa mort. Son absence serait un soulagement. Puis la culpabilité confirmait ce qu'il savait déjà : il était une chose obscène, à peine humaine.

Maria embrassa chaleureusement Soo-Ling et la serra contre elle. Leurs relations, distantes au départ, étaient maintenant plus familières, mais prudentes. Jamais elles ne parlaient de Tommy, sinon par allusions. Maria avait compris que la jeune femme resterait un allié sûr pour son fils, et, dès lors, peu lui importait qu'elle soit chinoise. Une Australienne l'aurait quitté le jour de son licenciement, avait-elle confié à Artie. Lequel avait répondu :

— Une Grecque aussi.

La politique les avait également rapprochées. Soo-Ling, jusque-là persuadée qu'elle s'en fichait, s'était découvert un intérêt inépuisable pour le sujet le jour où Tommy avait été congédié. Politique et économie n'étaient plus un obscur feuilleton diffusé chaque soir aux nouvelles de six heures. L'une et l'autre commençaient à influer sur ses décisions et elle évoluait rapidement. Elle avait auprès d'elle un « parasite », comme disaient les journaux.

— Imagine que les libéraux reviennent au pouvoir l'année prochaine, avait un jour lâché Maria avec une moue de dégoût.

— Ça changera que dalle, avait rétorqué Artie.

— Que si ! s'était exclamée Soo, véhémente.

Ils en étaient restés bouche bée : elle d'ordinaire si réservée.

— Ils ne valent pas mieux les uns que les autres, avait avancé Dominic. Hawke fricote avec tous les mafieux.

Des racistes. Soo-Ling se souvenait très bien du précédent chef de la majorité conservatrice, sa volonté d'imposer des quotas à l'immigration asiatique.

— Il n'y a plus que des Viets ici, avait râlé Dominic comme tant d'autres.

Levant les yeux, il avait vu la jeune femme apporter le café sur un plateau.

— Pardon, Sue, je ne pensais pas à toi.

Je sais, connard, je suis chinoise.

Elle ne semblait pouvoir réellement se fier qu'à leur mère. Peu avant que Tommy soit licencié, Maria avait fait une remarque grossière que Soo n'allait sûrement pas oublier. Éméchée lors d'un barbecue, elle s'en était prise au leader de l'opposition, un petit homme au front dégarni.

— Quel branleur, cet enfoiré ! Et ce qu'il est laid ! Il y a de ces Australiens tellement blanchâtres, tellement ramollos qu'on dirait du poisson. Il me rappelle mes patrons à l'usine. Je me ferais coudre le *mouni* cinq fois plutôt que de coucher avec ce genre de type.

Artie s'était levé, avait retiré le verre des mains de sa femme en déclarant, furieux :

— Ça suffit !

Souriant jusqu'aux oreilles, Soo était tombée amoureuse de Maria.

Tommy embrassa sa mère, serra la main de son père, et, s'excusant, s'en alla aux toilettes. Ouvrant la porte de la salle de bains, il trouva Lou, une serviette autour de la taille, qui peignait ses cheveux mouillés devant la glace.

— Pardon, fit Tommy, qui referma en rougissant.

Une masse de poils noirs étaient apparus sur le ventre plat de l'adolescent.

— Pas grave, cria Lou, tu peux entrer.

Tommy rouvrit. Souriant, le garçon se pencha pour embrasser son frère. Tommy se raidit.

— Ça va ? Soo-Ling est là ?

Tommy hocha la tête.

— Super.

Silence.

— J'y vais.

Lou prit son déodorant au-dessus du lavabo et sortit.

— Mais habille-toi !

Lou s'esclaffa.

Tous deux étaient gênés – Lou davantage par l'embarras qu'il inspirait à son frère que par la situation en soi. Tommy se montrait toujours distant, presque méfiant envers lui, et cette intimité soudaine dans la salle de bains avait été pesante, laide, inélégante. Arrivé dans sa chambre, Lou fit un clin d'œil au chat, caressa son pelage fin, puis retira la serviette nouée sous son nombril.

Bon Dieu, ce que tu es gringalet ! Fais quelque chose ! Il commença à s'habiller et oublia son frère.

Tu ne lui as même pas souhaité bon anniversaire, crétin ! Sa queue épaisse à la main, Tommy pissait, pensant à ce corps svelte, sans un poil de graisse, ferme et pur. Un jet de sperme dans la bouche d'un enfant. La petite fille kidnappée lui revint à l'esprit. Empourpré, il se regarda dans la glace.

Était-il pervers depuis toujours ? Un taré de naissance ?

Son visage avait minci, ses pommettes ressortaient légèrement. Mais le double menton était toujours là. Il allongea le cou, serra les mâchoires, fort. Il s'en voulait de son oubli, alla frapper à la porte de Lou.

— Entrez.

Lou avait enfilé un T-shirt noir sur un jean délavé et bouclait sa ceinture.

— Bon anniversaire !

Sourire.

— Soo-Ling a ton cadeau.

— Merci.

Quand son frère fila devant lui, Tommy eut l'impression d'une gifle.

Maria avait préparé un repas somptueux. À la cuisine, Eva et Soo mettaient la dernière main aux salades. Il y avait des *gemista* au four – tomates, poivrons, fleurs de courgette farcis à la viande et au riz ; un grand plat de *pasticcio*[2], un autre de *dolmades*[3], verts et luisants dans leur marinade. Du poulet rôti, des pommes dorées : du tarama, du tzatziki, du pain frais, du bon vin. Dehors, Dom et Artie faisaient cuire les souvlakis en buvant une bière. Soo était enivrée par les arômes qui flottaient dans la pièce, la danse aérienne des épices, de l'origan, du basilic… Elle se gratta le menton avec la sensation de baigner dans l'huile. Juvénile, souriant, Lou tranchait les tomates à côté d'elle.

— Comment va le chat ?

— Bien. Il doit être au garage.

— Pas dans ta chambre ?

Maria se retourna aussi sec.

— Pas de chat dans la maison !

Soo grimaça une excuse.

— Pas grave, murmura Lou.

C'est elle qui avait choisi son cadeau : une chemise de soie rouge. Lou ouvrit l'emballage, et aussitôt embrassa Soo. Il passa le vêtement par-dessus

son T-shirt. La chemise paraissait grande sur son corps mince.

— Rentre-la dans ton pantalon, le pressa sa mère.

— C'est bien comme ça, sourit Soo-Ling.

Petit pédé.

Fuyant les femmes, Tommy rejoignit son père et son frère aîné autour du barbecue.

— Alors, Tom, ça avance, les recherches ?

Il ouvrit une bière en étudiant le jardin. Artie lui fit un clin d'œil.

— Tu vas bientôt trouver, quand même, non ?

Et si j'ai pas envie ?

— Mais oui, il faut laisser passer Noël, c'est tout.

Dominic retourna la viande.

— Où est partie Eva ?

— Elle avait un truc à prendre chez sa mère. Elle revient tout de suite.

La conversation tourna ensuite autour du cricket et de la météo. Lou, qui cherchait son chat, fit irruption dans le jardin. Les trois hommes le regardèrent.

— Bass ? Où es-tu ?

Tommy avait la bougeotte et s'excusa.

De nouveau, Dominic retourna les brochettes. La graisse liquide crépita sur les charbons.

— Tu crois que ça va, Tom ? demanda-t-il.

Artie hocha la tête.

— Ça fera six mois, bientôt.

Lou se rapprocha de Dom.

— Ça court pas les rues, le boulot.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Souriant, Lou appela son chat.

— Et le lycée, ça marche, toi ?

Lou haussa les épaules. Ouais, ouais.

Bass s'était caché dans une rangée de laitues. Lou l'aperçut et le rejoignit. Prudemment, le chat s'étira vers sa main.

— Bouh ! cria Dom, et l'animal bondit comme une fusée par-dessus la clôture.

Lou se retourna avec une expression de mépris.

— Espèce de con, lança-t-il à son frère.

Il s'installa près d'Artie.

— Je peux avoir une bière ?

Son père lui en tendit une.

— Alors, papa, il a dit quelque chose ? Je veux dire, Tom. Il a eu des entretiens ?

Artie se leva et prit les pinces dans les mains de Dominic.

— Il est plutôt discret là-dessus. Tu la fermes, Dom, quand il est là, hein ? Fiche-lui la paix.

— Mais je lui fous la paix, moi.

— Ce n'est pas vrai, observa Lou calmement.

Il renifla et fit la grimace, je déteste l'odeur de la viande.

— Tu ne vas pas te faire végétarien, non plus ?

— Peut-être que si.

Dominic se marra. Maman serait folle.

Ting, *cling*, Lou tapota sur sa bouteille.

— Soo-Ling pense qu'il devrait reprendre des études.

— Qui ?

— Tommy.

— Elle dit n'importe quoi.

Artie goûta une tranche de viande fumante.

— Dom a raison. Il y est déjà allé, à la fac. C'est un job qu'il lui faut. Il a besoin de se poser, maintenant.

— Il a l'air mordu, le frangin, s'esclaffa Dominic. Il va nous l'amener à l'autel, sa poupée d'ivoire, hein, p'pa ? fit-il à voix basse.

Lou repartit à l'intérieur. Elle est plus maligne que vous deux, bande d'idiots. Il croisa Tommy à la porte de la buanderie.

— Qu'est-ce qui les fait rire ?

— Des conneries, répondit Lou sans se retourner.

Le déjeuner n'en finit pas. En arrière-fond, on entendait le match de cricket à la télévision et des chansons à la radio. Le repas se terminait par des fruits : raisin, prunes violettes du jardin, pêches et pastèque. Il y avait du vin, et on ouvrit une bouteille de champagne pour l'anniversaire de Lou. Les trois frères se soûlèrent lentement, mais sûrement. Eva et Soo-Ling finirent leur repas à l'eau. En revanche, Maria, désinhibée chez elle, but avec ses enfants.

On évita soigneusement, prudemment, d'aborder la question du travail. Mais l'alcool délia les langues et endormit la vigilance des convives. Éméchée, Maria se mit à vitupérer contre la chute du Mur, choquant Soo-

Ling qui écoutait tranquillement sans rien dire. Suivant les événements à la télévision au cours des derniers mois, elle avait éprouvé un plaisir immodéré à voir la volonté exubérante des peuples triompher des divisions du continent européen. Ce n'était pas le cas de Maria, qui fulminait.

Tommy remplit son verre, hochant la tête, et finit par en placer une.

— Maman, tu racontes n'importe quoi. Tu crois que c'était mieux, le communisme ? Tu es une imbécile.

Rire sarcastique de sa mère.

— Ah, c'est moi, l'imbécile ? Ça serait plutôt vous, non ?

Elle poursuivit, faussement larmoyante :

— Désolés de vous déranger, m'sieur Bush, c'est nous, les Australiens. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous, m'sieur Bush ? Ce que vous voudrez, m'sieur Bush !

Puis en grec :

— Les Ricains niquent tout le monde. Mais il n'y a que l'Australie pour se coucher par terre et en demander encore.

Furieux, Tommy leva son verre :

— Au capital !

Hilare, son père l'imita.

Soo-Ling redouta une explosion. Maria avait la larme à l'œil, mais la colère brillait.

— Parce qu'il t'a donné du travail, le capital ? dit-elle.

Tommy vida son verre d'un trait, le reposa brutalement et le remplit de nouveau. La remarque, méprisante, l'avait piqué au vif. S'il en avait eu le courage, il aurait renversé la table, collé son poing sur le sourire narquois de sa mère. Et il aurait foutu le camp, pour ne plus jamais revenir.

Elle n'avait pas cherché à le blesser. Cependant, ni lui ni les autres – même Artie avec qui elle partageait sa vie – ne se rendaient compte qu'en écornant ses convictions avec leurs mises en boîte, ils retournaient le couteau dans la plaie et confinaient leur mère dans son isolement. Dans la famille, personne ne portait comme Maria le fardeau de l'exil.

Ce n'est pas la ménopause qui allait arranger les choses. Les migraines, les bouffées de chaleur, ces accès de colère qu'elle ne voyait pas venir et contrôlait encore moins. Elle se débattait comme elle pouvait. Jamais Arto n'avait été aussi distant. Parfois, la nuit, le contact de sa peau la dégoûtait. Le désespoir agissait comme un poison.

Gavés, les hommes allèrent s'asseoir au salon, pour regarder la télé ou lire un journal, pendant que les femmes mettaient de l'ordre dans la cuisine. Lou faisait l'aller et retour entre les uns et les autres, un œil sur le cricket, essuyant les assiettes. Maria se mura dans le silence, sa colère retombée, mais hors d'atteinte. Tentant de renouer le dialogue, Eva et Soo-Ling n'eurent droit qu'à des monosyllabes. Elles firent la vaisselle sans rien dire. Lou et sa mère restaient proches – Soo était épatée par l'affection qui les unissait. La main mouillée, Maria caressa la joue de son fils, laissant une traînée d'eau savonneuse. Elle souffla dessus pour la retirer, et Lou se marra.

— Je vais partir tout à l'heure, maman, OK ?

— Où ça ?

— Dîner avec des copains chez Kylie. Ensuite on va à une fête pour mon anniversaire.

— Tu vas rentrer tard ?

— Pas trop. Tu veux bien ?

Elle acquiesça.

En grec, cette fois : pas trop tard, hein ?

Depuis le salon, Tommy suivit la conversation. Salope, pensa-t-il, à son âge, il aurait fallu que je hurle pour que tu me dises oui. Il a juste seize ans, ce con.

— Je peux inviter Pete à dormir ?

— Pourquoi ?

Maria étudia son petit dernier d'un œil suspicieux.

— Je peux ?

— Il ne peut pas dormir chez lui ? C'est juste à côté.

Mal à l'aise, Lou se dandinait d'un pied sur l'autre. Il jeta un coup d'œil vers Soo-Ling.

— Pourquoi ? répéta Maria.

— Il ne vit pas chez lui en ce moment.

— Pourquoi ?

— Il s'est disputé avec sa mère. Elle l'a encore fichu dehors.

Maria ferma le robinet et se retourna vers Lou.

— Et où il dort, alors ?

— Je ne sais pas. À droite et à gauche. Sous l'abribus au carrefour. Tu veux ou pas ?

Sans répondre, elle quitta la cuisine en coup de vent. Lou et Soo finirent la vaisselle en silence.

Tommy entendit sa mère claquer un tiroir dans sa chambre. Il regarda son père, qui gardait l'œil rivé sur le cricket à la télé.

Maria revint avec une petite liasse de billets qu'elle tendit à Lou.

— Il peut dormir ici. Donne-lui ça.

Lou compta l'argent et s'exclama :

— Eh, m'man, ça fait cent dollars !

La voix d'Artie résonna au salon : Mais t'es pas folle ?

— C'est mon argent, cria Maria, j'en fais ce que je veux !

Un batteur marqua un point, suivi par un écran publicitaire. Tommy souhaitait que son père réplique sur le même ton, mais il se contenta de hocher la tête. Dominic leva les yeux au ciel, puis colla son index sur sa tempe, le menton pointé vers la cuisine.

— C'est pas d'hier qu'elle est dingue, convint Artie.

— Merci, maman.

Maria se détacha de Lou et prit la place de Soo-Ling devant l'évier.

— Je vais terminer, lui dit-elle sèchement.

Au diable ces Australiens. En grec. Quelle salope ! Et elle cracha dans l'évier. Quelle conne de merde. En anglais. Elle posa la question à Soo : qui laisserait un fils de quinze ans se débrouiller tout seul comme ça ? Il faut vraiment être australien.

Lou empocha l'argent et embrassa sa mère.

— Merci, maman.

Eva entra au salon pour demander aux hommes s'ils voulaient encore du café. Sans quitter l'écran des yeux, Dominic fit signe que non et lui tendit son verre de bière. Elle le prit.

Tommy leva le menton.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

— Non, merci, Tom.

Elle hésita :

— Tu as bonne mine, tu sais ? Tu as perdu du poids.

— Je vais à la gym, dit-il, franchement ravi.

Dom se retourna.

— C'est pas le temps qui lui manque.

Tommy aurait fracassé la table, le vase, détruit l'agencement de la pièce, l'ordre immuable de la famille.

Il paraissait tellement furieux que Dom eut un mouvement de recul ; et il évita le regard de sa femme.

Revenant à la cuisine, Eva sentit sur ses épaules le poids de l'éternité.

Les yeux fermés, Artie feignait de s'endormir.

Avant de partir, Lou embrassa tout le monde. Dom lui fit l'accolade, puis le souleva à bout de bras. Le garçon se débattit en riant. Soo-Ling remarqua, frappée, à quel point ses jeunes lèvres étaient lisses.

Artie ronflait maintenant sur le canapé. Tommy se pencha vers son frère aîné.

— Tu as de l'herbe, en ce moment ?

Dominic hocha la tête.

— Tu peux m'en donner ?

— C'est deux cinquante l'once.

J'ai pas de fric, connard, tu sais bien que je suis fauché.

— Je te donnerai un quart[4]. Cadeau. Passe le prendre dans la semaine.

Fin du dialogue.

Sur le chemin du retour, Tommy se lassait de la présence de Soo-Ling. Ce qu'il voulait : se débarrasser du fardeau familial, des attentions pressantes du monde extérieur. Quand elle lui demanda de se garer devant un milk-bar, il aboya, hargneux : pour quoi faire ?

Acheter des tampons, répondit-elle calmement.

L'idée du sang lui répugna. Il serait allé droit au sex-shop, se couler bienheureux dans des vagins stériles, chez des femmes qui ne parlaient pas, ne saignaient pas, la bouclaient. Le plus loin possible de Soo-Ling.

— Ça va ? lui demanda-t-elle en remontant dans la voiture.

Elle prit sa main et il la repoussa.

— Laisse-moi conduire.

Fin décembre, Soo-Ling était invitée à un dîner de Noël organisé par sa société, auquel elle pressa Tommy de l'accompagner. Ils s'habillèrent pour l'occasion, il remit une cravate, et Soo fit sensation avec sa minijupe bleu foncé sous une longue veste en vinyle noir. On but et on s'amusa beaucoup, on fêtait déjà les vacances, adieu le travail, les responsabilités. Le vin coulait à flots et Tommy, qui avait fumé de l'herbe, se sentait bien, heureux. Il ne quittait pas des yeux une grande femme à la bouche pleine, ovale, et qui portait des créoles en or. Elle lui souriait de temps à autre, et poursuivait sa conversation. Tard dans la soirée, à l'heure des verres vides et des

cendriers trop pleins, chacun ayant plus ou moins quitté son siège, il la rejoignit, enhardi par l'alcool, et se présenta.

— Vous êtes l'ami de Soo-Ling.

Il hocha la tête.

La fille lui serra la main.

— Je m'appelle Alanah. Je travaille avec elle, au premier étage.

Elle sentait le tabac et une touche, toute simple, d'arbre à thé.

— Que faites-vous dans la vie ?

Tommy la regarda sans rien dire. Elle n'avait pas une grosse poitrine mais, sous le décolleté de sa robe rouge cintrée, les seins parfaitement formés étaient ronds et appétissants.

Incapable d'aligner deux mots, il étudia la salle. Un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grise, avait posé son bras sur le dossier de Soo-Ling. Le bruit devint soudain envahissant, un bourdonnement furieux, discordant, étourdissant. La bouche sèche, Tommy réprima une quinte de toux.

Que faites-vous ?

Sans s'excuser, il se leva et, lentement, se dirigea vers les toilettes. Un jeune type pissait dru dans l'urinoir. Tommy ouvrit un box et s'assit lourdement sur le siège. La question n'avait rien de nouveau. Elle était inévitable. Il s'était jusque-là débrouillé en brodant autour du passé, ou en s'inventant un avenir. La réponse impliquait chaque fois une continuité. Je suis. Je serai. Mais, ce soir, le présent englobait le passé et l'avenir, et ce présent-là l'écrasait.

La chasse d'eau de l'urinoir. Le jeune homme ressortit.

Il n'y avait qu'une réponse possible.

Rien.

Que faites-vous ?

Rien.

L'autorité brutale du mot le blessa tant qu'il se mit à trembler. Son front était couvert de sueur. De la musique retentit quelque part. Peut-être Kylie Minogue. Tommy attendit que les tremblements se calment, et, lorsqu'il comprit qu'il n'y avait rien à faire, il se leva, pissa, tira la chasse, se lava les mains, revint à la grande table, se raccrocha à Soo-Ling et murmura en pleurant comme un bébé, emmène-moi, emmène-moi.

1- Programme éducatif pour les enfants.

2- Lasagnes grecques.

3- Feuilles de vigne.

4- Un quart d’once = environ 7 g.

9
Liberté, 1990

LE 11 FÉVRIER 1990, Nelson Mandela fut libéré de prison et Tommy Stefano remplit son quinzième formulaire d'indemnisation pour perte d'emploi. La sortie de Mandela, transmise sur un milliard d'écrans, ne fit que réduire Tommy au désespoir. Le monde chantait. Le mur était tombé, on célébrait la fin de l'apartheid, le spectre d'une guerre nucléaire s'évanouissait. Mais il était toujours au chômage.

Il sortit de l'agence pour l'emploi, traversa la voie ferrée, entra dans le sex-shop par la porte du fond. Le nouveau vendeur regardait à la télévision une rediffusion du reportage de la veille. Plan large sur les foules rassemblées dans la poussière autour d'une grande allée, pour la libération de Mandela. La journaliste, enthousiaste, portait un rouge à lèvres rose et criard. Le vendeur appuya sur une touche de la télécommande. Une femme blanche au visage de chat contemplait un gland bulbeux. Masturbation énergique. Des seaux de semence recouvrirent son visage. Mike and the Mechanics à la radio.

— *Free Nelson Mandela*[1], s'amusa le vendeur.

Tommy rigola en se rappelant la chanson.

— Vous croyez que la situation va changer en Afrique du Sud ?

Le type le regarda pendant qu'il étudiait les cassettes.

— Je ne sais pas.

— Moi, je ne pense pas. Les nègres au bas de l'échelle seront toujours les nègres au bas de l'échelle.

Le terme, raciste, perturba Tommy.

Grand et costaud, le vendeur avait une épaisse moustache et sa coupe de cheveux, militaire, ne pouvait cacher sa tonsure. Tommy parcourut les

allées et choisit une vidéo. Au dos, une Noire tenait deux queues noires dans sa main. Énormes. Tommy posa la jaquette sur le comptoir.

— La cabine est libre ? demanda-t-il, gêné, sans regarder son interlocuteur.

— Oui. C'est calme, aujourd'hui.

Le vendeur consulta la référence, retira la cassette correspondante dans l'armoire.

— Vous voulez de la monnaie ?

Tommy lui donna un billet de dix en échange de cinq pièces.

— Vous allez aimer, elle est bien, celle-là. Je fais défiler un peu le début, il y a des parlotes.

— Merci.

Tommy referma la porte derrière lui.

Il était arrivé avant dix heures du matin, et pourtant la file d'attente était déjà longue à l'agence. En sus des habitués, beaucoup de jeunes filles craintives, poussant un landau ou tenant un petit morveux par la main ; un jeune homme au visage grêlé, qui perdait ses cheveux et arborait un T-shirt à l'effigie d'AC/DC ; la princesse punk qui ne souriait jamais ; la grosse pouffe et son corsage sale. Ça n'avançait pas vite. Un type en costard-cravate râlait au comptoir.

— Je ne vais pas rester là toute la journée. Je veux voir quelqu'un maintenant !

L'employée s'y opposait.

— Prenez un ticket et allez vous asseoir. Je vous ai dit d'attendre votre tour.

La pouffiasse, qui précédait Tommy, se retourna vers lui.

— Elle est vraiment conne, celle-là, hein ?

Tommy hocha la tête.

La cabine était propre. Il était encore tôt. Tommy alluma le ventilateur, qui se mit à ronronner doucement. Une boîte de mouchoirs en papier sur l'étagère, une petite corbeille rose, garnie d'un sac en plastique blanc. Sur les murs noirs, qui avaient été brossés, de vieilles taches de sperme étaient

encore visibles. Elles rappelaient à Tommy la traînée visqueuse d'une limace.

Il inséra ses pièces dans la fente, l'écran s'éveilla, barré d'une ligne horizontale, mouvante, puis l'image apparut. Une femme assise retirait sa culotte en tenant des propos lubriques au téléphone. Elle avait des seins épais, flasques, des mamelons ronds et roses. Le regard éteint, elle frotta son sexe poilu. Tommy s'assit sur la chaise en plastique, défit sa ceinture, ouvrit sa braguette. Il n'était pas très excité.

Le type en costard-cravate avait finalement pris un siège et marmonnait. Aux grands maux les grands remèdes… Il appellerait son député… Tout le monde l'ignorait. La princesse punk leva les yeux au ciel. Tommy se présenta au comptoir avec son formulaire, que la fille lut rapidement avant de le tamponner. Il lui montra sa convocation.

— J'ai rendez-vous.

Elle étudia le papier et lui dit d'aller se rasseoir. Tommy s'installa près du râleur, qui, sans le regarder, s'écarta de quelques centimètres. Ils patientèrent en silence. Sur l'écran de télé, une femme proposait un service à vaisselle pour seulement quarante-neuf dollars et quatre-vingt-quinze cents. Une pile d'assiettes, un plat à four, des tasses et des soucoupes. Même un jeu de couteaux de cuisine, à condition d'appeler dans l'heure. Tommy s'en alla aux toilettes, sortit une boîte de pilules de sa pochette, avala deux comprimés qu'il prit avec un peu d'eau dans ses mains. Un bébé pleurait derrière la porte.

Il attendait de bander. Le volume était réglé si fort qu'il occultait le monde extérieur. Le souffle persistant de la bande sonore était ponctué par les gémissements – les cris plutôt – de l'actrice. Sentant le sang affluer dans son sexe, Tommy ferma les yeux pour écouter la chanson du plaisir. Il les rouvrit sur un gros plan du vagin de la fille. La scène était mal éclairée, sa peau avait des reflets jaunes. Il cracha dans sa main pour lubrifier son membre. Le visage de l'actrice, paupières closes, haletante, envahit l'écran. L'image tressauta, le son fut coupé un instant. Entendant une voix de femme de l'autre côté, Tommy s'interrompit, remonta son pantalon, repéra

la commande de volume et baissa le son. Le monde extérieur refaisait irruption dans le sien et il était furieux.

Roux, jeune, le conseiller portait une petite croix à l'oreille gauche. Il avait procédé méthodiquement, une question après l'autre, et l'entretien avait été fastidieux.

— Depuis combien de temps êtes-vous sans emploi ?

— Six mois.

Comme si tu le savais pas, crétin.

— Vous cherchez dans quel secteur ?

— Le graphisme, les ventes. N'importe quoi, en fait.

Rien.

— Vous vivez seul ?

— Oui.

— Vous avez une copine ?

Pas tes oignons.

— Non.

— Votre dernier entretien d'embauche ?

Tommy hésita. Novembre ?

— Janvier.

— Quelle société ?

Il fouilla sa mémoire, essayant de se rappeler ce qu'il avait inscrit sur le formulaire.

— Club X, le sex-shop.

Le jeune homme releva les yeux.

— On est loin du graphisme, là.

Tommy rougit. Et s'en voulut terriblement.

— Un job, c'est un job, non ?

— Oui. C'est tout ?

Il hocha la tête.

Le rouquin s'adossa à son siège.

— Dans deux mois, vous aurez droit à une aide à la formation. Avez-vous pensé à un cours qui puisse élargir vos compétences ?

Tommy eut envie de lui rire au nez. Le Serapax faisait effet.

— J'ai étudié l'art graphique avant l'arrivée des ordinateurs. Une initiation à l'informatique, ça serait bien.

— Vous possédez un ordinateur ?

— Non.

— Ce serait une bonne idée de vous en procurer un, monsieur Stefano. Comme vous le savez, le marché du travail est très concurrentiel. Il vous en faudra un pour apprendre suffisamment.

Une affiche derrière le conseiller avait pour légende : « Violences domestiques. Partage des responsabilités. »

— Monsieur Stefano ?

— Oui.

— L'ordinateur. Je vous conseille d'en acheter un.

Deux cent vingt-trois dollars à la banque.

— Bien sûr.

Le jeune homme jeta quelques notes sur l'imprimé de Tommy.

— Nous allons essayer de vous trouver un cours au TAFE. Si vous êtes toujours sans emploi dans quelques mois.

— Merci, dit Tommy en se levant.

— Bonne chance.

C'est ça. Suce-moi la bite, gros pédé.

À la réception, le type au costard attendait toujours, avachi sur une chaise orange, sa colère depuis longtemps dissipée. L'image du découragement. À ses pieds, un bébé jouait avec des cubes en plastique. Il bavait. En passant, Tommy fut pris du désir soudain de lui flanquer son pied dans la figure. Il faisait bon dehors. Il n'avait qu'une pensée en tête. Pornographie. Expulser ce gros con de rouquin par tous les pores de son corps.

La fille jouit et remit sa culotte. Plan fixe sur son air satisfait. Le fond de teint ne parvenait pas à cacher un bouton. La voix de femme au-dehors était remplacée par les spots publicitaires à la radio du magasin. Tommy remonta le volume, baissa son pantalon, dégagea sa queue de son slip. L'actrice se leva lorsqu'on frappa à sa porte. Un Noir d'une minceur saisissante était là, en bleu de travail, avec une fine moustache. Elle le fit entrer et le conduisit à l'évier de la cuisine, où il se mit au travail. Puis elle s'assit sur la table, souriante, aguichante, en écartant les jambes pour qu'il devine sa culotte noire. Le type se redressa et la rejoignit ; elle tripota les boutons de sa salopette ; il lui malaxa les seins, puis – en gros plan – téta un

de ses mamelons. Tommy s'activait, lentement. Le Noir recula et dégagea ses bretelles ; la fille lui lécha la poitrine, le ventre, sortit son sexe de son petit slip bleu. Un sexe épais, long et courbe ; elle commença à le sucer.

— Baise-la, négro, marmonna Tommy.

Le mot l'excita. Une giclée de sperme atterrit sur son poignet et en travers de sa chemise. Aussitôt les silhouettes obscènes s'agitant sur l'écran le dégoûtèrent. Il préleva trois mouchoirs dans la boîte et s'essuya. Les acteurs avaient commencé à forniquer – la fille penchée sur la table de la cuisine, le type derrière elle. Elle couinait. C'était ennuyeux et Tommy s'en alla.

Il téléphona à Soo-Ling en rentrant chez lui. Elle abrégea.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Elle soupira.

— Beaucoup de travail. Je déteste ce job, murmura-t-elle.

À la télévision, Phil Donahue[2] chauffait le public.

— Je n'ai même pas eu le temps de déjeuner.

Tommy se rendit compte qu'il avait faim.

— Tu viens ce soir ?

Il hésita. Non.

— OK. À plus tard.

Elle était contrariée.

— Je t'appelle demain.

Soo raccrocha sans répondre.

Il explora la cuisine. Cinq tranches de pain rassis, deux pommes moisies. Au fond d'un placard, il trouva une boîte de haricots. Pensant à son ventre, Tommy referma le placard d'un coup de pied, puis il vida le contenu de la boîte dans une casserole. L'émission d'aujourd'hui traitait des femmes violées par un proche, ami ou connaissance.

Il se faisait rare à la salle de sport, oubliait son régime. Lorsqu'il sortait de la douche, la salle de bains pleine de buée, il ne se regardait plus dans la glace. Un seul coup d'œil à ses bourrelets et la journée était foutue. Il se détestait au point d'éviter bientôt toute forme d'activité.

Ça paraissait chaud, il disposa ses fayots sur deux tranches de pain sec, s'assit devant la télé et commença à grignoter.

Une femme en pleurs parlait d'un homme qu'elle avait rencontré à une soirée dansante. Il l'avait invitée chez lui et elle avait pris peur, paralysée, en comprenant qu'il pensait coucher avec elle. Elle l'avait laissé l'embrasser, dégrafer son soutien-gorge, puis elle avait voulu qu'il arrête.

Tommy reposa son assiette. Des sanglots dans la voix, la fille s'interrompit. Il a continué, il a continué, plaidait-elle devant le public. Gros plan sur la mine affligée de Donahue. Gros plan sur le regard froid d'une Blanche au premier rang.

Quand, pour la première fois, Tommy avait couché avec une copine, celle-ci lui avait résisté. Il l'avait implorée, je t'en prie, je t'en prie, et elle avait fini par céder. Sa colère l'avait dérouté, et il l'aurait presque remerciée en la pénétrant. Il lui aurait couvert la bouche si elle avait refusé plus longtemps. Doublement soulagé, il s'était détaché d'elle sans un mot.

Une autre femme consolait la victime en pleurs. Donahue s'adressa ensuite à l'homme, qui raconta une fort différente histoire. Il n'avait pas senti d'opposition, cette fille l'avait embrassé, l'avait aidé à retirer son soutien-gorge. Il ne s'était rendu compte de rien et s'était comme réveillé à la fin en l'entendant crier. Huées dans le public. Tommy fantasma sur la scène. Puis il s'endormit, négligeant de se laver ou d'éteindre la télévision. Lorsqu'il se réveilla en sursaut, la nuit était tombée. Il sentait l'urine.

Soo-Ling avait pratiquement consigné dix mille mots dans l'ordinateur. Elle n'avait pas arrêté de toute la matinée. La veille des élections, c'est à peine si on lui avait donné du travail. Mais dès l'annonce des résultats, les téléphones avaient commencé à sonner, les clients exigeaient qu'on s'occupe d'eux sans délai, et le patron, harassé, fatigué, comptait sur elle pour faire des heures supplémentaires. Méthodique, organisée, elle était l'une des meilleures employées de la boîte et elle le savait. Mais elle détestait ce job.

Soo s'attendait à tout, sauf à un appel de Nadia. Anxieuse, elle n'avait cessé de regarder l'horloge pendant leur conversation. Deux autres secrétaires tapaient furieusement sur leur clavier.

— Quelle bonne surprise ! Quand es-tu rentrée ?

— La semaine dernière. Je n'arrive pas à le croire et je me demande si j'ai pris la bonne décision.

Elle évoqua ses voyages et Soo s'aperçut que son discours la blessait. Soo-Ling n'avait encore jamais quitté l'Australie.

— Comment va Tommy ?

— Bien, dit-elle avec une grimace, anticipant la question suivante.

— Il travaille ?

Soo regarda autour d'elle en répondant.

— Non.

Un murmure.

— Ça doit pas être facile. Je n'ai pas commencé à chercher, moi.

— Où est-ce que tu habites ?

— Chez ma sœur à Brunswick. Elle passe quelques semaines dans le Nord et je garde la maison. Ensuite, aucune idée.

Soo consulta de nouveau la pendule.

— Excuse-moi, Nadia, il faut que je raccroche. C'est l'enfer ici, en ce moment.

— Je comprends. Écoute, vous voulez venir dîner, avec Tommy, la semaine prochaine ?

— Oh oui, avec plaisir.

Nadia lui donna le numéro de téléphone et l'adresse. Soo-Ling reposa le combiné et se tourna vers son ordinateur. Un clic sur la souris et l'écran retrouva lignes et courbes. Elle se remit à frapper.

— Je ne veux pas y aller.

— S'il te plaît, Tommy. Tu l'aimes bien, Nadia, et il y a des lustres qu'on ne sort plus nulle part.

On montrait aux informations les photos de deux jeunes gens, tués aux Pays-Bas lors d'un attentat à la bombe. Des touristes australiens, dont l'un avait le style grec. Soo prêta attention.

— C'est trop triste.

Du tout. Parfaitement indifférent, Tommy n'éprouvait rien.

— Fais un effort, plaida-t-elle.

Elle entendit Sonja à la cuisine, qui riait au téléphone.

— Tom.

Il maugréa quand elle se blottit contre lui.

Elle avait envie de faire l'amour. Ses mains remontèrent doucement vers son épaule et elle tenta de l'embrasser.

— Je suis fatigué, chérie.

Vexée, Soo-Ling n'insista pas. Elle attendit que ses ronflements soient secs et réguliers, puis, à l'abri dans ses bras, elle stimula son clitoris, se masturba sans l'aide d'une image ou d'un souvenir. L'orgasme ne fut qu'un médiocre frisson, mais au moins il lui permit de s'endormir.

L'un des jeunes hommes qui avaient trouvé la mort aux Pays-Bas était beau garçon, avec un visage juvénile. Elle rêva qu'il l'appelait depuis le côté opposé d'une route fréquentée ; elle le perdit de vue en se frayant un chemin entre les autobus, les voitures, les camions et motos. Une explosion retentit, réduisant le monde à un tas de cendres. Indemne, Soo se rapprocha lentement de l'homme qui lui avait fait signe, maintenant couché par terre. Elle savait que c'était Tommy, ce qui l'horrifia tant que, incapable d'en supporter davantage, elle se réveilla. Ce qui la dérangea surtout – plus que la bombe, plus que les morts – était la présence d'une jeune fille au milieu des décombres, assise dans la position du fœtus, et qui, les mains entre les jambes, se balançait en se masturbant.

Nadia avait quelque chose de changé, Soo n'aurait su dire quoi. Bien sûr, ses cheveux étaient plus courts, et elle portait un jean et un T-shirt noirs à la place des jupes et chemisiers bien repassés qu'on lui voyait au travail. Devant son verre de vin, Tommy ne disait rien ou presque, et Soo-Ling était intimidée. À sa grande surprise, elle ne savait plus se comporter lors d'un dîner. Nadia reposa son verre et s'excusa.

— J'ai quelques trucs à finir à la cuisine.

— Tu as besoin d'aide ? demanda Soo, qui s'empressa de se lever.

Nadia hocha la tête.

— Je peux mettre la télé ?

Tommy l'alluma sans attendre de réponse.

Il avait pris un comprimé pour calmer son angoisse. Nadia lui rappelait une vie révolue depuis si longtemps, semblait-il, qu'il s'en souvenait à peine. Les visages des collègues s'enfonçaient dans l'oubli, il ne conservait en mémoire que l'odeur des presses, de l'encre. Le Serapax faisait effet et il s'installa confortablement sur le canapé. Alors le monde se réduisit à la distance qui le séparait de l'écran, de la danse miniature des acteurs. Soo-Ling et Nadia quittèrent son champ de vision ; le flot des images le maintenait au chaud.

— Tout va bien ?

Soo-Ling tranchait les tomates. Dégageant les mèches de cheveux qui lui tombaient sur les yeux, elle sourit.

— Ça va.

Elle baissa la voix.

— Le problème, c'est Tommy qui est toujours au chômage.

— Vous vous êtes fiancés, entre-temps ?

Soo fit signe que non.

— Il veut d'abord retrouver un job. Il ne tient pas à ce que je l'entretienne.

Nadia pressa un citron au-dessus d'un bol.

— Pourquoi, tu y tiens, toi ?

La question ébranla Soo-Ling. L'existence misérable de Tommy finissait par l'irriter, elle avait envie de le battre lorsqu'il invoquait l'argent pour refuser une sortie ou une activité. Pourquoi se le cacher : elle dressait mentalement un compte de ce qu'elle dépensait pour lui. Et elle se sentait égoïste et malheureuse. Il avait fallu attendre cet instant pour qu'elle le comprenne réellement : elle voulait que Tommy travaille, qu'il ait un revenu. Soo détestait lui donner de l'argent.

Elle rougit en pensant qu'il était une chiffe molle.

— Il trouvera vite autre chose.

— Pas facile.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? Du secrétariat, toujours ?

— Pas question !

La réponse, véhémente, avait quelque chose de réjouissant.

— Alors ?

— Je vais reprendre des études. De quoi, je ne sais pas, mais voilà.

— Tu as de quoi les payer ?

— Non, admit Nadia en riant. Je vais avoir besoin d'un job à mi-temps.

Elle regarda Soo en agitant un flacon de vinaigrette toute faite.

— Terminé, le bureau et ces boulots de merde. Au moins, je suis sûre de ça.

— Bravo, dit Soo-Ling avec une pointe de jalousie.

— Ma mère me traite de folle. Sans mari, sans travail, j'aurais perdu mon temps, selon elle. Elle est furieuse que je me sois servie de mes indemnités pour voyager. Tu sais ce que c'est, chez les métèques, fit Nadia en haussant les épaules.

Soo comprit en quoi son amie avait changé. À part une légère touche de rose sur les lèvres, et un trait d'eye-liner, elle n'était pas maquillée. Elle faisait beaucoup plus jeune et sa bouche n'avait plus la même dureté.

Le dîner sembla long. Affamé, Tommy engloutit la salade, les tortellinis à la crème et aux champignons, le cheese-cake. Les filles entretenaient une conversation décousue. L'une et l'autre, à divers moments, pensèrent la même chose : dommage qu'il soit là. Il essaya de participer, mais en dehors de la télé et de ce qu'ils mangeaient, il n'avait rien à dire. Sa minceur, sa pâleur étonnaient Nadia. Il paraissait extrêmement malheureux, et elle ne voyait pas comment le sortir de son isolement. Elle resservit sans cesse du vin.

Le dessert terminé, elle inséra un CD dans l'appareil et ils reprirent place au salon.

— Qu'est-ce que c'est ?

— George Michael. La grande mode en Europe.

Elle alla chercher une bouteille de vodka dans le frigidaire.

— Vous en voulez ?

— Oui.

— Tu es sûr, Tommy ? Tu ne conduis pas ?

Fais chier.

— Ça ira.

— J'en veux bien aussi.

Soo-Ling avait envie de s'enivrer, de relâcher la pression.

Nadia remplit les verres et Soo finit le sien en deux gorgées.

— Encore !

— J'aime te l'entendre dire, s'esclaffa Nadia.

Tommy les observa. Il avait mangé et bu sur son anxiolytique. Il eut envie de baiser. L'une et l'autre. La vodka était acide et sucrée à la fois, et, l'espace d'un instant, le bonheur lui sembla à portée de main. Un rythme bondissant jaillit des haut-parleurs. Nadia se leva et se mit à danser. Venez ! s'exclama-t-elle, frappant dans ses mains devant Soo-Ling.

Hésitante, puis ravie, Soo l'imita, tandis que Tommy, les yeux fermés, allongé sur le canapé, s'immergeait dans la musique. *Freedom*, scandait le refrain, et il sourit, détaché de tout. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Soo-Ling, aux anges, riait en se déhanchant, les paupières closes. Nadia tourna un bouton sur la chaîne, et la musique envahit l'appartement.

— Viens danser ! fit-elle à Tommy.

Il referma les yeux, s'imprégna de la chanson, qu'il aurait aimé suivre une éternité. Avec la mort au bout. Quand la fin arriva, une vague de tristesse les recouvrit tous trois.

— Des années que je n'avais pas dansé, dit Soo en se rasseyant près de lui.

La sueur frissonnait sur ses lèvres.

Il y a six ans, peut-être plus, j'allais tout le temps voir des groupes, pensa Tommy.

Nadia baissa le volume.

— On devrait tous aller danser, bientôt.

— Où ? demanda Soo-Ling.

— N'importe où.

— On est trop vieux.

Tommy.

— Sottises, répondit Nadia en servant une nouvelle tournée. On n'est jamais trop vieux.

— Mais si.

— Parle pour toi.

Je le suis.

— C'est bien l'Australie, ça. En Grèce et en Italie, là d'où tu viens, idiot, ils danseraient jusqu'à la mort.

Je ne viens ni de Grèce ni d'Italie.

— Quel âge as-tu, Tommy ?

— Il va avoir trente ans en février, répondit doucement Soo.

— Ce n'est pas vieux, fit Nadia en buvant une gorgée.

Elle leur montra les images qu'elle avait rapportées de ses longues vacances. Les sites touristiques de Londres – Westminster, Big Ben, la Tour. Puis Soo-Ling nota un changement. Les vues ne s'attardent plus sur les bâtiments ou les symboles, mais sur des détails de la vie quotidienne. Un groupe de routards au petit déjeuner, qui rient et s'adressent à la caméra.

— Salut, l'Australie ! lance une femme au visage rond, avec un fort accent.

Une vieille dame, vêtue d'un sari orange vif, lessive un mur.

— Brick Lane. Le seul endroit correct où manger à Londres.

Son travail terminé, la vieille dame fixe l'objectif avec un sourire édenté. Une pause, puis elle réapparaît en gros plan, souhaitant à Nadia chance et prospérité.

— D’où êtes-vous ? lui demande l’Australienne.

— Je suis indienne.

— Vous vivez depuis longtemps en Angleterre ?

— Quarante ans, dit la femme en riant. J’étais toute petite quand je suis arrivée.

L’Écosse. Un vieil homme fouille dans les poubelles ; une fillette joue à la marelle dans la rue. Des vêtements d’un blanc éclatant sur une corde à linge. Un jeune blond, plutôt beau gars, le front mangé par une tignasse sale, gêné par la caméra. Il sourit soudain.

— C’est Alan.

— Qui est-ce ? demanda Soo.

— Je l’ai rencontré à Glasgow.

Une cité HLM, grise, affreuse.

— C’est là qu’il habitait.

Alan salue de la main sur le balcon de son appartement, qui rapetisse avec lui jusqu’à disparaître.

France. Une femme creuse la terre dans un champ ; un homme joue de l’accordéon. La caméra le quitte pour étudier les spectateurs rassemblés dans le village autour de lui. Au milieu de la petite foule se trouve une ado, vêtue d’un T-shirt blanc qui lui tombe sur les genoux et porte l’inscription : « Aciiide ! » Visage jaunâtre et souriant.

— Oui, tous les mômes s’éclataient sur de l’acid-house, là-bas. Je n’en avais jamais entendu parler.

— Lou aime bien ça, non ?

Tommy hocha la tête, fasciné par le défilement des images, des instants, des figures, glanés d’un bout à l’autre de l’Europe. Les gens, beaux et laids, frais et flétris. Puis un pays très vert, d’une somptueuse géométrie. Collines, tours, pentes, vallons. La caméra enlace le sol et les profils. En Roumanie, de vieux visages ridés autour d’une table entonnent une complainte pour Nadia. Maria avait chanté ce genre de chose, autrefois. La grand-mère de Nadia lève son verre à la santé de sa petite-fille en larmes ; les femmes en châle et en foulard. Puis les enfants, joues sales et cheveux emmêlés, picorent dans leurs assiettes tout en essayant de se cacher. Au salon, Nadia pleurait devant sa télévision. Soo-Ling prit sa main.

Le fleuve est noir ; l’usine au deuxième plan répand des flots de fumée noire. Une femme rit sous un arbre, sale elle aussi, des traînées grasses sur la peau. Elle rit et tremble à la fois. L’objectif reste un instant sur elle, ce

sont les mains de Nadia qui tremblent, la fille bondit et se lance à sa poursuite.

— Qui est-ce ?

— Eleni, révèle tranquillement Nadia, et Soo devine, interdite, qu'elles ont été amantes.

Nadia en train de s'habiller, soutien-gorge et culotte. Elle s'esclaffe, assise à même le sol. Tommy s'efforça de mémoriser l'image. Remarqua les poils drus autour de la dentelle blanche.

Nadia en train de traverser une place grise. Désolation monumentale ; l'affirmation d'un pouvoir monstrueux ; des marches qui semblent engloutir le ciel.

— Bucarest.

Une chambre minuscule, dotée d'un lit étroit. Les taches d'humidité tourbillonnent sur le mur. Eleni fait signe à la caméra. Panoramique au-dessus d'une table en bois. La photo d'un homme et d'une femme, une couronne d'épines autour du cadre. Le portrait est flou, le cadre irrégulier. Gros plan sur ce dernier : le détail révèle une sorte de bas-relief, composé d'os et de crânes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une photo de Ceauşescu et de sa femme. C'est Eleni qui a sculpté le cadre sur des bouts de bois. Elle appelle ça *Le Requiem du dictateur*.

— Ç'a dû lui prendre un temps fou.

— Elle a tout le temps du monde. Elle n'a même que ça.

Tommy avait vu à la télévision les séquences relatives à l'exécution. Il avait gardé le souvenir de l'épouse du tyran, répondant par la haine, le mépris, à la liesse sauvage des foules. Il avait trouvé celles-ci idiotes. Le dédain d'Elena Ceauşescu avait diminué leur victoire.

Grèce. Les vagues de l'Égée, puis zoom sur des îlots rocheux au large. Une file de passagers, en short et T-shirt, en train de débarquer. Des pêcheurs remontent leurs filets sur leurs bateaux. Une jeune fille fragile à sa fenêtre, une ruelle de maisons blanches et crème. La tache criante d'Athènes sur l'horizon, une explosion de béton grisâtre. Un kiosque. Un groupe de petits vieux qui s'engueulent vivement.

Soo se tourna vers Tommy.

— Que disent-ils ?

— Je ne sais pas.

Une légère brise au Parthénon. Touristes, cheveux au vent, sur les marches abîmées. Gros plan sur les échafaudages.

Tommy tendit le bras vers l'écran.

Un crachotement, des raies blanches défilant sur un fond noir, puis le vide.

Quand Nadia ralluma la lumière, Soo-Ling était désorientée.

Nadia leur proposa du café et ses deux amis, assis par terre, distants l'un de l'autre, acceptèrent, l'œil rivé sur la télévision muette. Tommy tenta de saisir la télécommande, et Soo l'en empêcha.

— Pas la télé, Tommy. Je ne supporterai pas.

Nadia fredonnait à la cuisine.

— On devrait partir. Vite.

— À la maison ?

— Non ! En voyage.

— Je n'ai pas de sous, tu le sais bien. Je croyais que tu voulais économiser pour acheter une maison. On ne peut pas tout avoir. Moi, en tout cas, j'ai pas de boulot.

D'un air absent, elle se demanda s'il la détestait.

Le café servi, Nadia entama un récit, la bande sonore de ses images. L'hédonisme désinvolte d'Alan, des habitants de Glasgow ; Eleni qui était si belle, blessée, la force de ses sentiments. Les champs en Roumanie contaminés par toutes sortes de produits chimiques.

— Quand on est rentrées de promenade, les semelles de mes baskets étaient décolorées.

Elle décrivit des guerres aux frontières ; une France sereine, une Grèce en proie à la confusion ; l'angoisse des deux Allemagne sur le point d'être réunifiées. Et Londres était pour elle une ville très solitaire.

— J'ai hâte de m'en aller.

— Tu devrais, Soo, tu devrais, renchérit Nadia, passionnée. Je ne sais pas comment expliquer ça : on est si loin de tout ici, et les choses vont si vite là-bas. Ça pourrait mal finir, je sais. Il y a des guerres en Europe depuis que le Mur est tombé.

Elle recula, but une gorgée de son café.

— C'est vrai qu'on est loin de tout.

Tais-toi, tais-toi. Tommy cédait à la panique, craignait jusqu'à la nuit dehors.

Nadia se tourna vers lui.

— Toi aussi, Tom, toi aussi. Il faut que tu ailles en Grèce.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est tes origines.

Puis à Soo-Ling :

— Tout comme toi, tu as besoin d'aller en Chine.

Ils se turent en remuant silencieusement le café dans leurs tasses.

Ils se turent également sur le chemin du retour. Soo-Ling contemplait le ruban sans fin de l'autoroute.

— Ça t'embête si je ne monte pas ? demanda Tommy.

Il voyait les couleurs de la télévision se refléter sur les fenêtres de l'immeuble.

— Je suis fatigué.

— On peut se coucher tout de suite.

— J'aimerais être seul ce soir, Soo. Tu veux bien ?

C'est fini, n'est-ce pas, Tommy ? Soo-Ling frottait ses chaussures sur le tapis de vinyle. Ivre. Elle avait simplement envie de lui dire reste avec moi ce soir. Mais elle s'abstint. Elle se pencha, sa bouche effleura sa joue froide, elle dit au revoir.

Allongée par terre, un homme auprès d'elle, Sonja regardait une vidéo. Les rugissements de *Terminator*. Elle mit la bande sur pause.

— Où est Tom ?

— Il a des trucs à faire.

— C'était bien, le dîner ?

Hochement de tête.

— Soo-Ling, je te présente Andrew.

Ils se serrèrent la main. Fin de la pause vidéo. Soo attendit un quart d'heure, puis téléphona à Tommy. Pas de réponse. Elle regarda le film un autre quart d'heure, recomposa le numéro. Toujours pas de réponse. Elle se brossa les dents, se lava, gagna sa chambre et s'effondra. Ce n'est pas la tristesse qui l'épuisait. Elle s'imagina à bord d'un avion, en route par-dessus l'océan vers d'autres territoires. Un rêve dans lequel elle volait, mais seule. Tommy avait disparu.

C'était calme à l'intérieur. Un vieil immigrant matait le rayon gay à l'arrivée de Tommy. Aussitôt il s'écarta du mur, gêné, et s'en alla.

Le vendeur leva les yeux.

— On ferme dans dix minutes, l'ami.

Tommy ne broncha pas, englouti par la mécanique du sexe, la soif de s'immerger dans le chant des sirènes, l'appel du génital. Les voyages de Nadia lui avaient inspiré une horreur croissante, la conscience du fossé qui le séparait du monde. Pour retrouver son équilibre, il avait *besoin* de parcourir les étals pornographiques. Même à l'heure de la fermeture, confronté au déni, il était heureux de voir la marchandise renouveler son excitation. Il retira la première cassette qui se présentait sur l'étagère et la posa sur le comptoir, où le vendeur faisait sa caisse.

— Je peux encore l'acheter ?

Il y eut un petit bruit sec, le voyant rouge de la cabine passa au vert – libre. L'homme qui en sortit perdit contenance en découvrant Tommy. Il tourna les talons et fila à toute vitesse.

— Vous faites peur aux clients, rigola le vendeur.

Tommy ne répondit pas. Ce type énorme, obèse, lui avait soulevé le cœur. Le cheveu rare, la sueur, le double menton. Obscène. Son visage était pourtant familier. L'agence pour l'emploi ? Oui, sans doute, c'était aussi son monde. Le chômage. Tommy l'avait surpris, et cet individu infect, trouillard, détalait comme un rat. Les mêmes yeux que lui, des yeux qu'on baisse, qui ne vous regardent jamais, qui se détournent.

— Vous avez l'appoint ?

Tommy n'entendit pas. Le vendeur répéta la question. Hagard, Tommy le paya, prit la cassette enveloppée de papier brun et sortit sans dire un mot.

Il venait de voir dans un miroir l'image écœurante de lui-même.

1- Libérez Nelson Mandela.

2- Talk-show américain.

10
Le grand schisme

À L'ÂGE DE QUINZE ANS, Tommy s'était mis à fréquenter l'église baptiste de North Blackburn, ce qu'il garda bien de révéler chez lui. Maria avait interdit aux garçons de suivre les cours d'instruction religieuse. Ceux-ci étaient offerts à l'école de Clifton Hill par des volontaires de l'Armée du Salut, des protestants qu'elle n'allait pas laisser endoctriner ses enfants. Tommy et Dominic passaient donc l'heure réservée au catéchisme en salle d'étude, avec des catholiques irlandais et italiens, des orthodoxes grecs et serbes, et des musulmans turcs, à rigoler en évitant l'œil peu attentif du bibliothécaire. La Bible se limitait à Noël et à Pâques, les textes sacrés à quelques fables dans les livres de contes.

Tommy alla à l'église baptiste parce que Helen Thompson le faisait bander : des nuits entières de masturbation effrénée, dans un silence gêné, interrompues par le sommeil ou l'émission soudaine d'un bruit humain.

Helen. Il ne savait rien de l'amour, mais il voulait le faire avec elle. Un refrain, constamment en tête, la baiser, la baiser, la baiser. L'obsession d'un vagin, territoire parfaitement étranger. À quoi cela ressemblait, il n'avait pas vraiment idée. En douce, une fois, il avait regardé sa mère se déshabiller. La beauté de ce corps inconnu – les seins, les hanches, coup d'œil sur le pubis – l'avait fasciné. Il s'était détourné, honteux, et ce jour-là la répugnance avait surgi. Parce que c'était sa mère. Ce n'était pas elle, son corps, qui le dégoûtait, mais lui-même.

Tommy tomba amoureux d'Helen Thompson.

Elle était attentive, ravie de l'avoir converti. Cependant il faisait tache à l'église, il n'était pas de ce monde. Et ce qu'ils étaient pâles et blonds, ces catholiques ! Contrairement à Maria, les femmes portaient des vêtements

falots – jamais de noir ni de couleurs vives, rien d'ajusté ni de moulant. Les hommes, chemisés, cravatés, n'avaient rien d'attrayant non plus. Non que les dames ne fussent pas jolies, ni les messieurs sans intérêt, mais tous s'efforçaient de s'enlaidir. Seuls les prêtres faisaient impression – lorsqu'ils s'enflammaient. Des durs à cuire, qui avaient le verbe haut.

Helen n'apprécia pas du tout qu'il s'enivre avec du mauvais vin à la fête de Sally Morton. Tommy lui passa un bras sur l'épaule et tenta de l'embrasser. Elle le repoussa.

Branle-moi alors, pensa-t-il.

Mais il ne broncha pas et oublia l'église baptiste. Le sermon mis à part, c'était creux, il n'y avait rien. Il ne pouvait croire sans le visage de Dieu, les preuves manifestes des statues, des icônes, des anges incrustés dans l'architecture.

Tommy ne perdit pas la foi pour autant, une foi habitée par la sensation qu'on l'observait tout le temps, une sensation qu'il conserva toute sa vie. Dieu venait à lui par la crainte, et, certes, il aurait préféré être athée. Dieu ou diable, cela revenait au même, peu lui importait qu'ils symbolisent le bien ou le mal. C'est l'inconnu qui le terrifiait.

Il regardait *Twin Peaks*. Il regardait Oprah Winfrey et Sally Jesse Raphael. Il regardait la coupe du monde qui avait lieu en Italie. Tommy regardait la télévision.

Il ne payait plus son loyer depuis deux mois. Il avait jeté l'avis d'expulsion sur la table en bois laminé, par-dessus le tas de factures et de paperasse, et n'y avait plus pensé.

Il avait rompu avec Soo-Ling au téléphone.

Tu aurais pu me le dire en face, avait-elle lâché, méprisante.

Il n'avait rien eu à répondre.

Elle l'avait maudit, traité de tous les noms.

Il ne quittait plus son appartement, rassuré par les repentirs à la télévision. La télévision américaine. Des confessions faciles à déployer autour des pages de pub. De onze à deux heures du matin, des viols, des meurtres, des vols, des adultères, des trahisons et des mensonges. Des ados au regard éteint lui apprenaient qu'ils avaient couché avec leur prêtre, leur prof, leur père, leur mère. Les meilleurs amis se détruisaient entre eux. Des parents frappaient leurs enfants, puis les abandonnaient dans une cité

voisine, rejetant toute responsabilité. Tommy entendait chaque jour que le monde s'écroulait, ce qui finissait par le réjouir. Il ne se sentait plus séparé de personne.

Un homme peut consacrer beaucoup de temps à la masturbation, un plaisir accessible qui demande peu d'effort. Tommy admettait que, irrésistiblement, il s'enfonçait dans une spirale, que le big-bang n'était pas loin. Il serait vite à court d'argent, et il n'avait plus le courage de travailler. Le loyer n'était plus payé, ni le gaz, l'électricité, le téléphone ou l'assurance. D'ailleurs, il ne voulait plus assurer le mobilier, une de ses rares décisions.

Il se branlait tant qu'il pouvait. Et il regardait la télé.

Son image miroir l'avait épouvanté. Tommy comparait son corps à celui de l'apparition au sex-shop. Son propre corps gros et gras, laid et faible.

Il passait également du temps à ressasser le passé, ce qu'il se rappelait de sa jeunesse. À son grand désarroi, l'ensemble semblait incohérent ou, plus exactement, la chronologie des événements lui échappait. Tout s'embrouillait, la vie s'était écoulée sans qu'il comprenne comment.

Le Serapax l'aidait à organiser ses pensées. Tommy avait trois médecins qui, consultés à tour de rôle, lui assuraient un approvisionnement constant. L'un d'eux, cependant, lui avait rempli sa dernière ordonnance de mauvaise grâce.

— La prochaine fois, je vous envoie chez un psychologue.

Tommy avait failli lui rire au nez. C'est ça, connard, il va me trouver un job, ton psy, et payer mon loyer.

Il avait empoché la prescription sans rien dire. Il chercherait un quatrième médecin, voilà tout.

Et les corbeaux étaient partout. Sans qu'il les remarque tout de suite, ils s'étaient mis à affluer de l'autre côté de la rue, dans le jardin en friche du 127, où ils l'observaient depuis les branches épaisses des ormes. Derrière la fenêtre de sa chambre, il étudiait leurs horribles yeux noirs, cernés de blanc.

L'échec. Avait-il toujours été un raté ? Une pensée à éviter.

Il se demandait pourquoi il avait étudié les arts graphiques à la fac. Il repensait à ses premiers ébats, avec la prostituée, et il songeait parfois que Soo-Ling lui manquait. Il pensait à trouver du boulot et il pensait à se tuer. Il pensait à son premier copain d'école, Glenn Anderson, un gars tranquille. Il pensait à l'enfance et à l'âge adulte. Il pensait qu'il n'avait pas de chance et qu'il était bête. Il ne pouvait s'arrêter de penser. D'où l'utilité du

Serapax, qui ne l'empêchait pas de réfléchir, mais de se souvenir. Les comprimés barraient tout. Une pensée à la fois.

Tommy regardait la télévision.

Il avait ses petits plaisirs, il faut le reconnaître. Il découvrit qu'il aimait bien ne pas se laver chaque matin – alors qu'auparavant il prenait une douche au réveil. Maintenant tout dépendait de l'humeur. Il lui arrivait de se sentir, notamment après avoir éjaculé, et l'odeur de sa sueur le dégoûtait. Alors il allait à la salle de bains. Certains jours, il ne faisait rien d'autre que le tour du quartier, avec un budget de cinq dollars, et il descendait deux verres au Blackburn Pub à l'heure du déjeuner. L'alcool et les pilules le défonçaient. C'était une telle chance de ne plus subir les contraintes de la vie au bureau qu'il s'estimait parfois heureux. Tommy appréciait de se lever quand bon lui semblait, puis de s'endormir, assommé, devant la télévision. Ravi, il redécouvrait la musique, repassait ses cassettes de 1982, les Go Betweens et David Bowie. Ce n'était pas une vie sans joies.

Mais, incapable de prendre une décision, et d'agir plus encore, il restait conscient de perdre pied. Il s'était remis à prier, car il avait besoin d'un miracle. Tommy n'avait pas revu ses parents depuis des semaines, ne leur parlait pas, ne répondait plus au téléphone. Il le laissait sonner, puis s'enfoncer dans le silence. Si Maria, quelquefois, habitait ses pensées, son père se distinguait par son absence. Une ombre dans sa vie. Aimable, prévenant, jamais brutal, mais Tommy ne trouvait pas trace de ce qu'on appelle une relation. Arthur Stefano était un homme d'action ; Tommy, lui, était apathique, l'avait peut-être toujours été. Il connaissait la couleur favorite de sa mère, le rouge, son film préféré également – *Lettre d'une inconnue* –, il savait qu'elle était socialiste, qu'elle n'aimait rien tant que manger une figue fraîche cueillie sur l'arbre. Mais de son père il ne savait rien, sinon qu'il travaillait.

Tommy regardait la télévision. Il ne s'éloignait plus guère de son appartement. La chambre, la cuisine, le salon. À l'intérieur, il ne risquait rien ; dans les rues, si. Il évitait de sortir le matin et en fin d'après-midi, quand les gens partaient ou s'en revenaient du bureau, de l'usine, de l'entrepôt. Tommy n'avait pas d'uniforme. Même la courte promenade au milk-bar, où il achetait du lait, du pain, du chocolat, supposait un effort, car il fallait faire face à des inconnus. Angoissé, Tommy articulait à peine. C'est seul qu'il se sentait le mieux. Il ne lisait plus le journal, ne regardait plus les nouvelles. Il avait compris (comment l'ignorer, avec ces flashs

d'info qui, constamment, coupaient ses émissions préférées ?) qu'il se tramait quelque chose au Moyen-Orient. Le président des États-Unis (comment s'appelait-il ?) voulait la guerre. Un Arabe, une vraie tête de métèque, avait envahi un pays voisin. Tommy savait ; le Koweït et l'Irak ; mais il n'aurait su dire qui était l'agresseur, qui était l'agressé. Une pression sur la télécommande et il changeait de chaîne. Le monde l'assommait.

Menacé d'expulsion, il ne payait plus ses factures, et il espérait un miracle. Tommy s'était satisfait jusque-là de regarder la télé et de se branler. Il se dégoûtait, mais seul le calme reposant de l'inertie lui donnait du plaisir.

Tous les quinze jours, il partait à l'agence avec son formulaire.

Après un hiver rigoureux, pluvieux, ce mardi matin avait un avant-goût d'été. Tommy se réveilla, un soleil radieux en pleine figure. Bondissant hors du lit, il enfila une chemise bleue et son caleçon Mickey Mouse. Il ne se lava pas, se brossa sommairement les dents. Puis il alluma la télé et se prépara un café.

Il regarda *Play School*, qu'il aimait bien. L'émission offrait une telle conformité avec ses souvenirs d'enfance. Il aimait également *Sesame Street*. C'était comme deux vieilles connaissances, toujours chaleureuses. Le programme terminé, il inséra une cassette dans son VHS. Un crachotement, et une femme apparut à l'écran en train de se faire baiser. Tommy rembobina – la mécanique sexuelle en marche arrière – et mit sur pause au moment qu'il préférait : le visage de la fille maculé de sperme. Il jouit alors qu'il ne bandait même pas. Le reste désormais l'ennuyait, et il éteignit le magnétoscope. Sur une chaîne, un Aborigène évoquait les premiers mouvements de résistance à la colonisation. Nettoyant sa semence à l'aide d'un vieux T-shirt, Tommy éprouva de la répulsion. Il jeta le T-shirt dans un coin de sa chambre.

Journée chômage. Il remplit le formulaire. Non, il n'avait pas changé d'adresse, non, il ne suivait pas de formation. Oui, il recherchait toujours un emploi. Tommy ouvrit les pages jaunes en quête d'exemples. Medline Graphics, à Moorabbin. Bluestone, à Fitzroy. Non, il n'avait pas touché d'indemnités depuis deux semaines. Il signa et data. Reconnut être passible de poursuites en cas de fausses informations.

Il plia la feuille, la fourra dans la poche de sa chemise, mit son pantalon de survêt et chaussa ses tennis. Il avait quatre dollars en pièces qu'il

empocha également. Puis il éteignit la télévision et se dirigea vers Box Hill.

Longue file d'attente. La princesse punk, les pétasses avec leurs mioches étaient assises sur les chaises en plastique orange. Ça discutait en pensant à autre chose. Tommy attendit derrière un gros homme, un nouveau, qui trépignait d'impatience. Son tour venu, il salua l'employé au comptoir et lui confia son formulaire.

Il avait aimé la vigueur tonifiante du soleil sur sa peau, mais il était arrivé en sueur. Aux toilettes, il avait avalé un filet d'eau. Tommy avait faim, cependant il évitait de manger hors de chez lui. Trop cher. Il savoura la fraîcheur de la galerie commerçante, entra dans plusieurs boutiques, examina les étalages. À onze heures du matin, il y avait partout des femmes – avec leurs cabas, leurs poussettes, leurs bébés. Un bourdonnement dans la tête, il ressortit. Il avait appris à maîtriser la faim, jeunait parfois, mais il avait toujours honte de sa chair. Et de se pincer des bourrelets qui ne voulaient pas disparaître. Il s'arrêta dans la rue pour écouter le jeune garçon qui jouait du saxo. Fermant les yeux, Tommy goûta le soleil – le goût du bonheur.

— Dans les profondeurs des ténèbres, dans la plus grande solitude, Jésus sera toujours là.

Il rouvrit les yeux. Devant le salon de coiffure, un homme répandait la bonne parole, offrant ses prospectus à qui voulait les prendre. La plupart des gens l'évitaient, mais il persistait. Un cul-bénit, pensa Tommy. Pourtant ce type lui disait quelque chose. Il s'approcha.

Mou, lourd, énorme ; malgré la chaleur, un costume mal taillé par-dessus une chemise blanche ; le front perlé de sueur, les cheveux noirs et mouillés, plaqués sur le crâne. Il aperçut Tommy, tous deux se regardèrent et rougirent en même temps.

Se détournant aussitôt, l'homme poursuivit d'une voix plus aiguë encore : ouvrez-lui votre cœur et Jésus vous sauvera.

Cédant à la cruauté, Tommy se planta devant lui.

— Je peux en avoir un ?

Se taisant, l'homme lui donna un tract d'un geste lent. La croix, une prière, le paradis qui nous attend. Tommy jeta un coup d'œil au papier et l'empocha.

— On se connaît ?

Fielleux, il voulait montrer à cet obscène individu le dégoût qu'il lui inspirait.

— Je ne crois pas.

— Je crois que si, moi.

Le bondieusard baissa la tête, tout son corps se voûta. Tommy se reprocha soudain sa perversité.

— Excusez-moi, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

Et il s'éloigna.

— Attendez.

Le gros type le suivit et lui tendit sa main. Tommy la serra.

— Neil.

Il sentait la transpiration et autre chose encore, quelque chose d'acide que Tommy flaira tandis qu'il poursuivait :

— On s'est déjà vus.

Ils se dirigeaient vers le sex-shop, plus bas sur la place. Tommy voyait de loin le X rouge vif. Ils s'arrêtèrent au coin de la rue et Neil tendit le doigt.

— Là.

Tommy ressentit une honte cuisante.

— Vous y êtes souvent, n'est-ce pas ? demanda le gros homme.

Tommy démentit.

— C'est le diable qui a mis ça là. Pour nous soumettre à la tentation. Il fait ça sans arrêt avec moi.

Neil poussa un rire tonitruant qui secoua ses bourrelets.

— Mais Jésus m'a délivré, et il me pardonne. Êtes-vous délivré du mal ?

De nouveau, Tommy hocha la tête.

— Cherchez-vous le salut ?

— Non, ça ira.

— Ou un coup à boire ?

Les deux hommes se dévisagèrent. Tommy se privait depuis si longtemps de la compagnie des autres qu'il ne savait plus se comporter. Il hésita.

— Je vous invite, le pressa Neil.

Tommy pensa aux quatre dollars qu'il avait en poche.

— OK.

Ils prirent le bus de Whitehorse Road qui les déposa près du Blackburn Pub. Pendant tout le trajet, Tommy nota les regards qui s'attardaient sur Neil, soulignant, si besoin était, sa corpulence. Un gamin lança : Tu vois les

deux gros, là ? Quand Tommy se retourna, l'enfant, assis près de sa mère, traçait silencieusement des cercles sur la vitre poussiéreuse du bus.

Ils se soûlèrent franchement, et Neil n'arrêta pas d'évoquer son amour pour Dieu, lequel était partout, dans sa bière, dans la salle, entre leurs mots. Tu ne le sens pas, Tom, ça n'est pas évident ? Mais Tom n'était sensible qu'à la douce torpeur de l'alcool.

Sans le regarder, Neil contemplait tristement son verre.

— Tu es un papiste, toi, hein ? Orthodoxe, catholique, c'est pareil. Ces trous du cul de curés, ce n'est pas à Dieu qu'ils vouent un culte, mais aux hommes. Et ça n'est pas Dieu, ça, tu m'entends ?

Tommy hocha la tête, but une gorgée.

Ils finirent par se rendre chez Neil. La maison, minuscule, était dotée d'un grand jardin où quelques rosiers nus poussaient parmi les mauvaises herbes. L'intérieur sentait le pourri : vaisselle sale dans l'évier, vêtements éparpillés n'importe où. Tommy alla pisser ; les toilettes puaient la merde et l'urine, la cuvette était noire et entartrée.

Quand il revint, Neil avait posé un cubi de rouge sur la table.

— Désolé, vieux. C'est tout ce que j'ai.

La télé, allumée, diffusait des images des États-Unis. Le président remonté contre son ennemi arabe. Neil semblait goûter le spectacle, la rhétorique, ignorant Tommy qui étudia la pièce nue, ses murs blancs.

— Ça va être la guerre, Tom, tu sais ? Pas une petite guerre, mais LA guerre. L'apocalypse ! Tu piges ? C'est dans la Bible, tout ça !

Les yeux brillants, il s'enthousiasmait. Tommy regarda le petit écran. Des avions, des bombardiers. Neil gloussant pratiquement de plaisir, Tommy se rendit compte qu'il l'espérait, cette apocalypse. Et que lui-même appelait de ses vœux un cataclysme, le déluge. Ils se mirent à rire tous deux.

Le bruit d'une clé dans la serrure. Un gamin entra dans la pièce. Tommy reconnut le pantalon anthracite de l'uniforme lycéen. Mince, le teint mat, le gosse avait seize ans au plus. Il jeta à peine un coup d'œil aux deux hommes devant la télé.

— Darren, c'est Tommy.

Le garçon leva puis baissa la tête.

— Y a quelque chose à manger ? fit-il d'une voix timide, curieusement féminine.

— Des toasts.

Darren fila en râlant vers le fond de la maison.

— Mon frère, dit Neil sans quitter la télé des yeux.

Le garçon revint, vêtu d'un jean et d'un sweat rouge.

— Je sors.

— Où ça ?

— Dehors.

— Tu rentres ce soir ?

— Peut-être.

— Tu as cours demain.

Les deux frères s'observèrent.

— Je sais.

— Ils vont te mettre à la porte, si tu sèches trop souvent.

— M'en fous.

Le gamin, effrayé, recula quand Neil bondit vers lui.

— Tu rentres ce soir !

Silence.

— Tu m'entends ?

Hochement de tête.

Tommy l'entendit murmurer va te faire mettre en partant.

Ils continuèrent à boire devant la télé. Tard dans la soirée, Neil commanda des pizzas. Le regardant manger, Tommy se trouva incapable d'avaler quoi que ce soit. Neil bâfrait à pleines mains, le menton dégoulinant de graisse, de bouts de viande et de légumes qui tombaient sur sa chemise. Se détournant, dégoûté, Tommy se tâta le ventre, les bourrelets, le lard.

Ils terminèrent le cubi de vin et Neil entama un monologue larmoyant qui englobait ses échecs, ses défauts et Dieu. Sans même s'adresser à Tommy, lançant les mots en l'air. Il priait.

— Prie avec moi, Tom.

Tommy ne broncha pas.

— Prie avec moi.

Neil gagna l'étroit couloir dans lequel il ouvrit une porte.

— Viens, ordonna-t-il.

Tommy se rendit compte en se levant qu'il était complètement soûl. Il suivit son hôte dans une pièce, pas très grande, qui tenait plus d'un débarras que d'une chambre. Un matelas, recouvert d'un drap sale, y était posé à même le sol. Les murs étaient nus à l'exception d'un petit portrait encadré du Christ. Neil s'agenouilla devant celui-ci et invita Tommy à l'imiter.

Veillé par deux anges, un Christ balafré, pieds et poings liés, la chair rosâtre se détachant sur un fond sombre. Tête baissée, Tommy écouta Neil poursuivre son soliloque et remarqua les taches qui, sous le cadre, maculaient le mur, telles les traînées visqueuses d'un escargot.

Ce que ça puait là-dedans. Une horreur.

Doux Jésus pardonnez-moi et pardonnez mes faiblesses. Pardonnez-moi Seigneur car j'ai bu et péché par la pensée. Pardonnez mon ami ici présent que le diable a détourné du droit chemin. Seigneur ne l'abandonnez pas délivrez-le il le mérite.

Un gémissement. Tommy ouvrit les yeux. Neil s'était entaillé le bras. La blessure était superficielle mais il saignait. Il recommença. Le sang coula par terre à grosses gouttes. Tommy tenta de saisir le couteau.

— Ça va pas bien ?

Neil resplendissait. La lumière, le bonheur.

— Jésus t'aime aussi, fit-il, se redressant. Tu peux dormir ici, ce soir.

Il quitta la pièce, le bras rouge, le sang gouttant par terre.

Il y avait également une malle dans la maison, presque invisible sous une couverture. Tommy s'allongea sur le matelas et ferma les yeux. D'instinct, il chercha sa queue pour un plaisir rapide, mais le Christ torturé le voyait. Retirant sa main, il se coucha sur le côté pour éviter son regard et s'endormit aussitôt.

Se réveillant avec mal à la tête, mal à la gorge, la bouche pâteuse et la vessie pleine, il roula sur le sol et sortit de la chambre.

Le couloir était noir, il ne connaissait pas les lieux, et il hésita. Un robinet fuyait quelque part, et il tenta de se diriger vers celui-ci. La lumière était allumée dans une autre pièce et Tommy, sachant qu'il était tard, s'efforça de ne pas faire de bruit. Il jeta un coup d'œil par la porte entrouverte et aussitôt se figea. Sous l'ampoule blafarde, Neil, à genoux, lui tournait le dos : une montagne de graisse, des fesses d'une ampleur indicible, d'un blanc atroce dans cette caverne d'ombre. Tommy avança vers la lumière. Darren, nu lui aussi, la peau noire et luisante, se dressait devant son frère. Le ton de la prière, parlée, scandée. Les yeux fermés, le gamin n'exprimait rien qu'un ennui profond ; la forme obscène s'agitait à ses pieds. Lorsque Tommy entra, Darren recula, un éclair de terreur dans les yeux. Une goutte de salive étincelait sur sa queue dressée. Fin de la prière.

Tommy entendit la voix de son père : espèce d'animal, tu ne fais ça ni à ton frère ni à personne !

Il grogna comme une bête sauvage. Se ruant sur le gros homme, il le saisit par les épaules et le dégagea de son frère. Neil s'allongea par terre en frissonnant. Souriant, illuminé, implorant : vas-y, vas-y, vas-y.

Tommy contempla ce corps difforme, cet amas de pâte blanche, et, dans une fureur sourde, le roua de coups de pied, encore et encore. Il atteignit l'homme au visage. Un craquement. Le sang gicla, suinta sur les joues, dans les yeux, sur l'os du nez, cassé. Puis Tommy leva le poing, mais, bondissant sur lui, le gosse lui bloqua le bras. Le son revint.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurlait le môme.

La fureur s'évanouit, tout redevint calme. Le garçon avait rejoint son frère, qu'il tenait dans ses bras. Le corps de Neil était un réseau d'entailles, un tatouage au couteau. Tommy recula.

Darren le considéra d'un air las.

— Partez, fit-il doucement.

En sang, les mains jointes, Neil priait par terre, un sourire d'extase aux lèvres.

Tommy quitta la pièce, alla remettre ses chaussettes, ses chaussures. Avant de sortir, il se retourna vers le Christ au mur et, machinalement, se signa. Il courut presque à la porte, se fondit dans l'air de la nuit.

Désorienté, affolé, il déambula dans ces rues inconnues, puis aperçut les réverbères coniques de Canterbury Road. Le jour n'était pas levé, mais les voitures filaient déjà. Tommy grelottait dans le froid, avec la migraine et une sérieuse gueule de bois. Passant devant une boutique ouverte, il compta les pièces dans sa poche. Ses quatre dollars étaient toujours là. Il acheta un hot-dog et une canette de Coca qu'il engloutit aussitôt. Retrouvant la nuit au-dehors, il sentit qu'on l'observait, mille yeux braqués sur lui. Le ciel noir était un nuage de corbeaux.

Il s'assit dans l'abri caverneux de la gare. Une femme frissonnait dans son uniforme bleu, attendant l'arrivée du premier train. Elle l'ignora ; c'est à peine s'il la remarqua. Il voulait supprimer les deux frères, le corbeau, le mal qui le tenaillait. Échapper à l'obscurité. Tommy ne voyait qu'un endroit où aller.

Il hésita devant la maison. Une lumière était allumée. Il frappa à la porte et Soo-Ling lui ouvrit. Sans hésiter, elle le prit dans ses bras, et il s'enfouit dans son étreinte, sans se rendre compte qu'il suffoquait.

Son odeur la choqua. Elle se rappela celle de sa sueur, qui lui avait manqué, mais il y avait aussi celle, acide, irritante, de l'alcool. Soo le

conduisit dans sa chambre, où il s'effondra sur elle. Elle le laissa pleurer. Il avait les yeux rouges, le teint pâle, le visage décharné. Elle était stupéfiée par sa maigreur. Tommy, autrefois si solide, paraissait aujourd'hui mou et frêle, comme une erreur dans ses bras.

Elle résista lorsqu'il tenta de l'embrasser, puis dévora sa bouche avec bonheur. Il dégagea le peignoir de ses épaules et lui mordilla doucement les seins. Ses mains étaient soudain partout, dans le creux de ses cuisses ; ses doigts au fond du vagin. Elle essaya de le repousser.

— Non.

— S'il te plaît.

Son sexe, libéré, frottait contre sa jambe.

— Non.

— S'il te plaît.

Soo-Ling ferma les yeux quand il la pénétra. Tommy la baisa violemment. Sans ressentir de plaisir, elle s'enveloppa dans ce corps mystérieux. Elle lui donnait sa chaleur, il la secouait par ses coups de reins. Lorsqu'il frissonna, puis cria en jouissant, elle était elle aussi en larmes.

Il se dégagea et ils s'assirent. Tommy ne pouvait la regarder. Rien n'avait disparu. Les corbeaux étaient toujours à la porte, les images défilaient dans sa tête, le gros homme bavait devant l'enfant. Sa figure en sang. Tommy avait espéré leur échapper, il n'avait fait qu'apporter l'horreur chez Soo-Ling. Elle tendit le bras quand il se leva, et il la repoussa.

— Reste. Je prends ma journée.

Cette supplique lui fit honte. Il referma sa braguette et sortit.

— Reste ! hurla-t-elle.

La porte refermée, il se réfugia dans l'obscurité.

Épuisé, à bout de forces, il finit par atterrir chez lui, alluma la télévision et le vieux radiateur à tubes. Leurs couleurs l'apaisèrent. Il ouvrit la malle dans sa chambre, fouilla à l'aveuglette jusqu'à trouver le portrait de la Vierge. Tommy allait prier lorsqu'il remarqua son visage : noir, brûlé. Délirant de terreur, il leva le cadre à la lumière, mais rien à faire, le regard manquait. Le petit Jésus, en revanche, l'étudiait avec les yeux tristes d'un adulte. Tommy jeta l'icône en travers de la pièce, puis courut la chercher, promettant de changer, implorant Marie de lui accorder sa grâce, une fois encore. Elle restait invisible. Il ramassa le portrait qu'il remit dans la malle, revint au salon où il s'emmitoufla devant la télé, le front barré de reflets bleuâtres. Les paupières closes, il pria. Pas pour qu'on lui accorde le

sommeil – il expliquait à Dieu que, si le diable et l'éternité ne faisaient qu'un, il les acceptait l'un comme l'autre. Les yeux fermés, il priait pour en finir.

Tommy regardait la télévision.

11
Tube cathodique

MARIA FRAPPAIT FORT À LA PORTE, sans autre réponse que le silence. Elle continua, plus fort encore, martelant le contreplaqué. Artie lui saisit le poignet.

— Ça suffit.

Pleurant, elle appela :

— Tom, Tommy, parle-nous !

Silence.

— Il n'est pas là, Maria.

Elle s'enracinait.

— Tommy, cria-t-elle, j'appelle la police !

— Ça va, Maria, il n'a rien. Il a téléphoné à Dominic, la semaine dernière. Il n'est pas malade.

Alors où est-il, merde ? Un hurlement. En grec.

— Il appellera quand il le décidera.

Elle frappa une dernière fois. Une femme jeta un coup d'œil dans le couloir par sa porte entrebâillée, qu'elle referma aussitôt.

Artie entraîna son épouse dans l'escalier, puis jusqu'à la voiture. Lorsqu'il se retourna vers l'immeuble, il aperçut le rideau qui retombait à la fenêtre de son fils.

Par terre, ramassé sur lui-même et la tête dans ses mains, Tommy avait écouté les suppliques de sa mère. L'entendant finalement s'éloigner, il avait rampé jusqu'au canapé, relevé le rideau et les stores, reconnu leurs silhouettes dans l'escalier extérieur.

Faute de règlement, le téléphone était coupé. Terrifié par la perspective d'un monde sans lumière, sans télévision, Tommy payait son électricité par

traites. Incapable d'affronter sa chambre – toute cette place –, il couchait depuis quelque temps devant l'écran. La télé marchait sans arrêt, il s'endormait dans ses reflets dansants.

Le miroir était une provocation. Bien qu'il ne mangeât presque plus, perdant le goût de la nourriture, Tommy s'emportait contre ce corps qui ne voulait pas changer. La peau pâle de ses cuisses, le diamètre inconsidéré de son ventre. Un soir, il s'était muni d'un couteau pour tracer des points d'incision. Il couperait ici, et là, il trancherait dans le lard. Puis le long des jambes, des mollets, dans la rondeur des bras. Le couteau était resté dans l'évier.

Il s'adonnait toujours à la pornographie. Cependant il avait placé l'icône de la Vierge sur la télévision, pour être vu de la Madone et de l'Enfant chaque fois qu'il se masturbait devant les images révoltantes. Le plaisir en était désormais absent, c'était simplement devenu un besoin, un réflexe comme la respiration. Il en avait *horreur*, *horreur*. Tommy détestait ces créatures qui exhibaient leur corps. Mais impossible de résister. Chaque matin, chaque après-midi, chaque soir, il se vidait, s'acharnait sur sa queue molle. L'aigreur était partout.

Il avait pourchassé Neil – autour du supermarché de Box Hill, dans les parkings, les rues commerçantes de Blackburn et de Nunawading. Il avait exploré Shoppingtown, erré sans fin dans les boutiques à la recherche du démon. Mais Neil l'évitait.

Conscient que les Stefano ne supporteraient plus longtemps cet exil volontaire, il avait fini par appeler Dominic. Eva avait répondu.

— Tommy, mais où es-tu ? Qu'est-ce que tu fous ? Ça va ?

— Ça va, avait-il dit.

— Bon Dieu, Tommy…

Elle s'était interrompue un instant.

— Tommy, viens tout de suite. On va venir te chercher.

— Non, cria-t-il presque.

Puis, baissant la voix :

— J'ai besoin d'être seul un moment, tu comprends ?

— Nous sommes ta famille, Tommy.

Je sais.

— Dom est là ?

— Oui, il veut te parler.

Elle hésita.

— On t’aime, Tommy.

Ces mots étaient dévastateurs.

Eva lui passa son mari.

— Bordel, où t’étais ?

— Ici.

— Maman se fait un sang d’encre pour toi.

Tommy aurait détruit la cabine à coups de pied.

— Navré, Dom, j’ai traversé une sale période.

— Tu travailles ?

La question l’avait stupéfié. Tommy n’y pensait plus depuis des mois. Il mentit.

— Oui.

— Où ça ?

— En ville.

— Qu’est-ce que tu fais ?

J’encule les mômes, connard.

— La même chose qu’avant.

Au même moment, les deux frères comprirent que, d’un bout à l’autre de leur vie, jamais leurs conversations ne les avaient menés nulle part. Dominic attendait des excuses, n’obtint que le silence.

— Va voir papa et maman.

— J’irai, mais pas tout de suite. J’ai besoin de réfléchir.

— À quoi ?

— Putain, fous-moi la paix, Dom.

— Faudrait que tu le mérites, sous-merde.

Tommy avait raccroché. Le soulagement était intense et immédiat, il riait en sortant de la cabine. Le devoir accompli, son frère banni de son existence, il rentra chez lui avec assurance et de fort bonne humeur.

Tommy parlait avec la télévision. Débats incessants des Américains sur l’amour et la sexualité, le mariage et l’échec, la perversion, la vérité. Les filles violées, les fils battus, les femmes qui couchent avec leur père, les pères qui couchent avec leur fils. Le tout entrecoupé d’écrans publicitaires et de flashs d’actualité depuis le golfe Persique.

La guerre. Tommy voulait désespérément la guerre.

Son besoin de communiquer avec les protagonistes le rendait malade. En direct, devant le public, une femme engueulait sa fille, obèse et renfrognée, lui reprochait sa paresse, son manque de respect envers ses parents ; Tommy avait envie de fourrer ses mains dans l'écran pour étrangler la mère et la détruire, l'anéantir. Il injuriait la télévision.

Les tuer tous, jusqu'au dernier Terrien.

Il recherchait Neil, devenu son jumeau, son vrai frère, plus réel et plus proche que Lou ou Dominic. Un va-et-vient entre l'amour et la haine. Il fantasmait – et c'était excitant – de le retrouver, de l'assassiner, tailler dans le gras, le mettre en pièces, l'achever, en finir avec la laideur. Mais aussi il tombait par hasard sur lui, s'immergeait dans son poids, sa robustesse, l'embrassait, priait avec lui. 69 à l'écran, deux femmes, langues et clitoris, doigts et vagins. Tommy grogna, jouit, secoua violemment la tête, coupa. Le programme du jour revint à l'écran. Il interrogea le visage noir de la Madone et, aussitôt, se détourna.

Il n'y avait personne, pourtant il était sûr qu'on le regardait. Dieu, diable ou corbeau, qu'importe. Il n'était plus seul ; son propre appartement était maintenant pollué et dangereux. À commencer par sa chambre, où il ne s'aventurait plus. Même l'exiguïté des toilettes le terrifiait. Lorsqu'il allait chier, il gardait la porte ouverte et montait le son de la télé. Ne pas s'en éloigner. Il pissait dans l'évier, le nez tourné vers l'écran. Et impossible de prendre une douche, car il ne pouvait fermer la porte à ceux qui le regardaient.

Alors il priait et priait.

Il arpentait les rues, contemplait les vitrines, l'estomac vide, et il retrouva Neil. Un groupe de collégiens fumait autour d'un abribus. L'un d'eux se tenait à l'écart. C'était Darren, qui leva les yeux vers lui.

Il ne le reconnut pas. Tommy le dépassa, puis s'arrêta et attendit l'autobus. Il monta avec le groupe dans le véhicule orange. Un chahut, les garçons chambraient les filles, qui ricanaient. Darren s'assit près d'un grand gosse aux cheveux blond sale, à la chemise blanche ouverte jusqu'au nombril. Son torse était pâle et imberbe. Tommy s'installa deux rangées derrière eux. Le grand lança à la cantonade :

— Kirrie, c'est quand, ta fête ?

— Depuis quand t'es invité ? répondit une jeune fille.

— Depuis que j'ai décidé.

— C'est samedi, non ? jeta un petit brun.

La fille se retourna pour les regarder l'un et l'autre.

— Pirizzi, je veux pas te voir.

— Tiens, pour ta gueule, métèque ! fit le grand.

— Soyez polis, bande de merdeux ! s'écria le chauffeur, et tout le groupe rigola.

— Pardon, connard ! répliqua Darren.

Il restait quelque chose d'enfantin dans cette voix aiguë.

Les rires redoublèrent, et le grand lui frappa familièrement l'épaule.

— Ta gueule, Abo de mes deux.

Darren s'esclaffa.

Évidemment, avec ce teint mat, ce visage. Neil, qui avait la peau pâle, les traits épais, était-il à cent pour cent blanc ? C'était le Blanc le plus laid que Tommy ait jamais vu.

À l'arrêt, Darren ramassa son sac par terre, bondit hors de son siège et fonça vers la portière arrière. Tommy se leva et sortit à son tour.

Il le suivit et reconnut bientôt la pelouse négligée devant la maison. Darren se tourna vers lui.

— Que voulez-vous ?

— Neil est là ?

Se rapprochant de Tommy, le garçon étudia son visage. Puis il sourit.

— Ah, vous êtes le type de l'autre jour.

Darren avait décidément quelque chose de féminin, ce sourire notamment. Neil devait y être pour quelque chose. Le garçon invita Tommy à entrer.

Il faisait chaud dans la maison déserte, qui puait le tabac. Sur la table basse, du café moisissait dans les tasses. Tommy s'assit sur le canapé pendant que Darren alla se changer dans sa chambre. Vêtu cette fois d'un maillot Adidas et d'un short noir, il revint avec une pipe à eau et s'installa près de Tommy.

— Un bang ?

Tommy hocha lentement la tête.

Le garçon sortit une enveloppe de sa poche et prépara le mélange. La première bouffée suscita une vague d'allégresse. Tommy s'adossa au canapé.

— Neil doit être à l'église, fit Darren avec une moue ironique.

Il plia les genoux contre sa poitrine.

— Vous êtes fan de Jésus, comme lui ?

Tommy fit signe que non.

— Moi non plus.

De nouveau, Darren remplit le fourneau de la pipe et la tendit à Tommy. L'eau gargouilla tandis qu'il l'allumait. Il posa une main sur le genou de Tommy, qui la repoussa violemment.

— OK, OK.

Blessé, le garçon se raidit, puis se releva. Tommy regardait ailleurs – content, très content de l'avoir frappé. Il aurait continué.

— Neil va rentrer. Vous restez là ?

Tommy accepta.

Darren hésita, puis lâcha brusquement :

— Il a pas beaucoup d'amis, Neil. Personne. Des gens de l'église qui ne viennent jamais le voir. Vous êtes son premier visiteur depuis longtemps. Il vous aime bien.

Il se mordit la lèvre, esquissa un sourire. Sarcastique, celui-là.

— Il pense qu'il pourra vous sauver, mais ne le répétez pas. Il est vraiment très seul.

Le sourire disparut, le ton changea – sincère, implorant.

— Ce que vous avez vu l'autre soir… c'est parce qu'il est seul. Ça n'arrive pas souvent, il me fait pas mal, c'est pas sexuel. Vous comprenez ? C'est mon frère. Il m'aime, il veille sur moi.

Tommy ne dit rien.

— Vous comprenez ? répéta le garçon. Il me fait pas de mal, il ferait jamais ça.

Ils se regardèrent et ce fut le silence.

Darren claqua la porte en partant.

Le salon bourdonnait. Livré à lui-même, Tommy gagna la petite chambre et ouvrit la porte. Il passa un doigt sur le Christ balafré, remarqua la traînée fraîche sur le mur. La malle était toujours là, mais plus la couverture. Il s'approcha, tenta de l'ouvrir, mais un cadenas retenait le couvercle. Fouillant dans la maison, inspectant les tiroirs, scrutant les étagères, il finit par trouver un marteau. Le cadenas n'était pas bien solide. Les quatre coups secs, éclatants, résonnèrent dans les autres pièces. Tommy attendit, le bourdonnement revint, aucun bruit humain. Il souleva le couvercle.

Une montagne de paperasse : factures, reçus, lettres, cartes postales, bulletins scolaires. Plongeant au milieu, Tommy tâta le fond de la malle et tomba sur un vieil album de photos, datées, petit format – les eaux scintillantes d'un lac, des eucalyptus, des femmes noires, face ronde et nez épaté, des enfants nus jouant dans l'eau, des sourires, de la viande qui grille sur un feu. Deux enveloppes étaient insérées dans le rabat de la couverture. Il ouvrit la première. Clichés en noir et blanc, deux hommes affublés de masques de cuir, un corps d'adolescent, attaché nu à un crucifix. Le même corps, subissant une pénétration. Puis son torse et son sexe en gros plan, arrosés de sperme. Tommy rangea les photos. La seconde enveloppe était plus grande et plus épaisse. Il la vida.

Alors il sut pourquoi il était là, ce qui l'y avait conduit. Il reconnut les trois fillettes, leur visage, leur sourire, leurs uniformes d'écolières à carreaux bleus et blancs. Une liasse d'articles de presse, détaillant les enlèvements, les viols, les meurtres. Tommy s'assit, rangea soigneusement les coupures dans l'enveloppe, puis celle-ci au fond de la malle, et il rabaissa le couvercle. Silence halluciné, nulle voix, nul cri. En transe, il tenta de replacer le cadenas dans la charnière, mais impossible, il avait tout cassé.

Le Christ le regardait. Tommy posa ses lèvres sur son visage, s'agenouilla, pria. Il ferma la porte en quittant la maison. Le crépuscule effilochait les nuages : mèches rouges et stries jaunes. Tommy emplit ses poumons de l'air du soir. Il était seul avec les arbres, le ciel où pas un oiseau ne volait. Ragaillardi, il se mit à courir, et il affichait un large sourire en arrivant chez lui, essoufflé, en sueur, les cuisses endolories. Il alla à la salle de bains ouvrir les robinets dans la douche. Enfermé dans celle-ci, il commença à se savonner, à frotter, frotter le moindre carré de peau. Il se lava les cheveux, se brossa les dents, sauvagement, plusieurs minutes. Parfaitement propre, sec, il s'assit nu au centre du salon devant le visage de la Madone. S'il restait noir, c'est parce qu'elle attendait. Ce serait pour bientôt. La télévision éteinte, il se tint dans l'obscurité, le silence de son appartement. Sans bruit, sans lumière, et il n'avait pas peur.

Tommy s'endormit et se réveilla dans les lueurs de l'aube. Il vit l'écran en s'étirant, brancha la bouilloire à la cuisine. Une vidéo était posée sur la table dans son coffret noir. Il s'efforça de l'ignorer. Quand la bouilloire siffla, il alluma tout de même la télé. Il remua son café, puis, sachant que c'était l'instinct et non un acte de volonté, il inséra la cassette dans le

lecteur. Le grincement familier de la mécanique, et les corps nus apparurent à l'écran. Il éjacula vite.

Sans les regarder, il s'excusa auprès de la mère et l'enfant. La pièce ne lui appartenait plus. Tributaire – et c'était crucial – du bruit, il laissa la télé allumée, pria et promit que bientôt, très bientôt, tout cela aurait disparu.

12
Discussions autour des drogues, de la guerre, de l'alimentation

JE CROIS QU'ILS VONT GAGNER.

Lou avait étalé les branches devant lui. L'odeur âcre de la marijuana était enivrante. Il dégageait les feuilles des petites têtes serrées.

— Garde les graines, lui rappela Dom.

— Pas toi ? insista Lou.

Dom leva les yeux au-dessus de la balance.

— J'en ai marre d'espérer qu'ils gagnent. Ils perdent toujours, de toute façon.

Il avait tort, mais ne le savait pas. Parmi les équipes de football australien, Collingwood était l'une des plus vieilles et des plus appréciées. Elle n'avait pas remporté le championnat depuis trente ans, et en 1990, elle se hissa au sommet.

— Combien tu m'en donnes ?

— Deux poches en plastique.

Lou siffla, ravi.

— Cool.

Ils étaient assis dans la remise, près du radiateur électrique qui crachotait de temps en temps. Leurs visages semblaient pâles sous la lumière crue du plafonnier. Lou avait une paille entre les dents.

L'herbe était un problème pour Eva, qui craignait une descente de police. Dom avait construit la petite serre, longue et étroite, parallèlement à la maison, cachée par un haut mur de brique et un toit en plastique opaque. Pas suffisant pour un hélicoptère.

— On a pas besoin de ça, disait-elle.

Mais Dom avait envie d'un bateau, il voulait rembourser leur emprunt immobilier et, sans doute plus encore, quitter son métier de charpentier. Depuis quinze ans qu'il bossait, il avait mal aux reins et de la tendinite aux poignets. Ça commençait à faire long. En outre, Eva attendait un nouvel enfant et ils avaient besoin d'argent.

— Tommy a appelé ?

Moue négative de Lou.

— Je lui foutrais des baffes, à ce con. Il sait que maman est dans tous ses états.

Lou posa une tête d'herbe et tripota son bout de paille.

— Je lui ai écrit une lettre.

— Il t'a répondu ?

— Non.

Une minute de silence, que Dominic brisa.

— Alors, tu as une copine, maintenant ?

Rougissant, Lou fit signe que non.

— Qu'est-ce t'attends ?

— Je sais pas.

— *Je-sais-pas*, se moqua son frère, qui le regarda et lui ébouriffa les cheveux.

— Arrête !

La serre contenait dix plants de cannabis. En bon horticulteur, Dom avait obtenu le maximum de ses pousses, qui lui rapporteraient dix mille dollars – sans compter le gros paquet qu'il conserverait pour lui et Eva. Lou vendrait à ses amis la plus grande partie de ce qui lui revenait, et garderait une petite réserve pour sa consommation personnelle. Il n'était pas très sûr de lui à ce sujet, fumer pouvant être une source d'anxiété plus que de plaisir. Parfois, cependant, s'il était seul à la maison, détendu, prédisposé à la rêverie, l'herbe amplifiait les sensations tactiles, gustatives, et c'était agréable. La musique aussi, et une certaine propension à rire. Lou tirerait quatre cents dollars de sa part. Elle en valait le double, mais il préférait en donner aux copains.

— Maman dit qu'Eva a parlé à Soo-Ling.

— Oui, c'est vrai.

— Comment va-t-elle ?

Lou se fit violence pour poser la question – à voix basse, le menton rentré, ce que Dominic perçut clairement.

— Elle te plaisait bien, hein ?

— Ouais, elle était plutôt cool.

Il s'essuya la bouche, vite, avec le revers de la main.

— Ça va pas fort, évidemment. Il l'a laissée tomber, ce con, fit Dom, hochant la tête comme s'il n'y croyait pas. Où est-ce qu'il va lever une nana aussi bien, maintenant ?

Lou continuait de trier les feuilles. Enveloppé dans l'odeur âcre de l'herbe, il avait hâte de se laver.

— Qu'est-ce qui clochait, à ton avis ?

Il comprit aussitôt que la réponse de Dom ne l'intéresserait pas. Lou vouait à son grand frère un amour intense, passionnel, qui confinait au sexuel, ce qui l'embarrassait au plus haut point. D'un autre côté, il le trouvait suffisant.

— Il a toujours été comme ça. Incapable de s'occuper de lui.

La remise était spacieuse, garnie d'étagères pour ranger les outils. Posées les unes sur les autres, des caisses s'élevaient le long d'un mur, protégées par des couvertures. Lou se leva, s'en approcha et inspecta une de celles-ci.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Tes vieux disques.

Dom montra les têtes d'herbe.

— Finis ce que tu as commencé.

— J'ai besoin de faire une pause.

Son frère le rejoignit.

— Ils sont là.

Douze caisses de disques vinyles, des 45 et 33 tours. Dom regarda Lou qui, rouge de plaisir, descendit une caisse et commença à fouiller dedans. Il pensait parfois à les vendre, mais l'idée de s'en séparer le rebutait.

C'était pour l'ensemble de la musique à danser. Et si Dominic regrettait bien une chose, c'était de ne plus danser.

Les disques portaient tous les initiales du propriétaire – D. ou T., D. le plus souvent.

— Tu en as pas mal qui étaient à Tommy, aussi.

— Il les a tous laissés chez les parents. Il n'en voulait plus.

Lou dégagea un album.

— Kraftwerk ?
— Je n'aurais pas cru que j'avais ça.
— C'était à Tommy.
— Ils ont fait des trucs dansants, aussi, non ?
— Sais pas. Ouais, peut-être, fit Lou.
Dom se rappela un air, et marqua le temps en claquant la langue.
— Tu me le prêtes ?
— Bien sûr.
Revenant à la table, Dominic recommença à ranger l'herbe dans les sachets en plastique. Il leva les yeux et aperçut Lou qui dégageait un autre carton.
— Ça suffit.
— Juste une seconde.
— Assieds-toi, grogna Dom. On en a pour la nuit, sinon. J'aimerais aller me coucher, moi.
Lou reprit sa place, une petite pile de vinyles sous le bras, qu'il posa près de lui avant de reprendre son travail.
— Tu as sorti quoi d'autre ?
— Led Zeppelin. Le disque au vieil homme sur la pochette.
— Ça, c'est à moi, dit Dom fièrement.
— Ça aussi, montra Lou. Le Velvet Underground avec Nico.
— Tommy, celui-là.
— Tu aimes bien ?
— Certaines chansons.
— *Heroin*, c'est bien.
— Et en dessous ?
Lou dégagea un nouvel album de la pile. Un super 45 tours.
Dom sourit.
— Historique. Pressage original.
— Ouais.
— Ne le perds pas.
— Promis, juré, dit Lou.
Il fit même un signe de croix au-dessus de la pochette : *Rapper's Delight*, The Sugarhill Gang.
Lorsqu'ils eurent fini, Dom emballa la drogue dans d'autres poches en plastique, les rangea dans une vieille malle sous un établi, qu'il recouvrit d'un linge épais.

— Tu veux un pét' ?

Lou hésita, puis hocha la tête. Il regarda son frère confectionner le joint, la peau de ses mains : épaisse, rêche, crevassée.

— Tu as déjà pris de l'héro, Dom ?

Lequel se figea.

— Pourquoi tu me demandes ?

— Pour savoir.

— Tu en prends, toi ?

Le ton était sec, suspicieux.

— Non, t'es fou ? Je pose la question, c'est tout.

— La réponse est non.

Dominic alluma le pétard, tira une taffe et le tendit à son frère.

— Tu as essayé ?

— Une fois, admit Lou à voix basse.

Dom frappa du poing sur la table, si fort que son frère recula.

— Espèce de gros con !

— Rien qu'une fois, plaida Lou.

Un court silence.

— Qui ?

— Je ne te dirai pas.

— Que si, tu vas me le dire !

— Et moi, tu veux que je te balance ? dit Lou en indiquant la malle.

Il avait marqué un point.

— D'accord, d'accord.

Dom se frotta le front, puis jeta brusquement les deux mains vers son frère qui, de nouveau, recula.

— Rien qu'une fois ?

— Oui, je te jure.

— Putain, ça craint, jeta Dominic d'un air triste. T'es en quoi, en 1re ? Et tu touches à l'héro ? C'est pas croyable.

Il repassa le joint.

— Ça devient vraiment n'importe quoi.

Ils terminèrent de fumer sans rien dire. Dom écrasa le mégot, se leva, posa une main sur l'épaule de son frère.

— Lou, s'il te plaît, recommence pas. Ou alors tu me le dis.

Silence.

— Tu me diras ?

— Ouais, je te dirai.

Lou ajouta :

— Merci.

— Et je t'assassine, OK ? Toi et le connard qui te refile la came.

Dom nettoya soigneusement la table, puis le pèse-lettre qu'il rangea dans une boîte en fer. Il enroula ciseaux et couteaux dans un torchon, et vaporisa du désodorisant – pas de quoi supprimer totalement l'odeur de l'herbe, mais au moins elle se noyait dans celle, plus douce, du pin.

— Qu'est-ce que le vase de manne ?

De ses yeux bleus perçants, M. Weston étudia le petit groupe, assis en cercle de part et d'autre. Tous les regards convergeaient vers lui. Il poursuivit :

— Dans l'Arche d'Alliance se trouvaient les Tables de la Loi : les règles de vie établies pour tous les êtres humains sans exception, qu'ils soient noirs ou blancs ; mais aussi la verge d'Aaron et le vase de manne. Et donc qu'est-ce que la manne ? Un carnet de chèques ? Le fruit de notre alliance avec Dieu ? La fortune ? L'argent ?

De nouveau, il scruta le petit groupe. Et sourit.

— Rappelez-vous les enfants d'Israël. Ils étaient pleins aux as, lorsqu'ils sont partis dans le désert…

Le rire pointait sous l'accent américain, très prononcé.

— Ils avaient les poches pleines de bijoux et de pièces d'or lorsqu'ils s'enfuirent. Croyez-vous qu'ils allaient acheter leur subsistance dans le désert ? Avec de l'argent ?

La vieille Mme Carey hochait lentement la tête. Le pasteur, encourageant, lui sourit.

— Non ! Bien sûr que non ! La manne n'est pas de l'or, mais la promesse que Dieu nous viendra en aide si nous acceptons de nous laver de nos péchés. Comprenez-vous ? Voilà la foi, la vraie foi.

Il frappa sur sa chaise.

— Dieu pourvoira !

Amen, dit l'assemblée.

Merci, Seigneur, murmura Darren.

— Qu'y a-t-il de plus important encore que les dix commandements et la manne de l'Alliance ? continua le pasteur. Vous devez savoir, implora-t-il

ses ouailles. Allons, dites-moi. Dites-moi !

— Le Christ ? suggéra timidement Mme Carey.

— Gloire à vous ! s'écria Weston avant d'éclater de rire – un rire gras qui se réverbéra dans le bâtiment de bois. Nous serons lavés par le sang de Jésus, le sang du sacrifice, qui nous apportera la pureté, ultime promesse de notre foi. Jésus nous lave, nous purifie et nous libère. Compris ? Jésus notre sauveur.

Au bord de l'extase, Darren se redressa. Ô Jésus, purifiez-moi. Les onze corps des fidèles se joignirent par les mains et s'embrassèrent, front contre front dans la joie et la contemplation. Darren ressentit l'amour dans les frêles bras que Mme Carey passa sur ses épaules ; Jésus était là, tout entier, le lavait de ses péchés.

Weston toussa pour mettre fin à la communion. Gêné par ses paumes moites, Neil prit un air contrit pour retirer sa main de celle de M. Chee, bien plus courte que la sienne. Il rougit pendant la dernière prière puis, le groupe se dispersant rapidement, il alla chercher le balai et la pelle pour faire le ménage.

La petite église du Christ n'avait d'autres meubles qu'une dizaine de bancs, et le lutrin sur l'estrade. Un simple crucifix ornait un mur. Son travail terminé, Neil lava soigneusement ses mains et se passa de l'eau sur le visage. Le pasteur le rejoignit alors qu'il ressortait des toilettes.

— Votre argent, Neil.

L'homme lui tendit quatre billets de vingt.

— Nous vous sommes très reconnaissants pour votre assistance, Neil.

— Je vous en prie, monsieur Weston.

Le prédicateur préférait qu'on l'appelle Bill, mais Neil rechignait à s'adresser à un homme de Dieu par son prénom. Il appelait donc l'Américain par son nom de famille, ou simplement monsieur.

— Nous aurons besoin de vous très tôt, ce dimanche. Nous devrions avoir beaucoup de fidèles, il faudra les installer, tout préparer.

Neil acquiesça. L'office serait dédié aux soldats en partance pour le Golfe. La guerre semblait inévitable. Il se demanda s'il aurait droit à un supplément. L'Américain lut dans ses pensées.

— Nous avons déjà du mal à réunir vos quatre-vingts dollars mensuels. Soyez remercié, en tout cas, pour votre fidélité et votre bonne volonté. Vous êtes un chrétien convaincu.

— Merci, monsieur, marmonna Neil.

— Dieu pourvoit, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

L'Américain sourit. Il trouvait Neil un rien retardé, et négligent par-dessus le marché. Il priait pour que Dieu, dans son infinie bonté, l'aide à surmonter cette paresse impie. Ce corps, ce corps obscène, était l'œuvre du diable. Bill était mince, faisait religieusement – bien sûr – sa gym, nageait trois fois par semaine. Un corps bien entraîné pour l'armée du Christ.

— La guerre va éclater, Neil. Telle qu'elle est annoncée dans la Bible. Comme la chute de la Russie. Et les luttes ancestrales entre les chrétiens et les juifs, les chrétiens et les Arabes.

— Oui, monsieur. Est-ce l'apocalypse, monsieur Weston ? demanda Neil d'une voix lente.

— Bien sûr, Neil, assura le prédicateur avec un large sourire. Évidemment.

— Alors je suis prêt.

— Je sais, je sais. Mais nous serons là, et Jésus nous accompagnera jusqu'au bout. Nous devons poursuivre notre œuvre, combattre les ennemis de Dieu, et notamment les Irakiens, car il faut résister à l'antéchrist. N'est-ce pas, Neil ?

Les deux hommes hochèrent la tête.

— Voulez-vous prier ?

Ils s'agenouillèrent à même le sol, le menton bas, se touchant presque. L'Américain prit la parole.

— Seigneur Jésus, votre règne arrivera bientôt et nous prions pour avoir la force de résister aux tentations de votre adversaire, pour survivre aux horreurs d'une guerre imminente afin de répandre votre Évangile. Que nos troupes dans le Golfe, anglaises, américaines, et bien sûr australiennes, sortent victorieuses de leur lutte contre les forces du mal. Par-dessus tout, Seigneur, faites que nos ennemis entendent votre parole, qu'elle les submerge et qu'ils renaissent dans votre amour. Amen.

Un silence, puis Weston se releva.

— Dimanche à cinq heures et demie, hein, Neil ?

Le pasteur dut le soutenir pour qu'il se redresse.

— Vous savez, Neil, dit-il d'une voix chaleureuse, la gourmandise est un péché.

Les yeux baissés, l'Australien rougit. Weston lui tapa sur l'épaule.

— Allons, allons, je ne voulais pas vous blesser. Je sais que vous êtes un bon chrétien. Personne n'est parfait, mon garçon, nous sommes tous soumis à la tentation.

Il sourit. Et attendit.

— Merci, monsieur.

— Pas de quoi, Neil. Je suis là pour ça.

Le gros homme regarda l'Américain s'éloigner.

La banque allait fermer, et il dut insister auprès de la jeune employée pour qu'elle le laisse entrer. Avec un regard torve, elle lui montra l'horloge murale et claqua la porte.

Sale pute d'Indienne.

Neil pianota son code sur le guichet automatique, inséra trois de ses billets neufs dans une enveloppe qu'il glissa dans l'appareil. Il possédait deux comptes, un pour lui, un pour Darren. Il venait d'approvisionner le second. Neil consacrait presque toutes ses économies à son frère. Il y avait déjà mille dollars.

Il ne se faisait pas d'illusions sur leurs relations, gouvernées par le mal. Lorsqu'il était soûl, le diable se chargeait de lui trouver des excuses. Regarde-le, ce petit enculé, il aime ça. Il se balade devant toi pratiquement à poil, en jouant des hanches. Mais oui, il en redemande.

Le lendemain matin, conscient de ses énormes péchés, Neil rassemblait les couteaux, les clous, le verre pilé, pour faire couler son sang. L'ordure était dans son corps, son esprit, son cœur.

Il traversa la rue, composa un numéro dans une cabine téléphonique. Cinq sonneries et elle décrocha. Elle était soûle.

— Ouais ?

— Maman, c'est Neil.

— Tout va bien ?

— Oui. Et toi, comment vas-tu ?

— Bien, mon gars. Super. Il me faut du fric. Tu en as ?

— Je t'ai déjà dit, maman, tout ce que je gagne, c'est pour Darren.

— J'en ai besoin. Je m'occuperai de lui.

Alors pourquoi ne le fais-tu pas, ne l'as-tu jamais fait, négresse de merde ?

— Tu vis toujours avec Steve ?

— Pourquoi ?

— Je te demande.

— Bien sûr. On s'aime, avec Steve.

— Alors Darren reste avec moi.

Ricanement à l'autre bout du fil.

— Tu peux le garder, ce petit pédé. Ne l'écoute pas, hein, Neil ? dit-elle à voix basse. Faut pas croire ce qu'il raconte. Stevo ne lui a rien fait, c'est ce merdeux qui l'aguichait, mon Stevo. Une fiotte, voilà ce qu'il est, ton Darren.

— Maman, c'est ton fils.

— Ouais, ben, il peut venir quand il veut. Mais j'ai pas d'ordres à recevoir de lui. S'il tient à vivre ici, c'est avec Stevo et moi.

— C'est un con, Stephen ! explosa Neil.

— En voilà un langage. Toi qui prétends être un bon chrétien et tout…

— 'Scuse-moi, m'man.

Elle s'adoucit.

— Pas grave, mon chéri. Tu es un bon garçon. J'ai besoin d'argent, tu sais.

Pour picoler, oui.

— Pour quoi faire ?

— La vie est dure, Neil, tu sais bien.

— Je suis au chômage, maman, comme toi.

— Darren m'a dit que tu avais un emploi à l'église.

— C'est rien du tout, un salaire de misère. Je fais ça pour la paroisse, surtout.

— T'inquiète pas trop pour les curés, va. Ils ont du fric, ils en ont toujours eu.

— Faux ! Tu parles des catholiques, toi.

— C'est ma religion, ne m'insulte pas ! lâcha-t-elle, irritée.

— Pardon.

De nouveau les violons.

— Tu m'envoies de l'argent, Neil ?

— Je n'en ai pas.

— Et Darren ?

— Non plus.

En colère, maintenant.

— C'est à sa mère de gérer ses finances.

— Je mettrai le compte à son nom quand il aura dix-huit ans.

— Eh ben, démerde-toi alors avec le petit con.

— Il a besoin de toi, maman.

Elle se mit à pleurer.

— Je suis mauvaise, hein ? Mais j'en ai bavé, Neil, vraiment. Vous avez de la chance, vous les mômes. Tu ne sais pas ce que j'ai enduré.

Le même baratin, une fois de plus. Neil le connaissait par cœur.

— Ton père m'a abandonnée. Je n'ai pas fait d'études, moi. Il m'a traitée comme une esclave. Au moins les domestiques, on les paie, eux.

Neil observa les chiffres sur l'écran lumineux du téléphone. Il restait trente cents de crédit.

— Faut que j'y aille, m'man.

— Je comprends.

La tristesse, l'alcool la rendaient presque incohérente.

— Tu sais qu'on approche de la fin ?

— La fin de quoi, mon chéri ?

— L'apocalypse. Avec la guerre du Golfe. C'est écrit dans la Bible.

Elle s'esclaffa.

— C'est leur affaire, mon ange, pas la nôtre. Il y en aura plein, des apocalypses, tu peux me croire.

Fin de la communication.

Neil retourna à l'église froide et sombre. Il alluma la radio. Une publicité pour les pots d'échappement précédait le bulletin d'informations de cinq heures. Il vida la corbeille, la garnit d'un nouveau sac-poubelle. Vente de la State Bank ; réfugiés koweïtiens ; guerre de Croatie. Des places à gagner pour *Les Affranchis*. L'organisation du championnat de football. Neil balaya de nouveau, sans aucune raison, sinon qu'il ne tenait pas à rentrer chez lui. Il était à l'abri ici, avec Dieu.

Soo-Ling frappa d'abord une fois, doucement. Trois autres coups ensuite, plus fort. La lumière était éteinte derrière les stores baissés, il n'y avait plus de bruit, mais elle était sûre d'avoir entendu la télévision.

— Tom, ouvre, c'est moi. J'ai besoin de te parler.

Silence.

Folle furieuse, la bouche sèche, elle se mit à marteler la porte.

À l'intérieur, Tommy se balançait, lové sur lui-même. Une boule.

— Putain, mais ouvre !

Déterminée, elle continua à frapper.

Enfin la porte s'ouvrit.

Un choc de le voir aussi maigre. Les joues rondes qui l'avaient séduite au début avaient disparu. Son T-shirt blanc, taché, paraissait suspendu sur ses épaules. Il n'était pas rasé, ses cheveux étaient sales et graisseux. Soo l'étudia, sidérée. Tommy tenta de sourire.

Il ne voulait pas la faire rentrer. Soo-Ling était le passé : un point de non-retour. Cependant elle grelottait sur le palier, alors il s'effaça.

Une pestilence à soulever le cœur. Elle ferma les yeux. Des draps, une couverture sur le sol, devant la télé. Partout autour, des restes de fast-food dans leurs vieux emballages. L'odeur envahissante de l'urine. Tommy s'assit en tailleur par terre sans la regarder.

Soo n'avait pas de mots. Elle était arrivée bien décidée, elle avait même préparé son discours. Maintenant infaisable. Elle ne souhaitait qu'une chose : le repousser le plus loin possible. Cela n'était plus le corps de celui qu'elle avait connu, aimé. Les miasmes du McDo et de la pisse. Écrasée, Soo s'assit sur le canapé. Quelque chose de mouillé sous sa cuisse. Ses pieds rencontrèrent un objet. Elle s'y attarda. De la pornographie. Une femme en train de téter un sexe.

Tommy plongea sur le magazine et le cacha sous ses bras.

— Pardon, pardon.

Soo leva une main comme pour dire allons, ce n'est rien.

Il allait mourir. Les joues creuses, les yeux larmoyants, enfoncés dans leurs orbites.

— Tommy, Tommy, murmura-t-elle, qu'est-ce qui se passe ?

Il recula au son de sa voix. Elle en fut terrifiée. Lorsqu'elle lui offrit sa main, il recula de nouveau et heurta la télévision. Soo, blessée, se raidit et lui demanda, indifférente :

— Alors, comment ça va, Tommy ?

Ce qui, pour lui, tenait du blasphème.

— Bien, bien.

Il évitait toujours de la regarder.

Elle ne put s'empêcher :

— Tu manges ?

Il hocha rapidement la tête.

— C'est vrai ? Tu es tellement maigre…

Il se révolta presque.

— Non, il n'y a rien à faire, je suis toujours trop gros.

— Mais enfin, regarde-toi ! Tu n'as plus que la peau sur les os.

Il se grattait, maintenant, se pinçait la peau. Puis il tira sur son T-shirt, obsédé par ce corps obèse, obscène, qu'il fallait occulter. Jugeant tout autre sujet plus dangereux encore, Soo-Ling en resta à la nourriture.

— Tu veux que j'aille te chercher quelque chose chez le chinois au bout de la rue ? Ça te dit ?

Refusant avec véhémence, Tommy se leva pour faire les cent pas dans la pièce. Elle le suivit du regard.

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas faim. Je t'ai dit que je mangeais assez.

— Tu vois tes parents ?

Se figeant, il la contempla, un cri à la place du visage, plongé dans une immense tristesse. Soo se mordit la lèvre. Il ressemblait au Christ sur la croix.

Elle se mit à prier.

— Seigneur Dieu, aidez-moi.

Tommy l'entendit chuchoter. Il ne devait pas la toucher, au risque de la contaminer, alors il se dressa devant elle et l'implora silencieusement. Arrête.

Elle obéit.

Et s'en alla. Cette fois, il ne tressaillit pas lorsqu'elle effleura son bras. Il étudia sa main.

Soo-Ling fila droit à la porte.

— Au revoir, fit-elle sans se retourner.

Tous deux attendirent un instant – que la porte se referme – et pleurèrent chacun de son côté.

Accroupi sur la moquette, Tommy alluma la télévision, zappant furieusement d'une chaîne à l'autre. Les images le perturbaient toutes. Au-delà du dernier canal programmé, des parasites emplirent l'écran. Il lui fallait la danse des électrons. Se redressant brusquement, il fouilla l'étagère, vida cassettes et magazines, puis les ramassa pour les jeter contre le mur.

Au diable.

Il s'échina ensuite sur la radio. Les parlotes le rendaient malade. Il trouva une sorte de chanson, un trémoussement électronique, des mots hachés sur un rythme dépouillé. Montant le son, il laissa les décibels, virulents, envahir l'appartement. Un instant calmé, il s'allongea. La ligne de

basse lui massait le corps ; la voix, en hauteur, ordonnait : « Vire ça, vire ça. » Ses doigts se refermèrent, par terre, sur un stylo. Il fit sortir la bille et commença à s'entailler le bras. La peau griffée, piquée, trouée, il trouva la paix. Sentit l'odeur du sang. L'écran éclairait la pièce. Même avec la musique à fond, Tommy entendait le crépitement de la télé. Il continua de se taillader, puis la torpeur le gagna. La danse des électrons, le rythme lancinant. Enfin les démons cessèrent de hurler dans la chambre à côté.

Soo-Ling était venue lui dire qu'elle était enceinte et – il fallait qu'il le sache – de lui. Elle avait changé d'avis en le découvrant dans cet état. Une fois rentrée, elle téléphona à sa mère.

— Maman, c'est moi.

Les mots se précipitèrent à l'autre bout du fil.

— Je peux parler à papa ? la coupa Soo.

Son poignet serrait le combiné. Puis le souffle d'un homme, qui attendait.

— Papa, je veux te demander pardon.

Elle s'effondra en sanglots.

Soo-Ling arriva une semaine plus tard, une valise à la main. Il lui ouvrit la porte. Il l'accueillait de nouveau chez lui, et elle baissait la tête. Le soir, seule dans sa vieille chambre, elle retint ses larmes et brida son cœur. En s'humiliant devant Kevin Kwok, elle renonçait à la seule résistance qu'elle lui avait opposée. La fierté le cédait à la honte. Les yeux fermés, Soo maudit Tommy, souhaita sa mort et renonça à Dieu.

13
La guerre

SISTERS, BROTHERS, we'll make it to the Promised Land[1], chantait une jeune femme, marquant le temps sur les pieds de sa chaise. Attentat à Jérusalem. Elle avait les cheveux raides, plats, le teint blafard avec des marques rouges. Tommy regardait la télé, le sang, les corps démembrés, l'hystérie, les prières.

La file d'attente était toujours plus longue à l'agence pour l'emploi. Il avait remarqué qu'on sévissait depuis quelques mois contre les inscrits qui pointaient l'après-midi ou trop tard le matin. Le personnel, moins nombreux au comptoir, étudiait soigneusement les formulaires. Tommy ne se levait plus assez tôt. Il se présentait parfois l'après-midi, oubliait certaines fois, plaidait sa cause le lendemain. Ils n'avaient plus besoin de lui demander son nom. Il connaissait les autres allocataires.

La jeune femme s'appelait Mattie – Matilda en réalité, mais elle détestait son prénom[2]. Drogues et mauvaise circulation, voilà pourquoi elle était pâle. Elle fredonnait sans cesse, juste assez fort pour qu'on l'entende, et d'une voix étrangement expressive.

Sisters, brothers, we'll make it to the Promised Land.

Il y avait aussi Stan Kandouris, qui, défoncé en permanence, avait horreur de travailler et comptait obtenir une pension d'invalidité.

— Tu devrais essayer aussi, mon vieux, dit-il en montrant les cicatrices aux bras de Tommy. Si le psy voit ça, tu y auras droit.

Il cracha par terre.

— Une fois que tu as décroché le gros lot, plus besoin de faire tes conneries.

Ensuite Clara, quarante-trois ans, terriblement gênée de se trouver là. Elle entrait à petits pas, les yeux baissés, proprette, ses vêtements soigneusement repassés. J'ai été secrétaire pendant vingt ans, avait-elle un jour appris à Tommy. La peur se lisait sur son visage. Mais je trouverai bientôt une autre place, ça ne devrait pas tarder. Et elle revenait à petits pas.

Barry. Kev. Theo. Sandra numéro 1 et Sandra numéro 2. Van. Vin. Tim. Ahmed. Candy aux gros seins. Savino aux grandes mains. Candy et Sav fricotaient ensemble depuis quelque temps. À la télévision, Oprah, Phil, Sally Jesse Raphael. L'attentat à Jérusalem, dans une mosquée, dix-neuf morts, cent quarante blessés.

— Ces cons de musulmans.

Mattie était sortie avec un musulman, l'année dernière, qui l'avait larguée.

— Qu'ils se fassent tous descendre à coups de bombes.

— Ta gueule ! jeta Kev en face d'elle. Moi, j'espère que Sadam les niquera, ces juifs à la con. Et ça n'arrivera plus, dit-il en montrant l'écran.

— Qu'ils aillent se faire foutre, les uns et les autres, lança Stan.

Clara s'en alla aux toilettes.

— Eh, jurez pas comme ça quand elle est là. Ça lui fout les boules.

Kev s'esclaffa.

— Oh, attends, salope, t'arrêtes pas de jurer, toi.

Mattie lui fit un doigt d'honneur, leva la tête vers la télé et scanda doucement :

— *Suckers to the side, I know you hate my 98. You gonna get yours*[3].

Et puis il y avait la princesse punk, avec ses chaînes, ses boucles d'oreilles et ses tatouages. Qui lui filerait jamais un job ? Elle parlait de nouveau aux mères célibataires – elles s'étaient réconciliées, mais celles-ci se méfiaient d'elle, l'appelaient la cinglée, comme tout le monde. Personne ne connaissait son nom.

Tommy s'était lavé, ce matin. Parce qu'ils arrivaient demain. Il se demandait qui ils auraient avec eux. La police ? Un shérif ? Y avait-il des shérifs en Australie ? Ce serait la dernière nuit qu'il pouvait passer légalement dans l'appartement. Il leur devait mille deux cent trente-six dollars. Jamais il n'aurait les moyens de les payer. Il avait pris une douche et s'était même brossé les dents avant de boire son café.

Il avait rempli le formulaire.

Avez-vous poursuivi vos recherches entre le 8.11.90 et le 22.11.90 ?

La joie d'échapper à l'humiliation de feuilleter une fois de plus les pages jaunes. Il cocha la case : non.

Si non, pourquoi ?

Jésus fabriquait des croix.

Avez-vous changé d'adresse depuis votre dernière demande ?

Oui.

Pourquoi ? Indiquez votre nouvelle adresse.

Tommy n'inscrivit rien et signa le formulaire.

On l'appela. Il tendit le papier à l'employée, qui le parcourut d'un œil las. Elle allait le tamponner lorsqu'elle remarqua :

— Il manque des réponses, monsieur Stefano.

Il affirma que non.

— Excusez-moi, le pria-t-elle en s'éloignant.

Se retournant, Tommy observa les autres derrière lui, qui, tous, l'ignorèrent.

— Monsieur Stefano, vous devez passer un entretien, dit l'employée en revenant.

Et donc il attendit.

On l'appela de nouveau, et le dénommé James – jeune, les cheveux gominés et le sourire poli – l'invita à s'asseoir dans un petit bureau.

— Comment allez-vous, Tommy ?

— Ça va.

James posa le formulaire sur la table.

— Vous avez arrêté vos recherches depuis quinze jours ?

Tommy hocha la tête.

— Pour quelle raison ?

— J'ai trouvé quoi faire.

James releva les yeux.

— À savoir ?

Tommy se tortilla sur sa chaise sans rien dire.

— Tom, nous ne pourrons plus vous indemniser. Ceci est un contrat, dit-il en indiquant le formulaire. Si vous ne respectez pas votre engagement, qui consiste à chercher un emploi, nous ne vous devons plus rien.

— Je me passe de votre argent.

C'est la mort, votre fric.

— Vous avez déménagé.

Tommy hocha la tête.

— Où habitez-vous, maintenant ?

— Cela n'est pas vos affaires.

Ils ne se quittaient pas du regard. James mourait d'envie de fumer.

— Tom, je vais vous prendre un rendez-vous auprès d'un de nos conseillers.

— J'en veux pas.

James soupira. Mais qu'il aille se faire voir, ce crétin, songea-t-il en tripotant son paquet de cigarettes.

— Comme vous voudrez, Tommy. Dans ce cas, vous n'êtes plus au chômage.

Tommy se leva. Mission accomplie. Il serra la main du conseiller.

— Merci.

Il se retourna en atteignant la porte.

— Je n'ai plus besoin de vous. J'ai le Christ avec moi.

Acquiesçant poliment, James le regarda sortir et happa une cigarette entre ses lèvres.

Tommy traversa le centre commercial. De jeunes mamans avec leurs landaus, de vieux hommes qui fumaient en lisant le journal. À l'arrêt du bus, il reconnut un client de la salle de sport – monstrueux, un tas de muscles saillants sous un cou épais. Toute cette chair, malfaisante, maladive, pensa Tommy. Lorsqu'il tenta de sourire, le type se détourna, gêné et furieux à la fois. Le bus arriva et Tommy le prit une dernière fois pour regagner son domicile.

Il avait les jambes molles devant la porte de sa chambre, qu'il n'avait pas ouverte depuis des semaines. La pièce était glacée, puante, pesante. Tommy ouvrit la malle, pleine de revues et de cassettes, qu'il aspergea d'alcool à brûler avant de craquer une allumette. Puis, au salon, il serra le portrait de la Vierge à l'Enfant. Les pupilles invisibles de Marie dans son visage noir. En revanche, le Christ, hautain, braquait sur lui un œil accusateur. Je vais bientôt me racheter, lui dit Tommy.

Il ressortit de chez lui, le cadre à la main, un couteau dans la poche de sa veste.

Serrant la Vierge contre lui, il se dirigea vers la maison du pécheur. Deux jeunes garçons le suivirent, moqueurs. Salut, Jésus, ça va, Jésus ? Bien qu'il fît chaud, il gardait sa veste sur les épaules, et le couteau dans sa main. Deux gamines sautaient à la corde devant une école. Il les protégeait. Les corbeaux se préparaient dans la cime des arbres.

Il frappa un coup. Un objet qui tombe, un juron, une ombre derrière la porte vitrée. Puis Neil ouvrit. Il avait une barbe de deux jours et ne semblait pas surpris.

— Je m'attendais à te voir. Darren m'a dit que tu étais passé, fit-il en le laissant entrer.

Il était soûl, puait le mauvais vin et une odeur de pharmacie. Tommy posa la Vierge sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

Neil souleva le cadre et grimaça.

— Tes conneries de papiste !

La télé était allumée. Préparatifs de guerre.

— Un café ?

Tommy refusa.

— Un verre ?

Même réaction. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Prier, Neil. Je suis venu prier avec toi.

La petite pièce était toujours la même avec son matelas crasseux et la malle. Seul le cadenas avait disparu. Neil s'agenouilla par terre devant le portrait du Christ. Une coulée fraîche ornait le mur. Des mouchetures sur le plâtre aux endroits où le sperme avait séché. Tommy écouta les marmonnements du gros homme, sa bouche impure. Muet, il se rapprocha de la reproduction au mur, étudia le Christ. Il lut dans la marge en bas, en lettres minuscules : *Le Christ après la flagellation contemplé par l'âme chrétienne, Diego Velázquez, National Gallery of London*. Tout était peint avec une sobriété masculine : la silhouette, les pieds et les mains retenus à un pilier par des cordes, le regard au supplice. Même après tant d'humiliations, c'était toujours un corps d'homme. La force du personnage impressionna Tommy, plus habitué à la douceur du Dieu catholique, au dénuement anorexique du sauveur orthodoxe. Il s'attarda sur les détails : la chair en demi-teintes, l'épaisseur du linge noué autour de la taille. Son propre sexe s'éveilla à l'appel mêlé des sens et de la souffrance. Brusquement, il considéra l'individu répugnant à ses pieds.

— Ta gueule ! hurla-t-il.

— Mais je prie, plaida l'abomination.

Tu leur as donné le temps de prier, salopard ? Elles ont prié, tes petites gamines, ordure de merde ?

Tommy le regarda qui continuait de marmonner, les yeux fermés, le menton haut, les mains tendues. Il se plaça derrière lui.

C'est moi.

Tommy regarda le Christ. Il parlait.

Je les ai tuées, balafrées. Comme un porc.

Et pourquoi ?

Je voulais savoir quel effet ça faisait de toucher ces petits corps.

Se retournant, Neil leva les yeux vers Tommy.

Salir leur blancheur, leur pureté. Tu comprends ?

Oui.

— Non ! rugit Tommy. Tu es malade. Tu es le diable !

Tête baissée, Neil articulait silencieusement.

— Quoi ? exigea Tommy.

Oui. Jésus avait bien dit le diable.

Crispé, Neil soupira. Sa grosse masse frissonnait, dansait.

— Seigneur, murmura-t-il, je suis épuisé.

Il se redressa, paupières closes, vers le ciel, le Christ.

La nuque était si épaisse que le premier coup, rapide, l'entailla à peine. Le sang afflua le long de l'estafilade et Neil commença à gémir. Tommy l'attrapa par la tête, la tira en arrière et planta son couteau droit dans la gorge. Le sang, noir et non rouge, gicla sur le mur et sur le tableau. Jésus saignait. Une succession rapide d'autres coups, et Tommy sectionna l'œsophage. La tête pendait de travers vers la gauche, les veines, la chair à l'air. Neil s'affala dans les bras de Tommy qui, le retenant, caressa ses cheveux gras. Il regarda ses mains, tout était écarlate. L'odeur, ensuite. Titubant, il sortit de la pièce.

Les yeux voilés dans l'obscurité, la Madone refusait encore de le voir. Haletant, il vomit. Son bras, le bras du couteau, lui faisait mal. La violence de l'effort. Il sentit une pression entre ses jambes, regarda, grogna, son slip était mouillé.

Quand il serra la main autour de la lame affûtée, la douleur le soulagea. Les yeux l'observaient toujours, et il rougit dans la maison vide. La tache sur son pantalon.

Il y avait un miroir au salon, au-dessus de la cheminée, et des photos sur celle-ci. Darren en uniforme d'école ; une grosse femme noire. Tommy s'examina attentivement. Les yeux affamés d'un animal sauvage ; la peau rêche d'un visage émacié ; un corps épouvantable, une masse hideuse de

graisse dans une enveloppe charnelle. Lentement d'abord, puis éprouvant un plaisir croissant, il se gratta. Les traînées rouges le réconfortèrent. Il se détourna du miroir. La tête noire de la Vierge, ses yeux absents le condamnaient. Se regardant de nouveau, il vit Neil à sa place, et balança son poing dans la glace. Les éclats de verre tombèrent en pluie autour de lui.

Alors il sut quoi faire. Tommy ramassa un long fragment pointu et s'ouvrit le ventre. C'est la douleur qui l'arrêta – ni le sang ni sa chair mise à nu. La gueule ouverte, il recommença, cria, se replia sur lui-même. Un coup d'œil à la Vierge, à l'homme-enfant campé dans sa tristesse, pas satisfaits pour autant. La tache sur le pantalon brûlait comme une herbe venimeuse.

Un bruit. Tommy fit volte-face.

Personne.

Ils attendaient tous.

Il baissa son froc, libéra sa grosse queue, le gland, gorgé, humide, à mi-chemin du prépuce. Qu'il disparaisse. Tommy prononça le nom du Seigneur et releva l'éclat de verre. Le sang s'écoulait tout autour de lui, ses poils pubiens étaient violets. Il ferma les yeux et trancha.

La douleur explosa une seconde plus tard comme une lumière blanche. Quelque part au lointain retentit un hurlement convulsif. Quand Tommy rouvrit les yeux, il n'avait plus mal et de petites veines frisées se répandaient sur sa cuisse. Dans une mare par terre, le minuscule testicule, une cuillerée de gelée. Son sexe à moitié arraché dans sa paume ensanglantée, il répéta le nom du Seigneur, leva la main, acheva de le trancher. Une giclée de sang contre la glace qui retomba en gouttelettes. La souffrance, la verge dans la main, le soulagement. Tommy s'effondra sur la table basse, envoyant tout voler. Il releva la tête vers Dieu, le visage blanc de la Vierge, son regard rayonnant d'orgueil. L'homme-enfant souriait lui aussi. La douleur revint, cruelle, dévastatrice. Mais la Madone aux yeux gais lui pardonnait, l'aimait. La douleur s'abreuvait à sa lumière et il nageait vers elle. Son amour, son respect eurent finalement raison de tout.

Un battement d'ailes, la retraite furieuse du démon.

Et plus rien.

Lou et Dominic supprimèrent toute trace de vie dans l'appartement. Furieux de trouver son bien dans cet état, le propriétaire en avait d'abord

refusé l'accès à la famille. Artie, patient malgré sa lourde peine, avait promis de le dédommager. Il refusa cependant de toucher aux vestiges de son enfant mort, et il n'était pas pensable de laisser Maria s'en occuper.

Elle était affligée, honteuse et hystérique. L'enterrement avait failli la tuer. Aux petits soins pour elle, lui épargnant la folie, les trois hommes ajournèrent la réalité du suicide.

— Putain ! s'écria Dominic en regardant les murs noircis.

La pièce sentait encore le brûlé.

Lou prit dans ses mains un grand sac plastique vert.

— Il faut s'y mettre.

Il n'y avait pas grand-chose à récupérer. Quelques reproductions, une photo de famille, Luigi bébé dans les bras de Maria, Tommy boudeur, le vaillant Dominic, les bras croisés, presque aussi grand que son père. Miraculeusement intacte. Lou la jeta dans un carton.

— Je m'occupe de la chambre, cria-t-il à son frère.

Il remarqua d'abord le froid glacé. Frissonnant, il pivota sur ses talons. Le lit, les murs, le miroir, noirs. Le triste bûcher de la malle en bois. Il releva lentement le couvercle, qui s'effrita, mi-cendres, mi-charbon. L'intérieur calciné. Les vêtements en lambeaux atterrirent dans le sac vert. Lou s'arrêta sur l'album de photos, aux pages gonflées, boudinées par le feu. Il n'en restait rien. Pleurant, il le jeta aussi.

Il hésita devant les formes disloquées des cassettes et de leurs étuis – un monument à la folie ; les revues désintégrées, le catalogue aliéné du corps et de ses usages ; un crucifix noirci. Allez, dans le sac.

Toute la pornographie au fond de celui-ci, cachée sous les couches de poussière, de bois, de tissu. Il bourra la malle de coups de pied après l'avoir vidée. Elle s'effondra.

— Trouvé quelque chose ? demanda Dom à la porte.

Lou fit signe que non sans lever la tête.

— Alors barrons-nous. Il n'y a plus rien. Même la chaîne est foutue. J'ai récupéré un ou deux trucs à la cuisine.

Dom s'approcha de son frère et posa une main sur son épaule.

— Ça va ?

Lou hocha la tête et se redressa, le poignet serré autour du sac-poubelle. Dom tendit le bras pour le prendre mais Lou refusa.

Ils repartirent sans se soucier de refermer la porte. Lou se figea sous le soleil brûlant et ferma les yeux.

— Ça va ? répéta Dom.

Lou lui sourit.

— Pas mécontent d'être sorti de là.

En route, il plaça leurs sacs-poubelles dans une grande benne à ordures. Le *clang !* du couvercle se réverbéra dans la rue déserte.

Ils rentrèrent chez leurs parents, sans un mot, l'autoradio allumé.

Le week-end suivant les obsèques – à Edithvale, une banlieue près de la mer –, une petite fille dans son uniforme à carreaux se rendit à l'épicerie du coin pour acheter des sucettes et un pack de lait pour sa mère. Portée disparue, enlevée, elle ne réapparut jamais.

1- MES SŒURS, MES FRÈRES, nous atteindrons la Terre promise.

2- *Matilda* (argot australien) : la couverture, ou le balluchon, qu'emportent avec eux les ouvriers saisonniers (cf. la chanson du folklore *Waltzing Matilda*).

3- Cassez-vous, les blaireaux, si elle vous plaît pas ma caisse. Vous perdez rien pour attendre. (Public Enemy).

Entractes

Fremantle, 1947

TOUTE SA VIE, Artie Stephens avait été poursuivi par le corbeau noir. Il était là à sa naissance, lui avait-on dit, comme à celle de ses frères et sœurs. Il était là le jour de son mariage, dans la plus légère des brises, sous un soleil radieux dans un ciel liquide. À travers les confettis, la main de Maria dans la sienne, il avait remarqué les oiseaux en faction sur la clôture de pierre de l'église orthodoxe. Attiré par l'œil jaune hypnotique de l'un de ceux-ci, il avait frissonné – il aurait bien voulu se signer, en bon catholique, mais il tenait la main de sa femme. Alors il l'avait serrée en formulant une promesse silencieuse. Je te protégerai.

Il était tombé amoureux d'elle à un barbecue, en regardant son corps mince, sa peau de brune, tandis qu'elle apportait les plateaux de salade, de viande et de pain. Maria avait souri timidement quand son frère avait fait les présentations.

Artie avait rougi lorsqu'elle lui avait parlé grec.

— C'est un Aussie, rigolait Peter.

— Désolée, avait-elle dit avec un fort accent.

— Je suis moitié grec, moitié italien, avait-il bégayé avec un large sourire.

— Un Aussie, je te dis, avait répété Peter, en donnant une bonne tape dans le dos de son ami.

Le sourire n'avait pas quitté Maria. Devant les autres hommes, elle lui avait adressé quelques mots, toujours en anglais, dans le courant de l'après-midi.

Artie l'avait embrassée, lui avait volé un baiser pendant que, seule à la cuisine, elle préparait des poivrons à l'huile. Les lèvres de Maria avaient un goût de citron. Elle lui avait rendu son baiser, avant de reculer nettement,

sans le regarder. Il avait bafouillé une excuse dans ce qui lui restait de grec, avant de rejoindre les hommes autour du barbecue.

C'était pour elle le baiser du destin. Personne n'aurait jamais osé ça, devait-elle lui dire plus tard. Un homme ? M'embrasser ? Dans la maison de mon frère ? Tu rigoles ! Artie avait pris un risque, elle s'était enflammée. Ce baiser avait eu un parfum d'aventure, l'aventure qu'il manquait à ce curieux pays, grand et moche.

Il lui avait fait la cour. Lui avait envoyé des fleurs. L'avait emmenée danser. Lui avait appris les particularités de l'anglais australien. Elle lui avait prodigué ses caresses en grec et l'avait imploré de se déclarer en italien. Car, pour elle, fan des photos en noir et blanc de Rossellini et de Bergman, d'Anita et de Fellini étalées dans les magazines, l'italien était la langue de l'amour.

Peter, son frère, était consterné. Artie était un homme qu'il aimait bien, qu'il admirait, tous deux ajustaient les moteurs dans les caisses des voitures. Cependant Artie n'était pas grec. L'épouse de Peter, Aphrodite, le mit en garde : c'était un crime de confier sa jeune sœur à un étranger.

— Tu le regretteras, avait-il déclaré à celle-ci. On te trouvera un mari grec.

— Il est grec, avait rétorqué Maria.

— C'est un bâtard, avait prévenu Aphrodite. Pense à tes enfants : ils ne seront pas grecs si tu l'épouses.

Silence de Maria.

Mais il était trop joli garçon. À sa grande honte, elle s'était rendu compte qu'elle aussi tombait amoureuse.

Elle était arrivée en Australie convaincue que l'amour était une imposture. Avec ses rues mortes et ses conversations atones, ce nouveau pays paraissait étrange et isolé. Contrairement aux autres Grecques qui travaillaient avec elle, déroulant leurs tissus dans les dents des machines, Maria était une Athénienne, une fille de la ville, qui connaissait les plaisirs des cafés, des dancings, des cinémas. Elle se sentait aussi loin de leurs commérages de villageoises que de l'intolérance revêche des Australiens. Melbourne l'avait déçue, horrifiée : les bars fermés à six heures du soir, la fade vulgarité de cette ville coloniale. Elle s'endormait tous les soirs en rêvant d'Athènes, du café grec, des pâtisseries, des cigarettes qu'elle fumait sur les trottoirs de Kolonaki ; des *kamaki* qui la poursuivaient de leurs

assiduités, d'un bout à l'autre de Syngrou. Chaque soir elle priait Dieu de la ramener chez elle, le jour où elle aurait son petit magot.

En Grèce où elle avait été la plus jeune de quatre sœurs. En Grèce où son père, ce généreux fainéant, n'avait pas de quoi lui assurer une dot. En Grèce où on lui aurait ordonné d'épouser un rustre, doublé d'un crétin. Ou de se faire pute, avait un jour hurlé son père, dans une rage éthylique. On n'a pas les moyens de te trouver un type bien ! Maria était donc une femme qui ne croyait plus à l'amour, mais à la cruauté des contrats de mariage et à l'humilité de sa situation. Elle était jolie, travailleuse, intelligente et bonne danseuse. Mais elle était pauvre. Aucun Grec n'aurait pris la peine de demander sa main.

En anglais et en italien, Artie lui avait dit simplement je t'aime. *Ti amo*.

Et moi aussi je t'aime, avaient dit les mots au fond de sa gorge.

— Il faut faire ça à l'église orthodoxe, avait-elle insisté. Je ne me convertirai pas.

— Oui, avait-il promis.

— Et nos enfants, seront-ils élevés dans la tradition grecque ?

Il avait hésité. Je n'appartiens vraiment ni à celle-ci ni à une autre, je ne sais pas ce que cela implique.

— Oui, avait-il répondu. Par-dessus tout, je m'engage à te protéger, à protéger nos enfants. Maria, il n'y aura que toi. Tu comprends ? Toi seulement.

Elle avait dit oui et, ce soir-là, sifflotant *Summertime*, il était rentré dans la petite chambre qu'il partageait à Carlton avec trois Italiens. Je t'achèterai une maison, avait-il juré, je te donnerai tout. Un corbeau avait piqué dans le crépuscule. Merde. Artie s'était figé. Je te protégerai, Maria, murmura-t-il, bravant le volatile.

Un corbeau qu'il aurait volontiers appelé corneille, car il était pour lui du sexe féminin. Sa grand-mère y avait toujours vu le fantôme d'une jeune femme.

— Comment tu le sais, nonna ? lui avait-il demandé, enfant.

— Je sais qui c'est.

Ce curieux personnage, austère, sortait rarement de chez elle. Elle était le plus souvent assise à la cuisine, ou sur la véranda, à mâchonner et cracher son tabac. Ses petits-enfants avaient grandi dans la peur de ses yeux, à l'exception d'Artie, qui avait ses faveurs et qu'elle appelait Turro. Le seul à

qui elle accorda jamais un peu d'amour. Elle s'était amusée à lui apprendre sa langue, de petits mots, des termes affectueux.

— *Poutsa*[1] ! répétait-il, et elle frappait dans ses mains en riant de plus belle.

— *Skata*[2] ?

Elle l'attirait dans les plis noirs de sa robe, se lançait dans les méandres de la foi, la Panaghia, mère du Christ, la statue d'Aghia Sophia qui pleurait des larmes de sang et ne s'arrêterait pas tant qu'on ne rendrait pas Constantinople aux Grecs. Elle lui apprit la mythologie, et il s'éprit d'Apollon qui, tous les jours, traversait l'aube naissante sur son char ailé.

En revanche, dès qu'un autre entrait dans la pièce, il n'y avait plus que la haine dans son regard.

Selon les ordres de son gendre, on ne devait parler à la maison que l'anglais et l'italien. Et quand les enfants commencèrent l'école, il n'y eut plus que l'anglais. Terminé le grec, faute de quoi la grand-mère prenait la porte. Même son nom était interdit. Plus de *giagia*[3], il ne resterait que nonna ou nana.

*

La guerre était terminée depuis deux ans. Artie Stephens, qui en avait quatorze, avait déjà un corps façonné par le travail. Nulle rondeur, nulle douceur qui puisse rappeler l'enfance. C'est un beau garçon au teint mat, aux traits méditerranéens altérés par le soleil des antipodes. La blondeur point dans ses cheveux, même dans le grain de sa peau. Et Stephens n'est pas son vrai nom. À l'approche de la guerre, inévitable, papa Stefano avait emmené ses enfants dans un bureau où, sous le regard austère de messieurs en costume, il avait transposé leur nom en « Stephens ». Ce qui ne lui avait pas totalement sauvé la mise – on l'avait interné trois mois au début du conflit –, mais au moins ses enfants purent poursuivre leur scolarité. Ils subirent les insultes et l'ostracisme des jeunes Australiens patriotiques, toutefois il y avait suffisamment de têtes brunes à l'école de Fremantle pour s'y faire des camarades. Victor, le meilleur ami d'Artie, était portugais, et sa sœur Sophia inséparable de Marina, sa copine grecque. Quand l'Italie reprit le chemin de la démocratie, le terme *dago*[4] perdit de son venin pour simplement marquer une différence ethnique.

Nous sommes en 1947 et un corbeau noir tournoie dans le ciel.

Reposant sa scie, Artie fit un clin d'œil à son collègue, perché sur le mur.

— Trop chaud.

— Ouais, ça plombe.

Ils allumèrent simultanément une cigarette, qu'ils gardèrent au bec. Bill cracha et regarda sa salive tourbillonner jusqu'au sol. Son front, son cou, sa chemise baignaient dans la sueur, il avait les cheveux plaqués sous sa casquette.

— Putain oui, ce qu'il fait chaud ! dit-il.

Artie observa silencieusement la rade. Ils achevaient le toit d'un bâtiment face à celui, robuste et immuable, de la capitainerie. Au-delà : les bateaux dans le port. Puis seulement l'océan.

— On devrait se faire la malle et piquer une tête, dit Artie en scrutant la rue. Il est où, Pickett, tu crois ?

— Au pub, ce vieux salaud, bien sûr.

Artie fit un nouveau clin d'œil. Mais Bill était inquiet.

— S'il s'en rend compte, on se fait écorcher vifs.

La mer. Et la plus légère des brises ajoutant à l'invitation.

Bill hochait la tête.

— Désolé, vieux, j'peux pas.

Ce n'est pas la crainte d'un méchant savon qui arrêta Artie. Le travail n'était pas seul à l'avoir endurci. Depuis la puberté ou presque, avec une détermination farouche et parfois douloureuse, il cultivait l'art du défi. Pickett n'osait pas le frapper avec la même sauvagerie que les autres apprentis ; en outre, ce dernier était loin d'avoir la force de papa. Avec le temps, papa avait un peu molli mais, dans un accès de rage, il impressionnait toujours le gamin. Seule la nonna lui tenait tête : même après tant d'années, la belle-mère et son gendre continuaient de se dédaigner. Pour autant, il n'épargnait pas les enfants. Artie avait reçu une baffe au retour de la mairie, lorsqu'ils avaient changé de patronyme. Il s'était adressé à son père en employant le mot anglais, *Dad*. La gifle l'avait fait tomber.

— C'est papa ! avait gueulé celui-ci, flanquant un coup de pied à son fils à terre.

Il est peut-être plus âgé, pensa Artie, mais il est bien capable de m'assommer si Pickett me retire une journée de salaire.

— T'as raison, Bill, attendons d'avoir terminé.

Son compagnon se détendit.

Ils se baignèrent nus, derrière la jetée en pierre, dans une petite crique bordée de rochers. On ne pouvait les voir que depuis le large, pas depuis la ville. Il n'y avait pas de sable, et les familles n'y allaient jamais. S'éclaboussant près du rivage, les deux jeunes hommes redevinrent des garçons.

L'eau était fraîche, agréable, mais en remontant South Terrace, Artie suait de nouveau. Il tourna dans Little Howard Street. Les enfants jouaient au soleil de l'après-midi. Assis sur le porche, son frère Joseph ronflait doucement, les yeux fermés. Artie prit place à ses côtés.

— Bonne journée ?

Un grognement.

— Trop chaud, hein ?

Nouveau grognement ; une odeur d'huile, de graisse, de poisson.

— Tu pourrais aller te laver, lui dit son frère.

— Dégage, dit Joseph, qui ouvrit enfin les yeux.

Il se tourna vers la maison.

— La nonna a du chagrin.

— Pourquoi ?

— Elle a reçu un télégramme. Un *dago* en Grèce qui vient de mourir.

Un bateau avançait paresseusement à l'horizon. Artie entra.

Joseph referma les paupières.

Immobile sur sa chaise, elle ne pleurait pas. Artie aperçut le papier bleu qu'elle serrait et s'approcha. Elle prit sa main lorsqu'il caressa son visage.

— Je peux lire, nonna ?

Elle lui tendit le télégramme. *Kosta Papapouchitis décédé. Stop*.

— Qui c'était, nonna ?

— Mon frère.

Il s'assit près d'elle et l'observa. Pas de larmes, rien que sa respiration légère. Elle relâcha sa main quand il se leva. La sciure et la sueur lui collaient au cou, aux aisselles, et il alla dehors se laver dans le bac. Puis il mit du café à chauffer et s'installa de nouveau, patient et silencieux, près de sa nonna.

Le retour de sa mère et de sa sœur Sophia, dans leurs uniformes bleus amidonnés, restitua l'ordre habituel des choses. Agatha se figea en apercevant le papier.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? murmura-t-elle à sa fille.

Sophia lut le message dépouillé et sa mère lâcha un petit cri, puis quelques larmes qui rassurèrent Artie. La nonna, cependant, avait toujours l'œil sec. Il rejoignit son frère à l'extérieur.

— Tout va bien ?

Artie confirma.

Joseph cracha sur le chien pelé qui trottait vers eux. L'animal glapit et s'éloigna.

— Je ne savais même pas qu'elle avait un frère.

— Ce qu'on en a à foutre ?

Joseph n'avait pas d'affection pour sa grand-mère.

— Ça va, au boulot ?

— Comme d'habitude.

— Où est papa ?

— Pub.

Ils se turent. Au loin, le bateau poursuivait sa course. Artie passa une main sous l'horizon pour le recueillir dans sa paume, avec la mer et le reste du monde. Un corbeau dansait dans le ciel au-dessus de lui. Il baissa le bras et rentra.

Au retour du travail, papa remarqua les yeux rouges de son épouse.

— Que se passe-t-il ?

— Kosta, le frère de nonna, est mort.

Hochant lentement la tête, il jeta un coup d'œil vers la vieille femme, son regard hostile, son mépris. Il allait parler, une moue sur les lèvres, mais il sortit en direction du bac. Agatha poussa un soupir de soulagement. La famille dîna dans le silence.

Revenant du chantier le lendemain, Artie trouva sa nonna qui l'attendait sur le perron.

— Turro !

— Oui, fit-il en l'embrassant.

— Demain, nous allons à Perth.

C'était un ordre.

Il pesta. Un samedi. Le jour qu'il réservait pour la plage.

— Pourquoi demain, nonna ?

Elle répéta :

— Demain.

D'accord.

Artie passa la soirée avec Bill dans un pub près du port. Ils burent des bières, fumèrent en écoutant des marins iraniens enivrés. Il faisait nuit lorsqu'ils repartirent. Devant le National Hotel, toutes lumières éteintes et de grandes ombres au sol, trois mendiants noirs étaient assis. Soûls. Parmi eux une femme, jeune ou vieille. Impossible de savoir : l'alcool et l'amertume la défiguraient. Elle cria dans leur dos.

— Un shilling !

Ils ne se retournèrent pas et l'entendirent trébucher derrière eux.

— Un shilling !

— Va au diable ! cracha Bill.

Elle était grasse, édentée, affreuse avec son nez cassé. Artie la repoussa lorsqu'elle s'accrocha à son bras, mais il aperçut les seins nus sous la robe légère de coton. De gros seins. Il se dégagea, elle jura et il poursuivit son chemin.

Joseph dormait. Artie se déshabilla silencieusement et se glissa dans le lit à côté de son frère. Joseph ronfla, une fois, et lui tourna le dos. Ivre, Artie observa son corps nu dans le noir. Il avait soif et les membres endoloris. Lentement, retenant son souffle, il commença à se caresser. Joseph remua. Inquiet, craignant l'humiliation, Artie s'arrêta. Puis d'autres ronflements. Il continua doucement, pensant aux énormes seins de l'Abo, jouit dans une main qu'il essuya sous le matelas, évitant tout bruit, honteux d'avoir cherché l'excitation dans quelque chose d'aussi laid.

Un soleil implacable annonça le matin et la nonna frappa à la porte. Joseph, qui travaillait le samedi, s'était déjà levé. Artie jeta le drap par terre.

— J'arrive.

La douleur dans le crâne.

En route pour la ville, il sentit les coups d'œil des autres passagers. Deux jeunes femmes, l'une d'elles très jolie, se retournèrent en ricanant vers la vieille dame tout enveloppée de noir. L'autobus suivit le bord de mer et franchit le pont. L'océan s'étendait sur des kilomètres au-delà. Ils longèrent l'interminable série de hangars où travaillait papa : des hommes, torse nu, déplaçaient des caisses et des cartons. Puis le bus s'enfonça dans le bush, où taillis et broussailles avaient viré du vert à l'or dans la chaleur de l'été. Le nez collé à la fenêtre, Artie contemplait le paysage. Il remarqua soudain les larmes sur les joues de la nonna.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il, soucieux.

Elle prit sa main et répondit en grec.

Les deux jeunes femmes se retournèrent de nouveau et, conscient de rougir, il retira sa main.

— Parle australien.

Elle s'essuya les yeux et l'ignora. Il s'en revint au kaléidoscope du monde extérieur.

La ville grouillait de gens, brillait dans la chaleur. Le béton miroitait. Artie continuait d'être gêné par cette grand-mère si étrangère à tout, drapée dans ses couches de noir. Mais la ville le captivait. Il épluchait les vitrines, nota les hôtels, les ruelles entre les boutiques menant à de sombres passages que les femmes évitaient. Il serait bien allé voir. Comme il aurait aimé déambuler sans entraves, mais la nonna, impatiente, le pressait. Ils traversèrent un petit square et s'arrêtèrent devant un modeste bâtiment de briques jaunes. Une église. Artie était déçu. Avoir fait tout ce chemin pour rien d'autre que Dieu.

La nonna se signa – pas comme papa, mais de droite à gauche – puis ils entrèrent.

Sensible aux odeurs, puissantes et épicées, qui flattaient ses narines, s'engouffraient dans sa bouche, il éprouva une sorte de vertige. Assis sur une chaise, un vieil homme, plus âgé encore que la nonna, veillait sur une boîte de bougies jaunes. Elle en prit deux, déposa deux pièces et entraîna Artie.

Derrière les cierges effilés, des figures longilignes, dorées ou mauves, vacillaient dans la chaleur par-dessus les bancs alignés. Nonna alluma sa bougie, ordonna à Artie d'en faire autant, et ils les posèrent dans un bac rempli de sable. Il la vit étudier l'autel, s'agenouiller et se signer encore. Cela n'avait pas l'air d'une vraie église. Les personnages représentés aux murs étaient sombres, sinistres – des hommes émaciés, ridés, à l'œil accusateur, d'une pauvreté effrayante. Un saint avait les pieds en sang. La nonna poussa Artie vers un pupitre sur lequel était posée une petite icône, un portrait nimbé de fleurs de la Vierge avec l'Enfant Jésus. Cette Marie n'était ni bienveillante ni souriante. Le gosse avait le corps d'un homme. L'une et l'autre paraissaient austères, farouches.

— Embrasse.

Artie fit signe que non.

— Embrasse.

Ses lèvres effleurèrent le verre. Elle l'imita et ils s'approchèrent de l'autel.

Là, sous le regard fixe de Jésus et des saints, l'œil sévère d'une Marie qui ne pouvait être Notre-Dame, la nonna se jeta à terre et se mit à hurler.

Artie assista immobile à la scène. Tant de chagrin l'effrayait, le pétrifiait. Elle martelait le sol à coups de poing. Il se rua finalement vers elle et tenta de la redresser. Elle le repoussa, mais il la soutint jusqu'à ce que ses sanglots s'espacent. Lorsque, à bout de souffle, elle finit par céder, ses yeux ne quittaient pas le plafond. Elle priait silencieusement. Artie leva la tête.

Les mains tendues vers la terre, Dieu le toisait depuis ses hauteurs. Longue barbe blanche, des reflets d'or dans les cheveux. L'église était petite, bien plus petite que celle de leur quartier de Fremantle. Artie reconnaissait la symétrie du plan, la présence des bancs, d'un autel, mais l'imagerie le déconcertait. La nonna priait toujours à ses côtés. Il s'éloigna vers la porte ouverte qui menait au soleil, sortit.

Le bâtiment n'avait guère plus de dix ans, sinon moins. D'un œil expert, il étudia la structure, les cadres, les châssis. C'était une construction simple, réalisée à peu de frais. Le tour des fenêtres avait déjà besoin d'être repeint.

Il se figea en entendant un gémissement à l'intérieur et courut rejoindre la nonna.

Vêtu de noir, avec une barbe courte, un prêtre se tenait près d'elle. Artie se plaça sous le portrait d'un vieil homme à l'auréole craquelée, fanée. Un corps frêle et, sous le pied, la masse noire, volumineuse, d'un serpent. Le prêtre posa une main sur l'épaule de la nonna, et elle recula, en colère.

Non, fit-elle, provocante. À sa grande surprise, Artie discerna dans sa voix une forme de respect, certes réticent, mais assez rare pour être remarqué.

Il ne comprenait rien à leurs propos en grec. Le pope l'observa, dit quelque chose à la vieille femme, qui se tourna vers son petit-fils.

— Viens, Thanassi, dit le pope.

Il obéit.

— Arthur.

Il se racla la gorge.

— Je m'appelle Arthur, mon père.

— Tu ne parles pas grec ?

Il haussa les épaules.

— Emmène ta grand-mère, Arthur. Elle est fatiguée.

L’accent était mélodieux, mais quelque chose dans le ton, dans l’attitude, était froid et distant.

Les yeux baissés, la nonna ajouta un mot en grec. Le prêtre se tourna vers le jeune homme.

— Es-tu catholique, mon garçon ?

Artie hocha la tête.

— Comme ta grand-mère, murmura l’homme en regardant celle-ci. Alors il faut aller à l’église catholique, qui est maintenant la vôtre.

Ce n’était visiblement pas l’avis de la nonna. Le pope soupira, le visage empreint de tristesse, presque aussi affligé que les icônes autour d’eux. S’adressant à Artie, il déclara affectueusement : Ton père veut réunir sa famille sous une seule foi. Emmène ta *giagia* à votre église habituelle. Je suis certain que le prêtre, là-bas, prendra soin d’elle.

La nonna posa une main sur sa manche.

— Non, il faut partir.

Cela dit, le pope s’éloigna d’un pas vif et disparut derrière l’autel. La main toujours tendue, la nonna resta immobile une éternité.

Artie la lui prit et la tira vers lui.

Toute sa vie, cette scène allait refaire surface, emprisonnée dans ses rêves, roulant dans les vagues du souvenir. Jamais il ne pourrait oublier la voix douce de cet homme, ni sa barbe gris acier. Non que la mémoire soit fidèle. Le pope est parfois jeune, parfois vieux ; parfois d’autres personnes prient dans l’arrière-plan, parfois il n’y a qu’Artie et sa nonna. Les faits s’estompent, le récit se déforme, la précision s’efface, mais jamais la tristesse du prêtre et le chagrin de la vieille femme ne devaient disparaître. Le tableau solennel de sa grand-mère exclue avec lui de son Église restera pour Artie le témoignage tangible d’un Dieu mauvais. Il grandit sans croire aux promesses de sa confession, mais dans la beauté et le désespoir du bannissement.

Conduisant sa nonna vers la sortie, il hésita en passant à proximité des bougies dans leur bac. Pas longtemps. D’un geste plus léger que le vent, il s’empara de l’icône sur son chevalet.

En plein jour devant les passants, la nonna cracha sa colère dans l’allée. Une femme maigre recula en frissonnant. Un vieil homme s’esclaffa. Sacrés *dagos* ! Artie et sa grand-mère s’élancèrent en silence dans la chaleur.

— Tu as faim ? lui demanda-t-il finalement.

Négatif.

— Est-ce qu'on rentre à la maison ?

Il n'en avait aucune envie. Maintenant qu'il était en ville, il voulait s'amuser, se promener. Une voix stridente retentit alors qu'ils traversaient le parc.

— Marta !

La nonna fit volte-face. Horrifié, Artie découvrit l'Aborigène qui courait vers eux. Son ventre et sa poitrine étaient énormes.

La suite l'ébranla tout autant.

— Bess !

Les mains tendues, la nonna avançait vers la grosse Noire, et bientôt elles s'enlacèrent, les larmes aux yeux. Il ne bougea pas. Derrière les deux vieilles femmes, il aperçut une autre Noire, bien plus jeune, assise dans l'herbe. La première se détacha de la nonna, prit sa main et l'entraîna vers la pelouse.

— Là, ma fille. Viens voir fille.

Cette femme parlait aussi mal l'anglais que sa grand-mère.

Laquelle signala à Artie de les suivre.

— Mon petit-fils, Arthur. Arthur, c'est Bess.

Bess lui tendit sa main et il ne fit pas un geste. Toujours souriante, elle baissa le bras.

— Thanassi, serre-lui la main !

— Ça n'a pas d'importance.

Il écarquilla les yeux. La grosse Abo venait de parler *grec*.

La jeune fille s'appelait Jen et, bien qu'elle fût noire, il la trouva jolie. Elle avait le ventre rond – pas un âge pour tomber enceinte. Elle aussi s'étonna que les deux femmes, apparemment très proches, s'asseyent main dans la main, s'exclamant en anglais, en grec, sans compter la gestuelle. Jen fit un clin d'œil à Artie.

— Il faut le voir pour le croire, hein ?

Gêné par les regards qui convergeaient vers eux, il sourit à peine. Un homme afficha son dégoût en apercevant les deux femmes. Grotesques.

— On s'en va, dit Artie.

La nonna n'écoutait pas.

— Tu es marié ?

Il fit signe que non. Jen lui tendit sa bouteille de vin. Il avait soif, mais jamais il ne boirait au même goulot qu'elle.

— Et toi ?

Elle rit. Non.

Il étudia son ventre, et elle comprit.

— Celui-là est de Tom.

— Tu en as un autre ?

— *Une* autre. Mais son père est blanc, alors les sœurs me l'ont prise, dit-elle en indiquant le ciel. Pour l'emmener quelque part dans le Nord. Je dois y aller, un de ces jours.

Un jeune couple les croisa. Artie, embarrassé, baissa la tête. Lorsqu'il se redressa, Jen lui souriait, le goulot à la bouche.

— Tu es sûr que t'en veux pas ?

Il grattait la terre avec une brindille. Elle lui demanda une cigarette. Pendant qu'il la lui roulait, un pan de sa veste s'ouvrit sur l'icône qu'il cachait. Jen la saisit.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle, moqueuse.

Bess l'entendit et la gronda dans sa langue indigène. Penaude, Jen rendit le cadre au jeune homme.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-il, curieux.

— Que c'est les dieux des Grecs, que je dois les respecter.

— Dieu n'est pas grec, se renfrogna Artie en remettant l'icône sous sa doublure.

Toujours souriante, Jen lui tendit à nouveau la bouteille.

De même, il refusa et se tourna vers sa nonna.

— On y va, geignit-il comme un gamin.

Avec ses lèvres épaisses et ses petits yeux très blancs, parcourus de stries rougeâtres, la vieille femme noire était hideuse. Les deux amies posèrent leurs mains sur les joues l'une de l'autre.

— Je peux venir te voir, Marta ?

La nonna étudia son petit-fils, qui s'était relevé. Les bras croisés, il avait l'air exaspéré.

— Son papa mauvais homme.

Il tressaillit. Comment osait-elle insulter son père devant une négresse ?

— Pas possible. Non, pas du tout.

Elles s'embrassèrent et se quittèrent au comble de l'émotion. Sans un mot, sans un regard, Artie se mit en marche, pressé de quitter les lieux.

— Au revoir, Thanassi, lança Bess dans son dos.

Il se figea, risqua un coup d'œil derrière lui. Elle pleurait à chaudes larmes. Il s'adoucit.

— Au revoir, répondit-il en grec.

La nonna le suivit à distance. Il quitta le square en direction de la gare routière, et s'arrêta assez longtemps pour qu'elle le rattrape.

— Tu ne devrais pas parler aux nègres. Ça ne plaît pas à papa.

— C'est une amie.

— Une amie ?

— Oui, seule amie, fit nonna dans son anglais hésitant.

— Tu l'as rencontrée où ?

Elle gloussa, puis cracha.

— Ton papou était le mari de sa sœur.

Artie, indigné, n'en crut pas un mot.

— Tu mens.

Je ne mens pas.

— Nonno avait épousé une Abo ?

— Oui.

— Avant toi ?

— Oui. Bess était sa sœur.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Elle posa un bras triste sur l'épaule du jeune homme.

— Pas d'importance.

— S'il te plaît, nonna, dis-moi.

— Elle est morte.

— Quand ?

Un battement d'ailes au-dessus de leurs têtes. Artie scruta le ciel. Le soleil lui brûla les yeux, une forme noire piqua vers lui. L'oiseau dansa un instant dans la lumière crue.

Ton grand-père l'a tuée.

Nonna avait la voix du corbeau.

Il faisait encore jour lorsqu'ils rentrèrent. Courant aussitôt à la plage, Artie plongea dans les vagues pour laver son corps de toute cette journée – de la ville, de l'église, de Jen, de Bess. Du corbeau. Il dansa dans l'eau. Lorsqu'il revint à la maison, son père se lavait dans le bac ; la nonna,

renfrognée, avait repris sa place à la cuisine. Johnny jouait aux pieds d'Agatha, qui préparait le repas.

— Où étiez-vous ?

Artie s'assit, observa la nonna – qui ne sembla rien lui interdire –, puis son père.

— À Perth.

— Et pourquoi diable ?

— J'ai emmené nonna à l'église.

— Quelle église ? demanda le père qui, tout en s'épongeant les aisselles, soutint le regard de son fils.

— Je ne sais pas.

— Chez ces Grecs à la con, hein ?

— Oui, Grecs.

Il se tourna vers la vieille femme.

— La ferme, charogne.

— C'est toi qui vas la fermer.

Tous les yeux convergèrent sur Agatha. Même Johnny était étonné de la voir élever la voix devant lui. Comprenant aussitôt son erreur, elle changea de ton.

— Elle voulait allumer un cierge pour son frère. Laisse-la tranquille.

Papa dévisagea son épouse d'un air mauvais. Lentement, elle le rejoignit, effleura sa joue. Il sourit et se mit à siffloter.

— Le problème, c'est le gamin, pas moi. À cause d'elle, il a perdu sa journée.

Il enfila une chemise propre avant de ressortir boire toute la soirée. À son départ, la maisonnée recommença à respirer, à profiter du calme et du soleil couchant.

Un claquement retentit dans la nuit, puis les jurons du père. Quittant le lit d'un bond, Joseph s'approcha de la porte de la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Artie.

— J'sais pas.

Ils tendirent l'oreille.

Le père, hurlant, ordonnait à la nonna de se réveiller. Puis il appela Artie. Inquiet, celui-ci regarda son frère aîné. Joseph ouvrit et ils se faufilèrent dans le couloir.

Sa ceinture à la main, le père, ivre, se dressait devant le corps effondré de la nonna. Agatha pleurait à ses côtés.

— Je t'en prie, Joseph, arrête ! S'il te plaît, arrête !

— Papa ?

Artie prit le coup en pleine figure. Le visage en feu, il s'écroula contre le mur.

— Où étais-tu aujourd'hui ?

— À Perth.

— Et ensuite ?

— C'est tout.

— Tu as vu qui ?

Artie hésita.

— Tu as vu qui, bordel ?

— Personne ! hurla-t-il à son tour.

Un autre coup. Il entendit Sophia et Theresa qui sanglotaient. Johnny braillait tout ce qu'il savait.

— C'est pas ce que m'a dit O'Malley tout à l'heure, fit papa en crachant. Il a vu mon fils boire dans le parc avec des Abos.

— Pas vrai.

— Menteur ! Sale merdeux de rital !

— Arrête ! cria la nonna.

L'ignorant, Joseph ordonna à Artie d'aller dans sa chambre. Il obéit, puis le père se tourna vers la vieille femme.

— Tu oses faire ça à mon fils !

Il lui cracha dessus.

— Si tu revois encore une seule fois tes saloperies de nègres, je t'écorche vive. C'est tout ce qu'ils méritent, et toi encore plus.

La tirant violemment par les cheveux, il lui lança à la face :

— Je ne te laisserai pas pourrir Artie.

Il leva les bras, et elle tomba en gémissant sur Agatha.

— Compris ? dit-il en italien.

Elle ne répondit pas.

— Compris ?

— Compris.

Joseph quitta la pièce. La nonna s'affaissa sur sa chaise. Agatha, agitée, s'agenouilla devant elle. Puis trois séries de sons : le claquement d'un fouet ; le père, épuisé, qui haletait ; les sanglots effrayés des filles. Toute peur évanouie, la nonna serra les poings.

— Arrêtez-le ! Bon Dieu, arrêtez-le !

— Tais-toi ! cria sa fille. Tout ça est ta faute !

La haine a ses limites et la colère, finalement, retomba. Les cheveux trempés et les mains tremblantes, le père revint à la cuisine, sa chemise salie de deux gouttes de sang. Ébranlé par la volonté farouche d'un fils qui refusait de s'aplatir, il doutait soudain de lui-même. Artie n'avait pas produit un seul son. Se redressant péniblement, la nonna repoussa son gendre et se rendit dans la chambre du garçon.

Couché, Joseph observait son jeune frère qui, à la fenêtre, gardait les yeux rivés sur la nuit noire. Le sang gouttait entre son nez et son menton. Les mains jointes en prière, la grand-mère s'approcha en pleurant et se lança dans ses lamentations.

Elle s'agenouilla pour lui demander pardon, hurlant en grec, en anglais, en italien, en turc – le même mot, répété sans arrêt.

Pardon, mon Thanassi, pardon.

Mais Artie s'échappait, contemplait de plus haut son frère minuscule et la nonna éperdue. Il s'éleva loin, loin dans le ciel, survolant l'océan à bord de son chariot ailé, et il n'était plus Artie, ce n'était plus son lit, ni sa chambre, ni les siens. Cette maison n'était plus chez lui.

Il quitta l'Australie-Occidentale la même année, renonçant à sa famille et à son apprentissage. Traversant le désert avec sa grand-mère, il trouva du travail à Port Augusta, un autre port qui, avec ses Aborigènes dans les rues, lui rappelait encore trop Fremantle. Alors ils voyagèrent plus loin à l'est, à Horsham, puis à Ballarat où la vieille femme décéda. Il envoya un télégramme chez ses parents. À l'enterrement, il n'y eut que lui et le prêtre ; il avait demandé une simple croix blanche, avec le nom de la nonna en grec. Tandis qu'on descendait le corps, il se trouva enfin seul, au milieu du vent et des oiseaux. Tu te trompais, nonna, pria-t-il, Dieu n'existe pas. Jésus n'était qu'un homme, qui pleurait, pissait, chiait, éjaculait. Comme moi. Ce n'était pas Dieu, ni Jésus, ni la Vierge, mais moi qui t'aimais, nonna. La violence de son chagrin lui fit honte. Ce soir-là, il but jusqu'à perdre connaissance.

Lors d'un barbecue, des années plus tard à Melbourne, la beauté douce de Maria lui rappela le deuil, mais aussi la joie éprouvée en fuyant avec la nonna les brutalités du domicile paternel. Il promit à Maria de la protéger, la seule chose qu'il se sentît capable d'offrir. Et Artie tint parole. À

l’insistance de Maria, il reprit son vrai nom, Stefano. Pour qu’elle ne soit pas seule, il ouvrit sa porte aux Grecs, attribua une pièce à Spiro et Yiota ; construisit pour elle une maison neuve dans la banlieue, la réconforta quand, terrorisée, elle apprit que les colonels s’étaient emparés du pouvoir, que son père avait été jeté en prison. Il ne moufta pas, ne la rejeta pas lorsqu’elle commença à le rabaisser, à le brocarder quand, ses enfants étant devenus australiens, elle comprit qu’elle ne pourrait jamais retourner vivre en Grèce. Jamais, jamais il ne leva la main sur elle. Maria, Dominic, Thomas, Luigi et ses petits-enfants étaient le seul pays qu’il désirait connaître. Peu lui importaient la Grèce, l’Italie ou l’Australie.

Deux fois il revint à Fremantle – les deux pour préparer les obsèques d’un de ses parents. Le devoir accompli, les usages respectés, il rentrait à Melbourne, la ville où vivaient son épouse, ses enfants, où le rire et l’espoir étaient permis. Loin du désert, de l’océan languide ; et pas de négresses pour envahir ses rêves.

1- Bite.

2- Merde.

3- Grand-mère.

4- Argot : « Rital » (et, par extension : méditerranéen).

Grèce, 1991

LA PREMIÈRE CHOSE QUE FIT MARIA en revenant au berceau de ses ancêtres – le pays de son père, dans les montagnes macédoniennes – fut, aussitôt descendue du bus, de tomber à genoux et ramper jusqu'à l'église du prophète Élie. Soigneusement entretenue par quelques vieilles femmes, celle-ci était juchée entre les peupliers, à deux kilomètres de la place du village. Maria accomplit son ascension encouragée par les plaintes, les larmes et les lamentations de ses sœurs et cousins. Lou, son plus jeune fils, les suivait, consterné. Voyant les genoux écorchés de sa mère, maculés de sang, il se mit à pleurer et tenta d'interrompre cette œuvre malsaine. Maria l'envoya promener. Plusieurs décennies après son départ, elle avait fait le voyage dans l'autre sens pour se repentir de ses péchés, implorer Dieu de ne pas refuser sa grâce à Tommy.

— Qu'il crève, leur Dieu de merde ! s'était écrié Artie quand les deux Églises, tant la catholique que l'orthodoxe, avaient refusé de l'enterrer. On n'a pas besoin de ces enculés de curés.

Mais savoir son fils voué à une éternelle solitude était pour Maria source de honte et d'amères souffrances. Son sang marquerait le chemin jusqu'à l'église. Un sacrifice grâce auquel elle espérait négocier avec le ciel.

Lou se foutait de l'éternité et savait que son frère ne reviendrait pas. Sa mère, le triste pope et les femmes en pleurs, il les trouvait tous fous. Athènes l'avait assommé avec sa chaleur moite et ses bruits assourdissants. Et maintenant, cette séance de tortures moyenâgeuses ne faisait qu'accentuer le sentiment d'appartenir à un autre monde.

Isolé au fond de l'église, il refusait silencieusement de prier. Maria s'était couchée sur le sol de pierre. Dominant une forêt d'icônes, un vieil homme à barbe blanche étudiait sévèrement la scène. Sans en comprendre

un mot, Lou se concentra sur le rythme des scansions. Avec le pope, il était le seul à ne pas pleurer. Il commençait à comprendre qu'il était totalement étranger à ce pays.

Lou ne se sentait réellement bien qu'en tête-à-tête avec sa *giagia*, les autres lui manquant de respect, pensait-il. Pour ses cousins, il n'était qu'un *Amerikanaki*, un « faux Américain », imprégné de culture pop et dénué d'idées personnelles. Ses oncles et tantes se moquaient de son grec atroce. Alors il se taisait, se réfugiait dans l'observation, ou s'adressait à sa grand-mère qui, au moins, l'écoutait. Parlant à moitié par gestes, ils devaient renoncer à toute notion abstraite, en rester aux idées et aux émotions les plus simples. Les cousins avançaient des théories complexes pour expliquer le conflit en cours à la frontière nord. La *giagia*, qui avait connu la guerre civile, leur répétait mon enfant, mon enfant, la guerre n'est jamais une bonne chose.

Lou était bien d'accord. Depuis toujours, il n'avait vu que ça à la télévision : des massacres, plus inutiles les uns que les autres.

Il se rendit compte qu'il n'était pas prêt pour ce voyage. Les Athéniens identifiaient leur ville au chaos, un mot qui, en grec, se prononçait comme *house*[1] en anglais, ce qui semblait fort bien convenir. Mais il décelait comme un rythme insistant dans la cacophonie ambiante.

Quand sa mère lui avait recommandé de couvrir son tatouage, il lui avait renvoyé ses convenances à la figure. Le doigt pointé vers le serpent doré, enroulé autour de son bras, elle avait demandé : Que vont penser les gens ?

— J'en ai rien à foutre de ce qu'ils pensent.

Depuis la mort de son frère, il se faisait un devoir de s'asseoir sur la bienséance.

Et il arbora fièrement son tatouage d'un bout à l'autre de la Grèce.

Ils ne restèrent pas dormir au village. La famille s'était éparpillée sur tout le territoire et plusieurs continents, et il ne restait plus là que quelques vieux, abandonnés par leurs proches. Ces messieurs dames dévisagèrent Lou d'un œil suspicieux. Il avait appris à Athènes que son sourire, sa jeunesse et sa beauté étaient une arme contre la méfiance. Mais voir sa mère se fustiger ainsi sous le regard stoïque des villageois, des gens d'un autre temps, le remplit d'amertume, sinon de haine, à leur égard. Quel bonheur de remonter dans le bus, avec elle et ces drôles de parents, et d'en finir avec l'église du prophète Élie.

Ils séjournèrent à Salonique et dans cette ville, dont l'histoire le passionna, naquit son intérêt pour les voyages. En haut de la Tour blanche en bord de mer, il s'émerveilla devant le paysage ; il goûta à l'ouzo, observa les gens, oublia l'odieux spectacle que lui avait infligé Maria.

Il détestait la dévotion, les bondieuseries, qui pour lui n'avaient rien à voir avec la foi. Depuis toujours, il se doutait que tant de ferveur trahissait en réalité l'espoir de dominer la désolation de l'exil ; qu'en observant les rites sa mère arrivait par moments à oublier les bouleversements profonds d'une vie d'immigrée. Depuis la mort de Tommy, le rituel était devenu un impératif.

— *Chaos music*, *house music*, murmura-t-il à la nuit salonicienne.

Dans un café en contrebas, la radio diffusait *Losing my Religion* de REM, en alternance avec la mélodie sensuelle de *Fool's Gold*. Les yeux fermés, Lou se retrouvait presque en Australie, à une fête, ou sur son canapé. Il aurait bien aimé fumer quelque chose. Il se promit, dès son retour dans la capitale, de prendre son courage à deux mains pour demander aux cousins où acheter de l'herbe.

Il se disputa avec Maria, qui souhaitait y revenir tout de suite.

— J'ai envie de partir un moment de mon côté.

Il s'obstina. Lou savait sa mère dévorée par la culpabilité – ce qu'il comprenait très bien – depuis les événements. Elle n'avait plus, comme autrefois, la force et la détermination nécessaires pour batailler contre ses enfants. La disparition de Tommy était venue à bout de sa jeunesse. Ses cheveux grisonnaient, les rides se faisaient plus nombreuses sur son visage expressif, et surtout elle prenait conscience de l'ampleur de ce qu'elle avait vécu.

— OK, dit-elle finalement, avant de lui tourner le dos.

Lou la retint et l'embrassa doucement dans le cou. Il ne voulait pas la blesser, mais ne se sentait plus obligé de lui obéir. Si tant est que ce fût jamais le cas. Les jeunes Grecs qu'il rencontrait étaient certainement plus raffinés, plus cultivés et plus sûrs d'eux, cependant ils restaient dominés par leur famille, où qu'ils aillent et quelles que soient leurs fréquentations. Lou aimait la sienne sans contrainte, et se sachant aimé en retour, il n'avait aucune raison de se soumettre.

Il souhaitait visiter Kos, d'où son arrière-grand-mère était originaire. Maria était revenue en Grèce chercher le pardon et le réconfort auprès des

saints. Lou, athée, voulait trouver une réponse à la mort de son frère dans les témoignages du passé.

Il y avait au cimetière un grand orme pleureur aux lentes ondulations, peuplé, le jour de l'enterrement, d'épaisses ombres noires. Cela n'avait pu échapper aux Stefano : les corbeaux avaient suivi la cérémonie. Artie et Dominic étaient la proie d'une fureur accablante. Pas Lou, qui observa les oiseaux, ravi de la diversion qu'ils lui offraient. La mise en terre l'écœura : les vers, la putréfaction ; son frère castré. Il avait les yeux humides. L'arbre, le ciel, les corbeaux, tout miroitait.

Maria les avait elle aussi remarqués et, pour la première fois, elle fut prise de terreur. Ce qu'elle devait rapporter plus tard, assise en larmes sur sa chaise, le visage aussi noir que son voile.

— Vous les avez vus ?

Les hommes, mal à l'aise, se taisaient. Elle répéta :

— Vous les avez vus ?

Artie hocha la tête.

Un cri, et elle retomba en sanglots. Se levant, Lou faussa compagnie à l'assistance, partit acheter une babiole. La cravate et le costume noirs, le chagrin, le décorum, il était las. Ce petit tour dans le quartier, le long des haies et des murs de brique, fut un répit. Il était subitement presque joyeux. Il éprouva même une vraie joie sous la bruine qui avivait l'odeur des pelouses. Mais aussitôt la journée le rattrapa et, de nouveau, il n'y eut plus que Tommy.

Il se sentait à l'abri en Grèce, un pays qui ignorait tout de lui. Une fille ivre retira ses sandales pour monter quatre à quatre l'escalier de la tour. Elle l'aperçut et lui sourit. Lorsqu'elle courut rejoindre son compagnon, elle se retourna encore et il évita son regard.

Après l'inhumation, Eva avait préparé un repas léger à la maison. Maria refusait de manger. Sa belle-fille glissa un comprimé dans son café ; le Valium ne tarda pas à faire effet. Artie coucha son épouse, et l'on alluma la télévision lorsqu'il revint au salon. Les enfants rirent devant les dessins animés, et c'était un soulagement.

Quand Dom serra fort son petit frère dans ses bras et lui embrassa le front, Lou aurait aimé se couler en lui. Dominic pleurait lorsqu'ils se détachèrent. Ses larmes blessèrent Lou, qui ne l'avait jamais vu si

vulnérable. Eva tremblait en lui disant au revoir. La télé jetait une lumière crue dans la pièce. Lou se retrouva seul avec son père.

— Papa.

Un temps.

— Papa, ça va ?

Depuis son fauteuil, Artie gardait les yeux rivés sur l'écran mouvant. Il pensait au corps, rigide, impénétrable : du métal. Entendant Lou répéter sa question, il répondit :

— Je réfléchis, c'est tout.

— Et maman, ça va ?

— Oui. Elle dort.

Lou pressa plusieurs touches sur la télécommande et s'arrêta sur un documentaire : des oiseaux carnivores s'attaquaient à la dépouille grouillante d'un zèbre.

— Ta mère est une forte femme, je l'ai toujours su.

Artie se pencha vers son fils.

— Mais il faudra faire attention à elle pendant un moment. Elle n'a rien d'autre que ses enfants, Lou.

Il se rendit compte que son père était aussi ébranlé que lui par le spectacle désespéré de Maria au cimetière. Artie parlait vrai, et ils avaient la même chose en tête. J'ai peur qu'elle se mette à divaguer sur les corbeaux, maintenant. Ça l'a toujours fait rire, cette connerie.

— Qu'est-ce que c'est que ce corbeau, papa ?

Lou pressa une autre touche : *The Cosby Show*, sitcom humoristique, américaine.

— Éteins ça !

Le ton était rude. Artie s'adoucit, s'il te plaît, Lou. Il alla prendre sur l'étagère une petite photo noir et blanc. Lou baissa le volume, sans couper. Son père lui tendit le cadre.

— Ton arrière-grand-mère, Louie, c'est à elle qu'il faut poser la question.

Un minuscule bout de femme, tout en noir, au visage triste, sévère, qui faisait peur à Lou quand il était petit.

— Elle n'a pas l'air commode.

— Elle n'avait pas le choix.

Lou sentit l'amour – et les défenses aussi – dans la voix de son père.

— Elle avait à peine quinze ans quand elle a pris le bateau en Turquie. Et pour arriver où ? À Kalgoorlie ! Tu n'imagines pas ce que c'est. Deux rues perdues au milieu du désert, le trou du cul du monde. Toute la racaille s'y donnait rendez-vous. Mon grand-père cherchait de l'or, là-bas.

Lou jeta un coup d'œil aux publicités, le monde coloré de la télé.

— Il y a une histoire qui veut que… il aurait eu une première femme, et il l'aurait tuée.

Lou se tourna vers Artie.

— Je ne sais pas si c'est vrai, Louie. Ma mère affirmait que non et je n'ai jamais pu demander à mon père. Mais la nonna savait. Elle prétendait que le corbeau était cette femme-là, une morte. Son mari ne lui avait rien dit, mais ce qu'elle m'a dit à moi, c'est que le soir de son mariage le corbeau la poursuivait. Elle tenait ça des Aborigènes, comme quoi son homme avait tué une de leurs sœurs.

— Et elle le croyait ?

— La nonna haïssait mon grand-père.

Artie reprit la photo. Il souriait.

— Les Noirs étaient des amis pour elle, ce que mon père ne supportait pas.

Le sourire disparut.

Il se leva. Je vais me coucher, Louie.

Ils s'embrassèrent, serrés l'un contre l'autre. Lou n'osait pas regarder son père, qui se retenait de pleurer.

— C'est une époque où les gens étaient très durs. Le « bon vieux temps » est un mythe, Lou. La violence régnait. Nonna n'a pas eu la vie facile, et elle pouvait être sauvage, elle aussi. Je pense parfois que c'est elle, le corbeau, qui m'observe, qui ne me trouve pas assez bien. Il faudrait que je sois toujours meilleur, toujours plus fort, dit-il, la voix brisée. Elle me reproche mes échecs.

Tommy les entourait, les séparait, les dominait.

— Non ! réfuta Lou, serrant son père plus fort. Ce n'est pas vrai, pas vrai ! Il n'y a pas d'échec !

Artie se dégagea.

— Merci, dit-il abruptement, sans prendre la peine d'essuyer ses larmes. Je vais me coucher.

Lou monta le volume, mais n'entendit plus la télé. Il sentait toujours la présence de Tommy. Une autre également, qui ne l'effrayait pas. Si c'est

une malédiction, se dit-il, je la refuse. Se balançant, les paupières closes et les deux poings collés, il se rendit compte qu'il priait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis l'enfance. Va-t'en, va-t'en, scandait-il. Il rouvrit les yeux : les couleurs à l'écran, l'accent américain. Maladroitement, il étira son corps raide pour se soustraire à la prière. La pièce était vide.

Il avait décidé d'accompagner Maria en pèlerinage lorsque Artie l'avait convaincue d'aller en Grèce. Pour lui, le pèlerinage n'avait rien de religieux. À seize ans, tandis qu'une terre muette recouvrait le corps de son frère, il avait été frappé par le profond silence des cieux. Les propos de son père suggéraient quelque chose de plus étrange encore : l'écrasante influence du passé.

Il commanda un second ouzo, s'étonna de l'insouciance des Grecs à l'égard de l'alcool et des mineurs. Lou était ivre, et demain il allait visiter l'endroit d'où il venait. Peut-être. Ou du moins en partie. Titubant dans l'escalier, il fredonnait *Add It Up* des Violent Femmes. *Why can't I get just one fuck*[2] ? Souvenir des disques de Tommy qu'il écoutait à douze ans.

Le ferry quittait le port tôt le lendemain. Sur le quai, Maria passa un petit crucifix en or autour de son cou. Lou se tortilla.

— Chut, dit-elle en grec. C'est pour te protéger.

Pendant tout le trajet, tandis que le bateau filait vers l'est de la mer Égée, il sentit le poids de cette croix, mais la garda. Il en retira un certain bien-être, celui d'une superstition apaisante. Des touristes suédois et américains bronzaient sur le pont en buvant des bières. À nouveau, les haut-parleurs diffusaient *Losing My Religion*, et Madonna répondait avec *Like A Prayer*. Puis, comme partout en Europe cette année-là, Massive Attack apportait une note de calme avec *Unfinished Sympathy*.

Dans le village de Macédoine, Lou avait été confronté à une Grèce archaïque – sans réservoirs et sans chasses d'eau. Amusé, il avait constaté que cet aspect-là des choses l'éloignait plus que tout de ce pays. Il était vraiment un *Amarikanaki*. À l'église en haut de la montagne, il avait eu besoin d'aller à la selle. Derrière le bâtiment, un trou noir s'enfonçait dans la terre, assiégé par des légions de mouches. Lou n'avait pas pu. Embarrassé d'être aussi délicat, il s'était abstenu jusqu'à Salonique, où il retrouvait l'Europe – murailles antiques, plomberie moderne.

Il y avait des installations touristiques à Kos, et donc des citernes. Cela étant, le village de l'arrière-grand-mère avait pratiquement disparu. Un grand nombre de maisons appartenaient maintenant à des Grecs vivant la majeure partie de l'année en Allemagne, en Australie, ou établis aux États-Unis. D'autres n'étaient plus que des ruines.

Lou se dirigea vers deux vieilles femmes, assises à l'ombre d'un auvent, devant une petite boutique. Elles chuchotèrent en le voyant approcher. Il ne connaissait de la langue que ce que sa mère lui avait appris. Lou s'inclina avec un grand sourire et demanda dans son grec hésitant : Ma tante, ma tante[3], puis-je parler avec vous, s'il vous plaît ?

Si elles apprécièrent la formule, respectueuse, le sourire les laissa indifférentes. Il rougit et l'une d'elles se mit à rire.

— D'où viens-tu ?

L'autre, de marbre, observait le serpent tatoué.

— D'Australie, fit-il en se grattant le bras.

— Loin, loin, mon fils.

La deuxième femme sourit enfin et tapota sur le banc à côté d'elle. Lou s'assit.

— J'ai des enfants et des petits-enfants là-bas.

— Dans quelle…

Il s'interrompit – le mot grec pour « ville » lui manquait. Il observa la place, brûlée par le soleil jusqu'en début de soirée. Perché dans un repli de la colline, le village était invisible de la mer et le vent ne s'y engouffrait pas. Lou s'épongea le front. Les deux femmes s'étaient tues.

— Ma famille vient d'ici.

Craignant de mal s'exprimer, il indiqua le sol.

— De Kos ? firent-elles en l'étudiant. Comment t'appelles-tu ?

Il hésita, puis déclara fièrement :

— Luigi Stefano.

Elles se détournèrent, contrariées.

— Un Italien, commenta l'une des deux.

Il la coupa.

— Grec aussi. Ma mère avait…

De nouveau obligé de s'interrompre : comment dire « parent éloigné » ? Il contourna le problème :

— La mère de la mère de mon père était de Kos.

— Oh, le temps a passé…

Regardant Lou, la *thea* lut une question dans ses yeux et prit sa main.

— Son nom ?

— Marta, dit-il à voix basse.

Artie l'appelait parfois nonna Marta, et Lou se souvint du nom de son village, aux sonorités turques, difficiles à prononcer. Mais son nom de jeune fille lui échappait. Dans l'État du Victoria, ses oncles s'appelaient Pippa. Cela ne signifiait rien, c'était une abréviation, un sobriquet qu'on leur avait donné lorsque, émigrants, ils étaient descendus du bateau. Impossible de recomposer le nom entier. Pirratiris ? Patitis ? Pappipadis ?

Pappappapalopolous, pensa-t-il, rieur, mais il n'était pas là pour provoquer.

— Merci, leur dit-il en se levant. Je ne connais que son prénom, Marta.

Elles se signèrent pour lui porter chance et il entra dans la boutique.

Une demi-bouteille de retsina plus tard, il était assis seul sur une plage. Sa chemise blanche déboutonnée par-dessus son bermuda large, il regardait les vagues se fondre dans le couchant. Le sable était garni de galets, qu'il se mit à lancer dans la mer. Lou devinait à l'horizon les contours indistincts d'une falaise et de quelques immeubles. Il n'y avait d'autre bruit que son souffle et le clapotis de l'eau. Mais aussi le début presque inaudible d'une plainte.

— Le muezzin.

Se retournant brusquement, il découvrit une grande femme blonde, bronzée, vêtue d'un débardeur kaki. Elle l'arrêta lorsqu'il voulut se lever, et prit place près de lui.

— Anna.

L'accent était allemand. Elle avait des pattes-d'oie au bord des yeux.

— Moi, Lou.

Il lui tendit sa bouteille, qu'elle accepta.

La plainte au lointain paraissait s'adoucir.

— La Turquie, dit Anna en tendant le bras. C'est tout près, hein ? Ils font l'appel à la prière.

Anna maîtrisait bien l'anglais. Elle sortit de sa poche un joint qu'ils fumèrent ensemble.

Ils parlèrent dans le soir, et bientôt la nuit, de Berlin, de Melbourne, de la chute du Mur, de la guerre en Yougoslavie – délaissant vite ces sujets pour aborder la musique, le cinéma, la Grèce, la mer. Le haschich était fort. Entre deux mondes, Orient et Occident, Lou fut bientôt sur le point de tout

dire, d'en venir à Tommy. Mais l'ivresse embrumait ses mots et Anna, sans lui laisser le temps de les rassembler, posa une main sur sa cuisse.

Il ne s'y attendait vraiment pas.

Désirante, forte et insistante, elle le caressa lorsqu'il déplia sa jambe. Il se sentit si jeune, si bête, qu'il ne parvint pas à bander.

— Pas grave, fit-elle, le rassurant d'un rire avant de s'étendre sur le sable entre deux touffes d'herbe.

Et parce qu'elle était belle, qu'il était défoncé ; parce que c'était la fin d'une longue journée qui lui avait appris que les réponses se déroberaient toujours, il l'embrassa, glissa une main sous la ceinture de son short, puis un doigt dans son sexe. Sans arrêter de l'embrasser, il la conduisit à l'orgasme. Alors, presque gêné, il s'écarta d'elle. Les bras et le cou d'Anna, en sueur, dégageaient une odeur forte.

Ils se lavèrent dans les vagues, s'aspergeant l'un l'autre, puis remontèrent ensemble au village sans même se toucher. Lou dormit sur le banc devant la boutique. Anna rentra dans la chambre qu'elle partageait avec ses amies.

Il se rendit le lendemain au cimetière, un pauvre coin de terre comprimé de toutes parts. Déambulant entre les pierres érodées et le métal rouillé, il trouva un petit carré couvert d'herbes jaunes, où il commença à creuser. Il plaça dans le sol l'icône que lui avait donnée son père – un enfant au visage de vieillard dans les bras de la Vierge. Lou termina en nage et fit le signe de la croix, incapable de se rappeler par quel côté commencent les orthodoxes. Il espéra que ses ancêtres ne lui en voudraient pas.

Juste avant son départ pour l'aéroport, Artie lui avait dit : Si tu vas dans cette île, prends ça et enterre-le là-bas. J'avais fait cette promesse à ma grand-mère et je n'ai jamais pu la tenir.

Marta Euginia Papapouchitis pourrait croire qu'il y était arrivé par l'intermédiaire de son fils.

De retour à Athènes, Lou était nerveux, agité. Ses cousins lui consacrèrent leurs moments de libre, et il aimait sincèrement deux d'entre eux, Erini et Yianni. Les admirait même. À cause de son grec rudimentaire, on le considérait à tort comme ignorant et ennuyeux. Erini partageait son amour de la musique. Elle était fan de thrash-metal[4] et ne s'en cachait pas : les murs de sa chambre étaient couverts de posters des Hard Ons[5] et de Lou Reed. Et elle avait flashé sur son tatouage. Quant à Yianni, dépourvu de cette arrogance que Lou reprochait à beaucoup de Grecs, il était facile de

parler avec lui. Lou préférait Athènes la journée, lorsqu'il pouvait se promener seul, se perdre dans le tohu-bohu. S'il appréciait la version européenne de MTV, il trouva d'autres façons d'occuper ses soirées. Buvant jusqu'à la nausée dans une taverne du Pirée, il se laissa envoûter par le rebetiko et se mit à danser. Au Stadium, une boîte de nuit, il se lança dans une parodie de Michael Jackson en regardant la lune briller au-dessus de l'Acropole. Il planait vraiment, ce soir-là. Mais en réalité il se sentait très seul et voyait tout à travers les yeux de Tommy.

Un soir, Maria se coucha tôt. Elle s'était épuisée à revivre ses années d'exil, la mort de son fils, à demander le pardon par cet odieux rituel dans la montagne. Soucieux, Lou la suivit dans sa chambre. Elle prit sa main, l'embrassa, lui dit qu'elle l'aimait.

Revenant à la cuisine, il se figea en entendant ses tantes ricaner. Leur débit était trop rapide pour qu'il comprenne tout. Tapi dans l'ombre, il recueillit des bribes.

On lui a toujours tout passé. Tu as vu ces chaussures, ce que ça doit coûter ? La belle vie, oui. Elle pense s'être donné beaucoup de mal en Australie. Tu parles. Des incultes, ces gens. Il est gentil, mais pas très futé, hein ? Ils ne connaissent rien à rien. C'est vrai, ils n'ont pas changé, eux. Enfin, tu te rends compte, à genoux jusqu'à l'église ! Y a que les vieilles qui font ça.

Rires mauvais.

— La pauvre, oui, elle a souffert.

D'autres ricanements, puis le silence. Le nom de Dieu, murmuré.

— On a *tous* souffert. Donc elle aura eu deux…

Un mot que Lou ne comprit pas, et qu'elles répétèrent.

— Enfin, ce qui est fait est fait.

Il toussa en entrant dans la cuisine.

— Qu'est-ce que c'est, *ektrosi* ?

Surprises, ses tantes l'étudièrent d'un air coupable.

Il répéta :

— Qu'est-ce que c'est, *ektrosi* ?

La plus âgée des deux, grande, forte en gueule, belle femme, répondit :

— Quand on est enceinte et qu'on ne veut pas garder le gosse. On va voir un médecin, et voilà. Tu piges ?

Défiante, elle l'étudia.

— Oui.

Il soutint son regard et elle baissa les yeux.

— Je pige que tu es une femme au foyer, que tu n'as pas bossé un seul jour de ta vie. Si tu crois que maman se l'est coulée douce, alors tu te fous le doigt dans l'œil. Vous êtes une bande de métèques, complètement à côté de la plaque.

Toute la tirade en anglais, sans se préoccuper d'être compris.

Puis il revint dans la chambre qu'il partageait avec sa mère, où il enfila une chemise propre.

Maria ne dormait pas encore.

— Où vas-tu ?

— Faire un petit tour dans le quartier. Ne t'inquiète pas.

Se redressant, elle poursuivit, en anglais elle aussi :

— Je t'ai entendu. Tu as été grossier avec elles.

Ils rigolèrent.

Maria lui fit signe d'approcher et prit sa main.

— J'ai avorté deux fois. Entre Tommy et toi. C'est un péché.

— Mais non.

Elle reposa sa tête sur l'oreiller et lui sourit.

— Il y a un Dieu, mon petit Louie, dit-elle cette fois en grec. Pour moi, et pour toi.

Maria étouffa un sanglot.

— Et pour Thomas.

Elle l'arrêta d'un geste quand il tenta de la consoler.

— Ne t'éloigne pas trop. Ça va aller. Ah, Seigneur, je ne te mérite pas.

Lou parcourut les rues, ignorant les gens, se demandant si, finalement, il ne détestait pas tous ces Européens.

Après avoir visité Santorin, qu'il adora, puis Paros et Mykonos qui lui déplurent, Lou passa sa dernière semaine à Athènes, entre les dîners et les fêtes d'adieu où l'emmenait Maria. Un soir, la tante Olga avait réuni des personnes de tout âge autour d'une tasse de café, d'un verre de vin ou d'alcool. Et l'on parlait politique. Les clichés de la droite, la faillite de la gauche ; la Communauté européenne, le nouvel ordre mondial, les conséquences de la guerre du Golfe. Tandis que les répliques fusaient autour de lui, Lou se replia sur lui-même. Oubliant son chagrin, se prenant au jeu des réparties cinglantes, sa mère retrouvait sa verve de

Méditerranéenne. Avec son grec élémentaire, Lou n'aurait pu la suivre et il commençait à se faire une raison. S'ils me jugent aussi simple que ça, eh bien, qu'ils continuent à rire sous cape. D'accord, je *suis* ignare, je *suis* naïf.

S'excusant, il se leva et fila sur le lit de son cousin Basili, trouva la télécommande, alluma la télé. Du métal hurlant sur MTV. Il changea de chaîne.

Le nom de l'île, Leros, sous-titré en jaune. Il crut un instant voir des documents d'archives de la Deuxième Guerre mondiale, mais à en juger par le grain, c'était plutôt un reportage récent, tourné en vidéo. Suivit le débit monotone du journaliste de CNN : Leros, Grèce, 1990.

Lou en avait entendu parler à la radio ou ailleurs, sans vraiment y prêter attention. Cette fois, si. Les images étaient brutales, choquantes. Des hommes nus, aux mains liées, grelottant de froid, arrosés à la lance de pompier, poussaient des hurlements en tombant sous le jet. Puis les lits de camp sales, les chaînes et les fouets. La CEE avait diligenté une enquête et exigé la réforme immédiate des soins psychiatriques en Grèce.

Les palabres dans l'appartement, philosophie mondaine, les verres qui s'entrechoquent.

Les cris d'un gamin trisomique qu'on traîne par terre.

Lou est seul dans la chambre, où l'unique éclairage provient de l'écran. Des reflets métalliques colorent le serpent sur son bras.

Plié en deux, affolé, le gamin se mord les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier. Ces garçons, ces filles, ces inconnus terrifiés ont tous la tête de Tommy.

Alors, ça t'a plu ? demanda Dom, quelques jours plus tard.

Non.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Lou se rappellerait toujours avoir dansé avec la lune au-dessus du Parthénon. Le joint partagé avec Erini et Yianni, en écoutant à fond *Winterland* de Died Pretty[6]. Et lorsqu'une prière lui inspirerait de la joie, il se souviendrait de la Turquie si proche, à l'horizon brumeux de l'île de Kos. Dans cet isolement apparent, il avait pressenti un territoire immense, aussi grand que l'Australie, ce qu'il n'aurait jamais imaginé.

1- Maison.

2- Mais pourquoi on me refuse de baiser, rien qu'une fois ?

3- Oncle et tante (grec *theo*, *thea*) : noms génériques utilisés par les enfants pour désigner les grandes personnes.

4- Genre de heavy-metal (hard rock).

5- Groupe punk australien.

6- Autre groupe de rock australien.

Troisième partie
Luigi Stefano

« Vous vous croyez vivant ? Je vous garantis que
la poussière sur les meubles aura raison de vous,
vos sourcils se transformeront en balafres,
et tous vos souvenirs dateront de la Genèse. »

Nina CASSIAN, « Tentation »,
Peine de vie (poèmes)

1
Le dernier disquaire

AUTANT ÊTRE FRANC, je suis amoureux de Soo-Ling. Elle ne me prend pas au sérieux, me trouve trop jeune, mais elle se trompe. Dès que je la vois, il n'y a plus qu'elle. Enfin, pas tout à fait. J'oubliais Betty, la plus chouette môme du monde. Il suffit qu'elle soit là, et tout tourne autour d'elle.

Et puis il y a Tommy, qui est mort sans vraiment l'être. C'est peut-être toujours comme ça : les fantômes sont là et nous accompagnent. Il me semble quand même – pure hypothèse – que les suicidés forment une catégorie à part. Colère et culpabilité. Les leurs nous interdisent le repos, comme les poltergeist.

Pourquoi a-t-il fait ça ? Contrairement à maman et à Dom, Soo-Ling et papa ne m'en parlent jamais. Mais je suis sûr qu'on se pose tous la question au fond de nous. Je redoute le jour où Betty la posera, et ça ne tardera pas.

— Pourquoi il est mort, papa ?

Va savoir. Je ne me dérobe pas, la vérité, c'est qu'on ne sait pas.

Les élections approchent, les bureaux sont ouverts partout, ça va être le rush. Je ne vote pas, je ne suis même pas inscrit. Ma mère et Soo-Ling, qui sont très politisées, très à gauche, me bassinent avec ça. Comme quoi elles désespèrent de ma génération.

— Vous êtes une belle bande de flemmards.

Regard accusateur.

Parfois maman hurle :

— Tu ne sais pas encore ce que c'est que la droite ! Tu verras, mon gars, tu verras !

Je la ferme. Quoi leur dire ? Mon vote ne compte pas. Et, oui, je vais voir ce que c'est que les Conservateurs avec un grand C. Pas le choix. Tous les nullards – en ville, en banlieue, dans le bush – pourront faire ce qu'ils voudront. En revanche, le Labor, je connais. Je dois à nouveau payer pour la fac, et j'ai passé quatre ans à faire la plonge et le comptoir pour un salaire de merde. Je la ferme parce que maman et Soo en savent bien plus long que moi, mais elles se trompent : je ne suis ni passif ni ramollo. J'aimerais bien. C'est facile, la mollesse. Ce serait plutôt de l'indétermination. Voter, oui, mais pour qui ?

Je suis chez un super disquaire de Blackburn, qui vend plein de vinyles et de CD pas chers. J'ai décidé il y a une semaine d'enregistrer une cassette pour Soo. Elle n'est pas snob en matière de musique, et j'aime ça. Quand ça lui plaît, ça lui plaît et c'est tout. On s'engueule sur le rap et la techno : des fois, elle écoute pas suffisamment. Je lui fais une cassette tranquille, le genre pour prendre un bain, et il me faut absolument trois morceaux. Des trucs qu'elle adore, mais qu'elle n'a pas parce qu'elle n'achète jamais de disques. *Save the Best till Last*[1], de Vanessa Williams. *Freedom*[2] de George Michael. Et *Ever Fallen in Love with Someone who Loves You*[3], des Buzzcocks. Impossible de lui coller une étiquette avec ça : c'est le cœur qui parle. C'est pas génial ?

Elle est vraiment super.

J'ai comme une idée, même si elle ne vaut pas grand-chose, que Tommy a perdu une partie de son âme quand il a décroché de la musique. C'est dans sa chambre que je préfère me souvenir de lui, quand il écoutait ses disques ou la radio et qu'il m'interdisait d'entrer. Il y restait des heures et tout son fric passait dans les vinyles. Tommy en avait souvent ras le bol de s'occuper de moi, de faire le baby-sitter, mais des fois, s'il était de bon poil, il me laissait entrer, écouter ses trucs avec lui. Ce que j'aimais le faisait marrer. À cet âge, je ne jurais que par Culture Club et les Thompson Twins. Avec le recul, je reconnais qu'il m'a initié à d'autres choses. À l'époque, les trucs pourris qu'il passait et le bruit blanc, je ne voyais pas la différence, mais je me souviens de Gun Club. Dans un de leurs morceaux, le refrain ressemblait à une comptine. Tommy se fendait la gueule quand je chantais ça partout dans la maison.

— Mais t'as compris que ça parlait d'un serial killer ?

Ouais, ouais. Je ne savais pas ce que c'était. Une sorte d'épouvantail, quoi.

Soo-Ling dit que ça ne l'intéressait plus quand elle l'a rencontré. Ça, c'est bien dommage. J'aurais tellement de questions à lui poser, mais il est mort, ce con. C'est arrivé comment ? Un matin, il s'est réveillé et il s'est dit que la zique ne représentait plus rien ? Ou alors ça lui rappelait trop quand il vivait avec nous ? Ou alors quelqu'un qu'il aimait bien s'est foutu de sa gueule, parce qu'il aimait tel ou tel truc ? J'admets que c'était facile de lui foutre la honte, j'avais pigé ça assez vite. Quand il voulait vraiment pas faire une chose, il suffisait de le traiter de flemmard, d'imbécile. Lui dire qu'il avait un goût de chiottes. Tommy se méfiait de ses propres jugements. Peut-être qu'un jour la musique est allée voir ailleurs, qu'elle s'est détachée de lui, à cause de l'opinion d'un autre.

Dom avait le vieux single des Buzzcocks dans son garage. Mais il est rayé, c'est une horreur. Impossible de le repiquer. Je fouille les casiers pour essayer de trouver le même. J'ai pas eu de mal pour *Freedom*. Le CD de *Listen without Prejudice* m'a seulement coûté six dollars. Je mettrai *Waiting for the Day* sur la cassette, ça devrait plaire à Soo. En revanche, Vanessa Williams, pas facile. Je veux le single, c'est tout. Il est sur la bande sonore de *Priscilla*, mais par principe je ne veux pas l'acheter. Je déteste *I Love the Nightlife*, et les autres chansons du film. Je sais pas pourquoi, c'est un de ces trucs qui manquent de sang. De la musique de vampire, j'appelle ça.

J'adore fouiller dans les vieux 45 tours. Ah, ils en ont toute une chiée. Chez les disquaires du centre-ville, les gens ont peur d'afficher leurs goûts, même s'ils ont changé, même pour récolter un peu de fric. Ici, y a du hip-hop à côté des vinyles de couleur. Les Smiths juste devant Status Quo. Je me suis déjà fait une petite sélection. Cinquante cents pièce. Le *Burning Up* de Madonna, *The Boys of Summer* de Don Henley, *Showing Out* de Mel and Kim, et *I'm Stranded* des Saints, un 33. Deux heures que je suis là, à renifler la poussière pendant que la nana mal sapée au comptoir passe ses Neil Young. Et pendant que tout le pays met son bulletin dans l'urne pour des lendemains nouveaux. Je ne les rejoindrai pas, je suis à l'abri là-dedans.

Dominic était fan de zique, lui aussi. Pour moi c'est toujours le roi de la disco. Mais, pareil, il a décroché, il ne s'intéresse plus à ce qui sort. Et le passé, enterré. De l'époque où il était DJ, quand ils pensaient qu'à remplir les shillums, baiser les nanas et se la jouer Travolta, il a gardé une collection incroyable. Ça commence avec le Philly Sound et ça se termine avec Michael Jackson. Quand je lui passe des nouveautés, il trouve ça nul. Je lui ai piqué des tas de trucs super. Il a des gravures originales de

Parliament et de Funkadelic, qui datent des années 70, quand il fallait les commander sur catalogue. Sinon, le funk, ils connaissaient pas. Quand il danse, Dom, même moi j'ai envie de le sauter. Eva répète tout le temps qu'elle a craqué pour lui dans les boîtes. Montez les basses, faites de la place et regardez-le. Maman adore le voir danser aussi, elle frappe dans ses mains en chantant à haute voix. Faut la voir. Elle dit OK, il est aussie, il parle comme un Aussie, il se sape comme un Aussie, mais dans les hanches il est resté grec.

Tommy ne dansait jamais.

Maman m'est tombée dessus peu de temps après l'enterrement. Pour respecter la mémoire de Tommy, j'étais interdit de musique pendant trois mois. J'ai dit qu'elle déconnait, mais papa m'avait demandé de lui obéir, le temps qu'elle atterrisse un peu. Ça a duré une semaine et, un jour que j'étais seul à la maison, j'ai allumé la radio. Du coup, j'ai eu envie d'écouter mes disques à moi. C'était une période tellement dure, on était tous effondrés, qu'il me fallait une porte qui s'ouvre sur un peu de lumière. J'ai mis une compile de danse, assez fort, et je me suis lâché dans ma chambre. Je faisais la basse et le tonnerre à la fois. Et maman, je l'ai pas entendue rentrer.

Elle m'a flanqué une baffe et j'étais fou furieux.

— Non mais ça va pas, non ?

— Ton frère est mort, tu me fais honte.

Elle a commencé à pleurer, ce que je supporte pas, et j'ai sorti le premier truc qui me venait à l'esprit, bien conscient que ça allait faire mal.

— Tu me fais chier avec ta honte. C'est ça qui a tué Tommy.

Tout le monde regrette certains moments de sa vie. Je dois vivre avec celui-là. Maman a carrément blanchi, elle avait l'air si vulnérable, si angoissée. Je lui ai ouvert les bras et elle m'a serré. Puis elle s'est détachée en m'embrassant et elle est repartie. J'ai arrêté la bande. À la cuisine, le petit magnétocassette qu'elle a depuis des années s'est mis à tourner. Une mélopée grecque, lente, torturée.

Piètres obsèques. Les parents de l'Ouest ne sont pas venus, papa ne voulait pas d'eux. La mort de Tommy a tout changé, à commencer par lui. Mon père était ce roc inébranlable, cette force apaisante qui nous permettait de péter les plombs de temps en temps, c'est pourquoi on comptait sur lui. Mais là, après le suicide, la tristesse a pris le dessus. La main de maman dans la sienne, il a pleuré pendant la cérémonie. Ça nous a secoués. Il l'a gardée pendant tout l'enterrement. En sortant du cimetière, comme on

revenait vers les voitures, il lui a dit simplement, sans colère et sans amertume : Je ne foutrai plus les pieds dans une église. Alors il a lâché sa main.

Les cathos comme les orthodoxes avaient refusé d'inhumer Tommy. Ils font bien ce qui les arrange. Pour Dominic, papa et moi, l'Église, c'est fini. Un mariage, encore, j'irais sans doute, pour faire plaisir à quelqu'un. Mais voilà : bannir mon frère, c'est me bannir aussi. Oui, maman, c'est dur pour elle, parce que Dieu a été une constante dans sa vie, la seule. Je crois pourtant qu'elle comprend, même qu'elle respecte notre décision.

— Le Seigneur est une drogue, m'a-t-elle dit un jour.

Ils n'ont pas enterré Tommy parce qu'il s'était suicidé. Il n'y aurait eu que le meurtre, ils auraient accepté.

Soo-Ling était là aussi. Je ne l'avais pas vue depuis des mois, j'allais lui sauter au cou. Maman m'a retenu, c'est elle qui l'a rejointe, elle l'a prise dans ses bras et Soo-Ling a pleuré. Elles sont restées collées l'une à l'autre un bon moment.

La veille de l'enterrement, Eva nous apprenait que Soo était enceinte. Dom a explosé, comme quoi il aurait mieux valu ne rien dire, mais je ne crois pas. Il ne voulait pas que Soo-Ling garde la petite, c'était une erreur, selon lui. Un avortement, et qu'on ne parle plus de tout ça. Alors que pour nous, peut-être même pour Soo, Betty nous rattachait à Tommy, nous le ramenait tel qu'il était, avant. Et on l'adore tous, cette petite, Dom comme les autres. Je lui ai demandé, il n'y a pas très longtemps :

— Tu préfères pas qu'elle soit là ?

Grognement.

— Si, si. Elle est super, vraiment super. Mais c'est un coup de chance. Imagine qu'elle ait une maladie, ou que ça soit une de ces mômes caractérielles. Comment elle aurait fait, sa mère ?

J'ai pris aussitôt sa défense.

— Soo-Ling est capable d'assurer dans toutes les situations.

— Elle a pas trop assuré pour Tommy, on dirait.

Là, il m'a cloué le bec. Les conséquences vont peut-être un peu plus loin pour lui. Dom n'a jamais aimé notre frère et, tant que celui-ci était vivant, ils pouvaient bien se mépriser, ça ne l'empêchait pas de dormir. Le suicide a changé la donne. En plus du chagrin, Dom pleure maintenant cette absence d'amour.

Soo-Ling a passé deux ans chez ses parents à Ballarat. Tout en s'occupant de Betty, elle a suivi un cours du TAFE. Collectivités et développement local. J'y allais en stop tous les deux mois, passer une journée en ville et voir la petite. Je n'ai jamais dormi dans cette maison sinistre. Ils étaient toujours un peu sur leurs gardes. Mais les parents sont pas désagréables. Ils ont surtout l'air très inquiets. Le père, en tout cas, est duraille. Un gros Chinois qui fume et jure tout le temps. À soixante ans passés, M. Kwok a quand même de l'allure. La mère, qui est toute petite, semble se noyer dans le silence. Je disais à Soo :

— Tu devrais pas rester là.

— Et où veux-tu que j'aille ?

Je n'avais pas de réponse.

Pas de disque de Vanessa Williams, hormis la BO de *Priscilla* – quinze dollars, assez cher pour un truc d'occase. Je compte mon fric. Je pourrais, mais dans ce cas je me prive, et il faut encore que je trouve les Buzzcocks. Tant pis, je vais appeler la vendeuse au secours. Parfois, on se suffit pas à soi-même.

Elle me sort une compile de punk et de new-wave, avec *Anarchy*, *Eton Rifles*, et les Buzzcocks. Onze dollars, mais ça vaut le coup. À tout hasard, je demande pour Vanessa Williams. Elle se marre. Donc je prends la BO. Vingt-six dollars en tout, mais au moins j'ai ce que je veux. Je ressors dans l'air frais, tout content.

Soo-Ling m'a raconté qu'un jour – de longs, longs mois après – elle changeait les couches de Betty un matin, en écoutant *Video Hits* à la télé. Et elle a levé les yeux sur la plus belle femme qu'elle ait jamais vue. La chanson était à la fois triste, optimiste – et les larmes de couler, couler. La douleur de Tommy. En entrant dans la pièce, Mme Kwok vit sa fille sangloter et se précipita pour la réconforter. Pas de mots, car sujet impossible. Comme les miens, les parents de Soo avaient été blessés par le tapage médiatique. Tommy en première page le jeudi ; en troisième le lendemain ; page vingt-six après l'enterrement. *Woman's Weekly* et *Woman's Day* ont pissé de la copie aussi. Et ensuite il y avait les petits marrants.

— Eh, Stefano, paraît qu'il joue dans un *snuff movie*[4], ton frère ?

Et on rigole.

— Tiens, Stefano, un couteau. Fais voir ce que tu sais faire !

C'était ma dernière année de lycée. Les types bien étaient désolés, ceux que je connais pas disaient rien, et les connards faisaient les cons. Jamais

Soo-Ling n'aurait parlé de tout ça avec ses parents. Quand sa mère l'a trouvée en train de pleurer, les deux femmes ont simplement collé leurs fronts l'un contre l'autre, au-dessus du bébé aux couches sales. En fond sonore, une belle nana chantait *Save the Best till Last*.

J'ai ce qu'il faut pour ma bande. Je saute dans le train, prêt à tout repiquer à la maison. Il ne m'a pas fallu six mois pour revenir chez papa et maman. OK, OK, comme un vrai dégonflé. Mais merde, les loyers, c'est vraiment la folie, moi je peux pas. Je ne resterai pas longtemps, de toute façon, et je le leur ai dit. Papa a très bien compris. Il a l'allure d'un Méditerranéen, mais il suffit qu'il ouvre la bouche pour qu'on s'en souvienne : c'est un vrai Aussie, à l'aise en jean, en salopette et en pyjama. Il travaille de moins en moins, sinon quelques petits jobs – le toit d'un ami, les toilettes du voisin. Bientôt la retraite, quoi. Sûr qu'il va flipper lorsqu'il arrêtera pour de bon. Maman, au moins, elle peut s'occuper du jardin. Ça sera peut-être plus facile pour elle. Non, ça n'enlèvera pas la tristesse, mais bon.

Elle fait des ménages en ce moment. Une usine à Abbotsford, plus un immeuble de bureaux de Burwood Road. J'en profite pour faire mes trucs pendant que papa, lui, est au pub. J'allume un pétard, je mate du cul, je me branle, je me prépare pour la soirée, pas toujours au même moment, mais ça va ensemble. C'est l'avantage d'être ici. En coloc, il y a des vidéos que je n'osais pas regarder. J'étais pas très agréable avec ces gens immatures. Pas du point de vue sexuel, non, disons qu'ils manquaient d'expérience, qu'ils n'avaient pas vécu. Tous ceux avec qui j'ai habité – des étudiants surtout, certains qui avaient l'air de toujours fuir quelque chose – pensaient que j'étais coincé, question sexe. Moi je les trouvais coincés sur tout le reste.

Soixante-dix dollars la semaine pour un trou à rats à Fitzroy et, quand j'ai dû partir, c'était quand même cinquante-cinq pour une piaule encore pire à Kensington. Dans les deux cas, le quartier, oui, c'était sympa, bien plus que là où j'ai grandi. Notre maison n'est pas très loin de celle de *Neighbours*[5], ce soap sur l'Australien moyen qui s'est vendu dans le monde entier. Comme maman a toujours accaparé la télé entre six et sept heures, le soir, je suis pas devenu accro comme les autres. Elle a mis la télé dans la cuisine, maintenant, où elle passe son temps. C'est tellement bizarre, la façon dont elle réagit aux bulletins d'infos, à n'importe quelle heure. En tout cas, les mensonges, elle en peut plus. Alors elle gueule :

— Conneries !

Elle sait ce qu'elle dit.

Je traverse la banlieue est, là, et c'est bourgeois pur sucre. Ma mère fait partie des gens qui sont nés prolos, elle mourra prolo, et malheur à celui qui affirmerait le contraire : J'ai pas fait toutes ces années d'usine pour rien ! Je me répète, mais elle sait ce qu'elle dit. Au Trivial Pursuit, elle sèche jamais sur les questions bleues. Elle a appris toute seule, avec son anglais de base et une volonté farouche. Même si elle bloque toujours un peu à l'écrit, son anglais est vachement bon, maintenant.

— Et c'est comme ça que je vous ai tenu tête, bandes d'Australiens dégénérés !

Combien de fois elle a explosé ? Nous, on se barrait. Elle voulait faire de nous des petits Grecs, on ne l'a pas laissée faire. Dom lui a tenu tête, ensuite Tommy et moi n'avons eu qu'à suivre l'exemple. Forcément, elle chopait les boules – les occasions ne manquent pas dans une maison pleine d'hommes. Mais bizarrement, et je ne cherche pas à me justifier, je crois lui avoir offert une forme de dignité. Je respecte ma mère, précisément parce qu'elle est une femme. Il faut se mettre à sa place : la mort de son deuxième enfant coïncidait exactement avec le début de sa ménopause. Étant un homme et natif d'Australie, je ne pouvais pas entièrement comprendre ce qui lui arrivait. Ce qu'elle a enduré. Je suis le petit dernier, et c'est elle la patronne. Quand Tommy a disparu, j'ai eu besoin d'être rassuré, réconforté, et maman ne s'est pas fait prier.

Ça me gêne de crécher chez mes vieux. Je sais, ça craint.

Comme on n'a pas voulu apprendre le grec, on s'est détachés des Grecs en même temps. Ça devait être inévitable, je vois pas comment on aurait pu faire autrement. Ma mère est la seule immigrée de la famille, jamais elle n'a eu honte de ses origines, mais on n'est pas la famille d'immigrés dont elle aurait rêvé. C'est qu'on n'en est pas une, justement. Je ne suis pas un métèque. Du moins, c'est ce qu'ils disent, eux.

Ce que je suis me préoccupe pas mal.

J'ai toujours cru que j'étais verni, jusqu'au jour où j'ai incarné la tragédie qui nous est tombée dessus. *New Idea*[6] a publié une photo de moi que je déteste. Je sais pas qui est le photographe, mais on lit jusqu'au fond de mon âme. Je ne peux pas la supporter. Un gamin maigrichon, tout en noir et qui flippe, on ne voit que ça. Larmoyant, pathétique. Quand je mets les pieds hors de chez moi, on pense que j'ai la poisse et je ne peux pas laisser faire ça. Je ne peux pas parce qu'il y a maman, parce qu'il y a Soo-Ling,

parce qu'il y a papa. Et parce qu'il y a Betty. Tommy m'a jeté un sort : il a fallu que je vive, que je survive. Peut-être qu'il m'aimait vraiment, je ne le saurai jamais.

Maman fait la gueule quand je rentre. Elle a *The Age* sous les yeux, *The Australian*[7] par terre, la télé allumée sur Channel Seven, avec le son coupé puisqu'elle a mis la radio. Je l'embrasse.

— Salut, m'man.

Elle me tapote sur le bras, complètement ailleurs, en écoutant les news – une station de radio grecque, bien sûr. Ils causent trop vite pour moi, je récolte juste quelques noms entre les exclamations. Je vais au salon allumer la chaîne. Un cri perçant – je baisse aussitôt le volume.

— Louie !

— Quoi ?

— Je ne veux rien entendre aujourd'hui, c'est jour d'élections.

Un mot qu'elle n'utilise qu'en grec, qu'elle n'aime pas en anglais.

— Tu es allé voter ?

Me rejoignant, elle me considère d'un air supérieur.

— Non. Je t'attendais pour y aller, fais-je d'une petite voix.

Au prix de quelles contorsions vais-je m'en sortir ?

— Maman, tu sais bien que je n'y crois pas, à tes élections.

Elle me rentre dedans.

— Mais quelle bêtise ! Quelle crétinerie ! Il y a combien de pays où les gens sont prêts à mourir pour obtenir ce droit ?

Elle commence à compter sur ses mains.

— D'accord, d'accord, lui dis-je en grec. Tu as gagné. Je peux écouter un morceau ou deux avant ?

— Un.

— Trois.

— Deux, concède-t-elle, et c'est son dernier mot.

Je baisse les bras.

Elle se met sur son trente et un pour l'occasion ; la participation suppose un rituel. Évidemment, je vais l'accompagner tel quel, en baskets, avec mon jean noir crade et mon T-shirt trop grand. Un paysan, dit-elle.

J'écoute d'abord la compile punk, passant d'une piste à l'autre dès que ça devient lourd.

Toute ma musique, les vinyles, les CD, sont dans ma chambre avec la platine tourne-disque. Papa et maman ont à peine une dizaine de CD, et une

étagère pleine de 33 tours. Maman les collectionnait, avant – surtout le folklore grec et les comédies musicales. Ceux de papa sont tous des cadeaux qu'on lui a faits. Je reconnais leur en avoir piqué quelques-uns. Les Ray Charles et Herb Alpert de papa ; et pour maman : *Zorba le Grec*, *West Side Story*, *Cabaret*, et les *Chansons folkloriques d'Arcadie*. J'ai rangé celui-là, un 33, dans une pochette blanche avec la mention en noir DJ SEULEMENT – INTERDIT À LA VENTE. J'avais collé la bonne au mur du salon, dans notre piaule à Fitzroy. Elle représente une grosse paysanne en train de creuser le sol, pendant qu'une autre, chantant à tue-tête, brandit sa fourche, le tout sur fond jaune et rouge criard, très réalisme socialiste. Mais la musique est incroyable. Je passais le disque, parfois, quand on était raides déf. Une vraie transe, la fille chantait comme une *banshee*[8]. Enfin bon, mes parents n'achètent plus rien depuis un moment. En tout cas pas depuis la mort de Tommy et… toutes ces conneries.

J'essaie vraiment de ne pas lui en vouloir.

Je vais dans ma chambre écouter *The Boys of Summer*, un des derniers trucs qu'il aimait. Devant la glace, je me passe une main dans les cheveux, faudrait les faire couper, je ressemble à rien.

— Je suis prêt, maman.

On part à mon ancienne école primaire. Il ne fait ni vraiment froid ni vraiment chaud. Ma mère a de l'allure avec sa veste blanche sur une longue jupe fendue – assez discrète, la fente. Il y a pas mal de gens dans le jardin, devant, qui distribuent des tracts avec les instructions de vote. Sans leur prêter attention, elle file droit vers la fille du Labor, qui me tend un bulletin à moi aussi en souriant.

— Non, merci, non.

Plus de sourire.

— Prends-le, ordonne maman en grec.

Non.

Exaspérée, elle rejoint la file d'attente.

— Elle va croire que tu es de droite, dit-elle tout bas, avant de continuer, plus fort : On sait à quel point c'est embarrassant, d'être de droite !

Du coup, les gens autour de nous font la gueule, à l'exception d'un monsieur âgé, un peu grisonnant, à la peau blanche creusée par le soleil.

— Je pense comme vous, chère madame.

Il n'y a qu'un choix sur la liste ALP[9] pour la Chambre des députés, mais il faut établir des préférences pour le Sénat. Maman coche plusieurs cases et je ne suis pas d'accord.

— Mets quelques Verts, y a pas que le Labor.

Refus. Je n'ai pas le droit de lui donner de conseils puisque je ne vote pas moi-même. Elle place ses bulletins dans l'urne en proclamant que Paul Keating est notre meilleur représentant depuis Whitlam.

— Tu parles, un vrai nul, oui ! fait une voix.

Quelques acclamations.

Puis le silence. Certains de nos voisins sont là : les vrais, pas ceux de la télé. On ne se parle pas souvent, mais ils savent qui nous sommes. S'ils se taisent subitement, c'est peut-être qu'ils pensent à l'homme qui a tué un innocent avant de s'émasculer avec un couteau.

Maman tourne les talons et file dehors. Je sais qu'elle voue à l'enfer éternel tous ceux qui votent conservateur. Elle a trop la haine pour jouer la conciliation.

Et la droite gagne. Papa est rentré tôt du pub, et déjà les résultats sont clairs. À sept heures, mes deux parents sont bourrés. Papa le voyait venir, mais quand même il a l'air surpris. Maman tombe carrément dans le mélo.

— Quelle solitude.

Je bois avec eux en regardant à la télé les ordinateurs faire leurs calculs. Puis je descends au ruisseau fumer un pétard. Il y a déjà des poteaux et du sable partout, parce qu'ils construisent la nouvelle autoroute. D'ici un an ou deux, il n'y aura plus de ruisseau. Le soleil s'évanouit, là-bas au loin.

Tristesse. Les toits ont tous des tuiles noires, et je ne suis rien pour les gens qui vivent en dessous. La seule réalité, c'est la banlieue, parce que la banlieue, c'est le confort. Des bleus à l'âme, j'ai envie de dire.

Putain de banlieue. J'envoie mon mégot se perdre au vent.

Je suis stoned, je sais que j'ai les idées pas claires, l'avenir est incertain, j'y vois pas de chemin.

Seulement qu'il va falloir vivre.

Les Macini sont là à mon retour. Papa picole avec Simon, maman conjure le ciel et la terre avec Cara. Pinnie m'attendait. Son vrai nom, c'est Pietro, mais on l'appelle toujours Pinnie.

— Quoi de neuf ?

— Le gros con est élu.

— Ouais.

Pinnie s'en fout, de la politique. Il a voté pour le candidat qui lui plairait au pieu. En l'occurrence, celui du Labor.

— Qu'est-ce que tu fous, ce soir ?

Je le regarde un peu mieux. Il a l'air raide comme moi.

— Une teuf.

— Où ça ?

— Thornbury.

— Quel genre ? Étudiants ?

— Y en aura.

— M'intéresse pas.

— OK.

On va regarder la télé à la cuisine. Je n'en peux plus et j'appelle un taxi. J'attends presque vingt minutes avant qu'une nana essoufflée me réponde.

— Navrée d'avoir été aussi longue.

— Pas grave. Un coup de bourre ?

— À croire que beaucoup de gens fêtent les élections, fait-elle d'une voix sèche.

— Ce ne sera pas mon cas.

Le ton est aussitôt joyeux : je l'entends allumer une clope et, à ma grande surprise, on discute pendant un quart d'heure, et c'est merveilleux. Tout y passe : ce que les gens peuvent être bêtes, les coups pourris de la droite et des nationalistes. Je me rends compte qu'elle est pétée et, finalement, je lui donne mon adresse. Elle promet de m'envoyer la première voiture qui se libère, je l'embrasse presque au téléphone. Je ne lui dis pas que je n'ai pas voté.

— Où vas-tu ? demande maman.

Pinnie s'est barré, il en avait marre d'attendre.

— Voir Soo-Ling, et ensuite à une fête.

— Ah, parce que tu as envie de faire la fête !

Regard d'acier. Je me dandine, les yeux baissés.

— Allez, vas-y.

Gentille, elle me lâche.

— Soûle-toi ce soir, crache ton venin.

Elle sort de ma chambre et revient avec quarante dollars qu'elle fourre dans la poche de ma veste.

— Prends des taxis. Et fais attention, y aura des tas de cons bourrés partout.

Ma voiture est là, et j'embrasse tout le monde. Dehors, je fais signe à Pinnie, qui fume une clope, assis sur la clôture de leur maison.

— Tu es sûr que tu veux pas venir ?

Il est sûr.

— À demain, promis.

— À demain.

Soo-Ling n'est pas ravie de me voir. Et elle n'en est pas à son premier.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je fais la gueule en entrant. Et je râle, minable :

— Te sauter.

Puis aussitôt :

— Où est Betty ?

— Couchée. Tu es allé voter ?

Son expression me fait peur. Elle attend.

— Non.

Elle me gifle. J'ai mal et je verdis. Elle m'en balance une autre, moins dure.

— Tu bois un coup ?

Elle me sert un verre, me le donne, embrasse ma joue rouge.

— Je pourrais te faire n'importe quoi, hein ?

J'acquiesce comme un fou.

— Je t'aime.

Ce que je dis platement, puis nous gardons le silence, assis devant la télé.

— *Theo* Louie !

Betty est à la porte, sa minuscule couverture sous le bras, un coin de l'ourlet en soie dans la bouche. Je la soulève et la prends dans mes bras.

D'une beauté saisissante, cette enfant sera un jour une déesse. Un visage dans lequel il est impossible de dissocier le côté asiatique du côté européen. Même les yeux ; des yeux de Chinoise, mais avec une touche de rondeur. Sa beauté appartient à une sorte de nouveau pays. Elle gazouille dans mon oreille.

— Les méchants ont gagné.

— Oui. C'est bien triste.

Je l'assois entre nous sur le canapé, sa mère lui passe un bras autour de l'épaule. Betty continue de suçoter son bout de couverture.

Autant être franc, je suis amoureux de Soo-Ling. Un peu gêné par la télévision, je suis content, malgré le silence. Betty me fait des clins d'œil que je lui retourne.

Plein d'arrogance, le candidat malheureux apparaît sur scène, sous les applaudissements des fidèles du Labor. Jusqu'au dernier moment, il gardera confiance. Soo-Ling a les larmes aux yeux. Je coupe.

Ce n'est qu'un politicien.

— Le meilleur qu'on ait eu depuis Whitlam.

Je souris à Betty. Visiblement, sa mère la préoccupe.

— Pourquoi tu pleures, maman ?

— Parce que les méchants ont gagné.

Soo renifle et serre sa fille contre elle, très fort. Tu devrais être au lit.

— Il peut venir me coucher, oncle Louie ?

Il est tard, donc pas de lecture ce soir. Je ne cède pas. Blottie contre moi, Betty a la saveur piquante de l'enfance, entre savon et confiture. Elle me chatouille les oreilles.

— Tu piques.

— Désolé. Je ne me suis pas rasé depuis un moment.

Elle regarde le plafond.

— C'est qui, les méchants ? Les libéraux ?

Je hoche la tête.

— Pourquoi ils sont méchants ?

— Parce qu'ils nous aiment pas.

— Parce qu'on est pas australiens ?

— Nous *sommes* australiens.

La question m'a énervé et elle rit.

— Et eux ? C'est le vilain mot qu'il faut pas dire ?

Je souris.

— Chut. Que ta mère t'entende pas.

— Mais c'est ça ?

— Oui. Alors, ils sont quoi ?

— C'est des…

Elle hésite, ses grands yeux verts rivés sur moi.

— … des gros cons.

Elle éclate de rire et je rigole avec elle.

Soo-Ling me dévisage à mon retour.

— Tout va bien ?

Oui. Je me rassois près d'elle.

— Je peux rester ?

J'aimerais tant qu'elle dise oui. Mais je l'ai exaspérée plutôt qu'autre chose. Elle vide son verre d'un trait.

— Non, je vais aller me coucher, moi aussi.

Je tripote les peluches sur mon jean. Soo m'a planté une flèche dans le cœur. Clouée devant sa télé, elle m'ignore.

— Tu devrais y aller.

Je sais que, quoi qu'il arrive, je lui rappellerai toujours Tommy et, de ce fait, je ne serai jamais pour elle quelqu'un à part entière. Elle me voyait comme un petit frère, et me voilà devenu un homme qui tente de remplacer un père. Je ne lui impose jamais rien, je me contente d'obéir. J'ai un tatouage sur la poitrine : son nom en idéogrammes chinois. Soo-Ling était furieuse quand je le lui ai montré.

— Tu ne manques pas de culot !

Elle ne comprend pas ; quoi qu'elle me fasse, aussi dure soit-elle avec moi, je la garderai toujours, littéralement, près de mon cœur. Je lui ai promis de ne jamais partir, de ne jamais l'abandonner.

— Comment as-tu osé faire ça ?

Pour ne pas gaspiller l'argent de maman, je fais du stop jusqu'à la teuf – Whitehorse Road mène tout droit au centre-ville. Un gros mec tranquille me prend dans sa caisse. Je lâche trois mots sur les élections, il me dit qu'il s'en tape. Les lumières, les boutiques, tout défile. Je me cale dans le fauteuil, la radio est nulle, beaucoup de pubs, mais qu'importe, ils passent aussi quelques chansons tendres, un peu aigres, et ça convient à mon humeur. Je me demande comment protéger Betty et Soo de tout ce qui pourrait arriver. Plein de gens autour pourraient disparaître, qui sont beaucoup moins importants. Je suis brutal, mais c'est la vérité. Comme ce mec qui me conduit en ville. Je sens son odeur de tabac et de sueur sèche. Demain je ne m'en souviendrai plus du tout. Peut-être la marque de ses cigarettes. Les journalistes s'excitent, moi je me calme. Soo-Ling est partout dans ma tête.

Évidemment, y a pas plus bizarre, comme teuf. En quelques heures, le monde a changé. Je reconnais des gens de la fac, du circuit habituel. Hier, ils s'en foutaient. On est au-dessus de ça, nous. Mais ce soir, c'est la consternation. Ça se voit sur tous les visages, les pédés, les babas cool, les

electros, les gothiques. Même les militants, les anars qui la ramènent toujours, déjà bourrés, ont l'air à côté de leurs pompes. Votez pas, sinon ils continueront à se présenter…

Du coup, je regrette.

Enfin, je suis là pour faire la fête, je claque une bise à Carin, et je me mets à danser. Je fumerais bien un pétard, et ça tombe bien, y en a plein qui circulent. Je tire trois ou quatre bonnes taffes.

C'est la cata, cette fête, la musique, de la techno, des rythmes africains, ne me fait aucun effet. Je file dans le jardin. Un barbu chante *L'Internationale* avec une voix de fausset. En plus, il ne connaît pas toutes les paroles. Je reviens à la cuisine. Une fille casse avec son copain. Ce qu'elle lui balance : Mais t'es con, ou quoi, t'as complètement disjoncté ? Elle hurle. Il a voté à droite.

— C'était histoire de changer un peu.

Il se barre avant que ça empire. L'ambiance n'est déjà pas très gaie, mais il y a autre chose dans l'air. Ça pourrait dégénérer. Je n'ai pas très envie de rester.

La musique adoucit les mœurs. Un mec balèze avec un grand T-shirt noir arrête la bande. Terminé, la techno. Il fouille dans les CD et trouve ce qu'il cherche. *Kids in America*, pas l'original, la version du film[10]. Super idée. Tout le monde repart au salon, et il monte le son. Non, on n'est pas des vieux, c'est un soulagement. *We're the kids in America, we're the kids in America, there's a new wave coming I tell you*[11].

— Tous des cons, tous des cons en Amérique, chante le balèze par-dessus.

Acclamations. Je ruisselle de sueur. Enfin une sorte de communion.

Les craquements du vinyle. Hoodoo Gurus[12]. On pioche dans les vieux trucs. *What's my scene*. Tout le monde danse. Je me retrouve dans ma chambre de gamin, à faire des bonds en rythme. Tommy est là aussi. Adieu les mauvaises vibrations, le monde est sans danger.

Une phrase de la chanson m'arrête. *Tell me am I crazy to believe in ideals*[13] ? La foule déchaînée m'entoure, et je ne bouge plus. Je me faufile jusqu'à la porte.

Seul sur le perron, un super beau gars, cheveux d'or, est en train de rouler un joint. Il me sourit. Je fais face au désir immense de l'embrasser. Il doit avoir les lèvres salées. La sensation disparaît dès qu'il parle. Je gagne la rue, et le rythme de la basse se fond bientôt dans la nuit noire.

La famille habitait ici avant ma naissance. Dominic et Tommy en parlaient tout le temps. Dom, surtout, aimait mieux vivre dans le centre. C'était le monde qu'il connaissait. J'essaie de me repérer, je sais que la maison se trouve quelque part à un carrefour, mais je me perds et je termine ma balade sous l'autoroute qui file vers la banlieue (que j'hésite encore à appeler chez moi). Un grand pont en arc permet de la franchir. Je domine la ville, je vois les voitures qui foncent en dessous et j'ai l'impression de pouvoir voler. Un coup d'œil en bas, et je me demande si la mort serait immédiate après une chute. Aurait-on mal avant de crever ? Une milliseconde, à peine le temps de s'en apercevoir. Rapide et indolore.

Je ne peux pas me tuer.

Les fachos ont bombé le béton en grosses lettres noires. « Dehors les jaunes, National Action[14]. » Je n'ai rien pour recouvrir cette horreur, alors je me contente de cracher dessus, ce qui ne change pas grand-chose. Je frissonne. L'ennemi se cacherait-il dans l'ombre ? Je me raisonne : il n'y a aucune raison d'avoir peur. Le monde ne peut pas être aussi dangereux qu'on le dit à la télévision.

Je repars à la fête. Primal Scream. Ça gueule.

Un nouvel âge, l'aube d'un nouveau millénaire.

Le nouvel ordre mondial… Les néo-cons en Australie, surtout.

Je suis vraiment très seul. Il me faudrait juste quelqu'un, quelqu'un en qui avoir confiance, qui me prendrait dans ses bras.

1- Garde le meilleur pour la fin.

2- Liberté.

3- Jamais tombé amoureux de quelqu'un qui t'aime ?

4- Films, généralement pornographiques, censés représenter des assassinats « en direct ».

5- Les voisins.

6- Magazine féminin.

7- Quotidiens.

8- Folklore celte : fée hurleuse.

9- Australian Labor Party (parti travailliste).

10- *Clueless*.

11- On est les mômes de l'Amérique, la nouvelle vague, je te dis.

12- Groupe australien, fondé en 1981.

13- Dis-moi, je suis fou d'avoir des idéaux ?

14- Parti nationaliste australien.

2
Filles + garçons

JE SAIS QUE J'AI UN CORBEAU DANS LE DOS, ça fait longtemps d'ailleurs. Je crâne un peu, mais j'ai pas peur. Quand j'étais môme, Tommy l'avait surnommé Satan, sans doute pour me foutre la pétoche. Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie. Cet oiseau, on en a tous entendu parler à un âge précoce, mais je suis le plus jeune, le temps fait son office, et surtout ma mère n'a jamais pris ça pour argent comptant. Quand je jouais à ses pieds, captivé par un tourbillon de formes et de couleurs, elle se marrait là-haut.

— Leur corbeau à la con ! Ah, ça les arrange bien…

Maman croit fermement en Dieu. Si elle devait y renoncer, sa vie s'effondrerait. La preuve de son existence est dans ses mains flétries, son dos brisé, son visage ridé. En revanche, elle ne croit ni au ciel ni à l'enfer. Des inventions, dit-elle, et c'est tout. Il n'y a rien au-delà.

En revenant de Grèce, je me suis rendu sur la tombe de mon arrière-grand-mère à Ballarat. Une ville froide, qu'elle détestait, où mon père regrette de l'avoir enterrée. C'est une pierre toute simple, avec son nom en grec, Marta Kyriakos. Déjà elle s'effrite, et l'inscription s'efface. Je suis resté un instant tout droit à regarder la terre. Rien n'a surgi, le corbeau n'était pas là, le silence ne disait rien.

Je me masturbe aux toilettes, devant l'almanach officiel du Collingwood Football Club. Saverio Rocca et Nathan Buckley. J'entends maman discuter avec *thea* Yiota à la cuisine. Je fantasme, les yeux fermés, et je jouis rapidement. Je suis sûr d'avoir les joues rouges en ressortant.

J'ai invité Soo-Ling à dîner, ce soir, et je ne suis pas très à l'aise. C'est tendu entre nous, à cause de Dieu, ou à cause de Betty qui m'a posé des

questions, l'autre jour au Hungry Jack's[1]. Elle m'a carrément pris au dépourvu.

— C'est qui, Dieu, Louie ?

Un jeune couple s'embrassait dans un coin.

— Ouh, c'est compliqué, Bet.

— Pourquoi ?

— Parce que, des dieux, il y en a plein.

Elle tripotait une frite sur le plateau en plastique, qu'elle a fini par avaler avant d'en attraper une autre.

— Maman dit qu'il n'existe pas.

Je la ferme.

— Et Jésus ?

— Certains croient que c'était le fils de Dieu. Pour moi, c'était juste un type bien.

— Maman dit que c'est pas vrai non plus. Que tout ça, c'est des conneries.

— Non, je crois que c'est vrai.

Ensuite, on discute du *Roi Lion*, que je l'emmène voir au cinéma. Et on termine nos hamburgers.

Soo-Ling appelle plus tard dans la soirée. À l'évidence, elle est furieuse.

— Qu'est-ce que tu as raconté à Betty ?

— À propos de quoi ?

— De religion.

— Rien.

Un sujet qu'il vaut mieux éviter avec elle. Des évangélistes de toute sorte, jeunes et vieux, se sont exprimés quand Tommy est mort et qu'il a buté le mec. Il y a même eu des rumeurs de sectes, dans les journaux.

— Elle n'arrête pas de poser des questions sur Jésus, le bon Dieu, etc. Je veux pas qu'on l'emmerde avec ça.

— Je n'ai rien dit du tout.

— C'est ma fille, tu m'entends ?

Je prends ça en pleine figure, puisque c'est vrai.

— Il faudra bien qu'elle apprenne un jour.

Silence au bout du fil, son souffle est saccadé.

— Je n'ai rien raconté, j'ai dit ce que je pense, voilà.

Rire mauvais.

— Mais tu y comprends quoi, Lou ? Qu'est-ce que tu as à dire ? Les religions, ça fout tout en l'air.

Elle étouffe un cri, et ensuite le pire des sarcasmes.

— T'as qu'à demander à Tommy.

— Je ne parlais pas de lui.

— C'est ma fille, OK ? Et c'est moi qui lui expliquerai.

Ça va être difficile.

— On est d'accord.

Une affirmation, pas une demande.

— D'accord.

Elle raccroche.

Soo prétend que je dois apprendre à me faire des ennemis, faute de quoi je serais incapable d'avancer. Elle pense qu'ils sont aussi importants que les amis, qu'il faut savoir trier les gens, reconnaître ceux qui vous font volontairement du mal. Elle ne supporte pas que je refuse les conflits. J'ai tendance à la fermer, je préfère ne pas m'avancer, au pire je cède pour éviter de me disputer. Ça la rend folle.

— Crois-moi, y en a qui t'en feront baver, parce qu'ils sont jaloux, ou parce qu'ils sont sadiques. Tu fais trop facilement confiance.

Ma mère est foncièrement de cet avis. Le jour où elle a vu le serpent sur mon bras, elle a piqué une crise, je dépassais les bornes. Quand j'y suis retourné, récemment (pour mon troisième), elle m'a dit qu'il fallait me faire tatouer un œil, pour me protéger du mauvais sort. Et elle a vraiment insisté.

— Tu prends tous les gens pour des saints ! Tu vas te faire piétiner, mon pauvre !

J'ai maintenant l'œil à l'épaule gauche, mais je pense qu'elles se trompent toutes les deux. J'ai besoin d'attention et je n'en donne pas beaucoup. Si je fais confiance facilement, c'est parce que je ne laisse personne me regarder de trop près, je reste à la surface des choses. En réalité, seules ma famille et Soo-Ling sont capables de m'atteindre. Probablement Betty aussi, mais elle est trop jeune et elle m'adore, ça sera pour plus tard.

Je ne prends personne pour un saint, ni pour le diable non plus.

Le corbeau, je le vois tout le temps. La grand-mère métèque et la vieille Noire, à tire-d'aile dans le ciel. Sans doute des conneries, ça aussi.

Je m'interdis d'aimer et je tombe sans arrêt amoureux. De Soo-Ling, de Sean, même de Saverio Rocca. C'est un peu pervers, en fait surtout

sentimental, puisque je ne baise pas beaucoup. J'en donne peut-être l'impression, mais ça n'est pas mon fort. Je suis plutôt renfermé, pas à l'aise dans mon corps. Parfois j'aimerais être comme ces types, ces queutards qui s'envoient n'importe qui, sans s'occuper de ce qui vient après. Sauf que j'en ai rencontré, de ces mecs, et je sais ce que c'est de leur servir de garage. On se sent vraiment comme de la merde.

Que je sois clair. Ce n'est pas parce que j'emploie le terme de garage que j'ai laissé qui que ce soit m'enculer. Si cela doit se produire, ce sera avec amour, quelqu'un qui s'engage sérieusement avec moi, une relation honnête, valable. Ça fait dix-neuvième siècle, pas très branché, mais je m'en fous. Je doute quand même que ça arrive. Je n'y crois pas. Les hommes, je m'en méfie, mon expérience dit que ça vaut mieux.

Sean, par exemple. On penserait facilement qu'on est faits pour sortir ensemble. Il adore la musique, je le fais rire, il est grand, beau, et je ne suis pas mal – même si je n'aime pas trop mes pieds, ou mon nez, et que je suis un peu gringalet. Je m'efforce de ne pas me considérer sous cet angle. Je l'ai rencontré à une fête où des amis m'avaient emmené. On a dansé sur Sebadoh ensemble et j'ai aussitôt craqué sur lui. J'étais fatigué quand mes copains sont partis, on s'ennuyait un peu, mais je suis resté à boire des bières et discuter avec les potes de Sean. C'était super agréable de se sentir des affinités. Il a fallu s'en aller, quelqu'un a coupé la chaîne, un ami de Sean bêlait comme une chèvre pour qu'on se tire. Ils m'ont invité dans une boîte à pédés de Prahran, mais je n'aime pas ces endroits. La musique est naze et ça pue l'after-shave. On s'est contentés d'échanger nos numéros, Sean a promis de me téléphoner.

Ce qu'il n'a jamais fait.

J'ai attendu cinq jours, c'était l'angoisse, mes colocs n'en pouvaient plus. J'étais incapable de lire, de travailler. Tous les soirs en rentrant, je consultais le répondeur. Soo-Ling a fini par en avoir marre.

— Mais appelle-le, ton gars ! Et parle d'autre chose, un peu.

J'ai appelé. Vous savez ce qui s'est passé ? Nada. Il est resté distant, froid. J'ai totalement perdu confiance en moi. Il a vite raccroché pour partir au boulot. J'ai joué le type-qui-appelait-parce-qu'il-s'emmerdait.

— À plus.

— À plus.

Je hais les pédés.

Mais alors vraiment.

Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, il a de minuscules fossettes et on lui pardonnerait tout quand il sourit. Tous mes amis l'adorent. À part Soo-Ling. Il me fait tellement de mal que ça lui est impossible. Il doit y avoir un lien avec ce qu'elle dit, il faut se faire des ennemis.

Si je pouvais expulser mon côté homosexuel, je serais bien content. Si ça marchait, leurs thérapies de l'aversion, j'en suivrais une. Ça serait le bonheur d'être bisexuel, je gagnerais sur les deux tableaux, l'érotisme des hommes, et celui de l'autre sexe, que j'ai envie d'aimer. Mais j'ai peur de coucher avec les nanas. C'est un désastre de pas bander. La première fois, la fille a dit que c'était pas grave, mais toutes ses copines l'ont su. Après, dans la cour du lycée, c'est comme si tu avais la gale.

La deuxième avait décidé de me sucer. Les yeux fermés, j'ai fantasmé sur le foot et j'ai joui dans sa bouche.

Je me méprisais en rentrant à la maison.

Il y a deux mecs avec qui je couche, Pinnie, et un vieux qui s'appelle Clive. Avec Pinnie, on fait ça depuis des années, on devait avoir quatorze ou quinze ans. Je pense souvent que j'aimerais bien être comme lui. Il est très gros, très brun, d'origine maltaise, c'est pas un tendre et il a de la gueule. Pinnie aime se faire prendre, il adore ça. Un cul tout prêt pour n'importe quel mec qui veut le mettre, et il a toujours été comme ça. Il me fait peur, des fois, il gémit et les cris explosent. Il n'aime pas la vaseline, préfère que j'utilise ma salive. Il a le cul poilu, une invitation. Je ne me sens pas forcément bien après, et lui, je ne sais pas. On ne parle pas beaucoup, et jamais de ça. Je passe des semaines sans l'approcher ni le toucher, je reste avec les copains de fac. Et puis le besoin revient, il faut que je baise, alors je vais le voir. Pinnie est presque toujours chez lui avec sa pipe à eau. Il comprend, on se désape sans un mot, il me suce un peu, et on y va. Je lâche, je m'essuie avec un kleenex, je me rhabille, on fume, on mate une vidéo ou la télé, on joue sur sa Nintendo. Ce qu'on fait ensemble se situe entre la masturbation et le rapport sexuel. De son côté, il aime la sensation du sperme qui lui gicle dans le côlon. Il évite les lieux de drague, les boîtes, les toilettes publiques, parce que c'est trop dangereux. Moi, il me fait confiance, parce qu'il sait que je suis un peu coincé, que je baise pas assez. Je me demande parfois s'il est vraiment honnête, si ça lui arrive pas de se faire mettre sans capote là où il va de temps en temps.

— Je te jure, y a pas de risque. De toute façon, c'est souvent des mecs mariés qui ont trop la trouille que leur nana découvre qu'ils ont le sida.

Je n'ai jamais fait le test. C'est le destin qui verra.

Clive a soixante-neuf ans, porte un dentier, et il habite à trois rues de chez mes parents. Ça fait deux ans que je lui rends visite, environ une fois par mois. Il me donne cinquante dollars, mais je ne pense pas à l'argent. Pinnie m'a branché sur lui, et il ne veut plus en entendre parler. Clive a parfois du mal à bander. Ça m'est égal, j'aime surtout discuter avec lui. Je l'aime bien.

Il a été marié quarante ans à une nana qui s'appelait Sheila. Il dit qu'il l'aimait et je le crois. Il y a des photos d'elle partout dans la maison, et de leurs gosses aussi. On ne fait pas grand-chose ensemble. Parfois il me suce, ou il me branle. Je le lèche un peu, et ça me demande un effort de l'embrasser, mais c'est son truc. Vaut mieux que je ferme les yeux. Il sait que j'accepte par gentillesse, mais ça doit être dur pour lui. Ça reste rapide, amical, c'est pas la passion. En général, il me prépare quelque chose à manger.

C'est un ancien militaire qui s'est battu en Corée et au Vietnam. Il a les bras et le torse couverts d'épais tatouages bleus, dont une sirène qui nage sous ses poils gris.

— Vous avez toujours préféré les hommes ?

Je lui ai posé la question la troisième fois que je le voyais.

— Non, je t'ai déjà dit, il n'y avait que Sheila pour moi. Et avant qu'on se marie, j'allais aux putes, toujours des femmes.

— Vous saviez pas que vous étiez gay ?

— Je ne suis pas gay.

— Je veux dire, vous n'aviez pas envie de coucher avec des mecs ?

Il hoche la tête à nouveau.

— Pourquoi maintenant, alors ?

Il m'a expliqué que, cinq mois après l'enterrement, il était seul un soir, les enfants étaient rentrés chez eux, il a regardé les pages *hôtesses* dans l'annuaire et il s'est rendu compte qu'il n'avait jamais vu une queue non circoncise de près. Il se demandait de quoi ça avait l'air en érection. Ça lui a traversé l'esprit et la sienne fonctionnait. Alors il a appelé un des numéros, il a dit qu'il voulait ça et un jeune homme blond lui a rendu visite. Ils n'ont pas fait grand-chose. Clive l'a masturbé et le mec l'a sucé. Douze minutes et cent dix dollars.

Il enlève son dentier quand il me suce. De temps en temps, il se paie une pute (une femme), quand il est vraiment excité, qu'il a gagné au poker.

Mais je lui coûte moins cher et je crois qu'il a sincèrement de l'affection pour moi.

Soo-Ling est au courant. Je lui ai montré Clive un jour qu'on faisait des courses à la plazza de Box Hill. Il nous voyait pas.

— Berk, ce vieux naze.

— Non, il est sympa. Et il a du cœur.

Elle recrache la fumée de sa clope par un coin de la bouche. Elle sourit.

— Ce que t'es bizarre. Tu pourrais te faire n'importe qui. Pourquoi lui ?

Je lui cache qu'il me paie, ça ne ferait que déguiser la vérité.

— Je t'ai dit, il est sympa.

Elle me balance :

— Alors tu as toujours été gay ?

— Je ne suis pas gay.

J'aime pas qu'on dise ça.

— Bi, alors ?

— Je ne suis pas bi.

— Mais t'es quoi ?

— Je suis moi.

Soupir.

— OK, gros malin. Alors tu as toujours été toi ? demande-t-elle lentement.

— Oui.

Et elle pique.

— Donc c'est biologique ?

— Non.

— Alors c'est la société ?

— Non.

On se regarde une seconde, puis on éclate de rire.

Je crois que c'est Dieu.

Tommy ne m'a jamais fait de mal. Il m'a mis sa queue dans la bouche quand j'avais cinq ans, et c'est tout. La plupart des gens, du moins un certain nombre, verraient là-dedans un rapport de cause à effet sur ma sexualité. Mais ils se tromperaient. Je me rappelle très bien les poils pubiens de ma mère, un jour qu'elle enlevait ses collants quand, moi, j'avais trois ans. Tellement noirs qu'ils m'avaient choqué. J'ai vu mon père pisser quand j'en avais six. Je me branle encore à cette idée. La queue de Tommy n'est qu'un cliché parmi d'autres dans l'album de famille.

Ma mère nous filait facilement des baffes quand on était mômes. Et Tommy s'est pris une sacrée raclée. Mon père non plus n'est pas un saint.

Tommy ne m'a jamais fait de mal. Je ne me souviens pas de l'avoir sucé, ou peut-être que si, oui, bon, mais c'est très flou. Désordonné. Au début, j'étais captivé parce qu'il sortait sa bite, ensuite j'ai eu un peu peur quand il m'a tiré vers lui. Je crois qu'elle a grossi dans ma bouche, et après, tout ce que je sais, c'est que j'étais mouillé. J'ai pris ça pour du sang, et j'ai dû flipper. Putain, j'étais qu'un gosse. Mais il n'avait pas l'intention de me faire mal. Tommy était ado, excité, on a joué ensemble, c'est tout.

Je l'adorais. Il était bien, mon frère.

Ce qui m'a fait mal, c'est ce qu'ils lui ont fait, eux. Je me reprochais d'avoir crié, d'avoir eu la trouille. Il s'était reboutonné, et il pleurait quand Dom a déboulé dans la chambre. Mais je hurlais encore et j'avais une traînée de sperme en travers de la figure. Quand papa est arrivé, Dom fracassait la tête de Tommy par terre. Maman a suivi et, quand elle m'a aperçu, elle est devenue hystérique. Elle a poussé Dom et s'est jetée sur Tommy, à coups de poing et à coups de pied. Je n'avais jamais assisté à ça, et pourvu que ça ne recommence jamais. C'était de la rage, de la démence. Papa et Dom maintenaient Tommy, réduit au silence, pendant qu'elle continuait de le frapper, de l'injurier, de le démolir. Je restais bouche bée, terrorisé. Je l'ai cru mort. Et cette voix qui gueulait, Dom, je pense : espèce d'animal, tu fais pas ça à ton frère ! Je vois Tommy en convulsions, le nez cassé, il pleure, il glapit comme un rat et je me jette en toupie sur maman, sur papa, sur Dom. Voilà ce que je me rappelle le mieux, je veux les tuer pour ce qu'ils lui font. La stupeur s'est muée en instinct de vengeance.

Ma colère a mis fin à leur folie. Se rendant compte de ce qu'endurait son fils, soudain papa a eu honte. Il l'a pris dans ses bras en lui demandant pardon, pardon, il n'arrêtait plus. Maman priait. C'est tout ce dont je me souviens.

Ah si, encore une chose. Le sperme qui me tirait la peau en séchant sur mes joues.

Je sais pas pourquoi Tommy a fait tout ça. Il s'est pas contenté de se la couper, il s'est raclé les entrailles, déchiré l'urètre. Ses couilles étaient par terre devant lui, éventré. Et il avait pratiquement décapité le pauvre mec.

C'est peut-être d'avoir joué avec ma bouche qui l'a dévasté. Ou de se prendre une torgnole aussi monumentale. C'est dans les risques de l'existence, et ça, aucune religion ni croyance ni promesse ne peut rien y

faire. Je sais pas pourquoi Tommy est allé jusque-là. Mais c'est à cause de ça que je me méfie maintenant de tout le monde, moi y compris.

Qui a tué mon frère ? Moi. Ma mère. Mon père. Mon frère. Sa petite amie. Le garçon sur la photo. Les médias. L'Église. Le battement d'ailes d'un papillon, à l'autre bout du monde.

Il s'est suicidé.

Et j'en veux à tous ceux qui ne l'ont pas empêché.

Sauf à Betty.

Soo-Ling doit me prendre pour dîner au coin de Rathdowne et de Victoria Street. Je balance mon sac en l'attendant devant les Carlton Gardens. Ça commence à être bien encombré, la bruine se transforme en pluie, elle se marre quand je monte dans sa voiture.

— Quoi ?

— Ce que tu fais gamin !

Je triture l'autoradio. C'est l'heure de pointe, et il y a de la pub sur toutes les stations commerciales. Je finis par trouver quelque chose de léger, de dansant.

— Non. Laisse Radio National.

— Ça craint.

Je croise les bras, grognon.

— C'est un peu ta faute.

— Quoi ?

— Si l'État se permet de réduire le budget des radios publiques.

Elle me tapote sur la tête.

— Tu devrais écouter les nouvelles plus souvent.

— C'est ça.

Je réfléchis.

— Moi je veux bien, mais ils ne mettent jamais de musique.

On est pare-chocs contre pare-chocs jusqu'à Punt Road. Le présentateur fait un speech au sujet de la Raciste.

— Éteins ça. Je peux pas supporter cette salope.

— Il y a des tas de gens qui l'écoutent, remarque Soo-Ling, dont le sourire s'efface.

— Ouais, ben, c'est des crétins.

— Ils sont nombreux.

— Et ils sont où ?

— Qu'est-ce que tu racontes, Lou ? Tu ne lis jamais les sondages ?

Je renifle en regardant les briques orange d'un hôpital. Une petite vieille, tout emmitouflée, fume au bas des marches, à l'abri sous la branche d'un gros arbre.

— Soo, la plupart des gens sont des cons. Voilà ce qu'ils disent, tes sondages.

— Oui, mais ils votent.

Là, elle marque un point.

Elle a choisi un restau à Doncaster. Un chinois, et un bon.

— Tu as l'air contente.

Je l'ai regardée étudier la carte, et elle m'intrigue. Au début, j'avais été frappé par son élégance et sa simplicité. Elle s'habillait avec soin, à l'européenne, avec beaucoup de goût. Elle m'a expliqué qu'elle se servait pour moitié dans les boutiques d'occase, pour moitié dans les magasins traditionnels. Je n'avais jamais vu une nana aussi bien sapée qu'elle. Son secret : ne rien mettre de trop voyant. Elle s'est un peu relâchée – maintenant, elle se fiche des marques et des étiquettes. Mais elle est toujours impeccable. D'humeur légère, ce soir, et douce, ce qui me rappelle mes premières impressions. On est devenus beaucoup plus durs qu'à cette époque-là.

— Je le suis.

— Une raison en particulier ?

Elle ressert un coup de blanc.

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un vendredi soir.

Je ne cache pas que je vois ça d'un mauvais œil.

— Pour quoi faire ?

— Comment ça, pour quoi faire !

— Je croyais que tu voulais rester chaste.

Elle ne sourit plus.

— Je suis chaste.

— Tu le lui as dit ?

Silence.

— Donc non.

Elle explose.

— Mais merde, Lou, et alors ? Pour l'instant, on a parlé de choses et d'autres, c'est tout. Si j'ai envie de lui dire vendredi, je lui dirai.

— Tu aimerais bien refaire l'amour, hein ?

J'attends.

— Alors ?

J'attends.

— Peut-être.

J'ai envie de soulever la table et de la jeter contre le mur. D'être vraiment salaud. Je préfère me lever, m'excuser, aller aux toilettes.

Je sais, je me comporte comme un vrai naze, et je ne vais pas chercher à me justifier. Seulement, Soo-Ling et Betty sont tout pour moi. Je ne veux jamais me séparer d'elles. J'adore Soo, et j'ai appris – pourvu que ça dure – à feindre le bonheur, l'innocence, même à y croire quand je suis avec elle. Puisqu'on ne couche pas ensemble, qu'elle préfère l'abstinence et moi le membre viril, je peux faire semblant de sortir avec elle. Qui que ce soit, je suis tellement jaloux de son type que j'ai envie de la blesser. La sensation est nouvelle. C'est déstabilisant et j'ai besoin de me cacher aux chiottes pour pleurer.

Ça va mieux une fois que j'ai pissé. J'ai les yeux rouges, je m'asperge d'eau froide devant la glace. C'est vrai que je fais gamin. Des joues de bébé sous trois poils de barbe.

— Ça va ?

Elle prend ma main et je la laisse faire.

— Ouais.

Bon, on va jouer les mecs un peu plus mûrs.

— Alors qui c'est ?

— Il s'appelle Patrick.

— Donc c'est un homme.

— Bien sûr que c'est un homme.

— Un métèque ou un Brit' ?

Elle se mord la lèvre.

— Ni l'un ni l'autre.

— Oh ?

— Irlandais.

— Donc c'est un Brit'.

— Non !

Je la dévisage.

— Elle a pas du sang irlandais, la Raciste ?

— Ta gueule !

Je n'arrive pas à me calmer. La jalousie m'écrase et il faut que je respire. Je n'arrive pas non plus à manger.

— C’est pas toujours facile d’être toute seule.

Elle tripote ses baguettes qui finissent par lui tomber des mains.

— Écoute, Lou. Je t’aime vraiment, mais ne te fâche pas, je t’aime comme un petit frère. Tu es un bon ami, et voilà ce que nous sommes.

Ce que je nie énergiquement. Ma réaction la fait sourire, et j’explose.

— Me traite pas comme un môme !

— Alors n’en sois pas un !

Le silence revient.

— À quoi il ressemble ?

Soo m’étudie avec prudence.

— Non, vraiment, je veux savoir.

Elle déroule son truc – son allure, sa voix qu’elle aime bien. Ils se sont rencontrés à la fac, il s’occupe d’enfants en difficulté. Elle le trouve drôle, beau, sympa. Chacun de ses mots retourne le couteau dans la plaie. On n’a même pas fini nos assiettes. Doncaster, c’est le bout du monde, plus froid que le pôle Nord.

Soo me raccompagne à la maison.

— Tu as trouvé une nouvelle piaule ?

— Ça avance.

— C’est pas trop dur chez tes parents ?

— Non, non.

Dieu merci, c’est la porte à côté. Soo garde les phares allumés et le moteur au ralenti. Je pioche ma cassette dans ma poche.

— Cadeau.

Elle la prend, et se raccroche un instant à ma main.

— Merci.

Je ne dis rien, un bisou sur la joue. Me voilà rendu, une maison noire, des murs de brique, une négation brutale. Pas un bruit dans le quartier.

C’est Soo-Ling qui remplit ce vide et fait *quelque chose* de ma vie. Sans elle, le monde n’est qu’un abîme de laideur.

Maman se réveille en m’entendant et m’appelle d’une petite voix. Je lui réponds tout bas et elle se rendort. Elle m’a laissé une assiette sur la table, couverte de serviettes en papier blanc, déjà imbibées d’huile. J’emballe le tout avec de l’alu et je mets ça au frigo.

Je passe à l’arrière et j’appelle doucement dans le jardin. Je soulève le chat qui arrive en courant, je fourre mon nez dans ses poils doux.

— Comment va, Man ? Ça roule ?

Il ronronne aussitôt.

Je l'emporte dans ma chambre où j'allume la stéréo. Un concert de world music sur 3PBS[2]. Je baisse le volume, je continue de caresser le chat. Maman ne veut pas que je le laisse entrer, c'est juste une tolérance. Man n'a pas encore deux ans, il est parfait, espiègle, avec une robe lustrée. Bass Guitar était comme ça, sauf que lui était complètement noir, et que Man a des taches blanches, super sexy. J'ai gardé Bass Guitar pendant des années, il avait quatorze ans lorsqu'il est mort, un certain temps après Tommy. J'ai davantage pleuré ce jour-là, ce qui ne veut rien dire, sinon que c'était beaucoup plus simple, comme chagrin. Bass Guitar m'aimait plus que n'importe qui sur cette terre, et c'était réciproque – une certitude qu'aucun adulte ne m'a jamais donnée. Man se pose sur ma poitrine pendant que je me laisse emporter par une espèce de rythme arabe.

Penser à Soo-Ling me renvoie à ma stupidité sans nom. C'est un amour qui exclut la réalité de mon corps. Même en rêve, je n'y arrive pas. Plus que toute autre chose, Soo incarne l'échec de ma sexualité hétéro. J'aime des femmes et je trouve honteux de les baiser. Je baise des mecs et je trouve impossible de les aimer. Quand je l'imagine avec son Patrick, cette ombre noire dans mes pensées, c'est comme si on me privait de vie. Soupir. Immobilité.

Évidemment, ma libido, cette traîtresse, me sort du vide. Je cajole le chat et ma queue se réveille. Les femmes que je me représente n'ont que leur anatomie, des doigts qui filent vers un vagin, le goût soyeux d'un sein. Si j'ajoute un visage, l'illusion se dissipe.

Je n'aime pas ceux que je baise. Je n'arrive même pas à me branler sur Sean.

Alors je fantasme sur les joueurs de foot et je m'invente une scène. Dans une chambre, un motel, avec un de ces mecs, qui me force à le sucer. Le chat danse sur mes côtes. Il me lèche le nez avant de dégager, pas content. J'ouvre ma braguette.

Changement d'image.

Le mec me retourne et me pénètre. Il a juste commencé que je jouis. D'un bond, le chat revient sur le lit. J'essuie la chemise et le slip avec mon mouchoir. Ça sent le pourri. Je le range dans ma poche.

Man ronronne sur mon épaule et je m'endors, le cœur brisé par Soo. Il faut du temps pour perdre conscience.

1- Chaîne de fast-foods australiens.

2- Progressive Broadcasting Service : radio communautaire de Melbourne.

3
Mon mémoire sur *Taxi Driver*

EN 1968, ALORS QU'ELLE FAISAIT UNE PAUSE CIGARETTE devant l'entreprise de confection où elle travaillait – Smithies & Sons Ladies Wear –, on a interviewé ma mère pour *A Current Affair*, un magazine de Channel Nine. Le journaliste demandait à des gens de Johnson Street ce qu'ils pensaient de la conscription et de la guerre au Vietnam. Selon la version de maman, car c'est un récit légendaire dans la famille, qui varie selon le narrateur, elle a répondu qu'elle était non seulement contre la conscription, mais carrément contre la guerre. Puis elle a dénoncé les États-Unis, toujours prêts à tirer profit du malheur des autres, et qui soutenaient la dictature des colonels. Enfin, elle a ajouté qu'il était complètement idiot d'envoyer de jeunes Australiens à la mort pour une cause dont ils ignoraient tout.

C'est vrai que ma mère est persuadée que les Australiens, parmi lesquels ses fils, ne comprennent rien à la politique.

Le reporter lui avait promis que le micro-trottoir serait diffusé le soir même. Dom dit que maman était toute fière, tout excitée. Alors la maison entière, les frères, les parents, plus Yiota et Spiro qui, à l'époque, vivaient avec nous, s'est retrouvée devant la télé. L'émission commence et il faut attendre la fin. On a tous oublié ce qui précédait le micro-trottoir. Dom pense qu'il y avait un reportage sur des soldats morts au Vietnam, mais il n'est pas sûr. En tout cas, il se souvient de maman.

Pendant une ou deux secondes, elle cligne des yeux sous un soleil en noir et blanc, et puis elle déclare : C'est pas bon, la guerre. Voilà tout ce qu'ils ont gardé.

Cette affaire a changé à jamais sa perception des médias. Ma mère était folle furieuse. Je me rappelle, quand j'étais môme, le flot d'injures qu'elle débitait pendant les nouvelles et les magazines d'info. Menteurs, tricheurs, charlatans, ordures. Sales putes ! En revanche, les sitcoms, les soaps, les films, tout ça elle s'en foutait, parce que c'était de la fiction et qu'on ne voulait pas nous faire croire que c'était vrai. Maman nous a mis en garde contre tous les bidonnages, toutes les escroqueries du petit écran. Mais aucun de nous trois ne l'a jamais écoutée ; la télé, c'est tellement réconfortant.

Je crois que les événements lui ont finalement donné raison.

Même si je n'étais pas né à l'époque, c'est une histoire qui marque. Elle me fascine et m'insupporte à la fois. Ils ont coupé ma mère. J'ai idée de ce qui s'est passé : elle devait avoir un fort accent, et elle parlait avec ses tripes, ce qui ne se faisait pas publiquement dans l'Australie des années 60. On diffusait les news avec le flegme de la couronne. Dans les docus en noir et blanc de l'époque, les dames sont vieilles, inquiètes, portent des chapeaux inspirés de la reine mère, et les petits vieux ronchonnent. Personne qui ressemble à maman. Je fais plus attention en parlant d'elle que d'un autre membre de la famille. Son anglais est bon, excellent même, mais ce n'est pas sa première langue, et je l'ai vue se battre pour la maîtriser, conquérir un second vocabulaire. Nommer les choses, se nommer elle-même. Ma mère a toujours détesté qu'on la prenne pour une conne. Et c'est là que le bât blesse : « La guerre, c'est pas bon. » Chaque fois qu'elle revient là-dessus, elle gueule que, bien sûr, tout le monde le sait, je leur ai dit tant d'autres trucs, et tout ce qu'ils croient utile de répéter est une évidence pour l'humanité !

En 1997, l'hebdo anglais *New Musical Express* a publié une interview des types d'Asian Dub Foundation, un groupe de musiciens mi-anglais, mi-pakistanais. En évoquant le mythique *swinging London* du rock'n'roll et de la mode, l'un d'eux pose une question pleine d'ironie : « Ça avait quoi de si génial, l'Angleterre des années 60 ? Demandez à ma mère ce qu'elle en pense ! »

Qu'aurait-elle raconté, l'immigrée pakistanaise en 1968 ? Certainement pas des histoires de mannequins, de glamour, ni le scénario de *Performance*[1]. Personne n'a chanté sa vie, ne l'a écrite ou filmée, cependant elle était là.

De plus, comme dit maman, si quelqu'un s'était donné la peine de l'interroger, cette dame, lui aurait-on posé les bonnes questions ? L'aurait-on seulement écoutée ?

Une anecdote qui vaut son pesant de cacahuètes. Maman avait il y a longtemps une amie, Zita, qui bossait avec elle à l'usine. Zita était yougoslave, peintre, elle avait étudié aux Beaux-Arts de Belgrade. Avec ses économies, elle s'était payé un beau portfolio noir en cuir, pour transporter ses dessins et ses toiles. Puis elle s'était rendue dans une galerie d'art moderne et contemporain de Toorak Road. Bien coiffée, avec la jupe marine et le corsage de soie blanche qu'elle avait achetés chez Myer[2]. Souriant, le monsieur au comptoir lui avait demandé ce qu'elle voulait. Elle avait à peine dit trois mots que le type l'a coupée pour lui expliquer lentement que la place était prise. Quelle place ? La femme de ménage, pour la galerie. Ah, avait dit Zita, qui est partie sans demander son reste.

— Qu'est-ce qui l'a arrêtée, maman ?

— Le passé. Ça peut être vraiment lourd, parfois.

Ma mère a toujours été entourée par des hommes. Un mari et trois fils. Elle disait de nous que nous étions naïfs, que notre pensée manquait de rigueur parce que nous étions nés ici. Je pense que nous sommes impressionnés par sa force. Pendant la guerre, à Athènes, elle avait vu son petit frère, encore bambin, mourir de faim. Elle ne parle jamais trop de ses souffrances, ne joue pas les martyrs, mais on a toujours su que nous n'aurions pas son endurance. C'est un peu blessant qu'elle nous croie si crédules, pauvres Australiens que nous sommes. Comme si *nous* étions les exilés, et *elle* la mère patrie.

Ce n'est pas à elle non plus qu'on posait des questions, et la seule fois que ça lui est arrivé, ils l'ont coupée au montage. Les corbeaux la font rigoler, maman, elle dit que c'est une légende. Petit, je lui faisais remarquer que papa y croyait, lui.

— Écoute, Lou, ce n'est pas parce qu'on croit à quelque chose que c'est vrai.

On est peut-être quatorze dans mon séminaire « Propagande, pornographie et dissidence ». Je dis peut-être parce qu'il y a souvent plusieurs absents, dont moi. On se connaît de vue, on se salue dans les couloirs, et seulement trois d'entre eux ont à mes yeux une vraie

personnalité. Les autres restent dans le vague. Je m'ennuie parfois, je regarde par la fenêtre les pelouses du campus, et je rêvasse. Il y a Chloe, avec ses longs cheveux roux, une fille calme, réservée, d'une beauté frappante. Clinton est une contrefaçon d'Américain ; je me demande si c'est son vrai nom. Pas mal, blond, très sain, très sportif. Mais qu'est-ce qu'il fout ici, à débattre des rapports entre l'idéologie et la culture ? Je le vois, plein de zones d'ombre, mener une existence parallèle. Et il y a Must – Mustapha –, vraiment sexy, porté sur la rigolade, qui aime bien la controverse. Le reste : que des visages.

C'est ma dernière année et on m'a mis la pression. Je me dis de temps en temps que j'aimerais bien continuer jusqu'à la maîtrise. Mieux vaut ne pas y penser, je veux dire penser au fric. Il faudrait encore aligner deux ou trois mille dollars pour la scolarité. J'en aurai déjà vingt mille à rendre aux impôts quand j'aurai ma licence. Sans plan de carrière prédéfini, j'envisage des tas de choses. Le journalisme, les relations publiques, le cinéma, l'enseignement ; aucun domaine qui corresponde vraiment à mes matières. En fait, je tourne en rond, je cherche une porte de sortie, mais tout sauf finir employé de bureau.

— Tu feras quoi quand tu seras diplômé ? demande mon père.

— Sais pas. Je décrocherai bien un job quelque part.

Ce n'est pas la réponse qu'il attend, mais il trouve ça bien d'examiner l'éventail des possibilités. Maman aussi. À la différence qu'elle, elle regarde les chiffres du chômage.

— Tu aurais dû faire de l'informatique.

— Je suis nul avec ça.

— Non, tu es intelligent, tu aurais pu apprendre, dit-elle en buvant son café. À ta place, c'est ce que j'aurais fait.

Faux, évidemment. Maria Stefano, qui aime son café et son verre de vin ; qui adore discuter, argumenter ; qui croit toujours que tout s'obtient de haute lutte ; eh bien, cette Maria serait dans le même séminaire que moi, si elle avait pu. Elle disserterait sur le monde entier, la lutte des classes, la politique, et elle aurait les meilleures notes. Ma mère n'a pas eu cette chance. Pour elle, ça s'est arrêté après la 6e. Alors pas question de me planter, ça reviendrait à la trahir.

Peut-être que j'aurais dû faire de l'informatique, comme elle dit. En tout cas, mon séminaire sera supprimé l'année prochaine. La fac dit qu'il faut revenir à l'essentiel : lire, écrire, compter. Les humanités, fini.

Mon patron, c'est Manoli, surnommé Mannie. Un vrai métèque, qui ne se prend pas pour de la merde. Sorti de la cuisse de Jupiter. Mais il est honnête. Il la joue pas copain, inutile de faire semblant.

— Lou, la prochaine fois que tu es en retard, rien qu'une minute, tu prends la porte avec mon pied au cul, OK ?

— Excuse-moi, Mannie.

Depuis, je suis la ponctualité même.

— Paraît que tu es syndiqué ?

— Qui t'a dit ça ?

— J'ai oublié. C'est vrai ?

— Oui.

— Bien. Tu peux venir bosser jeudi ?

— Quelle heure ?

— Cinq heures et demie.

— Ouais.

Voilà comment on se parle.

Je travaille dans un vidéoclub à Nunawading. On a un rayon avec des films grecs, italiens et indiens. Mannie va bientôt en faire venir de Hong Kong, il pense qu'il y a un marché pour ça. Le quartier où j'ai grandi se flatte d'être une enclave cent pour cent Brit', ce qui, à mon sens, ne s'est jamais vérifié. Ça n'est pas une banlieue métèque, on n'y est pas majoritaires, mais dans toutes les rues, toutes les classes de toutes les écoles, il y a des Vietnamiens, des Chinois, des Grecs, des Italiens, des Indiens. Mannie achète les grands films américains, un peu de cinéma indépendant, et tout le monde vient chez lui. Y a pas mal de concurrence.

— Mannie, tu as pas de films cultes, il en faudrait.

— Si, on en a.

— Oh. Lesquels ?

— *Blue Velvet*, par exemple.

— Pas vraiment un film culte, plutôt un classique.

— Tu l'as dit. C'est culte et classique à la fois.

Pendant qu'il n'y a personne, il m'appelle dans son bureau et je reste à la porte. Il allume une cigarette.

— C'est pas donné, tes films cultes à la con. Les distributeurs me cassent les couilles. Tous ces trucs de pédés, les séries B vicieuses des Japs, ça coûte la peau du dos. Si y a de la demande, tu me le dis, et on verra. Mais pas pour l'instant.

Clin d'œil.

— On est en banlieue ici, Lou. Faut pas aller trop vite.

Un petit carnet près de l'ordinateur permet au personnel de laisser des messages, pour se mettre au courant, en cas de problème ou de clients particulièrement pénibles. Après le coup du syndicat, j'ai écrit :

« Qui est le sale con qui est allé raconter que j'ai ma carte ? Si je lui mets la main dessus, je le coupe en morceaux. »

Mannie n'a fait aucun commentaire. Janet, que je ne peux pas blairer, m'a répondu :

« Je trouve le mot CON insultant. »

Eva a pour disque préféré *Honey's Dead* de Jesus and Mary Chain, et son morceau favori est *Good for my Soul*. Sando, un copain à moi, a un studio quatre-pistes chez lui, et il m'a montré un ou deux trucs faciles à réaliser en branchant quelques câbles. J'ai bricolé un petit remix pour Eva, que j'ai enchaîné sur une vieille chanson du SOS Band, et je lui ai gravé le tout sur un CD. C'est d'une simplicité enfantine, mais ça lui a vraiment plu. Elle m'a embrassé en disant que je suis super doué. J'en ai rougi. Elle est un peu naïve. Mais si elle est contente, moi aussi.

Ils m'hébergent quelques semaines, le temps que je finisse mon mémoire. Eva et Dom habitent à Ringwood, dans un lotissement de petites maisons rouges, accessible en train. De loin, on dirait une couverture écossaise. La première supérette est à une demi-heure à pied. C'est pas gênant, j'aime bien marcher.

Dom a tout juste souri quand Eva lui a fait écouter le CD. Seul commentaire : ouais, ça passe mieux comme ça. Mais il était fier de moi. Une forme de gentillesse qu'il a toujours refusée à Tommy.

Je vais probablement me faire sacquer, avec ce mémoire. À l'évidence, je ne suis pas dans les clous, je sors du « lire, écrire, compter » des nouveaux programmes. Sans être tout à fait sûr de ce que je suis en train de faire, je m'efforce d'écrire quelque chose de lisible, de sincère, et je ne voudrais pas y avoir consacré un an de ma vie pour rien. Il s'agit d'un homme, Barry Bond, qui est peut-être un violeur, mais aussi du *Taxi Driver* de Martin Scorsese, et d'un autre film, *The Sum of Us*. Deux longs métrages fort éloignés l'un de l'autre, traitant de sujets très différents. Mais il y a des liens à établir, des questions à poser, qui, je l'espère, feront boule de neige.

Ça concerne aussi Tommy.

Tant que je n'aurai pas terminé, je me limite à deux journées par semaine au club. Il faut que j'explique mes intentions, mon travail, mon point de départ. Il y a une seule chose que je sais faire, même si parfois j'en doute un peu. Mais voilà : je sais écrire. Bien obligé de m'y fier, c'est en alignant les mots qu'un plan se dessine.

Mon hypothèse est que *Taxi Driver* prend le parti de la banlieue contre le centre-ville. Je sais que ça peut sembler un peu mince : c'est tellement new-yorkais, comme film. Mais tout ce que déteste Travis Bickle, le personnage de Robert De Niro, est le produit ou l'effet de la ville. Les pédés, les putes, les nègres, etc. Travis veut préserver la petite prostituée, la sortir de Manhattan, la mettre à l'abri dans les faubourgs. Nous-mêmes, le public, comprenons son obsession, et l'épilogue indique qu'on fait de lui un héros. Il y a pas mal d'ironie là-dedans, une sacrée couche, même, mais je ne m'y attarde pas. La fin est sujette à toutes sortes d'interprétations, ce qui me plaît franchement. Je n'aime pas trop les conclusions faciles et confortables.

Paul Schrader, l'auteur du scénario, est également réalisateur. J'ai une autre hypothèse à cet égard : je pense que Schrader est le cerveau de l'histoire. Scorsese est meilleur cinéaste, mais Schrader le pousse ici plus loin qu'il n'ira jamais. Quand on lit la presse, les critiques de ses propres films, on constate que Schrader se fait éreinter. On l'a traité de réactionnaire, d'intellectuel. Comme nous, les Ricains n'aiment pas les libres penseurs. Voilà pourquoi Scorsese récolte la gloire, et Schrader le silence. C'est une digression, que je n'exploite pas dans mon mémoire, mais je ne crois pas que Paul Schrader soit réac. Puritain, sûrement, ce qui lui permet, dans un film comme *Hardcore*, de s'aventurer là où les adeptes des libertés sexuelles, jaloux de leurs prérogatives, n'oseraient pas. Dans *Patti Hearst*, Schrader porte le coup de grâce à l'engagement politique. Natasha Richardson, qui joue le rôle de Patti, prononce à la fin un long monologue devant la caméra. Elle conclut en priant tout le monde d'aller se faire foutre. Voilà où en est la politique après la guerre froide : la gauche et la droite, on en a marre. Qui le comprendrait mieux que Patti elle-même ? Petite-fille de Randolph Hearst (*Mr. Citizen Kane* en personne), elle a grandi dans un bastion conservateur. Une fois enlevée, elle devient militante au sein de l'Armée de libération symbionaise (qu'est-ce que c'est que ce bazar ?). Que s'est-il passé ? Quel que soit le côté où elle penche, elle sera

perdante car aucun n'est tout blanc. Et donc à la fin : qu'ils aillent tous se faire foutre.

Gouverné par la moralité et les principes, *Taxi Driver* ne va pas aussi loin. Si on devait refaire le film aujourd'hui, Travis Bickle ne se préoccuperait pas d'une petite pute de douze ans. On en a vu cinquante, de ces gamines, dans les rues ou ailleurs. Les gens ne se cherchent plus de raisons pour défourailler dans tous les sens.

J'écris en réalité sur les médias et leur fonctionnement, et ma propre expérience entre en ligne de compte. Les photographes et les journaux étaient là après le meurtre et le suicide de Tommy. Du gâteau pour eux :

Page 6 dans *The Age*.

Page 3 dans *The Herald*.

Page 7 dans *The Australian*.

Trois pages entières dans *Who Weekly*.

Le propriétaire de la maison où on les a retrouvés était interviewé pour *A Current Affair*.

Maman aussi, aux nouvelles de Channel Ten. Ce qu'elle regrette bien : ils l'ont chopée, ils ont braqué leur caméra, posé leurs questions. Elle était effondrée. Ça a été rediffusé mille fois.

La photo de Tommy. On avait refusé d'en donner, mais quelqu'un a appelé son ancien patron. À l'atelier, un autre a exhumé un album photo d'une fête de fin d'année. Tommy essaie de se cacher derrière son verre de bière. Il est encore souriant. Ça a été reproduit partout, notamment dans *Who Weekly* : demi-page, quatre couleurs, en amorce de l'article.

Je déteste les médias. Ils se sont substitués aux derniers souvenirs que j'avais de mon frère.

Je les évite, les ignore, ne lis pas les journaux, ne regarde pas les nouvelles. Le truc le plus ahurissant que j'ai retenu de cette période – une hallucination de plusieurs mois – est que leurs comptes rendus n'ont rien à voir avec ce qu'on vit au jour le jour. Je crois que je n'ai pas eu une pensée pour le type qui s'est fait tuer. Ou si, une fois, en voyant sa famille à la télé, réunie pour son enterrement.

Il se trouve que c'était un Aborigène. Ça n'est pas anodin. J'aimerais mieux que ça le soit, mais non.

Dans *The Age*, un mec a pondu un édito sur les violences racistes et les lois antiracistes. Il énumérait plusieurs meurtres, classés dans cette catégorie, et incluait Tommy.

C’est une invention des médias. Cela ne veut pas dire qu’ils aient eu complètement tort, mais personne ne sait ce qui s’est passé, ce soir-là, dans cette maison. Ni la police, ni les enquêteurs, ni la famille de la victime, ni la nôtre. Absolument personne. Seulement, ça, les journalistes s’en foutent. Ils ne vont pas s’abstenir dans le doute.

Était-ce un meurtre raciste ? Je leur en veux à mort de m’avoir fourré cette question dans le crâne.

C’est le suicide qui m’ébranle le plus. Moi, maman et Soo-Ling ; papa et Dom peut-être moins. Je sais que Dom ne supporte pas l’idée que son frère soit un assassin. Je pensais surtout à maman, moi, pendant ce temps, elle perdait complètement les pédales. Ce que personne n’a dit dans la presse.

Comme elle, nous avons surmonté l’épreuve, une épreuve qui nous a transformés.

La surexposition nous a rapprochés. Aujourd’hui, nous sommes devenus avares de notre confiance, et Soo-Ling également. Oui, qu’ils aillent tous se faire foutre.

Mon mémoire sera peut-être jugé réactionnaire, car j’y fais l’éloge de la famille. Je ne le saurai qu’en finissant et les conclusions étroites ne me conviennent pas. La fac et ma famille sont deux contextes bien différents, et je travaille justement sur la notion de contexte. En cours, l’année dernière, on s’est engueulés là-dessus, avec un autre mec. Le genre théoricien pur et dur, insensible aux détails, aux particularités, et il me tapait sur les nerfs.

— *The Sum of Us*, c’est n’importe quoi. Ennuyeux et réactionnaire. Cette histoire de camaraderie, d’entraide, ça ne tient pas debout.

Le type est grand, passionné, avec un piercing à la bouche.

Les autres sont de son avis. Je repense à ma mère qui pleurait à la fin du film, quand les deux vieilles amies lesbiennes sont séparées.

Maman qui se tourne vers moi et murmure en grec : C’est fantastique.

Voilà l’histoire : Jeff (Russell Crowe) vit avec son père (Jack Thompson), lequel reconnaît et accepte son homosexualité. Tous deux sont issus de la classe ouvrière. Jeff, qui est plombier, et footballeur amateur, éprouve des difficultés à établir une relation solide avec quelqu’un. Son père tente de l’aider à trouver un compagnon. Quand le père a une attaque, Jeff s’occupe de lui, et le film se termine sur une note optimiste : ça semble bien parti avec le type dont il est amoureux.

L'histoire secondaire est tout aussi importante. La grand-mère de Jeff, qui est lesbienne, vit depuis longtemps avec son amie, jusqu'au jour où la famille décide de les placer chacune dans une maison de retraite différente.

C'est un film sur la famille.

— Moi, j'ai trouvé ça pas mal.

Tout le monde me regarde.

— Pourquoi ? me demande le gars au piercing, assez arrogant.

— J'aime bien les personnages.

Il explose.

— Du délire ! Ça n'existe pas, des gens comme ça ! Y a pas de pédés dans la classe ouvrière ! Je le sais, c'est de là que je viens.

— Moi aussi.

— Alors, qu'est-ce qui te plaît là-dedans ?

Voilà où ça coince, ce qui nous oppose. Nous avons les mêmes origines, elles ne font pas de nous le même produit.

— Le fils me plaît, le père me plaît, leurs relations aussi.

— Donc ça ne pose pas de problème d'être pédé, tant qu'on ne fait pas efféminé, qu'on n'est pas une tapette ?

C'est ça, implore-moi.

Il continue :

— Ce film glorifie la monogamie, le sexisme, les rôles sociaux. C'est totalement réactionnaire, non ?

Ma mère a autant ri que pleuré en regardant *The Sum of Us*. À la fin, elle éteint la télé, prend ma main et me dit : Mon fils, si tu décides de faire ta vie avec un homme, je te souhaite d'en trouver un comme ce garçon-là. Elle termine en anglais. Quoi que tu deviennes, qui que tu aimes, je t'aimerai toujours.

C'est la première fois qu'elle considère mon avenir sous cet angle. J'en ai la chair de poule, ça me fait peur, et en même temps je suis comblé. On pleure tous les deux. Je plaisante :

— Je vais me chercher un footballeur.

— Alors autant qu'il joue au vrai football[3], dit-elle, hyper-sérieuse. Je ne veux pas te voir finir avec un Australien.

— Oh, s'il ressemble au personnage de Russell Crowe, je veux bien, moi.

Des ricanements dans la salle de classe.

Mettons les choses au point. *Taxi Driver* est un super film, un chef-d'œuvre absolu. *The Sum of Us* est une réalisation médiocre, une pièce de théâtre adaptée à l'écran sans trop d'imagination. Les aspects formels, ou esthétiques, ne m'intéressent pas dans mon travail, ce qui compte, c'est ce qui est signifié, transmis. Je veux comprendre deux choses. D'un côté, ce qui a ému et amusé ma mère ; de l'autre : pourquoi ces ricanements ?

Je me suis installé chez Eva et Dom, parce que maman ne peut s'empêcher de m'interrompre. Est-ce que j'ai faim, et ceci, et cela. Au moins, chez Dom, il n'y a que les enfants, et ils ne me dérangent pas. Ils sont en train de regarder une vidéo des *Simpson*, et leurs rires me ravissent.

Ça va pas bien entre Eva et Dom. C'est ce que j'entends quand ils ne se disent rien. La maison est grande avec ses quatre chambres, et heureusement qu'il y a les petits pour babiller partout. Je leur lis des histoires, je me roule par terre avec eux.

Qu'est-ce que tu fais ? demande Lisa, me voyant taper sur le petit portable que Jay m'a prêté. Je suis installé à la cuisine.

— C'est quoi ?

— Un ordinateur.

Moue dédaigneuse.

— Mais je sais ! Je veux savoir ce que tu fais.

— J'écris mon mémoire.

— C'est quoi ?

— Une histoire.

— Comme un livre ?

— Un peu. En plus court.

— Ça parle de quoi ?

— De moi.

— Et qu'est-ce que tu dis ?

— Ce que je pense. Je parle aussi d'un film qui s'appelle *Taxi Driver*. Tu l'as vu ?

Signe que non.

— C'est pour les grands ?

— Ouais.

Elle tend un doigt vers moi.

— Alors, je peux pas le voir. Pas quand c'est interdit aux moins de douze ans.

Je me retiens de rire. Elle n'en a pas dix, mais elle est pleine d'assurance, un vrai petit flic qui me donnerait des ordres.

— On s'en fiche. Si y a des films que tu as envie de voir, on les regardera ensemble. Et si tu ne comprends pas quelque chose, je tâcherai de t'expliquer.

Lisa s'assied près de moi et plisse les yeux en essayant de déchiffrer ce qui s'affiche à l'écran.

— Tu parles de moi ?

Je hoche la tête.

— Un jour, tu écriras ton histoire à toi. Je ne peux pas le faire à ta place.

Ses pieds claquent contre la chaise en face.

— On peut regarder *Aliens* ?

— Oui.

Elle renifle et ajoute, sans me regarder : C'est moins de douze ans.

Pas grave.

Un grand sourire, et elle file dans le jardin.

L'homosexualité est une maladie. Voilà ce que j'écris. Il faut dire la vérité, faute de quoi j'ajouterai ma voix à tous les faux-fuyants, tous les mensonges patents. Sans doute qu'être hétéro est maladif aussi. Être noir, c'est une maladie ; être blanc, c'est une maladie : nous ne faisons que remplir nos attributions. Je place mon premier chapitre dans le cinéma porno où Travis Bickle emmène Betsy (Cybill Shepherd) quand ils ont rendez-vous. Dans le film, elle est consternée de se retrouver là et elle fiche le camp. C'est là que je commence. Je change l'histoire, je reste, je vais chercher les ombres dans la salle et je m'attarde sur ces personnages-là. Un jeune mac, un couple de Noirs hétéros, défoncés, et un vieux Latino qui se branle dans le fond. Contrairement aux autres, cette partie est très autobiographique ; j'essaie d'exprimer sincèrement mes propres sentiments, mes propres idées.

Eh oui, chaque fois que je me suis envoyé en l'air, je suis reparti inquiet et contrarié. J'ai fait ce qu'il fallait, j'ai pris mon pied, mais ça n'allait nulle part. C'est comme ça avec les pédés.

— T'aimes quoi ?

Je vous donne le menu :

Je te suce ou tu me suces ?

Au-dessus ou en dessous ?

Cuir ?

— Je peux te juter dessus ?

— Ah ouais, tu veux ?

Mon nom, ton nom, on s'en fout, personne ne demande à savoir.

L'homosexualité est une maladie.

Travis Bickle garde toujours une distance vis-à-vis du monde pourri qui l'entoure : on ne le voit pas se branler au cinéma, ni forniquer avec la prostituée, on nous épargne ce qu'il a de sordide. On sait cependant que c'est là. C'est pourquoi j'ai choisi de rester dans le cinéma, pour parler honnêtement de l'attraction/répulsion que j'éprouve devant le sexe.

Pendant cinq semaines, tous les vendredis soir, j'ai eu une aventure avec un mec, dans la dernière rangée d'un ciné porno. J'étais adossé au mur, il a attiré mon regard et je suis allé m'asseoir près de lui. La première fois, on s'est à peine touchés. Je voulais le caresser, mais il a reculé dès que je l'ai approché. Je pensais m'être trompé à son sujet quand il a posé ma main entre ses cuisses. En souriant. Ensuite il a croisé les jambes et je me suis éloigné.

La deuxième fois, on s'est caressés.

La troisième fois, on s'est embrassés, longuement, passionnément. J'avais le goût de sa salive, de ses cigarettes et du mauvais café. Il a joui sur mon jean, qu'il a nettoyé avec son mouchoir.

Le quatrième soir, après s'être branlés mutuellement, je lui ai proposé d'aller boire un café. Boudeur, il s'est levé, il est parti. Quand j'ai quitté la salle, je l'ai reconnu dehors qui feuilletait des magazines. Il a fait semblant de ne pas me voir.

La dernière fois, on s'est encore embrassés. Tout de suite. *Idem* : le désir, la passion. J'ai insisté pour qu'on sorte, qu'on discute, je voulais savoir son nom. Il a réagi violemment et s'est barré sur les nerfs. J'ai sucé un vieux type, qui avait une petite touffe de poils blancs très fins. Son sperme était liquide, inconsistant. J'ai tout recraché.

Quand je parle de maladie pour l'homosexualité, je veux dire que c'est pour moi une expérience solitaire. Je suis aussi seul que Travis dans son bordel. J'ai honte d'affirmer que ce que je veux, c'est aimer.

Dans le deuxième chapitre du mémoire, je réécris une autre scène de *Taxi Driver*. Le taxi prend un client (joué par le réalisateur), qui veut assassiner sa femme parce qu'elle l'a fait cocu. Je précise que je comprends bien qu'on puisse devenir jaloux à ce point. Puis je reviens sur *The Sum of Us*. Au début du film, le protagoniste est au lit avec Greg, le type qu'il

désire, et ils commencent à faire l'amour. Alors Harry, le père de Jeff, passe la tête par la porte et demande à Greg ce qu'il souhaite avec son thé le matin. Greg, ça lui coupe tous ses moyens. Les relations père-fils, la vie de famille, il ne supporte pas. Rien d'érotique là-dedans. Je prolonge la scène à ma façon. Lorsqu'il s'en va, Greg se rend dans un des saunas de Sydney, ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, voit un inconnu qui le branche, le suce, se fait prendre.

Qu'est-ce que la vie de famille ? Le petit déjeuner au lit ? Un cocu qui descend sa femme ? L'un peut-il mener à l'autre ? Je pose la question parce que les règles, les codes ne fonctionnent plus, et je ne veux pas me retrouver perdant à la fin. Je ne veux pas détruire quelqu'un pour la seule raison que je l'aime. Ni supplier des inconnus de partager leur intimité avec moi.

Je vois que l'amour s'étiole entre Dom et Eva. Ils sont contents que je sois là, passent leurs soirées ensemble à s'occuper des enfants, regarder la télé, mais leurs rapports ne sont plus affectueux. Ils ne s'embrassent plus, ne se touchent plus. On n'en parle pas, et sans doute Dom me trouverait-il trop jeune, trop différent de lui pour comprendre. Eva et moi sommes toujours proches, attentifs l'un à l'autre, mais je suis de la famille, donc elle garde une certaine distance. Nous sommes trois Australiens, pourtant nos sentiments viennent de plus loin.

— Voilà pourquoi tu n'es pas un vrai Aussie. Les vrais cherchent à tirer un coup et se foutent du reste.

Je me marre quand elle dit ça, mais il y a matière à réflexion. Ce qu'elle implique, au fond, c'est que j'apprends à vivre.

Ils ne divorceront pas. Pas encore. Le petit Arthur les retient l'un à l'autre. Ce n'est plus un bout de chou pleurnichard, mais une vraie personne. Il me parle à l'oreille, invente des mots, en répète d'autres, parfois ceux que les anges lui apprennent. Assis sur mes genoux, il essaie de me confisquer mon portable. Il sent la merde et le savon de bébé.

Pas mal d'amis libertins, dans leur ronde des amours, assimilent le mariage à l'inertie. Je ne sais si Eva et Dom s'aiment encore ou pas, mais je comprends qu'ils puissent renoncer à leurs engagements. Je ne suis pas certain, pour ma part, de pouvoir accepter certains compromis. Je vois ce qu'Eva doit supporter – quand les enfants sont couchés, que Dom s'est endormi sur le canapé – et je ne sais pas si j'y arriverais à sa place. Un joint

à la main, elle traîne dans la maison, scrute l'extérieur par toutes les fenêtres, vérifie que les portes sont fermées.

— De quoi as-tu peur ?

— Je n'ai pas peur du dehors, si c'est à ça que tu penses.

Elle est stoned quand elle part se coucher.

Tout le monde adore le petit Arthur. Je suis bien content que ç'ait été un garçon. On joue déjà au foot tous les deux, il veut que j'envoie le ballon par-dessus les arbres. Arthur est fan de Collingwood. Il se fabrique des pistolets avec des bouts de bois. Quand il se casse la figure, on voit bien que c'est un gars, il s'exclame et il rigole. Betty est tellement plus réservée, tellement plus calme. Elle reste assise tranquillement près de moi, à me regarder écrire ou dessiner. Et elle pose ses questions à elle. J'adore mon neveu, parce que je me retrouve en lui. Avec Betty, je découvre, pour la première fois, le monde à travers les yeux d'une fille.

L'année dernière à la fac, un graffiti a commencé à apparaître partout : « Barry Bond est un violeur. » Bombé sur les murs, gribouillé sur les portes des toilettes. Ça me perturbait non pas parce que je le connaissais – on s'était croisés à des fêtes –, mais parce que, aux yeux de tout le monde, c'était soudain un pur salaud. Impossible de savoir qui propageait ça : des fantômes. Auxquels répondaient d'autres fantômes, accusant « les salopes de féministes ». Qui étaient-elles ? Mystère. Était-il coupable ? Apparemment, la question a fini par se perdre dans les querelles. Qui avait-il violé ? Personne ne semblait savoir.

Cette partie est la plus compliquée de mon mémoire, celle qui m'a demandé le plus d'efforts. Je voulais que mon travail se situe à l'université elle-même ; analyser l'époque et la culture dans lesquelles je suis immergé, plutôt que faire semblant d'ajouter mes dissensions à un savoir qui n'en manque pas. J'ai commencé par un entretien avec Barry Bond.

C'est un gars timide, maigre, bizarrement sapé, à cheval entre deux périodes, moitié hip-hop, moitié punk. Mais joli garçon avec des yeux bleus. Il a ses partis pris, contre les féministes notamment, et même s'il prétend réagir à la mauvaise publicité qu'on lui a faite, je crois que, de toute façon, il ne les portait pas dans son cœur. Il me conjure de croire qu'il n'a violé personne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je t'ai dit : rien.

— Pourquoi ces graffitis ?

— Donna a voulu se venger.

Enfin un prénom.

— Qui est-ce ?

— Une salope de merde.

Il s'interrompt avant de reprendre :

— Une fille, c'est tout. Je la connaissais plus ou moins, on a couché ensemble pendant une fête, rien de plus.

— Tu l'as violée ?

La question le rend furieux.

— Mais non, putain ! NON, NON !

— Alors pourquoi elle t'accuse ?

Silence. Il regarde le magnéto, répond au bout d'un moment.

— Ça me pourrit la vie. La mienne, celle de mes copains, de ma famille.

— Pourquoi est-ce qu'elle t'accuse ?

Il se met à pleurer.

— Je ne sais pas.

Il me raconte l'histoire suivante. Lors d'une fête à Brunswick, un vendredi soir, il emballe une nana qu'il emmène dans une chambre avec une demi-bouteille de vodka. Il a pris un demi-ecsta, de mauvaise qualité, mal dosé, et elle, il ne sait pas. Ils s'embrassent dans le noir, font l'amour très vite, Barry ne se rappelle pas s'il s'est retiré à la fin. La fille reboutonne son corsage et le laisse. Il se repose un moment sur le lit, à siroter sa vodka. Lorsqu'il retourne dans le salon, la nana est en train de danser et l'ignore complètement. Il rentre seul chez lui.

J'essaie d'interviewer la fille. Elle se méfie et veut savoir pourquoi. Je réponds sincèrement.

— Pour mon mémoire.

— Un mémoire sur quoi ?

— Sur *Taxi Driver*. Le film.

Elle se marre. Puis lâche d'un air triste :

— Désolée. C'est ma vie et ça me gêne.

Je repense aux graffitis.

— Pour Barry, ça te gêne pas ? Il est sur tous les murs.

Folle de rage, elle se barre.

Je sais où se trouve le bureau des femmes à la fac. Je frappe. Une jeune nana, cheveux noirs et brillants, m'ouvre la porte.

— Oui ?

Je lui donne ma lettre et je m'en vais.

Quelque temps plus tard, je trouve sur mon répondeur un message d'une certaine Nicole.

— Bonjour, c'est pour Lou Stefano, au sujet de votre lettre, de votre mémoire et du féminisme. Est-ce qu'on peut se retrouver demain à trois heures, à la cafèt' du syndicat ? Sur la terrasse parce que j'aime bien fumer. Je vous laisse mon numéro : 9389 24 24.

Nicole est grecque, ou du moins d'origine. Elle porte une fausse fourrure. Je lui offre un café.

— Dans quel but faites-vous cela ?

Bonne question, qui se situe au-delà de mon travail. Je réfléchis une seconde.

— Je cherche à évaluer les dégâts. Je me demande s'il est possible de prendre parti pour Barry sans dénigrer Donna.

J'hésite avant d'ajouter :

— Et réciproquement.

— Vous supposez donc qu'il est innocent ?

Je serai inflexible là-dessus et je ne mentirai pas.

— Oui. Et même s'il ne l'est pas, quel que soit son degré d'implication, je veux savoir si l'opprobre est une solution au problème.

Je verse le sucre dans mon café et j'affirme tranquillement :

— À mon avis, non.

— Tu es italien ?

— Moitié grec, moitié italien et… moitié australien.

Ça la fait rire. Après quoi elle me dévisage.

— Pourquoi ça t'intéresse ?

— Parce que ça pourrait m'arriver.

— Bien vu.

Elle allume une autre cigarette et tire une longue bouffée.

— Ta lettre a dérangé plusieurs filles au bureau.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que tu es un mec. Parce que Donna a eu les boules quand elle t'a vu. Voilà.

— Alors pourquoi es-tu venue ?

— Parce qu'elle est bien, cette lettre. Parce que tu parles sincèrement, sans condescendance.

— Et alors, je fais quoi ?

— Pose tes questions, vas-y.

Elle me raconte l'histoire suivante. On donne une fête à Brunswick. Donna s'intéresse depuis un moment au dénommé Barry. Elle l'a repéré dans son cours de philo et elle le trouve mignon. Quand il l'aborde, Donna est franchement stoned. Ils parlent de choses et d'autres, des conneries de *Who Weekly*, il lui montre la bouteille de whisky ou d'autre chose qu'il a en main. Ils s'isolent dans une chambre. Elle a envie de parler quand il commence à l'embrasser. Elle n'est pas sûre d'avoir envie de coucher. Il a déjà une main entre ses cuisses. Donna se met à pleurer parce qu'elle n'est pas très expérimentée. Elle préférerait l'embrasser, elle pleure encore quand il la pénètre. Barry s'endort lorsqu'il a fini. Elle quitte la pièce, se soûle copieusement, danse, rentre seule chez elle. Une fois arrivée, malgré tous ses efforts, elle ne peut s'empêcher de hurler.

— C'est un viol ? me demande Nicole.

— Comment savoir ?

Essayant de trouver les mots justes, je fais la grimace. Il y a son histoire à lui, il y a son histoire à elle. Impossible de trancher.

J'aimerais bien prendre la main de Nicole.

— Et les filles, les auteurs des graffitis, comment peuvent-elles juger ?

L'ai-je vexée ? Sans plus me regarder, elle remue son café. Et sa question m'étonne :

— Tu aimes la Grèce, tu y es allé ?

— Oui.

— Ça t'a plu ?

— Non.

— Moi si.

Elle fume clope sur clope.

— J'ai beaucoup aimé les gens, leur liberté de parole, la liberté de leur corps. Aimer ne leur fait pas honte, et je trouve ça super.

Cette phrase me touche, car elle a certainement raison. Je crois qu'ici – ailleurs sans doute aussi, mais ici en tout cas – on ne sait plus faire, on s'est foutus dedans quelque part. Peut-être n'avons-nous pas peur d'aimer, mais honte absolument.

— Non, dis-je finalement, je ne crois pas qu'il y ait eu viol.

Je l'observe.

— Toi si ?

Voilà qu'elle rit maintenant. C'est un bien grand mot, non ? demande-t-elle. Un bien grand mot pour deux gamins idiots.

Pour Donna et Barry ? Pour elle et moi ? Et tous autant que nous sommes ?

— Tu en es où ?

Soo-Ling, qui y voit une perte de temps, a pris mon mémoire en grippe.

— J'essaie d'analyser quelque chose.

Au son de sa voix, je comprends que je l'ennuie.

— Tu n'as rien de plus pertinent, comme sujet ?

— À savoir ?

Et c'est parti.

— Ça ne tourne vraiment pas rond chez toi, hein ? Avec tous les trucs qui déconnent sur cette terre, dans cette société, il faut que tu t'occupes de ces attardés d'étudiants, nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Tu pourrais au moins parler des coupes dans le budget de l'éducation.

Je me marre.

— C'est ennuyeux à mourir.

— Ça ne devrait pas l'être.

Je tente de m'expliquer.

— Je m'en fous pas, Soo, tu le sais, mais je veux prendre du plaisir à ce que je fais. J'y consacre une année de ma vie, et sans un minimum de satisfactions…

Silence.

— Alors tu crois qu'il l'a violée ou pas ?

— Je pense que, si elle en était sûre de son côté, elle aurait dû lui permettre de se défendre. Porter plainte et aller en justice.

Ma réponse occasionne un rire dur, sarcastique, qui me troue littéralement.

— Oh, je vois que le petit monsieur a toute confiance dans le système.

Elle m'humilie, mais je tiens bon.

— Peut-être pas *le* système, chérie, mais *un* système, oui. Ça me paraît indispensable.

Mon mémoire comporte trois conclusions. Des alternatives, et on fait son choix. Dans la première, la banlieue reprend l'avantage sur New York City. Le mac (Harvey Keitel dans le film), que Bickle assassine et que tout le monde (le public, la réalisation, etc.) déteste – le mac, donc, a un frère. Celui-ci a fait sa vie dans le Wisconsin, loin de toute agglomération, et, dans mon post-scriptum, il vient identifier le corps. Seul dans une pièce à la morgue, il contemple le corps brisé, ensanglanté, d'un frère qui n'a pas réussi à s'en sortir. Il s'occupe des obsèques, de la tombe, du prêtre. Seul avec son chagrin. Les autres font tous front avec Travis. Le mac est un salaud.

Dans ma seconde conclusion, une femme fait son ménage. Dans *The Sum of Us*, Jeff fréquente un gars de la banlieue, Greg, que son père a fichu dehors parce qu'il est gay. Sally Cahill joue la mère de Greg. On la voit tout au plus cinq minutes à l'écran, quelques bribes de dialogue, mais elle est fantastique dans ce personnage de femme intimidée par son mari. Une femme qui a trop peur de la vie pour prendre la défense de son fils. Alors qu'elle fait le ménage chez elle, perdue dans sa tristesse, elle reçoit un coup de fil de Greg, lequel lui apprend qu'il part en voyage. LA, NY, San Francisco. Il a rompu avec Jeff, parce que Jeff est obnubilé par son père malade, dépendant, et par les soins que ça implique. D'ailleurs, il n'est pas sûr de l'avoir jamais aimé.

La mère raccroche et continue de faire le ménage.

Mais il est bien, Jeff, je l'aime bien, pourquoi tu ne restes pas avec lui ?

Voilà ce qu'elle aimerait lui dire, à son bonhomme de fils, mais elle n'y arrive pas.

La dernière conclusion est un dialogue avec ma mère. En voici trois extraits :

Q : Tu penses que Travis Bickle a eu raison de faire ce qu'il a fait ?

R : Oui. Il voulait sauver cette pauvre fille.

Q : Selon toi, le recours au meurtre est justifié ?

R : Parfois. En période de guerre. Lorsqu'on est attaqué. Quand les gens sont immondes.

Q : Qu'est-ce qui est immonde ?

R : Une certaine dose de méchanceté. Faire du mal aux autres.

Q : La gamine n'avait-elle pas choisi de partir de chez elle, de devenir prostituée ?

Un éclair dans les yeux, la colère dans la voix :

R : Ce n'est qu'une petite gamine.

Q : Travis la renvoie dans un endroit qu'elle déteste, qu'elle avait fui.

R : Elle y est plus heureuse.

Q : Pourquoi ?

R : Elle est avec sa famille.

Q : Peut-être que le mac l'aimait plus que ses parents ?

R : (Rire.) À son âge, mon petit, l'amour, ça ne suffit pas.

Q : Pourquoi tu aimes tant Jeff, dans *The Sum of Us* ?

R : Parce qu'il est responsable, courageux, qu'il aime son père. Il est pédé et heureux de l'être, ça ne l'empêche pas d'être un homme.

Q : Tu l'aurais apprécié aussi, s'il avait été plus féminin ?

R : Comment ça ?

Q : (En grec.) S'il s'était conduit comme une femme ?

R : Ça ne m'aurait pas gênée.

Un temps.

R : Je l'aurais trouvé moins séduisant, mais il m'aurait plu quand même. Tu comprends, ce qui compte c'est qu'il ait du respect pour son père, pour sa famille.

Un temps.

R : (En grec.) Cette famille, dans le film, elle nous ressemble. Ils sont comme toi et moi, et comme ton père, des gens simples qui travaillent. Le réel, ils connaissent.

Q : Qu'est-ce qui est réel ?

Silence.

R : (Trois petits coups sur la table.) Ça, c'est réel.

Deuxième extrait.

Q : Pourquoi *The Sum of Us* est-il un bon film, à tes yeux ?

R : Parce que c'est vrai.

Q : Pourquoi ?

R : Les acteurs sont bons, c'est des gens bien.

Q : Mais qu'est-ce qui en fait un bon film ?

R : (Sourire.) Suis-je qualifiée pour répondre ?
Q : Comment ça, qualifiée ?
R : J'y connais quoi, au cinéma ?
Q : Tu en as vu, des films !
R : Oui, mais je suis qui, moi ?
Q : Oui, qui es-tu ?
R : Mon opinion ne compte pas.
Q : Bien sûr que si.
R : (Tristesse.) Non. Tout le monde s'en fout, de ce que je pense.

Nicole m'avait demandé si j'étais chrétien.

— Pourquoi ?

— Quelque chose dans ta lettre… qui fait gentil petit garçon.

Le soir tombe.

— Non, je ne crois pas en Dieu.

Un corbeau plane à l'ombre des arbres.

Après ce rendez-vous, je suis rentré et j'ai tenté de me caresser en pensant à Nicole. J'ai eu du mal. D'autres images, d'hommes surtout, venaient me déranger. Je sais que c'est bête de se masturber comme ça. Je voudrais agir en hétéro, que mon corps apprenne à répondre aux femmes. C'est elles qui me touchent, elles ne rejettent pas mes sentiments. Pas toutes – il y en a qui se foutent de moi, comme les mecs. Mais je ne me sens pas minable avec elles.

Il fait bon dans la maison. Eva et Dom ont installé le chauffage central. Je reste dans la cuisine, Eva prépare le repas, je rigole avec les mômes. Je n'ai donné le numéro à personne, seulement à Sean et à Soo-Ling. Je suis là depuis trois semaines, et j'ai bientôt fini. Soo appelle tous les trois jours. On parle rapidement, je ne tiens pas trop à savoir ce qu'elle fait. On parle avec Betty aussi, de l'école, des *X-Files*, et ça existe, les contes de fées ? Trois semaines, donc.

Sean n'a pas téléphoné.

Ça me blesse et je n'ai pas le courage de le rappeler. J'assume le rejet et tout ce que ça implique ; je me persuade que ça va mieux de jour en jour. Je sais que, quand je le reverrai, ça sera comme une petite mort, bah, un effondrement passager. Le sourire aux lèvres, je jouerai les mecs forts. C'est

bien que les gens ne puissent pas lire dans notre cœur. Le monde ne serait plus ce qu'il est, tout se casserait la gueule.

Je dis à mon corps d'aimer les femmes. Si je continue à me fourvoyer avec les mecs, à me sentir minable, j'ai peur de disparaître complètement.

— Dans les années 70, personne n'écoutait Aretha Franklin dans ce pays.

Un commentaire de ma mère, que j'ai mis en exergue de mon mémoire. Une sorte de contrepoint qui, pour moi, résume tout. On parlait musique, la conversation s'essoufflait un peu, et soudain je lui ai demandé si *The Sum of Us* donnait une idée fidèle de la classe ouvrière. Parce que c'est ce qu'on lui a reproché : dans ce milieu, un père ne s'entendrait jamais avec son fils pédé. Alors maman a dit que les ouvriers ne menaient pas forcément tous la même vie, que c'était différent d'une famille à l'autre.

— En tout cas, ils n'écoutaient pas de musique, ici, et ça, c'est très australien.

Elle préfère la musique grecque, et de loin, mais la chanson qu'elle aime par-dessus tout, c'est *You Make Me Feel like a Natural Woman*[4], d'Aretha Franklin.

Q : Comment as-tu découvert Aretha Franklin ? À la radio ?

Rire de l'intéressée.

R : (En grec.) La radio ? Non ! Dans les années 70, personne n'écoutait Aretha Franklin dans ce pays. Une Noire ! Tu sais bien ce qu'on pense des nègres, ici. C'est mes fils qui me l'ont fait découvrir.

The Sum of Us a suscité des questions auxquelles *Taxi Driver* a échappé. Jeff et son père sont-ils de vrais personnages de la classe ouvrière ? Jeff peut-il vraiment être gay ? Mais Travis, le meurtrier psychotique, est-il authentique, lui ? Un paradoxe, non ? Tout ça est de la fiction, on le sait, et il faudrait que la vérité en sorte. Et c'est là que ça s'embrouille, parce que la vérité est dans la fiction.

1- Film de Nicolas Roeg, avec Mick Jagger.

2- Grand magasin australien.

3- Le football australien n'est pas le football européen (*soccer* en anglais).

4- Tu réveilles la femme qui est en moi.

4
Dernier au revoir

1996 PEINE À SE TERMINER. Les gens s'en vont déjà, on me propose des tas de trucs, les boîtes, les raves, le monde de la nuit. Il y a plein de fantômes, dans cette fête, surgis de je ne sais quelle périphérie, mais reconnaissables quand même. On s'est pas rencontrés quelque part ? Si, si, on est potes.

Dans un coin du salon, à côté du haut-parleur qui gueule en continu plusieurs versions de *Voodoo People*, quelqu'un a allumé l'ordi. Bourré, défoncé ou les deux, chacun attend son tour pour envoyer ses vœux à l'autre bout de la terre. J'ai pas encore essayé, mais les reflets bleutés de l'écran attirent sans cesse mon attention.

Un cri. Victoire ! Un message de New York.

Et la musique s'arrête, il est trop tard maintenant. Hannah vient s'asseoir près de moi et prend ma main.

— Ça va ?

— Ouais.

— Tu marches à quoi, ce soir ?

— Acide.

— Il est bon ?

— Bof. Des couleurs. Pas très fort.

Elle allume une clope pendant qu'on observe les autres. Sa copine danse avec une nana que je ne connais pas. Je suis le regard d'Hannah, qui, contrariée, jalouse, les voit papillonner. Elle lâche ma main.

— Tu lui en veux ?

— Non, bien sûr. On n'est pas mariées, Tina fait ce qui lui plaît.

Je regrette de ne pouvoir lui dire ce qu'il faudrait. OK, vous n'êtes pas mariées et n'en avez pas envie. Mais tu aimes cette fille, elle s'envoie en l'air avec quelqu'un d'autre et ça te fout les boules.

Hannah a quitté le domicile de ses parents. Quand elle lui a dit qu'elle était gouine, son père l'a passée à tabac, carrément à coups de pied. J'étais allé la voir à l'hôpital, elle avait la tête couverte de bandages. Tina était déjà là, qui lui tenait la main. De l'autre côté, la mère, terrorisée, ne savait plus quoi faire pour consoler sa fille. Elle lui disait des trucs en arabe, gentils sûrement. Quand le père s'est pointé, il nous a dit à tous – je veux dire nous, les gamins, les jeunes gens de la ville, un territoire inconnu – de fiche le camp.

— Tina reste, a dit Hannah en arabe.

— S'il le faut vraiment, a répondu le père en anglais.

Elle me reprend la main en se levant.

— Je me barre.

Je l'embrasse.

— Je te raccompagne ?

— Non, je vais me débrouiller.

— Tu vis de nouveau chez toi ? Avec tes vieux ?

— Ouais. C'est provisoire.

— Tu bosses ?

— Dans un vidéoclub.

— Bonne année, Lou.

Elle va dire au revoir à Tina, qui l'embrasse, lui dit trois mots, puis se retourne vers sa cavalière. « *Voodoo people magic people*. » Sur Internet, un jeune mec (ou du moins c'est ce qu'il dit) envoie ses vœux depuis Lyon, une ville française.

Sean est pas là. Il avait dit qu'il viendrait. J'ai une cassette dans la poche, une compile que j'ai faite avec les vieux vinyles de Dom. L'âge d'or de la funk et de la disco. Je sens la surface plate du boîtier en plastique sous le coton de mon jean. Il est quatre heures du mat', je suis fatigué et il est temps de rentrer.

— C'était bien, hier soir ?

— Comme ça, sans plus.

Soo-Ling me sert un café pendant que Betty remue sans fin ses céréales.

— Mange !

Clins d'œil avec la petite.

— Et toi ?

— Très bien. Tu aurais dû venir. On a bu un bon coup, avec Nadia, et on a discuté.

Elle rit.

— En fait non, tu te serais ennuyé. On est trop vieilles pour te suivre, maintenant.

— Tu n'es pas vieille.

— Pas ce que je voulais dire. Mais j'ai quelques années de plus que toi et je les sens.

Elle hésite.

— Alors, il est venu ?

Je ne dis rien.

Elle m'engueule.

— Mais pourquoi tu insistes avec ce con ?

— J'ai pas dit que j'insistais !

Les cris effraient Betty. Je lui prends la main.

— Je m'en fous, de lui.

Je sors la cassette de ma poche et la tends à Soo-Ling.

— Tiens, je te la donne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la musique. Pour danser.

— Mets-la ! fait Bets.

1er janvier 1997, petit déjeuner avec deux personnes que j'adore, en écoutant de vieux morceaux de James Brown et de Betty Davis. La tristesse gluante de la veille s'évanouit dans la chaleur de l'été.

En bus, la traversée du continent prend un temps infini. La Nullarbor intrigue le visiteur car elle repousse continuellement ses limites. Dans cette plaine féroce, l'humain semble réduit à l'état de particule. Le monde disparaît littéralement dans ce paysage. Lorsqu'on s'arrête à la frontière de deux États[1], au lieu d'aller à la cafétéria, je vais me promener aussi loin que j'en ai le temps. Ce n'est pas un désert de dunes, mais un horizon de 360°, partout couvert de fleurs, d'une herbe courte et épaisse, un tapis jaune et terne. Pas d'arbre, pas de hauteur, c'est le règne du plat, le bord de

l'univers. Un poids lourd étincelant est garé sur le bitume. Le conducteur dort dans sa cabine. Je me tourne et retourne, étourdi par l'immensité. La terre et le ciel se joignent pour dénoncer mon insignifiance. Tout joyeux, je resterais bien ici une éternité, au milieu du cercle. J'entends des coups de klaxon impatients et je regagne l'autobus.

Nous atteignons enfin Perth et j'émerge à nouveau dans une ville. La préhistoire me colle à la peau, je sens le sable et la sueur.

Je suis ici pour poser une question, c'est tout.

Hormis le fait que Perth n'est pas très grande, je sens tout de suite une différence. Le sable du désert entrelace le vent et va se coller partout au plastique, au métal du monde moderne. La chaleur est reine. Les Aborigènes sont là comme une évidence, un mur contre mes yeux de Blanc.

Ma tante Sophia habite Leederville, à dix minutes en train. Elle est chez elle quand je frappe à la porte, et tout d'abord ne me reconnaît pas.

— Oui ?

— Tia, c'est moi, Luigi.

Un choc, une réaction plus polie et, je l'admets, aussitôt chaleureuse. Elle m'embrasse et me fait entrer.

D'abord trois jours à manger et à boire, à faire connaissance avec une famille dont j'ignore tout ou presque. De part et d'autre, on évite soigneusement le sujet de Tommy. Mes cousins sont maintenant adultes et nous nous tenons sur la réserve. Sous le vernis italien, la décontraction, le surf et les cheveux longs sont de l'Australien pur sucre. Avec mon jean, mon T-shirt noirs, le serpent enroulé autour de mon bras, je suis de là-bas : un autre pays, à l'autre bout d'un désert aussi grand que l'océan.

En Grèce, je ne pouvais pas être grec. À Perth, je ne me sens pas australien. Le racisme est une autre évidence. Détestable.

— Mais où on va, dans ce pays ?

À part eux, bien sûr, tout le monde a tort : les Abos, les Chinois, les homos, les branchés de la ville. Je ne reste pas trop longtemps muré dans un silence poli.

— Mabo[2], la propriété indigène, je trouve que c'est bien, moi. Les gens ne peuvent pas se faire voler leurs terres indéfiniment sans demander une compensation.

Mon oncle Joseph, l'aîné, un mec dur et solide, se penche vers moi. Il sent le whisky et, je l'avoue, il est bandant.

— T'en connais aucun, des moricauds, toi…

Je mens.

— Quelques-uns, si.

— Non. Pas les vrais. Peut-être quelques-uns à Melbourne, le genre avocats et compagnie.

— Ils ne sont pas moins vrais que les autres.

— Non. Va demander à ces salopards, ce qu'ils en pensent, de Mabo. Ceux d'ici, et tu verras. Ils te diront que c'est une loi des Blancs, une de plus, comme les autres.

Les veines saillent sur son bras lorsqu'il attrape sa bière. La noblesse de sa peau burinée par le soleil.

— Qu'on les refoute dans le bush, qu'on leur mette des clôtures autour et qu'on les oublie, voilà ce qu'ils veulent. Ils en ont rien à foutre, de Mabo. Je te présenterai mon pote Johnny, c'est un Abo. Il te mettra les points sur les *i*. Il en a rien à branler, de la propriété.

Je vais me taire une fois de plus. Son Johnny lui aussi se fout dedans.

J'attends qu'ils rentrent tous chez eux, alors je sers un verre de vin à ma tante Sophia.

— Je voudrais te poser des questions, Tia.

Elle a débarrassé la table où il restait des montagnes de nourriture. Pour dissiper les odeurs de gras et de viande, elle a allumé des bougies parfumées.

— Des questions sur quoi ?

— La famille.

Elle m'observe d'un œil froid et suspicieux.

— Je ne vois pas ce que je pourrais t'apprendre que tu ne saches déjà.

— Pourquoi mon père est-il parti ? Pourquoi les relations sont-elles tendues ?

Je ne me serais jamais douté que j'allais demander ça.

— Notre grand-mère voulait s'en aller, elle a pris Arto avec elle dès qu'elle a pu.

— Tu l'aimais bien ?

Un éclat de rire, brûlant. La bougie a failli s'éteindre.

— Cette salope ? Je pouvais pas la blairer. Elle nous détestait tous, à l'exception d'Arto. Si tu savais les baffes qu'elle m'a filées, les ordres qu'elle nous jetait ! La haine !

Les larmes aux yeux, Sophia se rapproche de moi.

— Elle me haïssait, Louie. Tu n'as pas idée de notre enfance à Freo, tous entassés dans cette petite baraque, certains de retrouver la sorcière à chaque fois qu'on rentrait, avec ses airs supérieurs, son mépris.

Tremblante, Tia s'enfonce dans son siège, boit une gorgée.

— J'étais contente qu'elle s'en aille, mais on a tous regretté qu'elle prenne Arto.

— Pourquoi lui ?

Je frissonne malgré la chaleur moite de la nuit.

— Elle l'aimait.

— Et pourquoi ?

Sophia rit de nouveau, plus doucement.

— Si tu crois qu'on peut répondre à une telle question, mon petit Luigi, c'est que tu es encore bien jeune. Je ne sais pas pourquoi j'aime les gens que j'aime.

Elle pose un doigt sur mon genou.

— Tu sais, toi, pourquoi tu les aimes, ceux que tu aimes ?

Je fais signe que non.

— Mon père prétend que le mari de nonna Marta était un assassin.

Silence.

— C'est vrai ?

Mutisme.

— Tia ?

— Louie, répond-elle en colère, ton père n'a pas le droit de dire ça. La première femme de Nonno est morte, ça, je le sais. Mais je ne connaissais pas le grand-père. C'était sûrement un salopard, et l'époque était dure, ça n'était pas si simple d'être un *dago* ici.

Elle lève les mains au ciel.

— Imagine, un métèque marié à une Abo. Elle est morte, je ne sais pas comment.

— Mais…

Mes lèvres tremblent.

— Mais quoi ?

— S'il l'a tuée, ça expliquerait peut-être que…

Je me tais, incapable d'aller au bout.

— Que quoi, Louie ?

Sophia me prend les mains.

— Que quoi !

Perplexe, inquiète, elle me dévisage et je me détourne en chuchotant :

— C'est peut-être à cause de ça que Tommy est mort. Je crois à une malédiction.

Le mot est lâché. Idiot et effrayant. Tia Sophia me serre contre elle, m'embrasse les joues, les mains.

— Non, murmure-t-elle. Cela n'existe pas, Louie. Ou si ça existe, c'est simplement la vie. Rien d'autre.

J'essaie de me dégager mais elle me retient.

— Écoute, Luigi. J'ignore ce qu'a fait mon grand-père. Je ne l'ai pas connu. Peut-être qu'il a bousillé quelqu'un. Mais cela ne justifie pas que cette vieille salope nous ait traités comme elle l'a fait, ni qu'elle ait emporté ton père. Il n'y a aucune raison que l'avenir soit écrit dans notre sang. Regarde-moi ! ordonne-t-elle.

J'obéis.

— Je ne suis pas italienne, mais australienne. Ces histoires de malédiction, de vengeance, me passent au-dessus de la tête. Je me fous de ce que les métèques, les Abos peuvent bien dire à ce sujet.

Elle finit son verre.

— Ces choses-là appartiennent au passé, Louie. Tu n'as pas besoin de creuser là-dedans, dit-elle en pleurant. Mes parents étaient des gens bien, crois-moi. Ils nous aimaient, ils ont travaillé dur pour nous élever. Et elle leur a pris un fils. Je veux bien accepter qu'elle ait souffert. Leur monde n'est pas celui d'aujourd'hui, il était plus violent, cruel. Seulement, elle aussi, elle en a infligé, des souffrances.

Je pleure.

Un murmure.

— Je ne sais pas pourquoi il est mort, Tommy.

Et maintenant je hurle.

Je me rends sur les tombes de mes grands-parents, enterrés côte à côte. Deux fois par an, mes tantes Sophia et Theresa viennent les entretenir, nettoyer, allumer de l'encens et poser des fleurs. Leur dernière visite doit remonter à un certain temps. Tout est sale, recouvert d'herbe.

La pluie et le soleil ont laissé leurs marques sur les pierres. Les noms s'effacent peu à peu. C'est un cimetière catholique, cependant l'inscription est en grec sur la tombe de ma grand-mère, tellement abîmée que je ne peux

pas la déchiffrer. Je me signe, deux fois devant chacun. Je déroule ma prière vers l'est, ma prière vers l'ouest. Le soleil est un poids bientôt insupportable. J'allume mes deux bougies avant de les poser. Le vent se lève depuis nulle part. La bougie de mon grand-père tremblote, la flamme virevolte et s'éteint. Je la rallume et jette un coup d'œil vers les arbres. Les corbeaux me regardent.

— Allez vous faire foutre, leur dis-je. Je ne prendrai pas parti.

Le vent disparaît. Les deux flammes brûlent.

Soo-Ling appelle une fois que je suis rentré.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu reviens quand ?

— La semaine prochaine. Et Betty ?

— Bien. Tu lui manques.

— Elle est là ?

— Non, chez les voisins.

— Embrasse-la pour moi.

— OK. Tu es sûr que ça va ?

— Oui.

J'hésite.

— Je t'aime, Soo.

— Faut que je raccroche.

Ce qu'elle fait.

Dans le wagon, la jeune Aborigène qui braque un œil vide sur moi trimballe une petite bouteille d'eau minérale qu'elle porte constamment sous son nez. Elle ne boit pas, elle sniffe. Quand le train arrive en ville, elle retrouve quatre autres filles sur le quai, qui se mettent à danser en riant. Elle remarque que je l'observe.

— Connard.

Toujours à la recherche de musique, j'explore les disquaires. Quelques verres dans un bar et je suis un peu ivre. Marchant sans cesse autour du même pâté de maisons, je me déteste, me couvre d'injures. Un escalier étroit permet d'accéder au sex-shop. Je repasse encore une fois devant, impassible, mais la suivante je monte.

Je survole les magazines, cassettes, queues, cons. Un type est là, en costume, un autre en survêt. Le vendeur, qui lit le journal au comptoir, lève les yeux, m'aperçoit et reprend sa lecture, indifférent. Je m'avance vers lui.

— Je peux monter ?

Il hoche la tête en encaissant mon fric. Le mec au survêt me suit du regard. J'arrive à la porte blanche et le vendeur actionne l'ouverture électrique. *Bzzzz*. Dedans, c'est tout noir.

Ces endroits sont garnis de photos de mecs parfaits, au torse glabre, aux muscles bien dessinés. Le masculin aseptisé dans toute sa splendeur. Encore un petit couloir puis quelques marches conduisent à une pièce meublée de deux canapés et d'un écran de télé. Je m'assieds tout raide en me demandant ce que je fous là. *Bzzzz*. Le mec au survêt entre, s'assied sans me regarder sur l'autre canapé, et mate la vidéo.

— Tu la veux dans le cul, ma grosse pine de Noir ?

Le premier acteur, afro-américain, n'a rien sur lui qu'une casquette de flic. Le Blanc qui est en train de le sucer se détache.

— Ouais, ouais, fous-la-moi, mais laisse-moi bien te pomper, d'abord.

Le type au survêt doit avoir quarante ans. Grand, épais. J'aimerais qu'il me regarde, mais non.

— Vas-y, bourre-moi !

Le visage du Blanc est exposé, avec ses grands yeux bleus ; le Noir reste dans l'ombre, impossible de s'identifier. Le montage est fait pour ; le premier est une bouche, l'autre une bite qui va et vient.

— Ah, un petit cul de Blanc !

En face de moi, le mec a une main dans son froc et se branle lentement. Je suis excité, par cet inconnu, par un membre. Je tente encore de croiser son regard. Il s'évertue à m'éviter.

— Ça va ?

Deux mots qui l'épouvantent. Aussitôt il se lève et s'éloigne. Je n'ai que ma gêne. Sur l'écran, le Noir va pénétrer l'anus blanc rasé.

— Oh putain, ouais ! crie le Blanc à ce moment précis.

Je me lève à mon tour. Où est passé le survêt ? Des cabines dans le couloir ; une pièce avec des chaînes, des graffitis ; dans un angle, une douche et un W.-C. Il attend un peu plus loin. J'y vais.

— Salut.

Sans répondre, il pose sur moi un regard froid et dédaigneux. J'essaie de parler d'une voix assurée.

— On va dans une cabine ?

Il me détaille des pieds à la tête. Je rentre mon ventre.

— T'aimes quoi ?

Il ne parle pas, il grogne.

— N'importe.

— Te faire prendre ?

Non. Je l'emmerde et il tourne la tête.

— Je te suce ?

Je plaide et ça me fout hors de moi. Il recommence à m'étudier. Et il se barre.

L'humiliation renforce la haine. Cette vie, cette pédérastie, est une horreur que je veux à tout prix effacer de mon corps.

Je me rassieds. Il revient, ce con. Sans un égard. On mate la vidéo.

— Jouis sur moi, allez, jouis sur ma gueule ! implore le Blanc.

L'autre se masturbe énergiquement. Gémissement sur la bande-son. Le Blanc ferme les yeux, la bouche, le sperme lui dégouline sur la figure, la poitrine, il attrape la queue du Noir, la frotte sur ses joues, et lèche, les paupières closes, pendant qu'il se branle lui-même et s'éclabousse le ventre. Fondu enchaîné. Un nouvel acteur, maillot et pompon de marin, arrive dans une cabine. Trois trous dans le mur à mi-hauteur. Il se pose sur un tabouret, se déboutonne, se caresse. Se met à hauteur d'un trou. Demande.

— Allez, allez, je vais te la bouffer, ta grosse queue de Noir.

Laquelle, longue et fine, sort vite d'un des trois trous. Le marin se met au travail.

Le survêt se relève, se dirige vers la machine à café. L'érection se voit sous son pantalon. Je dois dominer le rejet qu'il m'inflige, et c'est la souffrance qui me domine. Je suis laid. Je suis faible. Il vient de m'anéantir. *Bzzzz*. Nous tournons en même temps la tête vers la porte. Des pas. Un blond, bien de sa personne, chemise blanche et grande cravate bleu marine, nous étudie l'un et l'autre. Vengeance : il prend place près de moi.

À l'écran, les trois bites, les trois trous dans le mur. Le marin qui passe de l'une à l'autre en se branlant.

Le dernier arrivant m'observe. Je ne suis pas sûr de le trouver séduisant. Mon but est de surmonter le premier type, de le dominer, qu'il se sente rejeté lui aussi. Je retourne dans le couloir et j'entre dans une cabine noire.

Le cravaté me suit. Il allume la lumière, referme la porte derrière lui.

— Bonjour.

— Salut.

Ma voix est si aiguë que je fais semblant de tousser.

— Qu'est-ce que tu aimes ?

Je ne dis rien. Il me sourit, se rapproche, pose une main sur mon épaule. Je me penche et je l'embrasse. Sa bouche a le goût aigre de cette journée. Mais je m'y abreuve, tandis qu'il relève mon T-shirt, déboutonne mon jean. Mon sexe est mou, froid. Souriant, le type se met à genoux. Il suce et je pense aux queues noires dans le mur, au survêt en érection. Je bande.

Il continue, défait sa chemise, dégage sa cravate. Puis il sort un petit flacon noir de sa poche, décapsule, sniffe un coup, m'en propose. Je n'en veux pas. Il revisse le bouchon et me bouffe violemment, glisse un doigt dans mon cul. Je ferme les yeux avec une seule idée en tête : m'échapper d'ici.

Je débande.

— Désolé.

Je remonte mon pantalon, descends mon T-shirt.

— Désolé, je peux pas.

Il joue avec mon sexe.

— Tu es sûr ?

Je me détache de lui.

— Ouais, sûr.

Il tourne la tête et fait un clin d'œil. J'ouvre la porte. L'autre mec est là, qui attend, la main dans son froc. Et m'ignore, pour changer. Il me remplace à l'intérieur. La porte se referme.

Le salon est désert. À la télé : queue noire, sperme, visage blanc.

En attendant le train, je remarque un autocollant sur le banc où je suis assis. *National Action*, sous la caricature d'un Chinois apportant de pleines valises d'héro et de coke en Australie. Une boîte postale en guise d'adresse.

Un type genre homme d'affaires arrête la lecture de son journal pour regarder les deux gamins abos avachis dans l'escalier en béton.

Il les observe, m'observe, puis lève les sourcils, l'air dégoûté.

Le train est à l'heure.

Papa est venu me chercher à l'aéroport. Il me serre maladroitement dans ses bras et je le garde un instant contre moi. Nous ne disons pas un mot avant de sortir dans la nuit fraîche.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui.

Quand j'allume l'autoradio dans la voiture, il baisse le volume en riant.

— Pas trop fort, OK ?

— OK.

Je souris en le regardant. Il a toujours belle allure. Les cheveux gris, la peau rêche, des taches de vieillesse, mais il respire la forme, la santé.

— Tu as le bonjour de tout le monde.

Pas de réponse. À la radio, *Last Goodbye* de Jeff Buckley. Je remonte le son et il me laisse faire.

— Comment va m'man ?

— Elle t'attend. Elle t'aurait appelé tous les jours…

Je me marre.

— On la changera pas.

— Elle t'a préparé un copieux dîner.

— Super, j'ai faim.

— Ils t'ont affamé, là-bas ?

— Non, bien sûr. Mais c'est pas pareil.

Je m'enfonce dans le fauteuil tandis qu'on approche de Melbourne, une étendue de noir entrecoupée de lumières basses et scintillantes.

— Je suis allé sur les tombes de nonna et de nonno.

— Pour quoi faire ?

— C'était le moment.

Papa se gare après la sortie de l'autoroute. Se tournant vers moi, il me passe une main dans les cheveux.

— Tu as bonne mine, tu es bronzé.

— J'ai beaucoup nagé.

Je voudrais lui poser plein de questions. Que ressent-il au fond de lui, après tant de morts dans sa vie ? Sa grand-mère, son fils, ses parents. Et l'amour : maman est-elle la seule personne qu'il ait jamais aimée ? Est-il aussi embarrassé que moi par mon homosexualité, aussi perplexe et irrité ? J'aimerais lui demander quelque chose de moins risqué – qui nous rapproche, qui nous engage. Il le fait à ma place.

— C'est pas mal, ça.

— Quoi ?

— Cette phrase dans la chanson.

Il reprend à voix basse : « *Kiss me out of desire not consolation*[3]. »

— Tu connais ce sentiment ?

— Bien sûr. Pas toi ?

Je pense à Sean, à Soo-Ling. À un parfait inconnu, à l'affût quelque part, prêt à incendier un couloir, des cabines, un cinéma porno.

— Si.

— Ça m'arrive avec ta maman, souvent.

J'écoute.

— Ç'a beau faire des dizaines d'années, je suis toujours fou d'elle.

— Quelle chance.

Il me caresse les cheveux, comme si j'étais redevenu son petit garçon.

— Tu trouveras peut-être ça aussi.

— Peut-être. Je me demande.

Je regarde par la fenêtre. On fête l'été dans Royal Park. Des gens sont déjà soûls.

— Je t'aime, papa.

Sans répondre, il me repasse la main dans les cheveux.

Quelques visites à faire après le dîner.

— Où vas-tu ?

— Faire un petit tour, pas loin.

Maman se met à jurer en grec.

— Tu viens juste de rentrer !

— Sois gentille.

Je l'embrasse avant de partir, elle me lance une salve de noms d'oiseau.

Les rues sont silencieuses. Chacun bien à l'abri dans son petit placard, assis devant sa télé. Je pique des fleurs dans les jardins. Deux roses, une tulipe, des gueules-de-loup. Puis je détache un fil de l'ourlet de ma chemise pour lier les tiges.

Clive rigole quand je lui tends mon bouquet.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Pour toi.

Il l'emporte dans la cuisine. Une assiette de légumes est entamée sur la table, la télévision bourdonne en fond sonore.

— Excuse-moi, je te dérange.

— Pas du tout.

Il met les fleurs dans un petit vase rose, qu'il pose près d'une photo encadrée de son épouse et de lui-même. Puis il s'assied près de moi.

— C'était bien, Perth ?

— Ça allait.

Il rit.

— Tu n'es pas très loquace.

Je rougis. Ma main s'agite sur mon genou.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon gars ?

Je réponds sans le regarder.

— Clive, je ne veux plus faire ça. Tu n'y es pour rien.

Pour qu'il me croie, je me tourne vers lui.

— Je veux mettre fin à nos rapports. Sexuels.

On n'entend que le blabla uniforme de la télé.

— Ce n'est pas à cause de toi.

Il me laisse prendre sa main.

— Je comprends.

Clive se lève pour nous servir un whisky à chacun. Il me tend mon verre et trinque, sans se rasseoir.

En partant, je le tire vers moi pour l'embrasser. Il résiste, puis accepte le contact de mon corps. Nos bouches se joignent pour un baiser sans début ni fin. Mais long. Il se détache.

— Adieu, mon gars.

— Je pourrai revenir ? Juste dire bonjour.

Il n'a pas l'air d'accord.

— Peut-être, admet-il.

Quand la porte se referme derrière moi, je n'ai aucune envie d'être seul et pourtant c'est comme ça. J'ai besoin de quelqu'un que j'aime.

Je fais du stop sur Whitehorse Road jusqu'à Ringwood. Arrivé chez Dominic, je téléphone à maman.

— Où es-tu ?

— Chez Dom.

— Je croyais que tu n'allais pas loin ?

— Je vais dormir ici.

Elle est vraiment, vraiment furieuse.

— Mais tu es à peine rentré !

Je promets de l'emmener demain au cinéma.

Eva donne son bain à Arthur pendant que Lisa est devant la télé. Dom m'emmène fumer un joint sur la véranda. Après ces journées chaudes sur la côte Ouest, j'ai l'impression qu'il fait ici un froid de canard.

— Tu es content ?

— Oui, ils sont très chouettes, là-bas.

— Ne dis pas ça à maman, elle peut pas les sacquer.

— Parce qu'elle ne les connaît pas.

J'étudie un instant mon frère. Un homme magnifique, le visage déjà marqué par les ans, mais un beau visage. J'aimerais pouvoir lui demander de dormir avec moi – pas coucher, simplement m'endormir dans sa force. Enfin, bon, je tire sur le joint.

— Pourquoi es-tu allé là-bas ?

— Je voulais savoir des trucs sur la famille.

— Quels trucs ?

Terrain miné, et je ferais bien d'être prudent.

— À propos de Tommy.

Dom se tait un instant, puis il parle d'Eva.

— Elle m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Elle n'est pas très heureuse.

Pas une nouveauté.

— J'aimerais lui offrir des vacances, en Europe par exemple. Elle ne l'aurait pas volé.

L'amour est toujours là, donc.

— Tu vas le faire ?

Réponse exaspérée.

— Avec quel fric ?

Il se lève.

— Je vais regarder la télé.

— Ça t'intéresse pas, mon voyage ?

— Non.

Hérissé, il me regarde.

— Je m'en fous, de ton voyage à la con.

Il m'attrape par la chemise.

— Qu'est-ce que tu vas encore chercher, connard ? Il est mort, parti, *finito*.

— C'était notre frère.

J’ai peur.

— Et un assassin.

Dominic tremble.

— Il a tué un mec, ce con. Pourquoi il a fait ça, hein, Louie ? Pourquoi ?

Je pleure les larmes de Dom et je lâche dans un souffle :

— Je n’en sais rien. Je m’en fiche.

Il se ressaisit.

— Tu ne devrais pas, dit-il d’une voix froide.

Et jette avant de rentrer :

— On a une dette à cause de lui.

À pas lents, je le rejoins un peu plus tard, raide, encore secoué, en me demandant s’il ne vaudrait pas mieux retourner chez maman. Le chauffage est allumé, Dom s’est installé sur le canapé, en tricot de corps et caleçon, Eva lovée sur ses jambes. Elle sourit en me voyant.

— Viens, fait-elle en tapotant à côté d’elle.

On mate ensemble *The Footy Show* à la télé. Elle pose la tête sur mon épaule et Dom joue avec mes cheveux. Saverio Rocca, en chemise et cravate, super élégant, fait partie des invités. Je me redresse.

Eva me donne un petit coup de poing.

— Il te plaît, hein, celui-là ?

Je rougis.

— C’est un bon joueur, pas vrai, Dom ?

— Tu le trouves sexy, surtout, se marre Eva.

Sans rien dire, Dominic me masse l’épaule.

Lisa me réveille, le matin, en sautant sur mon lit. Je l’embrasse affectueusement et elle m’entraîne vers le jour. En salopette, Dom boit lentement son café, pendant qu’Eva prépare le petit déj’. Arthur est au salon devant les dessins animés. Je jette un coup d’œil à la pendule. Sept heures et quart.

Dominic suit mon regard et repose sa tasse.

— Faut que j’y aille.

— Tu bosses où ?

— À Mordialloc, l’horreur.

— Waouh, c’est loin.

— Bah.

Il embrasse femme, fille, fils, contourne la table, me tire pour me prendre dans ses bras.

— Content que tu sois revenu, Luigi.

Il s'en va.

Eva me sert des œufs au bacon.

— Il n'a pas beaucoup dormi. Gigoté toute la nuit.

Coup d'œil interrogateur. Je reste sur mes gardes.

— Quoi ?

— Rien. Vous avez parlé de Tommy ?

Je relève la tête.

— Plus ou moins. Il évite toujours le sujet.

— C'est dur pour Dom, il n'a jamais compris son frère. Pour lui, tout est noir ou blanc.

Y a-t-il de l'amertume dans le ton ? Elle me passe un doigt sur la joue.

— Je crois que rien n'a été simple pour Tommy.

Eva commence à débarrasser.

— Louie, il serait peut-être temps de décrocher.

— De quoi ?

— De Tommy. Laisse tomber.

Sans répondre, je remue mes œufs dans mon assiette. Elle ajoute tout doucement :

— C'est faisable sans l'oublier.

Elle s'occupe de Lisa qui part bientôt à l'école. Je pisse, prends une douche, m'habille. Et j'essaie de ne penser à rien. Un rien si pur, si beau.

1- Australie-Méridionale et Australie-Occidentale.

2- D'après le nom d'Eddie Koiki Mabo (1936-1992), qui joua un rôle essentiel dans la prise en compte des droits des Aborigènes. Par extension, « Mabo » désigne une décision de 1992 de la Haute Cour d'Australie, propice à la reconnaissance de titres de propriété indigènes.

3- Embrasse-moi parce que tu as envie, pas pour te consoler.

5
Antipolitique

LA NUIT ÉTAIT GLACIALE, le vent cinglant, la foule attisée par la colère. Des insultes et des rires entre les chants et les cris de ralliement. Et Betty rigolait, juchée sur mes épaules.

— Pas trop froid, là-haut ?

— Non, a-t-elle dit en se cramponnant à mon cou. Où elle est, oncle Louie ?

— Je sais pas.

La Raciste, qui tenait un meeting, tardait à apparaître. Maintenant que j'étais là, j'avais envie d'entrer, surtout pour voir la gueule des gens. Crispés sur leurs téléphones portables, des hommes gardaient l'entrée de la salle.

Nadia et Soo-Ling se réchauffaient l'une contre l'autre. Traversant la foule, des jeunes vêtus de noir, ou du genre baba cool, distribuaient des tracts, annonçaient des réunions. Un groupe de cathos, plus âgés, plus calmes, les regardaient d'un air méfiant. Mais visiblement un lien les unissait, un rejet solidaire de la Raciste.

Je n'éprouvais rien que mon sentiment habituel d'exclusion. Les slogans rebattus, leur humanisme fumeux, m'ennuyaient. Lentement, protégés par de longs cordons de police, les partisans avançaient vers l'entrée sous les cris féroces des manifestants et les flashs des journalistes. Un cirque. Betty ouvrait des yeux grands comme des soucoupes.

Je tenais fermement sa main, je n'allais pas la laisser disparaître. Malgré la colère, les insultes jetées aux policiers, la violence sous-jacente, on ne pouvait savoir si la foule ferait bloc. Les forces de l'ordre démontraient une froide efficacité. J'ai dévisagé quelques-uns des

uniformes, tenté de croiser le regard brun d'un jeune flic blond, mais rien à faire. Sur le point d'entrer, un mec en blouson de moto, barbu, balèze, s'adressa aux manifestants :

— Cassez-vous ! C'est un pays libre, ici !

— Raciste ! rétorqua une jeune femme qui arborait des badges socialos.

Le barbu a fait mine de se jeter sur elle – retenu, de toute façon, par un flic. Hochant la tête, il a poursuivi son chemin, maussade, sous les invectives.

Soudain Soo-Ling s'est esclaffée en repérant trois jeunes Vietnamiens qui avançaient vers nous, vêtus d'un T-shirt blanc sans rien par-dessus.

— Regardez ce qu'il y a écrit !

Obligeant, l'un des trois s'est immobilisé devant nous.

Sur son T-shirt, en grosses lettres noires, était marqué : « Blanc, prolo et fier de l'être. »

J'ai ri de bon cœur.

— Tu vois, Betty, c'est nous.

Elle a lu à son tour, puis s'est retournée, curieuse, vers la foule des protestataires.

J'étais là pour elle plus que pour sa mère, plus qu'au nom d'une quelconque conviction ou philosophie. L'arrogance de Hanson, son animosité envers les immigrés non européens, son rejet des Aborigènes, tout me dégoûtait en elle. Je trouvais monstrueux le langage qu'elle employait, sa mesquinerie, cette haine minable. Mais plus encore je détestais le déni qu'elle symbolisait à l'égard de Betty, l'enfant métisse que j'adulais. La Raciste condamnait le mélange des ethnies, nous mettait en garde contre un avenir impur. Moi, je ne vivais que pour ça.

Les tracts offraient une sorte d'explication : le problème n'était pas l'immigration, mais le capitalisme, et il n'y avait plus d'emplois. Ça tombait à plat. Un tel discours appartient à un passé lointain, une rationalité révolue. Et la réalité dénonçait ce point de vue : les manifestants représentaient la petite bourgeoisie, alors que la classe ouvrière était *dans* la salle. Je ne crois pas que l'Apocalypse soit une fatalité, et pourtant j'avais l'impression de la voir se profiler. Cent mètres plus bas, tandis que nous arrivions, une ado était en train de se shooter au bord de la route, tapie derrière un muret de brique.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? avait chuchoté Betty.

À six ans, elle savait déjà se faire discrète.

— Elle se drogue.

Sans rien dire, Soo avait jeté un coup d'œil vers moi.

Ensuite, sur mes épaules, Betty n'avait pas cessé de se retourner.

Des murmures persistants dans la foule : elle arrive, elle arrive. Il commençait à y avoir beaucoup de monde dehors ; les flics étaient alignés derrière les barrières de corde protégeant l'accès. Avec les injures, des crachats accueillaient maintenant les participants au meeting. Je me suis approché des barrières avec Betty, pendant que sa mère restait avec Nadia parmi les manifestants.

Un vieux couple marchait lentement vers l'entrée. La tête droite, le gars avait passé son bras tatoué sur l'épaule de sa femme. Elle semblait affolée, et il voulait sûrement la rassurer. Une insulte a fusé et elle a frissonné.

— Salope raciste !

Un jeune mec leur a balancé un crachat épais, qui a atterri sur le manteau de la dame, près du cou. Des rires ont retenti. Le couple a disparu.

Les gens devenaient vraiment excités. Je suis allé m'asseoir sur un banc, légèrement à l'écart, et j'ai pris Betty sur mes genoux. Les partisans couraient vers la salle, et la rue entière était illuminée par les projecteurs des équipes de télé. Debout les mains dans les poches, un vieux Chinois observait silencieusement la scène.

Un jeune blond, apparemment ivre, se rapprochait de l'entrée en se moquant des manifestants, qui, déchaînés, ont répondu par des cris hostiles. Il leur a fait un doigt d'honneur, des deux mains, en gueulant d'une voix puissante :

— À mort, ces enculés d'Abos !

Un silence. Tout le monde était ébahi, mais pas pour longtemps. La foule s'est ruée vers les barrières, et la police s'est efforcée de la contenir. Cris et mouvements désordonnés. Les flics ont violemment repoussé une jeune femme vers la rue. Le blondinet continuait de se marrer, quand il s'est pris un projectile sur la gueule. La tomate mûre avait la couleur du sang. Figé, il s'est essuyé le cou, puis, fou furieux, il a voulu riposter, se jeter sur les gens derrière les barrières. Deux énormes flics l'en ont empêché.

Cette fois, c'est la foule qui rigolait. Le type est entré dans la salle en maudissant les Abos, les niakoués, les pédés, les nègres. Les insultes ont jailli derrière lui.

Je n'avais plus froid. Des lycéens, qui venaient de se rallier aux manifestants, appelaient au meurtre de tous les racistes. Leur speech était

préparé, ils scandaient ça en rap devant les caméras de quatre chaînes de télé.

Et toi ? me suis-je demandé. On n'est pas tous racistes ? De notre côté, il y avait un seul Noir africain. Je ne pouvais m'empêcher d'être gêné chaque fois que je croisais son regard.

Le public arrivait plus nombreux, les manifestants aussi. De part et d'autre, les barrières de corde tanguaient joyeusement – sous les fruits, les crachats, les injures. Ça sentait le légume pourri. Les flics repoussaient la foule, mais un jeune a réussi à forcer le cordon et à se jeter sur un gros mec qui courait vers les portes. Le gars s'est affalé sur une barrière et, une seconde plus tard, il était englouti. Les flics se sont précipités, j'ai vu les coups de pied, entendu les cris, ça n'a duré qu'une seconde. Ensuite, les policiers étaient débordés, ça gueulait de partout, la violence, les matraques. Ils ont traîné par les jambes une jeune nana aux cheveux en brosse, pour la fourrer dans le panier à salade, garé à côté, portières ouvertes. Betty a hurlé et, la serrant contre moi, j'ai couvert sa tête d'un pan de ma veste. Elle s'est mise à pleurer.

Un homme est apparu, couvert de bleus, le visage en sang. Impossible de savoir à quel groupe il appartenait. Il s'est effondré. Des sirènes ont retenti.

Soo-Ling m'a repris Betty. Près d'elle, tremblante, Nadia tentait vainement d'allumer une cigarette. Nous étions un instant de grâce au milieu du chaos. Les caméras, les slogans, les lumières, les cris, la police tourbillonnaient autour de nous.

— On se barre ! a jeté Soo.

Nous l'avons suivie, contournant des couples en larmes, des flics furieux. L'un d'eux, gras, jeune, livide, s'est dressé devant elle, avec un regard brûlant de haine. Elle l'a défié, et il a baissé la tête. On est repartis et il s'est mêlé à la foule. Une ambulance s'est arrêtée dans un crissement de pneus, puis une camionnette de National Nine News. Un hélico a braqué son projecteur sur nous.

Quelques centaines de mètres plus loin, le monde recouvrait l'apparence d'une banlieue obscure. Le calme, le scintillement des écrans de télé derrière les fenêtres. Un Vietnamien en peignoir rayé était sorti sur son perron pour jeter un coup d'œil en direction du tumulte. Il nous a regardés, puis il a éteint sa cigarette et il est rentré.

Je me suis installé à l'arrière de la voiture. Betty a insisté pour revenir dans mes bras. Elle avait cessé de pleurer. Nadia a voulu allumer la radio, mais Soo-Ling l'a retenue. Nous avions besoin de silence.

Chez elle, Nadia a couru devant sa télé, zappé un film, une pub, avant de tomber sur une chaîne d'actualités. La scène que nous venions de vivre se déroulait à nouveau devant nous, mais découpée, fragmentée. Le rap des lycéens, les fruits qui volaient. Les flics chahutés, les fans de Hanson qui couraient vers la salle. Le plan en plongée depuis l'hélicoptère, l'anxiété feinte d'un journaliste.

Un homme à l'hôpital – un raciste, pas un manifestant. Nadia se lamentait. Neuf arrestations.

Elle nous a servi trois vodkas.

— Betty, il est temps d'aller te coucher.

La petite n'a pas voulu. J'ai renchéri.

— Bets, l'heure a passé depuis bien longtemps.

Elle s'est cramponnée à ma main.

— S'il vous plaît. Une petite seconde, tranquille.

Ses yeux étaient encore un peu rouges.

— Si on regardait les Simpson ?

Betty jubilait.

— Un seul épisode, hein ? a dit Soo.

La petite a fait oui.

Nadia a cherché dans ses vidéos, on a allumé le magnétoscope. Lisa Simpson embrasse une vieille dame. On a rembobiné. L'épisode nous a fait rire tous les quatre. Homer retrouve sa mère qu'il croyait morte. En fait, elle vivait dans la clandestinité depuis les années 60. Adepte de la contre-culture, elle programmait la destruction du laboratoire d'armes biologiques construit par Mr Burns. Lisa s'identifie à sa grand-mère, elles ont la même foi, le même idéalisme. À la fin, un vieux hippie emmène la maman d'Homer dans son van VW cabossé.

— Qu'est-ce qui te rend triste, oncle Louie ?

Je devais avoir l'air ému. Curieuse, Betty m'a tapoté la joue.

— La grand-mère était obligée de se cacher pour faire quelque chose de bien. Tu ne penses pas que c'est triste ?

— Je déteste Mr Burns.

Je l'ai couchée et embrassée sur le front. Elle sentait la framboise, la merde et l'urine.

Quand je reviens au salon – deux affiches au-dessus du canapé d'occasion, une du Cirque Oz, une autre du film *I Heard the Mermaids Singing* –, les vodkas nous attendent. Nadia a mis un disque de Sinead O'Connor. Les deux femmes parlent de la manif, du pays, des divisions. Nadia condamne les violences. Soo-Ling hésite, elle est encore sous le coup.

— Non, tu ne comprends pas, ça m'est égal. Je suis contente qu'ils aient riposté. C'est formidable. Tu sais combien de fois j'ai eu envie de casser la figure à un de ces réacs de merde ? Toute ma vie.

— Moi aussi, je suis une métèque, dit tranquillement Nadia.

— Pas tout à fait de la même espèce, rétorque Soo.

Et moi ? Je n'ai rien à apporter au débat. Ce soir, je n'ai ressenti que de la peur, de l'effroi, la nécessité de fuir, avec Betty, de nous soustraire aux hostilités. Rien de plus, et cela implique sans doute que je ne tiens pas à me battre, sinon pour ma sécurité, qui est un droit légitime. Cette lâcheté devant la violence ne me gêne pas. Plutôt le contraire : je m'en flatte. Je suis blindé contre les films d'horreur et les infos de six heures. La souffrance, le sang, la fureur me répugnent, et c'est aussi bien comme ça.

« *I am stretched on your grave*[1]. »

Je monte le son, ce qui énerve Soo-Ling.

— On essaie de parler.

— Mais laisse-le, s'il veut écouter. Il ne fait rien de mal.

Soo garde les yeux rivés sur moi. Je me détourne.

— Tu en penses quoi, toi ?

— De quoi ?

Ma bonne humeur s'envole. Je fais la gueule.

— De ce soir, évidemment ! De ce qui s'est passé !

— C'était con.

— Pourquoi ?

— C'est inutile. Ça sert de tribune aux racistes.

— Et faut accepter sans broncher ? C'est ça que tu penses ?

— J'étais là, non ? Avec les gens qui protestaient.

— Ça ne suffit pas toujours.

Les deux femmes m'étudient – moi, l'homme.

— Je ne dois pas être assez révolté.

La phrase résonne dans la pièce. La musique, les lumières, tout disparaît.

— Ouais, sûr, dans le tas, il y a des tarés, des fascistes. Mais pour l'ensemble, c'est des gens ordinaires, tu sais.

Je m'interromps pour mettre de l'ordre dans mes idées. Je regarde Soo.

— Les racistes n'ont rien contre moi. Je ne suis ni chinois ni vietnamien. Je ne peux pas ressentir ce que tu ressens.

— T'es un métèque, toi aussi.

— Non, dis-je tristement. Maman, oui. Papa, peut-être. Mais pas moi.

— Tu es lamentable.

Elle vide son verre et sa main tremble.

Je ne suis pas noir, je suis blanc. Je ne vais pas faire semblant d'être en colère. Tout ça me déprime, me fait perdre pied. Je repense aux gens massés derrière les barrières, ce soir, blancs comme la craie, déformés par la laideur, en train d'insulter d'autres Blancs qui entraient dans la salle. D'où vient cette fureur ? Je suis déçu, contrarié, exaspéré, et par-dessus tout, je me situe au-dessus. Un élitiste. La populace est conne à chier. Je me rends compte que la plupart des gens sont ignorants, volontairement bêtes, volontairement ignorants.

Un coup d'œil à Soo-Ling. J'aimerais faire retomber sa colère.

Mais Betty. La cible des racistes.

— T'inquiète, ça m'arrive de choper les boules.

— Tant mieux.

Soo regarde ailleurs.

— Sauf que, dans ce cas, je gueule après tout le monde.

Nadia remplit nos verres.

J'argumente que je déteste la violence, et Soo-Ling m'interrompt.

— Tu es lâche.

Comme mon frère, hein ?

Ce que, bien sûr, je garde pour moi.

On se soûle à la vodka. Nadia pose des questions à propos de Patrick. Soo hésite à répondre. Puisque je suis là.

— Allez, dis-moi. Vous êtes toujours ensemble ?

— Non.

Je ne vais pas mentir, je suis plutôt content.

En allant changer de CD, Soo-Ling renverse une boîte pleine de cassettes vidéo. Plusieurs boîtiers sont noirs, sans étiquette. Elle se penche pour en ramasser une.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je distingue des femmes nues, les jambes écartées.

Nadia rit.

— Tu veux en voir une ?

Je suis tenté, mais j'observe Soo, j'attends une réponse. Elle m'adresse un sourire narquois.

— Laquelle on prend ?

— Louie peut choisir.

Leurs yeux rivés sur moi, j'examine la boîte.

— Prends un truc pédé, me presse Nadia.

— Mais tu es lesbienne ? dit Soo-Ling.

— Oui, mais ça m'excite, les mecs entre eux. Me demandez pas pourquoi, c'est comme ça.

La remarque me choque, ce qui me surprend moi-même. Je l'imagine, toute seule, en train de se masturber devant une vidéo. En rougissant, j'examine les photos sur les boîtiers. Californie, des corps bodybuildés.

Emballage carton. Un brun à moustache. Porno rétro, années 70.

— C'est comment, ça ?

— Mets-la.

Nous nous taisons. Ce que je vois est très différent du genre que je connais. Pour commencer, c'est un film cinéma. Les couleurs sont plus riches, la peau des acteurs prend des teintes dorées, ambrées, les corps ont du relief, il n'y a pas cette tonalité jaunâtre, uniforme, propre à la vidéo. Les scènes de sexe sont rapides, les hommes beaux, forts, et leur plastique ne relève pas de l'impossible. Les éjaculations m'excitent – le sperme coule sur les yeux, les joues, les visages. Je bande. Par-dessus la bande sonore, funky, instrumentale, je perçois le souffle lent de Soo-Ling. Nous évitons de nous regarder.

Au bout d'une demi-heure, ça devient lassant ; les filles se mettent à ricaner. Nadia se lève en bâillant, me propose de dormir sur le canapé. Je refuse gentiment. Quand j'embrasse Soo sur la bouche, elle ne se dérobe pas. Mes lèvres restent mouillées. Un froid terrible m'accueille dans la nuit dehors.

— Tu es sûr que tu ne veux pas rester ? demande Soo à la porte. Je te poserai chez toi en rentrant demain ?

— Sûr.

L'obscurité, l'anonymat, la banlieue endormie m'enivrent.

Le long de Maroondah Highway, je fais du stop vers le centre. Pas envie de rentrer tout de suite. Un bon chrétien, trop poli sur les bords, me prend jusqu'à Abbotsford, puis je continue à pied. Je me repère vite. Merryl et Slash sont chez elles, partageant une pipe à eau avec un garçon que je ne connais pas. La conversation dérive sur la fac, les drogues, le nouveau CD de Palace Music. Je suis content de fumer un peu, l'herbe me détache de l'instant présent. Allongé par terre, je me concentre sur la musique.

— On aurait dû y aller, dit Merryl à propos de la manif.

Slash avale une bouffée, la pipe crachote.

— J'étais à Dandenong, moi. Un peu loin, chérie.

Elle la passe au garçon.

— Ça a bardé. Tu as vu les infos ?

— Je suis contente que le mec se soit retrouvé à l'hôpital, répond Slash. Je supporte pas les racistes.

Je reste hébété, branché sur la musique. Aucune envie de leur apprendre que j'y étais. Les yeux fermés, je préfère me rappeler le film de tout à l'heure. Les longues bites, la pluie de sperme.

Je n'en ai jamais goûté. À part celui de Tommy, autrefois.

— J'y suis allé.

Je parle pour oublier Tommy. Ou la vidéo.

— C'était comment ?

— Très con.

J'aurais mieux fait de la fermer.

— Pourquoi ?

— Parce que. Complètement con. Les uns, les autres, les pour, les contre, moi et tout le monde.

Slash s'emporte :

— Et il faudrait faire quoi, à ton avis ?

Bonne question, et je n'ai de réponse que celle-ci : rien. Ce n'est pas seulement cette soirée, mais des semaines, des mois, des années, et tout le siècle qu'il faudrait arranger. C'est embêtant d'être raciste, je connais ça, la différence de peau, de couleur, les mœurs, les usages dont on n'a pas l'habitude. Mais je ne comprends pas la haine, sa force, sa véhémence. C'est une maladie. Une psychose.

À la fin de ma dernière année de lycée, je suis sorti avec Melanie Jackson. Elle était sexy, tous les mecs voulaient se la taper. Pendant une fête, on s'est retrouvés dans une chambre, bourrés, et elle me caressait

doucement. On parlait du lycée et je ne bandais pas trop. En passant d'un sujet à l'autre, on en est revenus au racisme, un thème du cours d'anglais.

— Je ne suis pas raciste, mais je ne peux pas blairer les Chinois.

C'est incroyable comment elle m'a refroidi. Littéralement. Je me suis écarté d'elle, j'ai refermé ma braguette. Elle a pas compris. Comment lui expliquer ? La bêtise tue la séduction. Je ne saurais pas mieux décrire ma réaction, comment pouvait-elle dire ça ? Plus qu'une barrière, une forteresse se dressait soudain entre nous. Perplexes, on se dévisageait l'un l'autre.

— La haine, ça me dépasse, dis-je au petit groupe défoncé dans le salon.

Là-dessus, on tombe d'accord.

Merryl sert le thé à la cuisine. J'essaie de lui dire ce que j'ai ressenti devant ce film porno, à côté de Soo-Ling, la tension entre nous qui gâchait mon plaisir.

— J'aime bien le porno, lâche Merryl, provocante.

Pas là que je voulais en venir. Le rapport à la pornographie est solitaire, masturbatoire. Ensuite, dès que c'est fini, c'est le soulagement. On range la cassette à l'abri des regards, on se lave les mains, on sait que la libido se tiendra tranquille un petit moment.

— J'ai eu l'impression d'être mis à nu.

Une tape à l'épaule, et Merryl me suggère gentiment que je suis un peu inhibé, question sexe. La lune n'est qu'un mince filet, cette nuit, ses rayons distants ont la fragilité de minuscules stalactites. Les mains dans les poches de mon bomber, je repars à pied, la tête haute, vers le fleuve. L'eau a monté, la ville semble disparaître dans le flot. Longeant la Ferme des enfants, j'entends des bêlements, des aboiements. Le monde a l'odeur de la pluie. Je remarque les graffitis, les tags multicolores, les appels à la dépénalisation des drogues, en grosses lettres noires. Plus loin, en rouge, d'un trait irrégulier : « Un bon coup de queue dans le cul tous les matins pour tous les flics. » Je poursuis mon chemin en me marrant. En rouge encore, trois lettres immenses sur un pilier du pont : « LSD ». Message suivant, à grands coups de bombe : « À mort les cocos, les anars, les démocrates et les nazis ». Là, j'éclate franchement de rire.

Pas longtemps. Je me souviens d'un graffiti sur une porte de chiottes.

Vieille Australie blanche veut la guerre

Jeune Australie blanche veut la paix
Vieille Australie noire veut la paix
Jeune Australie noire veut la guerre

J'en avais parlé à Soo-Ling, qui, songeuse, avait fait la grimace. Puis admis : la guerre, oui. Suis-je vieille pour autant ? Non, lui avais-je dit, pas forcément, ça n'est rien qu'un slogan. En revanche, c'est vrai pour moi, la guerre, non merci.

Au feutre, quelqu'un avait inscrit en dessous : « Amateur de viande noire suce grosses queues : nègres, indiens, abos ». Un autre avait mis un numéro de portable.

Je rigole encore. M'écartant du fleuve, j'emprunte le sentier qui passe sous l'autoroute. Le bruit de la circulation engloutit le grondement des flots. Je monte la pente raide, je retrouve la ville où je prends la direction de Hoddle Street. Soudain je me rends compte que je descends la rue dans laquelle je suis né. Notre vieille maison est là, au numéro 162. Les lumières sont allumées, la clôture du jardin est en train d'être changée. Je ne connais pas cet endroit, sinon par les récits de ma famille. Je ne vois ni les usines ni la misère. Les maisons sont vieilles, mais la rue est neuve. La misère a dû émigrer ailleurs.

Sean habite quelque part par là. Je m'arrête, j'essaie de me rappeler l'adresse, je traverse Queens Parade puis Edinburgh Gardens. Une femme m'ouvre quand je frappe à la porte. Elle a l'air complètement larguée.

— Sean est là ?

— Ouais, fait-elle et c'est tout.

Je la suis dans un couloir vide.

Ils sont six dans la pièce. Assis en tailleur devant la télé, Sean sourit en me voyant, mais ne se lève pas, ne bouge même pas.

Il fait les présentations, et j'oublie aussitôt les noms.

Ils parlent d'une voix lente, de boîtes de nuit, de drogues, de fêtes, et qui baise avec qui. Sean me regarde et se détourne. Je les étudie tour à tour, et brusquement je pige. Shootés, ils sont tous shootés.

T'as pas une dose ?

J'ai les mots sur le bout de la langue. À deux doigts de leur demander de l'héro. Non. Je veux créer un lien, mais pas de cette sorte.

— Il faut que j'y aille, dis-je en me levant.

— Je t'appelle, répond Sean.

J’ai envie de lui éclater sa sale gueule.

À cette heure, il n’y a plus ni bus ni train. Je m’enfonce dans la ville, je transpire malgré le froid, et j’achète un billet au cinéma porno. J’ai faim de sexe, de chair. Me perdre là-dedans. Quelques hommes assis. À l’écran, une Noire est en train de doigter une blonde. Je préfère m’adosser au mur du fond. Trois rangées plus loin, un jeune Vietnamien a la main dans son froc. Il jette un coup d’œil vers moi, je vais m’asseoir à côté de lui. Il se détourne, libère sa main, croise les jambes. Ça n’est pas une déception, je m’en fous.

Je me branle, non pas devant le film, mais en pensant à la vidéo chez Nadia. À la nuque de Sean. Je jouis dans mon mouchoir, et un peu sur le siège. Je sens le regard du mec quand je me lève. Me lave les mains aux toilettes. Je reviens dans la salle et m’endors dans la rangée du fond.

Il est cinq heures du mat’ quand j’émerge. Je patiente devant la gare de Flinders Street, où un vieil homme tout frêle me tend un dépliant. Je l’accepte.

— Dieu est amour pour vous.

— Merci.

— Vous avez l’air d’un bon gars.

— Je dois pas être trop méchant.

— Non, ça se voit, vous êtes bon. Croyez-vous en Dieu ?

Je mens.

— Oui.

— Alors lisez.

Je promets.

Le titre : « Le Sauveur des sauveurs ». Je feuillette la chose un instant ; puis je me réveille en sursaut quand le train quitte Box Hill. Je descends à Laburnum et je me rends compte – trop tard – que j’ai laissé le dépliant sous le siège, où il ne sert plus à rien. Le train est reparti et, depuis la rue, je vois le wagon vide défiler derrière les fenêtres.

Pour quelque raison étrange, et stupide, je m’en veux. De toutes les promesses de ma vie, celle que j’ai faite au vieil homme est la seule que je regrette de ne pas avoir pu tenir.

1- Je suis allongée sur ta tombe.

Quatrième partie
Épilogues

« Qui a le courage de mourir est trop souvent lâche devant la vie. »

PULIKA

1
Extraits du journal de Sean Sanders (1968-1997)

1.

SORTI AVEC MONICA ET STUART, son mec, un drôle de type, pas vraiment ma tasse de thé pour un nouvel an. Sous speed, elle arrêtait plus de parler. J'en avais pris aussi, chez elle à Brunswick. Bonne dope, j'étais d'humeur à draguer. On a fini tard ce matin, avec Marsh et Ben, dans une « soirée dansante »… Y avait personne qui me plaisait. Finalement, j'avais pas envie de draguer devant Ben, quand il fait sa salope. Aux chiottes, un vieux mec, dans les quarante piges, assez balèze, se branlait devant l'urinoir. Un peu flippant, mais il m'a excité, ce con. De toute façon, j'étais à côté de mes pompes toute la soirée. Ça a commencé chez Stu.

Il trouvait ça bizarre que je sois pédé. Le genre paternaliste, je peux pas blairer ça. Se foutait de ma gueule, comme quoi je ferais pas un bon travelo. M'appelait son pote, par-dessus le marché.

Le speed était super, il en filait à tout le monde, faut reconnaître.

Je suis assez con, avec les drogues. Mais j'ai peur de tomber encore plus vite si j'arrête. Rien que d'y penser, ça me tue. Sans déconner.

Stuart a l'Internet, il nous a montré. Monica s'est mise à chatter sur un forum de cul. S'est envoyée en l'air avec une autre nana. Elle raconte qu'elle a pris son pied. Devant un ordinateur !

J'ai rigolé en l'écoutant. Je me moquais un peu d'elle, mais ça me dérange, ces trucs. Pas que je sois un modèle de sérénité, non. Enfin, disons que ça me gêne, voilà. J'ai bientôt trente ans, je suis trop vieux pour

ressentir ce genre de chose. Quand est-ce que je vais me décider à foutre de l'ordre dans ma tête ?

Stuart charge des photos de cul sur le Net, qu'il sauvegarde sur disquettes. Il fait ça avec méthode, tout est classé. Nichons. Éjacs. Porno-stars. Noirs. Chine. Gay. SM. Urine. Il en a des centaines. Et une collection à part, étiquetée au feutre noir TVT 1, TVT 2, et ainsi de suite. Trucs Vraiment Trop, ça veut dire. Mon et lui faisaient les cons sur le pieu. Il m'a dit d'en regarder une.

D'un bout à l'autre, j'ai fait semblant de pas réagir. Stuart a branché la machine, il y a un logiciel qui fait passe-vues. Monica était dégoûtée, elle poussait des cris devant certaines photos, pendant que Stu balançait des vannes, plus lourdes les unes que les autres. À un moment, y avait une jeune Viet, ou Chinoise, dans un motel pourri, avec un serpent qui lui sort du con. J'ai même pas pu regarder.

Ensuite cette série en noir et blanc, avec un garçon, super maigre, crucifié par deux mecs en cuir. Des vrais clous, un gros plan pour montrer qu'ils lui rentrent dans les paumes, et le sang dégouline autour. Les pieds seulement attachés avec des cordes, et ils n'ont pas touché au torse, pas de blessure apparente. Les images mettent un certain temps à s'afficher, par tranches, faut attendre, couche après couche. Au début, j'étais vraiment curieux, ça me débectait pas comme les plans scato, ou avec des animaux, mais au bout d'un moment ce gamin squelettique m'a porté sur le système. On voyait bien sa gueule sur une photo, et je reconnais cette expression, on pige tout de suite : il est drogué à mort, carrément anesthésié. Au point qu'ils peuvent lui faire ce qu'ils veulent, il sent plus rien. Ils ont dû lui coller des poppers sous le nez toutes les deux minutes.

À la fin (Stu a intitulé ça Le Clou du spectacle, ha, ha), il y a un autre gros plan sur le visage du gosse, couvert de foutre, à grosses gouttes par-dessus la sueur. Et encore du sang. Toujours en noir et blanc, les yeux levés vers le ciel, complètement HS. Et, c'est vrai, on dirait Jésus.

Pas que j'y connaisse grand-chose, à la religion, et tout ça, mais ça m'a foutu mal à l'aise, j'étais glacé, comme s'il y avait une présence maléfique avec nous dans la pièce.

Mon a eu la même impression. Ces images la troublaient, et Stu, agressif, a essayé de se justifier. J'ai joué le mec cool que rien n'atteint. Quand elle lui a dit que c'était de la pornographie enfantine, il a bondi, comme quoi le garçon était majeur, qu'il fallait condamner la pornographie

enfantine, fusiller les gens qui font leur beurre avec ça. Et il a éteint l'ordinateur.

On est revenus au salon sniffer une ligne ou deux et descendre quelques bières. Ensuite on a filé à une teuf à Preston, chez une nana qui bosse avec Stuart. Ça allait, la nana est gouine et les gens étaient cool. Mais j'avais ces images dans la tête. Sur le frigo, dans la cuisine, il y avait une carte postale qui représentait la Vierge Marie. Je l'ai regardée un moment, comme si je la voyais pour la première fois. On aurait dit une Arabe, très brune, les traits anguleux. En tout cas, pas marrante.

En fait, c'est pas tant le gamin qui me fait flipper. Plutôt les deux mecs qui prennent leur pied de cette façon. Qu'est-ce qu'ils y trouvent, je me demande. Ou peut-être qu'ils jouent la comédie, et voilà. Sauf que le gosse avait l'air tellement défoncé, et puis il y a les clous, aussi. Mais tout ça, ça peut se maquiller, comme au cinéma. Ce qui ne change rien à ma question : qu'est-ce qui les branche, là-dedans ? C'est Dieu qu'ils haïssent à ce point ? Putain, je suis content d'être athée.

Je suis fatigué, j'ai besoin de dormir. On a passé la nuit à traîner dans les fêtes, les boîtes, pour finir dans cette espèce de salle de bal avec Ben et Marsh.

J'ai pas été tenté de baiser, et c'est aussi bien. J'étais déjà dégoûté, ça aurait été encore pire. Cette crucifixion à la con, et la fille au serpent. J'aurais préféré pas voir ces conneries.

Je viens de me regarder dans la glace. Je n'ai plus de peau : que des rides.

Ouais, mon cul, 97. Youpi ! T'as raison, ça commence bien. J'ai pris un Valium, mais je peux pas dormir. Ça m'engourdit, c'est tout. Pourtant j'ai vraiment besoin de fermer les yeux.

2.

À LA MAISON DE RETRAITE, la vieille Jossie s'emporte contre Pauline Hanson : Quelle salope ! Quelle sale pute ! Raciste ! Je suis mort de rire, mais d'autres pensionnaires, plus à droite, tirent la gueule. Il n'y a ni Chinois ni Viets chez nous, seulement quelques métèques. Jossie a le béguin pour l'un d'eux, M. Pericles, un vieux bonhomme assez marrant, toujours impeccable. Il est le plus souvent d'accord avec elle, mais il réfléchit avant de parler, lui. Je suis sûr que c'est un ancien communiste. Il

me demande mon avis sur des tas de choses, et il écoute attentivement. Ce n'est pas le cas de Jossie. Elle est drôle, mais elle ne fait attention à rien. M. Pericles a toute sa tête et une bonne mémoire. Comme si le temps n'avait pas de prise sur lui, il n'indique jamais de dates, d'années particulières, et commence ses phrases par : « Quand j'étais petit » ou « Quand j'étais marié… » Je ne sais pas pourquoi il est là. Il a des enfants qui ne viennent jamais le voir. Ça m'a étonné quand je suis arrivé, je croyais que la famille était un truc primordial chez les Grecs, mais ça n'est peut-être qu'un cliché. Il n'est pas comme Sandra, toujours à pleurer, à se lamenter en italien. Elle déteste cet endroit, raconte qu'on l'a abandonnée, et j'ai beau faire tout mon possible, elle n'a jamais le sourire. C'est vraiment horrible. Ce matin, elle a refusé de manger. Elle hochait la tête au-dessus de son assiette en répétant : je veux mourir, je veux mourir, je veux mourir. Eh bien, meurs, OK ?

Jossie croit en Dieu. Je lui ai demandé en quoi ça consistait.

— Ah, il existe, c'est sûr. Pour la première fois de ma vie, je suis absolument certaine. Je le sens.

— Et vous sentez quoi ?

Elle se marre, elle me dit qu'elle l'entend, qu'elle prie, qu'il lui transmet des rêves pour la faire danser. Des rêves qui ne lui rendent pas sa jeunesse, mais elle n'est jamais fatiguée. Elle danse, elle danse !

En fait, cette maison est pour elle une prison. Parfois j'ai l'impression d'être un maton. Faut dire qu'ils n'ont pas le droit de faire grand-chose. Rien que pour les faire sortir dans le parc, il faut se battre avec la direction.

J'ai depuis longtemps envie de dire à Jossie que je suis pédé. Elle doit s'en douter, elle sait que je n'ai pas de copine. Putain, j'aimerais lui dire. Le problème, c'est que je ne sais pas comment. C'est tellement con, minable et dérisoire, finalement.

Marsh a rappelé, il flippe comme un fou. Son message n'en finit pas sur le répondeur. Il s'est fait mettre l'autre soir, un chauffeur de taxi au Club 80, et la capote a pété. Il est malade d'angoisse, mais ça me touche pas. Il a qu'à faire le test d'ici quelques semaines et prendre les décisions qui s'imposent. Je vais passer le voir. Pas que j'y tienne vraiment, mais personne n'est là en ce moment. C'est répondeur sur répondeur.

Jack est rentrée de sale humeur. Elle s'est engueulée avec sa nouvelle copine. Quand elle a entendu la voix hystérique de Marsh sur le répondeur, elle lui a crié d'aller se faire foutre.

Il me reste un peu d'héro dans le paquet que m'a filé Teddie. Je vais me fixer. Au moins j'oublierai Marsh et son mélo drag-queen.

3.

JE ME SUIS DEMANDÉ comment ça serait de me suicider. J'y ai pensé toute la journée. Au match avec Ben, je n'arrivais pas à me mettre dans la tête qu'il fallait revenir bosser. Un flingue, voilà ce que je voulais. Je crois que ça serait facile, ça me fait pas flipper. Une seconde, même pas, et terminé. Pas le temps de souffrir, et puis rien. Fini.

Ben a cru que j'avais la gueule de bois. Il s'intéressait au match. On ne s'est pas dit grand-chose.

St Kilda a gagné.

4.

ME SUIS FAIT ENCULER HIER SOIR. M'a fait mal. Je l'ai pas laissé continuer. Il était pas content, mais j'avais trop la trouille qu'il éjacule, même avec la capote. Et ça me plaisait pas de l'avoir sur le dos. J'avais plus fait ça depuis Trent, et déjà à l'époque ça m'emmerdait. Ce mec, hier, voulait que je le baise aussi, et j'arrivais pas à bander.

Il créchait quelque part dans la banlieue est. Cette sale pute m'a traité de tout quand j'ai foutu le camp. Je lui ai pas laissé mon numéro. Je comprends même pas pourquoi je suis allé chez lui. Il faisait tapette, au pieu. Au début, je le trouvais bandant, genre mec dur.

Atterris, Sean. J'étais bourré au-delà de tout, hier, complètement barré. Je me rappelle même pas qu'on ait baisé, sauf quand il m'a fourré. Je crois que je me suis endormi à un moment. Je sais même pas s'il a joui, et moi non plus.

Je devais lui trouver quelque chose, quand même. Pour que je lui donne mon cul, comme ça.

5.

TARA M'A ENVOYÉ UNE CARTE DE RUSSIE. St Petersburg. La photo d'un chien dans l'espace. « Laïka, le premier cosmonaute », elle m'écrit. Trois mots sur la Russie : la mafia, la misère, on a tout pour une bouchée de pain. Elle est allée dans une rave, en banlieue. Ça devait être cool.

Je me demande ce qui est arrivé à ce pauvre chien, là-haut. J'espère qu'ils l'ont redescendu, qu'il a pu continuer à vivre. Ils l'ont pas laissé crever dans l'espace, non ?

Un héros, ce clébard.

6.

MAMAN ME BASSINE pour que j'aie un copain régulier. Paraîtrait que je suis seul.

J'ai vu Lou aujourd'hui. Duraille. Il m'a posé plein de questions auxquelles j'ai répondu difficilement, maladroitement. J'étais encore trop naze de la fête d'hier soir. J'ai attiré l'attention de Monica sur lui, elle le trouve sexy. J'aurais mieux fait de m'abstenir, elle s'est mise à le draguer.

J'ai inventé une salade pour maman, comme quoi Lou me plairait bien. Ce qui s'appelle vendre du fantasme.

Jack a rapporté un chromo de Jésus-Christ sur la croix, très kitsch. 50 cents dans une brocante. Elle l'a accroché au-dessus de la porte de la cuisine. M'a fait flipper toute la soirée. Me faisait trop penser aux horreurs SM de Stuart.

7.

UN CONNARD DANS SON 4 × 4 m'a traité de tante, ce matin. J'ai fait un bond, il m'a foutu la trouille. Et il arrêtait plus. Ensuite, j'ai eu les boules. Je supporte pas que ça se lise sur ma gueule. Il y a des moments, je trouve que les pédés sont trop cons, ils pigent rien à rien, et dans le genre égoïstes, ils se posent là.

Stephen pleurnichait au téléphone, tout à l'heure, toujours amoureux de moi. Je lui ai dit qu'il était pas bandant, et qu'il l'avait jamais été. Ça m'a étonné moi-même. Je me suis senti un peu minable, mais ça fait du bien.

Amour : j'en ai ras le bol de ce mot. Sentiment étranger. Je ne sais même pas si ça m'intéresse.

8.

APERÇU LOU À UNE TEUF, avec une bande de gens que j'avais jamais vus. On s'est vaguement salués, sans échanger un mot. Je suis parti avec Marsh au Club 80, où j'ai regardé Pretty Woman pendant qu'il allait niquer. J'ai ignoré tout le monde. Lou m'avait énervé, je l'aurais baffé. Il doit avoir un petit faible pour moi, c'est tout. Mais je ne crois pas qu'il soit pédé. Marsh pense que si. Il connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui l'aurait baisé. Super. Lou a le look hétéro, de toute façon.

9.

JOSSIE EST MORTE.
Jack a rapporté de l'héro.
J'aimerais pouvoir pleurer.

10.

DIMANCHE, J'AI REGARDÉ LA TÉLÉ JUSQU'À 5 HEURES de l'après-midi, et je me suis endormi. Je me suis réveillé quatre heures plus tard, j'ai avalé un peu de speed, puis je suis parti à une soirée à Thornbury, avec les ravers, et ensuite au Taryaki. Un autre mec avait des amphés. Une fille m'a dit que je lui faisais penser à un footballeur, mais elle savait plus lequel. Très cool. Le mec aux amphés m'a payé bière sur bière.

Rentré à 7 heures du mat', je me suis mis une vidéo de Rage[1], enregistrée il y a un ou deux ans. J'ai coupé le son et j'écoute à la place une compile qu'a faite Jack sur cassette. C'est zarbi, mais bien. Metallica et ensuite A Tribe Called Quest. Martika à l'écran, je l'avais pratiquement oubliée. Belle nana, années 80, un peu conne. Genre métèque. Sur la vidéo, j'écoute que le Freedom de George Michael. J'ai pas envie de voir les images, j'ai mis à fond et je me suis allongé. Quelqu'un frappe au mur et gueule de baisser le son. J'éteins tout et je vais au pieu.

J'écris ça pour avoir l'impression de ne pas avoir perdu mon temps, tout ce fric, que ça soit pas encore une journée gâchée.

J’ai vraiment picolé, ce soir, et je crois qu’on m’a taillé une pipe dans les toilettes mecs. Mais dans un box ? Je suis même pas sûr. Tout ce que je me rappelle vraiment, c’est qu’à un moment quelqu’un est entré, un type jeune, style italien, et qu’il est reparti aussitôt qu’il a vu. Maintenant, qui me suçait ? Soit le mec qui avait du speed, soit la nana qui m’a pris pour un footballeur. Je n’ai parlé à personne d’autre, sinon.

Je suis rien qu’un pédé de merde.

Mais ce mec qui a foutu le camp en nous voyant, il était vachement beau.

11.

PASSÉ LA JOURNÉE À ME BRANLER. Rien d’autre. Toute la journée. J’ai l’impression que ma queue va tomber toute seule.

12.

AUJOURD’HUI À L’ENTERREMENT, j’ai rencontré Becca, la petite-fille de Jossie. Son vrai prénom, c’est Rebecca, elle précise que chez elle, on dit « Re-ve-kah ». En Australie, il ne reste que Becca.

Elle habite en Israël, dans la capitale (je sais plus quelle ville c’est). Elle m’a appris que personne n’avait pris la peine de lui dire que sa grand-mère était en maison de retraite. Il se trouve que Jossie était née en Grèce, à Salonique, de parents juifs espagnols qui ont réussi à l’envoyer en Turquie juste avant la guerre.

J’ai dit à Becca que j’étais passé par Salonique, il y a longtemps, avant d’aller dans les îles grecques.

Elle était furieuse que ça soit un enterrement catholique. Les oncles et tantes étaient là, et elle leur a rappelé : « Mamie était juive ! » Ils avaient l’air de la détester.

Après, elle les a quasiment ignorés. Elle est tout de suite venue vers moi, sans doute parce que je n’étais pas très bien habillé. Je croyais m’être sapé, mais pas assez compte tenu des autres. Bon, j’étais en jean. Un jean noir mais un jean quand même.

Ensuite elle m’a emmené dans un pub, à South Yarra, dans une petite rue près des jardins. Je n’y étais jamais allé. Elle avait envie de parler, elle m’a interdit de payer.

Je lui ai dit que je n'avais jamais rencontré de juifs. « Pourtant tu connaissais ma grand-mère. »

Becca a voulu savoir si j'étais gay, en fait elle avait deviné. Je me suis demandé à quoi elle voyait ça. Elle a répondu sans que je lui pose la question : elle a dit que je faisais exprès de ne pas regarder les hommes.

Quand Jossie est née, il semble qu'il y avait beaucoup de juifs en Grèce. Hitler les a tués. C'est curieux, parce que aucun des Grecs que je connais ici ne m'en a jamais parlé. Jossie a eu de la chance, on l'a fait passer ensuite de Turquie au Liban, où elle a grandi chez un cousin éloigné, avant d'épouser un Italien. Il n'était pas juif, c'était un mariage d'amour, et ils ont été obligés de s'enfuir. Ils sont venus ici en Australie, et au début ça se passait bien. Quand la mère de Becca est née, on l'a élevée dans la tradition, mais après quelques années le mari a changé son fusil d'épaule. Il voulait être respectable, avoir sa place parmi les Italiens. Du coup, les oncles et tantes de Becca ont tous été baptisés à l'Église catholique.

Maintenant sa mère est morte et, quand je lui ai demandé si elle était restée juive, Becca n'a pas répondu. Je n'ai pas insisté.

Becca doit avoir une quarantaine d'années. Super élégante. Avec son tailleur, ses lunettes de soleil, on dirait une publicité pour Vogue. Elle ressemble à Paloma Picasso. Elle a payé tous les verres, et j'étais assez ivre. Presque oublié qu'on sortait d'un enterrement. Quand on s'est dit au revoir, elle m'a embrassé deux fois sur chaque joue.

Je suis rentré à pied, en traversant les parcs, ensuite le pont, Richmond et Abbotsford, j'essayais plus ou moins de suivre le fleuve, ça a pris une éternité. Jossie m'a caché tellement de choses, c'est triste, mais sans doute plus facile pour elle. Elle s'était peut-être confiée à M. Pericles. Il pleurait à l'enterrement. Sally l'a ramené à la maison aussitôt après. Je regrette de ne pas l'avoir invité au pub avec nous, ça lui aurait sûrement fait plaisir.

Je lui avais demandé, à Jossie, un jour qu'on parlait de Dieu, de quelle religion elle était. Elle avait répondu aucune, qu'elle ne croyait pas aux religions, à Dieu seulement.

Je ne l'ai pas dit à Becca. Ça paraissait important pour elle, d'être juive. Autant qu'elle garde de sa grand-mère le souvenir qui lui plaît.

13.

J'AI VU LOU HIER. Il achetait des CD au Polyester. On a parlé un peu, ou plutôt il a parlé, j'ai bredouillé trois mots. Il avait plu, il avait les cheveux mouillés, et il sentait bon. Une odeur douce, comme celle du feu dans la cheminée.

Hier soir, Travis m'a refilé de la bonne merde. M'a dit de faire gaffe, parce qu'elle est forte, mais j'ai tout mis dans la pompe. Je sais pas combien de temps je suis resté dans les vapes, mais quand je me suis réveillé, j'avais dégueulé sur ma chemise et mon froc. J'avais encore la seringue plantée dans le bras.

Ça me fout la trouille, j'aime pas les proportions que ça prend. En plus, quand je me suis réveillé, le premier truc que j'ai pensé, c'est : « Merde, je suis pas mort. » Vraiment flippant.

14.

UNE VRAIE JOURNÉE POURRIE. Sally m'a dit au boulot qu'on parle d'une réduction de personnel. Je fais pas trop gaffe, je m'en sortirai peut-être bien, mais va savoir ? Surtout, je suis arrivé en retard, avec la gueule de bois, et Drummond a commencé à m'engueuler dès que j'ai passé la porte. Je rentre et tout le monde est là, non seulement Jack et Travis, mais un tas de connards qu'ils ont ramassés, en descente d'acide ou d'ecsta. Il n'y a plus rien à boire, et il faut que j'aille au pub chercher des bières. De retour, je picole, tire sur leurs joints et j'écoute leurs conneries. Vraiment des conneries. Des potins de pédés, de gouines, tout Fitzroy y passe. Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? J'allume la télé, et toutes les chaînes font leur truc sur l'ouverture du Casino Crown[2]. La nénette avec Jack dit qu'à partir de maintenant, y a deux sortes de gens pour elle, ceux qui y sont allés, et les autres. Et elle ne parlera qu'aux autres.

J'avais envie de lui dire : et ceux qui bosseront dedans ? Mais j'avais pas envie de pinailler, et puis c'est que des mots, finalement, ce qu'elle dit. Je déteste leur putain de projet immobilier, mais on ira tous une fois dans notre vie. Attends, c'est grand comme la moitié de Melbourne, leur truc. Travis a ramené un petit mec brun, mignon, tranquille. Il n'arrêtait pas de me mater et ça emmerdait Trav. Cool.

C’est toujours le bazar. Même la porte fermée, avec la radio allumée, je les entends.

M. Pericles m’a demandé si j’allais à l’ouverture du Casino Crown. J’y ai dit que non, je m’en foutais. Il m’a souri avec un clin d’œil. C’est le seul truc sympa qui soit arrivé aujourd’hui.

15.

SUIS ALLÉ VOIR MAMAN TOUT À L’HEURE. Papa m’a envoyé une carte postale pour mon anniversaire, un peu tard, mais bon, c’est la première fois qu’il se manifeste depuis deux ans, donc je devrais être content. Elle s’est mise à me bassiner : je devrais lui répondre, donner mon adresse, mon téléphone, etc. Aucune envie. Tout ça pour qu’il m’appelle bourré un soir, qu’il essaie de me taper du fric. De mémoire :

« Bon anniversaire, Sean. Désolé de pas t’avoir écrit plus tôt, mais tu sais ce que c’est ? Le boulot, les nanas, et on recommence. Rends-moi visite bientôt, Townsville a pas mal changé, ça te plaira. Le boulot est dur, mais ça va. J’espère que ça va aussi pour toi. Bon anniversaire, fils, ton père. »

Au recto, la photo d’une Porsche, en couleurs, papier brillant. J’ai bu des verres avec maman sur son disque d’Aretha Franklin. Elle m’a demandé des nouvelles de Lou, et j’ai pas assuré : je lui avais raconté que je sortais avec lui, mais ça, j’avais oublié. Maintenant, elle croit qu’on a cassé, elle était toute triste, elle voulait me consoler, alors je suis parti sans attendre le retour de Claire. J’ai laissé un mot sur son lit pour qu’elle m’appelle.

Il m’est arrivé un truc tellement bizarre sur le chemin du retour. Je prends le train à Lalor, je descends à Collingwood et je traverse la passerelle. Une fille arrive vers moi, vietnamienne sans doute, en tenant sa fille par la main, et j’ai brusquement envie de la pousser, de les voir tomber dans le vide. Évidemment je n’en fais rien, je les croise, je souris, et je me fais l’effet de la pire merde qui ait jamais existé. Je condamne les racistes, avec les bons arguments et tout, mais je suis bien pareil. Ça me rend malade. Faux cul jusqu’à la moelle.

Une fois rentré, je me suis allongé sur le lit et, avant toute chose, j’ai brûlé la carte de mon père avec mon briquet. D’abord la photo, le plastique

qui a fait des petites bulles, puis j'ai passé la flamme sur ses mots. Ensuite, les coins et, quand elle a été noire de suie, illisible, indéchiffrable, je l'ai foutue à la poubelle. C'est con de ma part, je lui en veux même pas, au vieux. J'ai fait ça sans réfléchir.

Le répondeur vient de se déclencher. C'est Mon. Elle dit qu'elle a trouvé des acides.

16.

TRAVIS S'EST SOÛLÉ LA GUEULE, CE SOIR. On était au Tote et il m'a demandé de le baiser. Pas envie, je lui ai dit. Il s'est foutu en rogne, m'a engueulé comme du poisson pourri. Un peu gêné, j'ai voulu m'en aller et il m'a suivi. Alors je l'ai repoussé, si fort qu'il est tombé par terre. Je me suis barré.

Il laisse message sur message, en pleurant, s'excusant, etc. Je le rappellerai demain, le temps qu'il dessoûle. Je le rassurerai : tout va bien, on est toujours amis.

Ce que je suis fatigué, vraiment, j'en peux plus.

17.

C'ÉTAIT SUPER BIZARRE CHEZ STU, CE SOIR. On était censés se retrouver chez lui, avec Mon, mais elle était pas là. Elle cherchait de la dope quelque part. Stu avait encore un peu de smack et m'en a proposé. On s'est fait un fix et Stuart avait envie de surfer sur l'Internet. Il y passe tout son temps. Monica en a ras le bol, elle dit que ça l'obsède. Il connaît tous les sites pornos, il s'est créé des comptes partout. Moi, j'aurais plutôt envie de me brancher sur la musique, le ciné, trouver des photos d'Andy Garcia.

À un moment, pendant qu'on regarde un truc SM, il commence à se frotter la queue. Moi, il me touche pas. Mais il se déboutonne, et il en a une vraiment énorme. Je le pompe un peu, pas que j'en raffole, mais j'en ai jamais vu, des comme ça. Incroyable. Il me remplit tellement la bouche que j'en ai mal aux lèvres. Je me remets devant l'ordi pendant qu'il se branle, mais il est trop raide pour éjaculer. Je lui demande s'il a toujours les photos du gamin crucifié, mais non, il les a effacées parce que Mon le chauffait avec ça. À la place, il me montre des gens en train de se pisser dessus. Là, je bande et c'est lui qui me suce. Il me fait un peu mal, je lui relève la tête

pour l'embrasser. Pas son truc. Il me refout sa bite dans la bouche et il jouit. Je recrache tout dans la main.

Mon arrive à minuit. Elle avait un pot au boulot, elle est arrivée tard chez le dealer. Je ne lui parlerai pas de ce qu'on a fait. Elle m'en voudrait à mort. Monica dit toujours que je suis le seul à qui elle fait confiance, elle regrette que je sois pas hétéro. Si elle savait, ça serait la haine.

On se fait un autre shoot, de la bonne merde. Je m'endors sur le téléachat.

Sa queue est retombée sur sa cuisse une fois qu'il a joui. Toujours épaisse, et longue, j'évitais de la regarder, ça m'écœurait. Juste avant, j'avais qu'une envie, la lui bouffer jusqu'à la gorge, le reste n'avait plus d'importance. Et aussitôt fini – carrément à la seconde –, je vois ce machin immonde. Sa bite est l'un des trucs les plus répugnants qui existent.

18.

EST-CE QUE JE CROIS AU DIABLE ? M. Pericles m'a posé la question hier soir – ou ce matin, pour être précis. Tu crois au diable, Sean ?

J'étais de garde, je somnolais sur des magazines quand j'ai entendu du bruit dans le salon télé. Je suis allé voir ce qui se passait, c'était M. Pericles, tout seul en robe de chambre, qui regardait la télévision dans le noir. Il devait être cinq heures du matin, ça pelait, et je me suis assis avec lui. Je n'avais encore jamais vu ça, c'était du télé-achat, mais au lieu de vendre des appareils de muscu, des programmes de motivation personnelle et ce genre de merde, c'est Dieu qu'ils vendaient. Il y avait cette drôle de nana, américaine, rousse, avec un chignon choucroute très années 50, qui parlait des dix commandements.

Connais-tu le décalogue, Sean ? C'est la première chose que m'a demandée M. Pericles en se tournant vers moi. Putain, ce que je suis ignorant. Non, je lui ai dit. Tu ne commettras pas d'adultère ! gueulait la nénette à la télé, avec ensuite un plan du public qui l'acclamait en frappant dans ses mains. Et elle continuait : est-ce écrit dans la Bible qu'on peut coucher avec son petit ami sans être marié ? Les gens hochaient la tête : non, non. Elle a brandi le livre qu'elle tenait en main : non, dit la Bible ! D'autres applaudissements. M. Pericles riait aux éclats. J'ai rigolé avec lui, mais au fond de moi j'avais la sensation désagréable que des milliers d'Américains, sûrement, étaient de son avis, on ne couche pas avant le

mariage. Et je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu peur. Je me disais merde, qu'est-ce qu'ils penseraient de moi ? Ils me détesteraient, me mépriseraient. Putain, c'est des extraterrestres, ces gens. Combien ils sont, là-bas, à penser ces conneries, à vivre comme ça ? On ne vit pas dans le même univers. Encore moins sur la même planète.

Ensuite, ça a coupé sur la nana au chignon, assise dans un fauteuil au milieu d'un salon, qui nous proposait de s'associer à son « ministère ». Ça voulait dire qu'elle prierait pour nous, qu'elle nous enverrait un bouquin avec ses trucs de la Bible, tout ça pour une participation de vingt-sept dollars par mois – « un minimum, mais autant que vous voudrez » – afin de nous associer à Jésus. Avec M. Pericles, on se fendait la gueule, c'était super, génial de se marrer comme ça. Il a dit : on arrête ces bêtises ? Alors j'ai zappé sur autre chose.

Et c'était encore des Américains. Une émission qui s'appelle 48 Hours, et il y avait cette nana en prison qui racontait qu'on l'avait enfermée, et son mari aussi, parce qu'ils auraient violé leurs enfants. En fait, ce qui s'était passé, c'est qu'elle et son gars avaient surpris leur fils de quatorze ans en train de faire des trucs à sa petite sœur. Alors ils avaient appelé les services sociaux, pour la protection de l'enfance, mais les services sociaux s'étaient retournés contre eux, les avaient accusés de faire du mal aux gosses, et les avaient foutus en taule. Ensuite, la fille aînée – ils avaient six enfants, tous ont été placés – la fille aînée a eu la permission de voir sa mère, quand elle a eu dix-huit ans, qu'elle ne dépendait plus de l'Assistance. On voit la mère et la fille se retrouver après deux ans de séparation, et elles s'embrassent, et elles pleurent, et la mère dit je t'aime, et la fille dit je t'aime, et merde moi aussi je pleure et je me sens tellement con que j'ose plus regarder M. Pericles. Il y a une page de pub et je lui demande s'il veut que j'éteigne. Non, non, je veux voir comment ça finit, il dit. Moi aussi. Alors on regarde. Il se trouve que la fille a eu un accident de voiture, elle touche 100 000 dollars de dédommagement – des dollars américains, ça fait un sacré paquet – et elle engage des avocats pour ses parents. Ils vont faire appel et ça a l'air bien barré. Seulement, le truc a été tourné avant que les parents soient libérés et c'est surtout la mère qui parle, comme quoi elle a pas revu ses mômes depuis des années. Ils sont tous dans des familles d'accueil, et le fils qui avait emmerdé sa sœur vit dans un établissement pour jeunes délinquants sexuels. Je me dis, putain, ça doit être trop l'enfer, là-dedans. Le père et la mère, dans leurs uniformes de prison orange, ce

qu'ils semblaient paumés, affolés, à la masse. Pourtant on dirait des gens bien, un peu faibles comme tout le monde, avec un air de se dire : merde, qu'est-ce qui nous arrive ? Brusquement, M. Pericles lâche d'une voix lasse : Allez, éteins, Sean. Éteins-moi ces horreurs.

Il a l'air tellement fatigué, tellement triste que je lui demande s'il a besoin de quelque chose, ou peut-être qu'il veut se coucher ? Non, il hoche la tête. On est dans le noir, il y a pas un bruit et il dit : s'il n'y avait pas eu l'accident de voiture, Sean, si elle n'avait pas eu l'argent pour aider ses pauvres parents, ils seraient encore en prison, non ? Je pense qu'il a raison. C'est là qu'il m'a demandé si je croyais au diable.

Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que ça implique. Je crois que non, parce que je ne crois pas en Dieu, ni en rien d'ailleurs. Alors il s'est levé, m'a touché l'épaule, et il a montré la télé. Ce qu'on vient de regarder, Sean, et surtout la fille qui vend Dieu, voilà ce que c'est, le diable. C'est diabolique, tout ça. Il me dit ensuite que je suis un bon gars, qu'il est navré pour moi, et qu'il est content d'en finir bientôt. Il repart lentement se coucher.

Je reste seul, assis dans le noir, un bon moment. Et je rallume la télé.

19.

EN REVENANT DU BOULOT, Travis, bourré, est tombé sur mon journal et il l'a lu. Pété de rire, il dit qu'il se fend la gueule depuis deux heures. T'es nul comme pédé, mec, il m'a dit, ce que tu peux être coincé ! Et il continue : le cul n'a aucune importance, tu prends ton pied et c'est tout. T'as pas compris ? C'est rien, que dalle ! Et de se marrer encore. T'es trop complexé.

Je suis trop complexé.

Je hais ce con, je hais ce con, je hais ce con, je hais ce con, je hais ce connard de merde. Putain, je le tuerais, je le tuerais, ce minable.

Il a raison, qu'on soit pédé ou hétéro, le sexe n'a aucune importance. C'est rien, absolument rien.

1- Programme musical de la chaîne ABC.

2- Centre commercial, hôtelier, avec salles de concert, casino, etc.

2
Liberté, 1997

LA RADIO PASSE SANS ARRÊT une nouvelle version de *When Doves Cry*, chantée par un jeune mec dans le style gospel. J'aime toujours mieux le morceau original, mais c'est super quand même. Depuis le temps, je m'en suis jamais lassé. Depuis l'école primaire, je crois. Ça date pas d'hier.

On est fin août, c'est bientôt le printemps, et ça me laisse froid. Collingwood est éliminé. Il y a des semaines que je n'ai pas touché à mon mémoire. Et Sean est mort.

Tommy mort, Sean mort. Les suicides, ça me connaît.

Papa prend sa retraite. Enfin. Pas qu'il ait plus la force, mais ça commence à le tuer, de bosser. Ils ont parlé avec Soo, maman et lui, ils vont faire un long voyage en Europe, et ils emmèneront Betty avec eux. L'année prochaine, y a plus qu'à décider quel mois. Ils voudraient voir Jérusalem aussi. Côté bondieuseries, ça s'arrange pas chez maman. Elle veut visiter les lieux saints. Papa ira aussi pour rester avec elle. Mon père, c'est mon père.

J'ai vraiment chialé en apprenant que Sean était mort. Il s'est tranché la gorge. J'étais à la cafèt' de la fac, c'était deux étudiants, gays, qui en parlaient entre eux. Tu-sais-ce-mec-assez-cool-plutôt-beau-qui-se-camait. Devaient pas spécialement le connaître. Seulement, tout le monde avait envie de le sauter, Sean.

J'ai pas pleuré sur le moment. Plus tard. Depuis Tommy, je sais que ça ne sert à rien de s'exhiber. Juste une supposition : c'est peut-être en cela que les femmes diffèrent des hommes. Elles savent d'instinct que toutes les frontières sont poreuses : privé/public, homo/hétéro, groupes sociaux, etc.

Maman a beau être cynique, et condamner l'Église, au moins il lui reste un Dieu pour se retourner. Impossible pour papa, qui s'est entièrement investi dans le travail. J'ai peur de ce qui va se passer avec la retraite. Il ne sait pas rester tranquille.

Il m'a conduit au cimetière pour chercher la tombe de Sean. Sans poser de questions, il a simplement proposé de m'y accompagner. La tombe est très nue, avec quelques fleurs. C'était le vide, je n'éprouvais rien. Je le connaissais même pas. C'est un peu obscène d'avoir si mal pour quelqu'un qui, après tout, n'était qu'un fantasme.

Mon cul ! C'était de la chair, du sang. Il avait une odeur, un rire !

Au retour, dans la voiture, papa m'a demandé qui c'était.

— Un ami.

— De la fac ?

— Non, pas de la fac.

— Vous étiez amants ?

La question m'a bloqué. J'ai secoué la tête. Ne me rappelle plus ce qu'on a dit d'autre.

Quoi qu'il ait fait, Artie Stefano, mon père, mourra avec la conscience d'être un mec bien. Il a su nourrir un amour, adoré ma mère pendant toute une vie. Élevé trois enfants, un qu'il a enterré ; jamais il ne nous a repoussés. Il a dû y avoir des tentations, des envies féroces de refuser les responsabilités. Je ne sais qui lui a fait ses principes, à mon vieux, peut-être les a-t-il inventés tout seul. Un jour, je voudrais l'avoir moi aussi, cette foi stupéfiante dans la force de la vie.

On est aussi allés sur la tombe de Tommy. Déjà vieille, et la pierre se fissure en profondeur. Je crois que ça nous a impressionnés, papa et moi, de voir à quelle vitesse une mort se dissout dans le temps.

Soo-Ling et Betty passent quinze jours à Apollo Bay, avec Nadia et sa nouvelle copine. Le silence engloutit Melbourne. Je regarde les films que, soir après soir, je rapporte du boulot. Je reste dans ma chambre à jouer avec le chat, je n'ai envie de parler à personne. Les boîtes, les bars, tout le truc, me gonflent au plus haut point. Belles tronches, jeunes tronches, je ne peux plus les voir.

J'ai failli prendre de l'héro l'autre jour, on dirait qu'il y en a partout. Je n'y ai plus touché depuis le lycée. J'ai décliné. Plus de mon âge.

Obligé de vivre. Il m'arrive encore de haïr Tommy pour ça, comme un jour je haïrai sans doute Sean.

La balade jusqu'à Apollo Bay est spectaculaire. Le train jusqu'à Geelong et j'ai fini en stop. Un jeune Italien m'a pris à Anglesea. Porsche blanche. On filait à toute allure le long des falaises échancrées, j'avais l'impression de voler. Il passait à fond Natasha Atlas et Faith No More.

— Italien, toi aussi ?

L'autoradio était tellement puissant qu'il gueulait par-dessus la musique, par-dessus l'océan.

— Ouais, mais il y a bien longtemps.

— Il t'est resté quelque chose.

Il allait voir sa petite amie à Lorne.

— Tu as une copine ?

— Non.

— Un copain, alors ?

Il s'est marré devant mon air ébahi.

— C'est juste une question, j'aime bien les gays.

— Ouais, je suis pédé, mais je peux pas les blairer, moi.

Il a ri de plus belle et il a baissé le son.

— C'est pas pareil pour toi. Moi, ça m'amuse. Si tu savais ce qu'ils racontent au magasin. Un de mes employés, t'as l'impression qu'il fait jamais rien d'autre que baiser. Je veux dire, un mec par soir. Des fois, même deux ou trois. Putain, je le crois pas. Ma queue finirait par tomber si je m'en servais aussi souvent.

J'ai observé ses mains sur le volant. Élégantes, la peau mate, lisse, les bagues. Il a continué.

— J'en ai un autre, grec, plutôt beau gosse, j'avais même pas pigé qu'il en était. Je l'ai trouvé un jour en train de pomper un client dans les vestiaires. Même pas discrets, les mecs, ils s'en foutaient. Seulement, on les entendait à l'autre bout du magasin. Je l'ai viré. Comprends-moi bien. Il fait ce qu'il veut à l'heure du déjeuner, mais pas pendant que je le paie.

Le gars s'est tourné vers moi.

— C'est pas pareil pour toi, t'as peut-être pas envie d'en arriver là.

Grand sourire amical.

— Il en va de même pour les métèques, je crois. On peut l'être sans jouer le rôle qui va avec. Donc on peut être pédé sans jouer un rôle.

Cette odeur de cuir neuf. J'y suis allé au culot :

— Vous êtes pas mal dans le vôtre.

Il a remonté le son en s'esclaffant. Il n'était pas vexé. Et de gueuler :

— Non, mec, ça me dérange pas d'être métèque. Au contraire, j'adore ça.

Quand on est arrivés à Lorne, le soleil est sorti des nuages et l'océan a pris une teinte dorée. On chantait *Falling to Pieces*.

Soo-Ling est venue me chercher dans un café du centre. Betty a couru dans mes bras et je l'ai soulevée de terre. Le nez dans ses cheveux, je l'ai serrée si fort qu'elle se tortillait pour s'échapper. Soo m'a gentiment embrassé la joue.

Un vent fort, déchaîné, balayait la baie. J'ai enfoncé mes mains dans mes poches et nous avons gravi la colline au-dessus de la mer. Betty dansait devant nous.

— Content de te voir.

— Moi aussi, m'a dit Soo.

Puis nous avons gardé le silence.

J'étais venu passer le week-end, mais j'ai aussitôt décidé de rester toute une semaine. Neuve, spacieuse, la maison donnait au sud et, de la véranda, on pouvait contempler l'océan qui s'étendait à l'infini. Melbourne avait disparu avec son bruit blanc. Je n'avais pas oublié Sean, mais son monde n'était plus là pour me mettre en colère. Sally, la copine de Nadia, m'a accueilli à la porte. La quarantaine, rousse de teint et de cheveux, c'est une nana bien en chair avec du caractère. Son verre de vin et ses cigarettes ne la quittaient pas de la journée, elle riait de tout, et elle adorait Betty. Le premier soir, la discussion tournait autour des enfants. Sally, ivre, asticotait Nadia.

— Tombe enceinte, ma chérie ! J'ai envie d'un môme !

— Tombe enceinte toi-même !

— Trop tard pour moi.

— Qui je prends comme père ?

Sally a tendu le doigt vers moi.

— Il fera l'affaire. Il a l'air bien. Doit avoir de bons gènes.

Clin d'œil de Nadia que je lui ai rendu.

— Il est trop jeune pour être papa.

Soo-Ling, évidemment.

— Conneries ! a crié Sally. Mon vieux avait dix-huit ans quand il a engrossé ma mère.

— J'aimerais bien être papa, moi.

Se levant, Soo s'excusa, elle voulait se coucher.

Il y a des moments – comme celui-ci – où je comprends, la voyant s'éloigner sans un regard. Ce n'est pas qu'elle m'en veuille, ni qu'elle me déteste, mais simplement que je lui rappelle Tommy. Quel que soit son amour pour moi, lui est mort, moi vivant, et ce n'est pas ce qu'elle souhaitait. J'ai soudain ressenti à quel point j'étais jeune. Les vagues s'écrasaient sur la plage, en bas, et je regrettais mon étrange voyage.

Le troisième soir, on est allés au pub du coin. Nous avons mangé comme des rois, bu comme des trous, et tous remarqué la jolie serveuse qui tenait le comptoir. Jeune, radieuse, sexy, elle se déplaçait avec l'agilité d'un chat. On lui a plu et, à la fin de la soirée, quand le patron était soûl, elle nous a rejoints pour boire un verre et taper des clopes à Sally. Melissa est de Sydney, travaille l'hiver ici, à Apollo Bay, avant de retrouver son ami à Melbourne. Elle nous a raconté des petits bouts de sa vie, en flash-back, très drôles. Elle retournait à la fac l'année prochaine.

— Qu'est-ce que tu étudies ?

— Le marketing, m'a-t-elle dit en faisant la grimace, avant de rigoler. Je sais, c'est chiant, mais quand tu es une nana et qu'il faut gagner sa croûte, hein ?

Elle a jeté un coup d'œil dans la salle.

— Je ne vais pas faire ça jusqu'à la fin des temps. À moins d'être le boss. Ces vieux alcoolos, ce qu'ils sont barbants, a-t-elle dit à voix basse. La plupart sont malheureux et c'est bien triste. Ils me parlent plus à moi qu'à leurs femmes ou à leurs amis. Trouvez pas ça moche, vous ?

— C'est la vie, a répondu Sally. Pour ça que je ne me suis jamais mariée.

Melissa a froncé un sourcil.

— Et parce que tu es gouine, a-t-elle ajouté en insistant sur le mot. Ma mère aussi.

Elle a écrasé sa cigarette et s'est levée.

— Vaudrait mieux que je bosse un peu. Vous êtes très sympas, tous les trois. Revenez, s'il vous plaît, vraiment.

Elle m'a effleuré la main en souriant.

— J'ai hâte de revoir Melbourne.

En retournant au comptoir, elle a joué un instant avec les cheveux de Betty.

Pour autant que je me souvienne, la semaine s'est divisée entre la plage, la maison et le pub. Tous les après-midi, je faisais une longue promenade avec Betty. Elle aimait bien regarder les vieux pêcheurs le long de la jetée. Un jour, le vent était si violent que je ne lui ai pas lâché la main, de peur qu'elle s'envole. Une pluie fine commençait à tomber et on a rebroussé chemin, en s'arrêtant un instant devant les pêcheurs qui dégageaient des cages d'un bateau. Elles contenaient de petits requins, caoutchouteux, pas bien méchants. Mais il y en avait une flopée, et ça remuait là-dedans. Betty s'est mise à piétiner en se couvrant les yeux.

— Non ! Je veux pas les voir mourir.

Elle n'a pas l'habitude de crier comme ça, et donc elle avait vraiment peur. Je l'ai hissée sur mes épaules, on est partis au pub, et Melissa a proposé de lui offrir un goûter, aux frais de la maison.

— Qu'est-ce qu'elle boit ?

— Du Coca, a dit Betty.

— Tu en veux un ?

— Non, ai-je répondu, je n'aime pas trop ça.

— Mais toi si, hein ?

Elle a tendu son verre à la petite, puis m'a dit :

— C'est drôle, chaque fois que je bois un Coca, je pense à l'antéchrist. Ça doit être cette couleur, de soufre brûlé, ou je ne sais quoi…

— C'est quoi, un *antécriche* ? a fait Betty.

— Antéchrist, a corrigé Melissa. Tu sais qui c'était, Jésus-Christ ?

Betty m'a étudié. J'ai haussé les épaules.

— Tu ne sais pas, Bets ?

Elle a lentement hoché la tête.

— Il est mort il y a longtemps, et des gens croient en lui.

— C'est à peu près ça, s'est marrée Lissa. Eh bien, Jésus boit du vin, et l'antéchrist du Coca.

Rassurée, Betty a souri et pioché dans ses chips.

J'ai bavardé avec Melissa. Il n'y avait au pub que deux vieux mecs bourrés, assis au comptoir, qui chuchotaient entre eux en nous jetant un coup d'œil de temps en temps. Quand je croisais leur regard, sans spécialement le vouloir, ils se détournaient aussitôt. Dominant la scène, la télé était branchée sur une chaîne du câble. Ricki Lake s'entretenait avec des bénéficiaires de l'aide sociale, toutes des mères célibataires, qui

réfutaient les accusations brutales du public. En revenant des toilettes, l'un des deux types a écouté une seconde avant de s'exclamer :

— Enfoirés de Noirs. Partout pareil, ces putains de nègres !

De fait, la plupart des femmes interviewées étaient afro-américaines.

— Tais-toi, Geoff, a fait doucement Lissa.

Puis à nous :

— Désolée.

— Quoi, j'ai pas raison, Joe ? a demandé le type à son ami, lequel nous jaugea un instant avant de s'occuper de son verre.

— Mais ouais, t'as raison.

Pendant ce temps, le premier me dévisageait franchement.

— Comme nos Abos, y en a pas un pour racheter l'autre.

Il me défiait.

Reprenant place maladroitement, il a continué à râler :

— On aurait dû les exterminer depuis longtemps. Tu parles d'un pays de cons, tiens ! Des Noirs qui contrôlent tout, des Vietnamiens partout, et on vend le reste aux Chinois. On aura tous les yeux bridés, bientôt !

Pour moi comme la plupart des gens, sans doute, ces moments-là génèrent la peur. Inévitablement. Je suis ici un étranger et, pour quelque raison, ce vieil homme se méfie de moi. C'est un dingue, un ivrogne invétéré, et je sens qu'il peut être dangereux. Il y a aussi Betty, qui l'observe avec curiosité. Si je n'interviens pas maintenant, le souvenir me fera honte jusqu'à la fin de mes jours.

Me levant, je me suis approché. Melissa était sur le qui-vive.

— Pardonnez-moi, monsieur, j'ai une simple remarque à vous soumettre. Je ne veux pas vous manquer de respect, mais ma nièce, qui est australienne, a un parent chinois. Donc, avec tout le respect que je vous dois, nous aimerions boire tranquillement un verre, sans écouter des paroles pleines de haine. Puis-je vous demander, s'il vous plaît, de les garder pour une autre occasion ?

Son visage s'est adouci, ce qui, je pense, tenait à deux choses : je l'ai appelé monsieur, et un soupçon de colère s'entendait dans ma voix. Je n'ai fait aucun cas de l'autre type, plus jeune.

— Je ne voulais blesser personne, mon garçon, a dit l'homme.

Melissa nous surveillait en lavant ses verres.

— Il paraît même que ma grand-mère était noire. Ou croisée.

J'ai examiné son visage, les veines saillantes, cette peau affreuse.

— Je ne pensais pas ce que je disais, mon gars, a-t-il ajouté en montrant la télé. C'est ce fichu bazar qui m'a foutu en rogne. Deux verres, mignonne, a-t-il demandé à Lissa, un pour le jeune et un pour moi.

Il a attaqué goulûment sa bière pendant que je contemplais l'écran.

— Pourquoi cette chaîne ? ai-je demandé à Lissa. Pourquoi regarder les conneries des Américains ? On ne peut pas regarder celles des Australiens ?

— C'est le câble, a-t-elle dit, sarcastique. Pour les réclamations, s'adresser au patron. En ce qui me concerne, j'aimerais mieux un juke-box.

Après avoir remercié le vieil homme, qui a refusé mon argent, je suis allé rejoindre Betty. Il continuait de me parler, mentionnant un ami chinois, et les Grecs, et les Italiens, qu'il appréciait beaucoup…

— Des gens très bien. Ah, les petites nanas grecques, c'est qu'elles en veulent, hein ?

Il s'est marré, il a souri à l'intention de Betty.

— Comment vas-tu, ma jolie ?

Elle l'a dévisagé.

— Ça va, a-t-elle répondu, cassante.

Avant d'ajouter :

— Merci.

Tournant le dos au bonhomme, j'ai fait un clin d'œil à Bets.

— Tu l'aimes pas, hein ? lui ai-je murmuré.

— Il est malpoli.

— Il s'est excusé.

Elle a aspiré dans sa paille.

— Je vais aller en Grèce.

— Oui, avec ta giagia et ton nonno.

— Mais d'abord, je rendrai visite à nana et pop pour qu'ils ne soient pas jaloux.

Si sérieuse que j'ai souri.

— Comment on dit en chinois, nana et pop ?

— On dit pas. C'est comme avec toi et maman, on parle australien.

Elle a soufflé dans la paille, produisant une effervescence dans son Coca.

— Au revoir ! Au revoir ! criait le vieil homme quand on est partis.

J’ai de l’eau jusqu’aux genoux. Elle est glaciale et je frissonne. Autour de moi, les collines encadrent la baie. Les mouettes piquent sur les poissons. Même par le pire des froids, je pourrais rester ici toute ma vie, au bord de l’eau. Je ne vois pas ce qui me manquerait.

Tandis qu’on préparait des pâtes à la cuisine, Soo-Ling m’a enfin interrogé à propos de Sean.

— Et comment il s’y est pris ?

— Il s’est tranché la gorge.

Elle hachait ses légumes avec la dernière énergie et j’observais ses mains.

— Je suis vraiment navrée, Lou. Tu le sais.

S’arrêtant un instant, elle m’a pris dans ses bras. J’aurais aimé prolonger notre étreinte, mais elle s’est dégagée. Je me suis détourné.

— J’aimerais que tu me laisses t’embrasser.

— Tu n’as pas envie de m’embrasser.

— Oh que si.

Elle s’est mise à rire.

— Franchement, Lou, tu deviens ridicule.

J’ai saisi sa main pour la tirer vers moi, je lui ai roulé une pelle, une bonne, et on était tous les deux ébahis. Je n’en revenais pas du désir qui est monté au contact de cette bouche si fine. Soo m’a repoussé.

— Salopard !

Elle tremblait. J’étais encore sonné.

— Refais jamais ça !

— Je t’aime, Soo-Ling.

L’épuisement dans sa voix.

— Tu es un gamin. Tu ne connais rien à l’amour.

Je la déteste. Son âge, son expérience, ma sincérité qu’elle bafoue. Je répète :

— Je t’aime.

Elle m’étudie.

— Moi pas.

Les corbeaux noircissent le ciel.

Sans un mot à personne, sans un regard pour Betty qui m’appelait, je suis parti en courant dans la nuit. Je me suis soûlé au pub.

— On va fermer. Tu devrais rentrer.

Melissa a posé sa main sur mon bras. J'ai insisté.

— Encore un.

Elle m'a servi un dernier whisky en jetant un coup d'œil au patron qui somnolait près de la cheminée.

— Tu devrais rentrer.

— Je peux pas.

— Tu veux dormir chez moi ?

J'ai hoché la tête et nous avons gagné, clopin-clopant, son appart pas très loin.

Comment avons-nous fait l'amour ? D'abord à tâtons, dans le noir, en riant. Peu à peu je l'ai déshabillée, en me frottant doucement contre sa jambe. J'étais envoûté par son corps, un corps de femme, mes mains ne la quittaient plus. J'embrassais sa bouche, son cou, ses seins, ses épaules. Son vagin. Elle a maintenu ma tête entre ses cuisses, et je l'ai caressée avec ma langue, mes lèvres, mes cheveux, la pointe du menton. Submergé, excité, j'ai mordillé ses tétons, j'ondulais de plus en plus vite, elle a baissé mon froc et j'étais en elle.

Je ne voulais que ça. Son odeur m'imprégnait. J'ai fermé les yeux, sa voix était le son de la mer. Mes reins frappaient contre les siens, j'ai joui en tremblant. Elle m'a gardé, j'ai rouvert les yeux, elle me souriait. Elle n'a pas voulu que je bouge tant que je bandais. Puis je me suis retiré et, fermant les yeux à son tour, elle s'est masturbée. M'appuyant sur un coude, je suis resté au-dessus d'elle, ma joue contre la sienne, murmurant quelques mots, l'embrassant, la regardant qui appelait l'orgasme. Elle a joui, en sueur, à peine un petit cri.

Ensuite, étendus, je l'ai serrée contre moi, nos doigts inventaient des jeux, on rigolait.

Quand je vais pisser, le matin, le besoin de me branler est ravageur. Je pense au premier truc qui m'excitera, pornographique, un Blanc qui suce un Noir, les footballeurs dans les douches, et j'éjacule vite. Melissa dort encore, je prépare des œufs au bacon. Le téléphone sonne quand j'arrive dans la chambre avec les assiettes. C'est son copain. Pendant qu'elle répond, elle me caresse les couilles, moi ses cheveux. Assis côte à côte, nous parlons peu. Lissa met une cassette, *Listen Without Prejudice*, George Michael, et fredonne avec lui *Freedom*.

— Tu dois trouver ça ringard ?

— Non, pourquoi ?

Je me mets aussi à chanter.

— À l'école primaire, j'étais amoureuse de George Michael.

Moi aussi.

— Quel âge as-tu, Lissa ?

— Devine.

— Vingt ans.

— Pas loin. Je suis née en 1975.

— Quel mois ?

— Le 11 novembre. Maman a eu ses premières contractions en apprenant que Gough Whitlam était viré. Whitlam est mon deuxième prénom, dit-elle, riant aux éclats. Ne le répète pas trop.

J'aime la confidence.

— Enfin, ce qui compte, c'est que je suis Scorpion, et les Scorpions sont des bons coups.

On se marre, on est d'accord. Lissa passe un doigt sur mes tatouages, s'arrête au niveau de mon cœur.

— C'est du chinois ?

— Ouais.

— Ça veut dire quoi ?

— Amour. Soo-Ling, Betty, Tommy, Sean. Ça veut tout dire.

Je m'en vais après le café, sans me laver, pour garder son odeur, mêlée aux cigarettes.

Pas un bruit dans la maison à mon retour. Sally et Nadia dorment encore. Je frappe à la porte de Soo.

— Où étais-tu ?

Pas de rancœur, sourire.

— À l'abri du danger.

Elle rit.

— Quelle chance ! Tout est si dangereux.

— Je sais.

Je me pose sur le lit, prends sa main, passe un doigt sur sa paume.

— Désolé pour hier soir.

— Moi aussi, je m'excuse.

— Je vais rentrer aujourd'hui. À Melbourne. Vous fiche la paix.

Elle frotte son nez contre ma poitrine.

— Tu vas aller, petit gars ?

— Ouais.

Je me relève en rigolant.

Il y a entre nous une tristesse qui demeurera toujours.

Betty regarde la télévision au salon. Comme un reproche, mes draps, ma couverture sont proprement pliés sur le canapé. Je m'enroule près d'elle, et elle ne veut pas me voir.

— Je suis navré, Bets.

Pas de réaction.

— Tu ne veux pas m'excuser ?

— Non.

— Je t'aime, Bets.

— Quoi ?

Je suis le dessin animé, le chahut de la télé.

— Tu m'as poussée quand tu es parti.

— Pardonne-moi. Je suis très bête, des fois.

— J'ai pleuré.

Gêné, je dégage une mèche qui lui tombe sur la joue. Elle me laisse faire. J'ouvre les mains, et aussitôt elle place ses petits bras autour de mon cou. Je m'engouffre dans son odeur, je la serre, je l'embrasse, je l'aime.

Nous partons à la plage, nous asseyons sur le rivage. Il fait froid, j'enveloppe Betty dans mon blouson. Elle étudie les mouettes.

— Ce qu'elles font comme bruit !

Je serre les poings dans le sable rêche et mouillé. Un corbeau passe, tout bas, et les mouettes se dispersent. Betty étudie le vol de l'oiseau noir.

— J'aime bien ces oiseaux, dit-elle.

— Je vais rentrer ce soir, Bets.

— Pourquoi ? fait-elle, boudeuse.

— J'ai des choses à faire. Travailler.

— C'est parce que tu t'es disputé avec maman ?

— Non. On n'est plus fâchés.

— J'aime pas quand vous vous disputez.

Elle frappe du poing dans le sable, répandant une poussière dorée. Elle rit, puis se tait et m'observe.

— Maman dit que tu es triste parce que ton ami est mort.

— Je suis triste.

— Tu l'aimais ?

— Oui.

— Maman dit que, quand deux hommes s'aiment, c'est exactement comme un homme et une femme.

Oh, Betty, si c'était aussi simple ! Ce que je garde pour moi.

— Maman a raison.

Elle se rapproche de moi, sous le blouson.

— Comment il est mort ?

— Il s'est suicidé.

Un silence et les mouettes reviennent crier.

— Comme papa ?

— Oui, comme papa.

Elle se rapproche encore.

— À quoi il ressemblait ?

Pour la première fois, la question est posée. Le corbeau poursuit son vol. Je le surveille en répondant.

— C'était un mec bien, beau, gentil.

Je me rends compte que Tommy s'efface, son image est indistincte. Il me faut la clarté d'une photo pour le décrire.

— Ça lui arrivait d'être très triste.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Bets s'échappe de mon blouson, se lève et montre l'horizon.

— Là-bas, un bateau !

Ravie, elle le suit patiemment des yeux.

— Il me manque, Tommy.

Elle ne se retourne pas.

— Maman pleurait à cause de lui, hier.

— Comment tu le sais ?

Elle hausse les épaules.

— Je sais.

— Ah, tu sais tout, toi ?

Je l'attrape et nous tombons dans le sable en riant. Je la chatouille et elle crie.

Nous passons devant une église. Betty s'arrête jeter un coup d'œil à travers la porte. Nous entrons.

— Tu veux allumer une bougie pour ton papa ? Et mon ami Sean ?

Elle me regarde.

— Ils les verront ?

Je ne réponds pas. L'intérieur est vide et sombre. Je cherche partout, mais il n'y a rien. C'est une église protestante, qui ne ressemble pas à ce que je connais.

— Ben c'est où ?

— Désolé, Bets, y en a pas.

— Je veux allumer une bougie !

Le ton est pressant, elle y tient.

Nous achetons deux longues bougies rouges en ville et revenons vers la mer. Dans un parc, sur le chemin, je les plante dans le sol, bien abritées par un énorme chêne. Betty m'observe.

— Mais c'est pas une église ?

— Ça fait rien.

Je lui donne les allumettes et je murmure :

— Celle-ci est pour Tommy, celle-là pour Sean.

Et j'implore un Dieu – dont je doute foncièrement – de veiller, protéger, préserver cette petite fille.

— Je l'ai vu, papa.

Nous remontons la colline vers la maison.

— Où ça ?

— Dans le jardin, chez nan à Ballarat. C'était un petit garçon et il jouait avec moi. Et puis il est parti.

Je tiens Bets par la main.

— Comment ça, il est parti ?

— Il était plus là.

Elle m'explique à nouveau, patiemment, presque exaspérée.

— On jouait, il était là, et puis il a disparu.

Elle lâche ma main, part à cloche-pied devant moi. Puis se retourne.

— Tu crois en Dieu, oncle Louie ?

— Non.

Elle reprend ma main et sautille sur place.

— Moi non plus, j'y crois pas, dit-elle.

— Ça viendra peut-être un jour.

Elle ne dit rien, puis :

— Et aux fantômes, tu y crois ?

— Oui.

Un corbeau, dans les airs, autour de moi.
Cloche-pied.
— Tant mieux, moi aussi.

Il n’y a aucune circulation, strictement personne sur la route, tandis que je longe le rivage. Mais je suis sûr qu’une voiture me prendra. Les contours affadis du soleil se devinent derrière les nuages, qui forment des dunes grises ou blanches. Les reflets mouvants, verts, argent, bleutés, de la mer qui gronde. Ni mouettes, ni bruit mécanique, ni l’ombre d’un corbeau dans un ciel nu. Je quitte la ville seul, le vent me pétrit doucement, l’océan disperse une écume légère. J’aimerais continuer comme ça, sans revenir à Melbourne. Pas besoin de destination. Simplement marcher, contre le vent, la mer, marcher et ne plus m’arrêter.

Remerciements

Un livre est bien plus qu'un objet. Il n'appartient pas seulement à son auteur. Si je suis responsable du texte, son écriture dépend du travail et du soutien de mes amis. Je veux donc remercier George Papaellinas, Sasha Soldatow, Megan Nicholson, Spiro Economopolous, Jeana Vithoulkas, Miriam Iuricich, Helen Tamme, Cathy Woodfield, John Harrison et Dawn Jackson. Comme toujours, merci à Alan « Sol » Sultan. En outre, ce roman n'existerait pas sans la confiance de ma famille. Merci à vous, George et Georgia Tsiolkas, John, Catherine, Vicky, Pete, Bill et Eva. Merci à Thea Diamanta, et que soit honorée la mémoire de Theo Illias Triantafyllou. Toute ma gratitude pour l'assistance et l'enthousiasme de Julia Stiles, Fiona Inglis, Linda Funnell et, en particulier, Jane Palfreyman. *Gracias amiga !* Merci également à Paul Dougdale et Heather Brooks pour les choix d'impression – et pour avoir fait de Canberra un endroit plus accueillant.

Ce livre porte l'espoir d'un avenir – pour Geordie Moran Dalzell, pour Caitlin, Illias et Zoe, pour Kate et Michael, pour Carl Reed, Jack Harrison et Zachariah Stathis.

Un grand merci enfin à la Maritime Union of Australia, dont l'optimisme m'a gagné. À une époque où tout et tous annoncent la victoire de la cupidité, la MUA m'a démontré qu'on n'y est pas encore. Pas tout à fait.

Titre original :
THE JESUS MAN
publié par Random House Australia Pty Ltd

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site internet :
www.belfond.fr
ou envoyer vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Interforum Canada Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN 978-2-7144-5335-8

© Christos Tsiolkas 1999. Tous droits réservés.

© Belfond 2012 pour la traduction française

En couverture : © andre bernardo – Flickr – Getty images.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo